HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, PAR LE SAGE; AVEC DES NOTES...





COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

HISTOIRE
DE GIL BLAS
DE SANTILLANE,

PAR LE SAGE;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES
PAR M. LE COMTE FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, ETC.

TOME SECOND.







A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, Nº 6.
M DCCC XXV.

HISTOIRE
DE GIL BLAS
DE SANTILLANE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.



CHAPITRE V.

De ce que fit Aurore de Guzman lorsqu'elle fut à Salamanque.

Ortiz, ses compagnes et moi, après avoir entendu cette histoire, nous sortîmes de la salle, où nous laissâmes Aurore avec Elvire. Elles y passèrent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre; et le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée; et la dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de dona Kimena de Guzman. Elle avoit

été trop long-temps duégne pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme de chambre et un valet, et se rendit à un hôtel garni où nous avions appris que Pacheco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il y avoit quelque appartement à louer. On lui répondit qu'oui, et on lui en montra un assez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'hôtesse, en lui disant que c'étoit pour un de ses neveux qui venoit de Tolède étudier à Salamanque, et qui devoit arriver ce jour-là.

La duégne et ma maîtresse, après s'être assurées de ce logement, revinrent sur leurs pas; et la belle Aurore, sans perdre de temps, se travestit en cavalier. Elle couvrit ses cheveux noirs d'une fausse chevelure blonde, se teignit les sourcils de la même couleur, et s'ajusta de sorte qu'elle pouvoit fort bien passer pour un jeune seigneur. Elle avoit l'action libre et aisée; et, à la réserve de son visage, qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahissoit son déguisement. La suivante, qui devoit lui servir de page, s'habilla aussi, et nous n'appréhendions point qu'elle fît mal son personnage: outre qu'elle n'étoit pas des plus jolies, elle avoit un petit air effronté qui convenoit fort à son rôle. L'après-dînée, ces deux actrices se trouvant en état de paroître sur la scène, c'est-à-dire dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en carrosse, et nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions besoin.

L'hôtesse, appelée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, et nous conduisit à notre appartement, où nous commençâmes à l'entretenir. Nous convînmes de la nourriture qu'elle auroit soin de nous fournir, et de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandâmes ensuite si elle avoit bien des pensionnaires. Je n'en ai pas présentement, nous répondit-elle : je n'en manquerois point si j'étois d'humeur à prendre toutes sortes de personnes ; mais je ne veux que de jeunes seigneurs. J'en attends ce soir un qui vient de Madrid ici achever ses études. C'est don Luis Pacheco, un cavalier de vingt ans tout au plus ; si vous ne le connoissez pas personnellement, vous pouvez en avoir entendu parler. Non, dit Aurore ; je n'ignore pas qu'il est d'une illustre famille ; mais je ne sais quel homme c'est, et vous me ferez plaisir de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'hôtesse en regardant ce faux cavalier, c'est une figure toute brillante ; il est fait à-peu-près comme vous. Ah ! que vous serez bien ensemble l'un et l'autre ! Par saint Jacques ! je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils seigneurs d'Espagne. Ce don Luis, répliqua ma maîtresse, a sans doute en ce pays-ci des bonnes fortunes ? Oh ! je vous en assure, repartit la vieille ; c'est un vert galant, sur ma parole : il n'a qu'à se montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé, entre autres, une dame qui a de la jeunesse et de la beauté : on la nomme Isabelle. C'est la fille d'un vieux docteur en droit. Elle

est si entêtée, qu'elle en perdra l'esprit assurément. Et dites-moi, ma bonne, interrompit Aurore avec précipitation, est-il de son côté fort amoureux d'elle? Il l'aimoit, répondit Bernarda Ramirez, avant son départ pour Madrid: mais je ne sais s'il l'aime encore; car il est un peu sujet à caution. Il court de femme en femme, comme tous les jeunes cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes aussitôt par la fenêtre, et nous aperçûmes deux hommes qui descendoient de cheval. C'étoit don Luis Pacheco lui-même, qui arrivoit de Madrid avec un valet de chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir; et ma maîtresse se disposa, non sans émotion, à jouer le rôle de don Félix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement don Luis encore tout botté. Je viens d'apprendre, dit-il en saluant Aurore, qu'un jeune seigneur tolédan est logé dans cet hôtel; il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de loger avec lui? Pendant que ma maîtresse répondoit à ce compliment, Pacheco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Aussi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vu de si beau ni de si bien fait. Après force discours pleins de politesse de part et d'autre, don Luis se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Tandis qu'il y faisoit ôter ses bottes, et changeoit d'habit et de linge, une espèce de page, qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par ha-

sard Aurore sur l'escalier. Il la prit pour don Luis; et lui remettant le billet dont il étoit chargé: Tenez, seigneur cavalier, lui dit-il, quoique je ne connoisse pas le seigneur Pacheco, je ne crois pas avoir besoin de vous demander si vous l'êtes; sur le portrait qu'on m'a fait de ce seigneur, je suis persuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma maîtresse avec une présence d'esprit admirable, vous ne vous trompez pas assurément. Vous vous acquittez de vos commissions à merveille. Vous avez fort bien deviné que je suis don Luis Pacheco. Allez, j'aurai soin de faire tenir ma réponse. Le page disparut; et Aurore, s'enfermant avec sa suivante et moi, ouvrit la lettre, et nous lut ces paroles: « Je viens d'apprendre que « vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu « cette nouvelle! J'en ai pensé devenir folle. Mais « aimez-vous encore Isabelle? Hâtez-vous de l'assurer « que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle « mourra de plaisir si elle vous retrouve fidèle. »

Le billet est passionné, dit Aurore; il marque une ame bien éprise. Cette dame est une rivale qui doit m'alarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en détacher don Luis, et pour empêcher même qu'il ne la revoie. L'entreprise, je l'avoue, est difficile; cependant je ne désespère pas d'en venir à bout. Ma maîtresse se mit à rêver là-dessus; et, un moment après, elle ajouta: Je vous les garantis brouillés en moins de vingt-quatre heures. En effet, Pacheco, s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, et renoua l'entretien avec Aurore

avant le souper. Seigneur cavalier, lui dit-il en plaisantant, je crois que les maris et les amants ne doivent pas se réjouir de votre arrivée à Salamanque; vous allez leur causer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Écoutez, lui répondit ma maîtresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée. Don Félix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. Je suis déja venu dans ce pays-ci; je sais que les femmes n'y sont pas insensibles. Quelle preuve en avez-vous? interrompit don Luis avec vivacité. Une preuve démonstrative, repartit la fille de don Vincent; il y a un mois que je passai par cette ville: je m'y arrêtai huit jours, et je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux docteur en droit.

Je m'aperçus, à ces paroles, que don Luis se troubla. Peut-on sans indiscrétion, reprit-il, vous demander le nom de la dame? Comment, sans indiscrétion? s'écria le faux don Félix; pourquoi vous ferois-je un mystère de cela? Me croyez-vous plus discret que les autres seigneurs de mon âge? Ne me faites point cette injustice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne mérite pas tant de ménagement; ce n'est qu'une petite bourgeoise. Vous savez bien qu'un homme de qualité ne s'occupe pas sérieusement d'une grisette, et qu'il croit même lui faire honneur en la déshonorant. Je vous apprendrai donc sans façon que la fille du docteur se nomme Isabelle. Et le docteur, interrompit impatiemment Pacheco, s'appelleroit-il le

seigneur Murcia de la Llana[1]? Justement, répliqua ma maîtresse. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout-à-l'heure; lisez-la, et vous verrez si la dame me veut du bien. Don Luis jeta les yeux sur le billet; et, reconnoissant l'écriture, il demeura confus et interdit. Que vois-je! poursuivit alors Aurore d'un air étonné; vous changez de couleur! Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette personne. Ah! que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchise!

Je vous en sais très bon gré, moi, dit don Luis avec un transport mêlé de dépit et de colère. La perfide! la volage! Don Félix, que ne vous dois-je point! Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conservée encore long-temps. Je m'imaginois être aimé, que dis-je, aimé? je croyois être adoré d'Isabelle. J'avois quelque estime pour cette créature-là, et je vois bien que ce n'est qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'approuve votre ressentiment, dit Aurore en marquant à son tour de l'indignation. La fille d'un docteur en droit devroit bien se contenter d'avoir pour amant un jeune seigneur aussi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuser son inconstance; et, bien loin d'agréer le sacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends, pour la punir, dédaigner désormais ses bontés. Pour moi, reprit Pacheco, je ne la reverrai de ma vie; c'est la seule vengeance que j'en dois tirer.

[1] *Llana, à la llana*, simplement, naïvement, sans tromperie.

Vous avez raison, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins, pour lui faire connoître jusqu'à quel point nous la méprisons tous deux, je suis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet insultant. J'en ferai un paquet, que je lui enverrai pour réponse à sa lettre. Mais, avant que nous en venions à cette extrémité, consultez votre cœur; le sentez-vous assez détaché de votre infidèle pour ne craindre pas de vous repentir un jour de lui avoir rompu en visière? Non, non, interrompit don Luis, je n'aurai jamais cette foiblesse; et je consens que, pour mortifier l'ingrate, nous fassions ce que vous me proposez.

Aussitôt j'allai chercher du papier et de l'encre, et ils se mirent à composer l'un et l'autre des billets fort obligeants pour la fille du docteur Murcia de la Llana. Pacheco sur-tout ne pouvoit trouver des termes assez forts à son gré pour exprimer ses sentiments, et il déchira cinq ou six lettres commencées, parcequ'elles ne lui parurent pas assez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content, et dont il avoit sujet de l'être. Elle contenoit ces paroles: « Apprenez à vous con-« noître, ma reine, et n'ayez plus la vanité de croire « que je vous aime. Il faut un autre mérite que le « vôtre pour m'attacher. Vous n'êtes pas même assez « agréable pour m'amuser quelques moments. Vous « n'êtes propre qu'à faire l'amusement des derniers « écoliers de l'université. » Il écrivit donc ce billet gracieux; et lorsque Aurore eut achevé le sien, qui n'étoit guère moins offensant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, et me donnant le paquet:

Tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais en sorte qu'Isabelle reçoive cela ce soir. Tu m'entends bien? ajouta-t-elle en me faisant des yeux un signe que je compris parfaitement. Oui, seigneur, lui répondis-je, vous serez servi comme vous le souhaitez.

Je sortis en même temps; et, quand je fus dans la rue, je me dis: Oh çà, monsieur Gil Blas, on met votre génie à l'épreuve; vous faites donc le valet dans cette comédie? Eh bien! mon ami, montrez que vous avez assez d'esprit pour remplir un rôle qui en demande beaucoup. Le seigneur don Félix s'est contenté de vous faire un signe. Il compte, comme vous voyez, sur votre intelligence. A-t-il tort? Non. Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je fasse tenir seulement le billet de don Luis: c'est ce que signifie ce signe-là; rien n'est plus intelligible. Persuadé que je ne me trompois pas, je ne balançai point à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pacheco, et je la portai chez le docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de sa maison le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni. Frère, lui dis-je, ne seriez-vous point par hasard domestique de la fille de M. le docteur Murcia? Il me répondit qu'oui, d'un air qui marquoit assez qu'il étoit dans l'habitude de porter et de recevoir des lettres galantes. Vous avez, lui répliquai-je, la physionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre ce billet doux à votre maîtresse.

Le petit page me demanda de quelle part je l'apportois, et je ne lui eus pas sitôt reparti que c'étoit

de celle de don Luis Pacheco, qu'il me dit : Cela étant, suivez-moi ; j'ai ordre de vous faire entrer ; Isabelle veut vous entretenir. Je me laissai introduire dans un cabinet où je ne tardai guère à voir paroître la señora. Je fus frappé de la beauté de son visage : je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avoit un air mignon et enfantin ; mais cela n'empêchoit pas que, depuis trente bonnes années pour le moins, elle ne marchât sans lisière. Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à don Luis Pacheco ? Je lui répondis que j'étois son valet de chambre depuis trois semaines. Ensuite je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois : il sembloit qu'elle se défiât du rapport de ses yeux. Effectivement, elle ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille réponse. Elle éleva ses regards vers le ciel, se mordit les lévres, et pendant quelque temps sa contenance rendit témoignage des peines de son cœur. Puis tout-à-coup m'adressant la parole : Mon ami, me dit-elle, don Luis est-il devenu fou depuis notre séparation ? Je ne comprends rien à son procédé. Apprenez-moi, si vous le savez, pourquoi il m'écrit si galamment. Quel démon peut l'agiter ? S'il veut rompre avec moi, ne sauroit-il le faire sans m'outrager par des lettres si brutales ?

Madame, lui dis-je en affectant un air plein de sincérité, mon maitre a tort assurément ; mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le secret, je vous découvrirois tout

le mystère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation; ne craignez point que je vous commette : expliquez-vous hardiment. Eh bien! repris-je, voici le fait en deux mots : un moment après votre lettre reçue, il est entré dans notre hôtel une dame couverte d'une mante des plus épaisses. Elle a demandé le seigneur Pacheco, lui a parlé quelque temps en particulier; et, sur la fin de la conversation, j'ai entendu qu'elle lui a dit : Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais; ce n'est pas tout, il faut, pour ma satisfaction, que vous lui écriviez tout-à-l'heure un billet que je vais vous dicter : j'exige cela de vous. Don Luis a fait ce qu'elle desiroit; puis, me mettant le papier entre les mains : Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le docteur Murcia de la Llana, et fais adroitement tenir ce poulet à sa fille Isabelle.

Vous voyez bien, madame, poursuivis-je, que cette lettre désobligeante est l'ouvrage d'une rivale, et que par conséquent mon maître n'est pas si coupable. Oh ciel! s'écria-t-elle, il l'est encore plus que je ne pensois. Son infidélité m'offense plus que les mots piquants que sa main a tracés. Ah! l'infidéle, il a pu former d'autres nœuds!... Mais, ajouta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne sans contrainte à son nouvel amour; je ne prétends point le traverser. Dites-lui, je vous prie, qu'il n'avoit pas besoin de m'insulter pour m'obliger à laisser le champ libre à ma rivale, et que je méprise trop un amant volage

pour avoir la moindre envie de le rappeler. A ce discours elle me congédia, et se retira fort irritée contre don Luis.

Je sortis de chez le docteur Murcia de la Llana fort satisfait de moi, et je compris que, si je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les seigneurs Mendoce et Pacheco qui soupoient ensemble, et s'entretenoient comme s'ils se fussent connus de longue main. Aurore s'aperçut, à mon air content, que je ne m'étois point mal acquitté de ma commission. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle; rends-nous compte de ton message. Il fallut encore payer d'esprit. Je dis que j'avois donné le paquet en main propre, et qu'Isabelle, après avoir lu les deux billets doux qu'il contenoit, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit mise à rire comme une folle, en disant: Par ma foi, les jeunes seigneurs ont un joli style; il faut avouer que les autres personnes n'écrivent pas si agréablement. C'est fort bien se tirer d'embarras, s'écria ma maîtresse; et voilà certainement une coquette des plus consommées dans son art. Pour moi, dit don Luis, je ne reconnois point Isabelle à ces traits-là; il faut qu'elle ait changé de caractère pendant mon absence. J'aurois jugé d'elle aussi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui savent prendre toutes sortes de formes. J'en ai aimé une de celles-là, et j'en ai été long-temps la dupe. Gil Blas vous le dira, elle avoit un air de sagesse à tromper toute la terre. Il est vrai,

dis-je en me mêlant à la conversation, que c'étoit un minois à piper les plus fins; j'y aurois moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce et Pacheco firent de grands éclats de rire en m'entendant parler ainsi; et, loin de trouver mauvais que je prisse la liberté de me joindre à leur entretien, ils m'adressèrent souvent la parole pour se réjouir de mes réponses. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de se masquer; et le résultat de tous nos discours fut qu'Isabelle demeura dûment atteinte et convaincue d'être une franche coquette. Don Luis protesta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais; et don Félix, à son exemple, jura qu'il auroit toujours pour elle un parfait mépris. Ensuite de ces protestations ils se lièrent d'amitié tous deux, et se promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils passèrent l'après-souper à se dire des choses gracieuses, et enfin ils se séparèrent pour s'aller reposer chacun dans son appartement. Je suivis Aurore dans le sien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du docteur: je n'oubliai pas la moindre circonstance; j'en dis même plus qu'il n'y en avoit, pour mieux faire ma cour à ma maîtresse, qui fut charmée de mon rapport. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embrassât de joie. Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je suis enchantée de ton esprit. Quand on a le malheur d'être engagée dans une passion qui nous oblige de recourir à des stratagèmes, quel avantage d'avoir dans ses intérêts un garçon

aussi spirituel que toi! Courage, mon ami, nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embarrasser; cela ne va pas mal. Mais, comme les amants sont sujets à d'étranges retours, je suis d'avis de brusquer l'aventure, et de mettre en jeu dès demain Aurore de Guzman. J'approuvai cette pensée, et, laissant le seigneur don Félix avec son page, je me retirai dans un cabinet où étoit mon lit.

CHAPITRE VI.

Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de don Luis Pacheco.

Les deux nouveaux amis se rassemblèrent le lendemain matin; ce fut leur premier soin. Ils commencèrent la journée par des embrassades qu'Aurore fut obligée de donner et de recevoir, pour bien jouer le rôle de don Félix. Ils allèrent ensemble se promener dans la ville, et je les accompagnai avec Chilindron[1], valet de don Luis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'université, pour regarder quelques affiches de livres qu'on venoit d'attacher à la porte. Plusieurs personnes s'amusoient aussi à les lire, et j'aperçus parmi celles-là un petit homme qui disoit son sentiment sur ces ouvrages affichés. Je remarquai qu'on

[1] *Chilindron* est le nom d'un jeu de cartes, assez plaisant, usité en Espagne.

l'écoutoit avec une extrême attention, et je jugeai en même temps qu'il croyoit mériter qu'on l'écoutât. Il paroissoit vain, et il avoit l'esprit décisif, comme l'ont la plupart des petits hommes. Cette *nouvelle traduction d'Horace*, disoit-il, que vous voyez annoncée au public en si gros caractères, est un ouvrage en prose, composé par un vieil auteur du collége. C'est un livre fort estimé des écoliers; ils en ont consumé eux seuls quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire[1]. Il ne portoit pas des jugements plus avantageux des autres livres; il les frondoit tous sans charité[2]. C'étoit apparemment quelque auteur[3]. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre jusqu'au bout: mais il me fallut suivre don Luis et don Félix, qui, ne prenant pas plus de plaisir à ses discours que d'intérêt aux livres qu'il critiquoit, s'éloignèrent de lui et de l'université.

[1] Cette *traduction d'Horace*, si bien vendue dans les colléges et si peu connue dans le monde, étoit celle qu'avoit donnée le père Tarteron, jésuite. (A Paris et à Amsterdam, 1710.)

[2] Les *affiches de livres*, critiquées par un petit homme qui *frondoit tout sans charité*, donnoient beau jeu au romancier pour faire une revue satirique et mordante de tous les ouvrages nouveaux à l'époque où il écrivoit; mais le cadre n'est pas rempli. Il paroit que l'on retrancha une partie de ce chapitre, parcequ'on y trouva des personnalités trop vives, et qui tomboient à plomb sur des gens connus à Paris, quoiqu'il ne fût ici question que de Salamanque.

[3] Cet *auteur*, qui disoit du mal de tous les *livres affichés*, étoit le caustique Boindin, censeur impitoyable, et qui déchiroit tout le monde. Voltaire l'a représenté sous le nom de *M. Bardou, qui toujours parle, argue, et contredit*.

Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtresse se mit à table avec Pacheco, et fit adroitement tomber la conversation sur sa famille. Mon père, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendoce, qui s'est établi à Toléde; et ma mère est propre sœur de dona Kimena de Guzman, qui, depuis quelques jours, est venue à Salamanque pour une affaire importante, avec sa niéce Aurore, fille unique de don Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit don Luis; mais on m'en a souvent parlé, ainsi que d'Aurore, votre cousine. Dois-je croire ce qu'on dit de cette jeune dame? On assure que rien n'égale son esprit et sa beauté. Pour de l'esprit, reprit don Félix, elle n'en manque pas; elle l'a même assez cultivé. Mais ce n'est point une si belle personne; on trouve que nous nous ressemblons beaucoup. Si cela est, s'écria Pacheco, elle justifie sa réputation. Vos traits sont réguliers, votre teint est parfaitement beau; votre cousine doit être charmante. Je voudrois bien la voir et l'entretenir. Je m'offre à satisfaire votre curiosité, repartit le faux Mendoce, et même dès ce jour. Je vous méne cette après-dînée chez ma tante.

Ma maîtresse changea tout-à-coup de matière, et parla de choses indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils se disposoient tous deux à sortir pour aller chez dona Kimena, je pris les devants, et courus avertir la duégne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas pour accompagner don Félix, qui conduisit enfin chez sa tante le seigneur don Luis. Mais à peine furent-ils entrés dans la mai-

son, qu'ils rencontrèrent la dame Chiméne, qui leur fit signe de ne point faire de bruit. Paix, paix, leur dit-elle d'une voix basse, vous réveillerez ma niéce. Elle a depuis hier une migraine effroyable qui ne fait que de la quitter, et la pauvre enfant repose depuis un quart d'heure. Je suis fâché de ce contre-temps, dit Mendoce en affectant un air mortifié; j'espérois que nous verrions ma cousine. J'avois fait fête de ce plaisir à mon ami Pacheco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en souriant Ortiz; vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent une conversation fort courte avec la vieille, et se retirèrent.

Don Luis nous mena chez un jeune gentilhomme de ses amis, qu'on appeloit don Gabriel de Pedros. Nous y passâmes le reste de la journée; nous y soupâmes même, et nous n'en sortîmes que sur les deux heures après minuit, pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorsque nous rencontrâmes sous nos pieds, dans la rue, deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étoient des malheureux qu'on venoit d'assassiner, et nous nous arrêtâmes pour les secourir s'il en étoit encore temps. Comme nous cherchions à nous instruire, autant que l'obscurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils se trouvoient, la patrouille arriva. Le commandant nous prit d'abord pour des assassins, et nous fit environner par ses gens; mais il eut meilleure opinion de nous lorsqu'il nous eut entendus parler, et qu'à la faveur d'une lanterne sourde il vit les traits de Mendoce et de Pacheco.

Ses archers, par son ordre, examinèrent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués; et il se trouva que c'étoit un gros licencié avec son valet, tous deux pris de vin, ou plutôt ivres-morts. Messieurs, s'écria un des archers, je reconnois ce gros vivant. Eh! c'est le seigneur licencié Guyomar[1], recteur de notre université. Tel que vous le voyez, c'est un grand personnage, un génie supérieur. Il n'y a point de philosophe qu'il ne terrasse dans une dispute; il a un flux de bouche sans pareil. C'est dom-

[1] *Guyomar*, ce nom retourné désigne Dagoumer (Guillaume), célèbre professeur au collège d'Harcourt, et recteur de l'université de Paris, auteur d'un Cours de philosophie, etc., etc. Dans le Dictionnaire de l'abbé Ladvocat, il est dit que ce Dagoumer est le Guyomar de Gil Blas.

Plus tard Le Sage auroit trouvé, dans la conduite d'un autre professeur de l'université, le sujet d'une allusion plus piquante et plus singulière. Un recteur, nommé Montempuis, se déguisa en femme pour aller voir jouer *Zaïre*. Il n'avoit pu tenir à tout ce qu'on disoit du charme des vers de Voltaire et du jeu enchanteur de mademoiselle Gaussin. Suivant le préjugé du temps, un personnage grave ne pouvoit assister aux représentations de nos chefs-d'œuvre dramatiques. Celui-ci, pour se mettre en femme, s'affubla de deux lourds paniers; mais, peu accoutumé à cet équipage bizarre, il attacha mal ses paniers, qui tombèrent, et le trahirent à la descente de son fiacre et à la porte du spectacle. Dieu sait comme il fut bafoué! On fit un malin vaudeville, dont le refrain étoit :

Doit-on dire mademoiselle,
Ou bien monsieur de Montempuis?

On pouvoit plaisanter de cette mascarade. Il eût mieux valu réformer cette prévention barbare qui ne permettoit pas à un homme de lettres d'aller, comme tout autre, jouir du plaisir le plus noble que les lettres puissent donner au public assemblé.

mage qu'il aime un peu trop le vin, le procès, et la grisette. Il revient de souper de chez son Isabelle, où, par malheur, son guide s'est enivré comme lui. Ils sont tombés l'un et l'autre dans le ruisseau. Avant que le bon licencié fût recteur, cela lui arrivoit assez souvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laissâmes ces ivrognes entre les mains de la patrouille, qui eut soin de les porter chez eux. Nous regagnâmes notre hôtel, et chacun ne songea qu'à se reposer.

Don Félix et don Luis se levèrent sur le midi; et, s'étant tous deux rejoints, Aurore de Guzman fut la première chose dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtresse, va chez ma tante dona Kimena, et lui demande de ma part si nous pouvons aujourd'hui, le seigneur Pacheco et moi, voir ma cousine. Je sortis pour m'acquitter de cette commission, ou plutôt pour concerter avec la duègne ce que nous avions à faire; et, quand nous eûmes pris ensemble de justes mesures, je vins rejoindre le faux Mendoce. Seigneur, lui dis-je, votre cousine Aurore se porte à merveille; elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de sa part que votre visite ne lui sauroit être que très agréable; et dona Kimena m'a dit d'assurer le seigneur Pacheco qu'il sera toujours parfaitement bien reçu chez elle sous vos auspices.

Je m'aperçus que ces dernières paroles firent plaisir à don Luis. Ma maîtresse le remarqua de même, et en conçut un heureux présage. Un moment avant le dîner, le valet de la señora Kimena parut, et dit à

don Félix : Seigneur, un homme de Tolède est venu vous demander chez madame votre tante, et y a laissé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, et y trouva ces mots qu'il lut à haute voix : *Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre père et des choses de conséquence pour vous, ne manquez pas, aussitôt la présente reçue, de vous rendre au cheval noir, auprès de l'université.* Je suis, dit-il, trop curieux de savoir ces choses importantes, pour ne pas satisfaire ma curiosité tout-à-l'heure. Sans adieu, Pacheco, continua-t-il ; si je ne suis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma tante : j'irai vous y rejoindre dans l'après-dînée. Vous savez ce que Gil Blas vous a dit de la part de dona Kimena ; vous êtes en droit de faire cette visite. Il sortit en parlant de cette sorte, et m'ordonna de le suivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du cheval noir, nous enfilâmes celle de la maison où étoit Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, nous nous préparâmes à représenter notre pièce ; Aurore ôta sa chevelure blonde, lava et frotta ses sourcils, mit un habit de femme, et devint une belle brune, telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que son déguisement la changeoit à un point, qu'Aurore et don Félix paroissoient deux personnes différentes ; il sembloit même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme : il est vrai que ses chappins[1], car elle en avoit d'une

[1] *Chappin*, claque, espèce de sandale que les femmes espagnoles mettent par-dessus leurs souliers.

hauteur excessive, n'y contribuoient pas peu. Lorsqu'elle eut ajouté à ses charmes tous les secours que l'art pouvoit leur prêter, elle attendit don Luis avec une agitation mêlée de crainte et d'espérance. Tantôt elle se fioit à son esprit et à sa beauté, et tantôt elle appréhendoit de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz, de son côté, se prépara de son mieux à seconder ma maîtresse. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pacheco me vît dans cette maison, et que, semblable aux acteurs qui ne paroissent qu'au dernier acte d'une pièce, je ne devois me montrer que sur la fin de la visite, je sortis aussitôt que j'eus dîné.

Enfin tout étoit en état quand don Luis arriva. Il fut reçu très agréablement de la dame Chiméne, et il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois heures; après quoi j'entrai dans la chambre où ils étoient, et m'adressant au cavalier, Seigneur, lui dis-je, don Félix mon maître ne viendra point ici d'aujourd'hui; il vous prie de l'excuser; il est avec trois hommes de Tolède, dont il ne peut se débarrasser. Ah! le petit libertin! s'écria dona Kimena; il est sans doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici; il m'a chargé de vous le dire, aussi bien qu'à dona Aurora. Oh! je ne reçois point ses excuses, dit ma maîtresse en plaisantant: il sait que j'ai été indisposée; il devoit marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne le veux voir de quinze jours. Eh! ma-

dame, dit alors don Luis, ne formez point une si cruelle résolution; don Félix est assez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaisantèrent quelque temps là-dessus; ensuite Pacheco se retira. La belle Aurore change aussitôt de forme, et reprend son habit de cavalier. Elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible. Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à don Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante; mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étois. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loisir de satisfaire vos desirs curieux. Eh bien! que pensez-vous de ma cousine? dites-le-moi sans complaisance. J'en suis enchanté, répondit Pacheco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressemblez tous deux. Je n'ai jamais vu de traits plus semblables; c'est le même tour de visage; vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même son de voix. Il y a pourtant quelque différence: Aurore est plus grande que vous; elle est brune, et vous êtes blond, vous êtes enjoué, elle est sérieuse; voilà tout ce qui vous distingue l'un de l'autre. Pour de l'esprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une substance céleste puisse en avoir plus que votre cousine. En un mot, c'est une personne d'un mérite infini.

Le seigneur Pacheco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que don Félix lui dit en souriant: Ami, je me repens de vous avoir fait faire connoissance avec dona Ximena; et, si vous m'en

croyez, vous n'irez plus chez elle; je vous le conseille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du pays, et vous inspirer une passion....

Je n'ai pas besoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux; l'affaire en est faite. J'en suis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, et ma cousine n'est pas une Isabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes! repartit don Luis; peut-on en avoir d'autres sur une fille de son sang? C'est me faire une offense que de me croire capable de jeter sur elle un œil profane; connoissez-moi mieux, mon cher Mendoce: hélas! je m'estimerois le plus heureux de tous les hommes, si elle approuvoit ma recherche et vouloit lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit don Félix, vous m'intéressez à vous servir. Oui, j'entre dans vos sentiments. Je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, et je veux dès demain essayer de gagner ma tante, qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pacheco rendit mille graces au cavalier qui lui faisoit de si belles promesses, et nous nous aperçûmes avec joie que notre stratagème ne pouvoit aller mieux. Le jour suivant, nous augmentâmes encore l'amour de don Luis par une nouvelle invention. Ma maîtresse, après avoir été trouver dona Kimena comme pour la rendre favorable à ce cavalier, vint le rejoindre. J'ai

parlé à ma tante, lui dit-elle, et je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts. Elle étoit furieusement prévenue contre vous. Je ne sais qui vous a fait passer dans son esprit pour un libertin; mais il est constant que quelqu'un lui a fait de vous un portrait désavantageux; heureusement j'ai entrepris votre apologie, et j'ai pris si vivement votre parti, que j'ai détruit enfin la mauvaise impression qu'on lui avoit donnée de vos mœurs.

Ce n'est pas tout, poursuivit Aurore, je veux que vous ayez, en ma présence, un entretien avec ma tante; nous achéverons de vous assurer son appui. Pacheco témoigna une extrême impatience d'entretenir dona Kimena, et cette satisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduisit à la dame Ortiz, et ils eurent tous trois une conversation où don Luis fit voir qu'en peu de temps il s'étoit laissé fort enflammer. L'adroite Kimena feignit d'être touchée de toute la tendresse qu'il faisoit paroître, et promit au cavalier de faire tous ses efforts pour engager sa nièce à l'épouser. Pacheco se jeta aux pieds d'une si bonne tante, pour la remercier de ses bontés. Là-dessus don Félix demanda si sa cousine étoit levée. Non, répondit la duégne, elle repose encore, et vous ne sauriez la voir présentement; mais revenez cette après-dînée, et vous lui parlerez à loisir. Cette réponse de la dame Chiméne redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de don Luis, qui trouva le reste de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenoit

pas peu de plaisir à l'observer, et à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore; et, lorsqu'ils eurent dîné, don Félix dit à Pacheco: Il me vient une idée. Je suis d'avis d'aller chez ma tante quelques moments avant vous; je veux parler en particulier à ma cousine, et découvrir, s'il est possible, dans quelle disposition son cœur est à votre égard. Don Luis approuva cette pensée; il laissa sortir son ami, et ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtresse profita si bien de ce temps-là, qu'elle étoit habillée en femme quand son amant arriva. Je croyois, dit ce cavalier après avoir salué Aurore et la duègne, je croyois trouver ici don Félix. Vous le verrez dans un instant, répondit dona Kimena; il écrit dans mon cabinet. Pacheco parut se payer de cette défaite, et lia conversation avec les dames. Cependant, malgré la présence de l'objet aimé, il s'aperçut que les heures s'écouloient sans que Mendoce se montrât; et, comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque surprise, Aurore changea tout-à-coup de contenance, se mit à rire, et dit à don Luis: Est-il possible que vous n'ayez pas encore le moindre soupçon de la supercherie qu'on vous fait? Une fausse chevelure blonde et des sourcils teints me rendent-ils si différente de moi-même, qu'on puisse jusque-là s'y tromper? Désabusez-vous donc, Pacheco, continua-t-elle en reprenant son sérieux; apprenez que don Félix de Mendoce et Aurore de Guzman ne sont qu'une même personne.

Elle ne se contenta pas de le tirer de cette erreur; elle avoua la foiblesse qu'elle avoit pour lui, et toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le vouloit. Don Luis ne fut pas moins charmé que surpris de ce qu'il venoit d'entendre; il se jeta aux pieds de ma maîtresse, et lui dit avec transport: Ah! belle Aurore, croirai-je en effet que je suis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés? Que puis-je faire pour les reconnoître? Un éternel amour ne sauroit assez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres et passionnés; après quoi les amants parlèrent des mesures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accomplissement de leurs desirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce dessein fut presque aussitôt exécuté que conçu; don Luis, quinze jours après, épousa ma maîtresse, et leurs noces donnèrent lieu à des fêtes et à des réjouissances infinies.

CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition, et il passe au service de don Gonzale Pacheco.

Trois semaines après ce mariage, ma maîtresse voulut récompenser les services que je lui avois ren-

dus. Elle me fit présent de cent pistoles, et me dit: Gil Blas, mon ami, je ne vous chasse point de chez moi; je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira; mais un oncle de mon mari, don Gonzale Pacheco, souhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaisir de vous donner à lui. C'est un seigneur de la vieille cour, ajouta-t-elle, un homme d'un très bon caractère; vous serez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés; et, comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se présentoit, que je ne sortois point de la famille. J'allai donc un matin, de la part de la nouvelle mariée, chez le seigneur don Gonzale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon qu'un page venoit de lui apporter. Le vieillard avoit la moustache en papillotes, les yeux presque éteints, avec un visage pâle et décharné. C'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeunesse, et qui ne sont guère plus sages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, et me dit que si je voulois le servir avec autant de zèle que j'avois servi sa nièce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux sort. Sur cette assurance, je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, et dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau maître, et Dieu sait

quel homme c'étoit! Quand il se leva, je crus voir la résurrection du Lazare. Imaginez-vous un grand corps si sec, qu'en le voyant à nu on auroit fort bien pu apprendre l'ostéologie. Il avoit les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela, cette momie vivante étoit asthmatique, et toussoit à chaque parole qui lui sortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda ensuite du papier et de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta, et le fit porter à son adresse par le page qui lui avoit donné un bouillon; puis se tournant de mon côté: Mon ami, me dit-il, c'est toi que je prétends désormais charger de mes commissions, et particulièrement de celles qui regarderont dona Eufrasia. Cette dame est une jeune personne que j'aime et dont je suis tendrement aimé.

Bon Dieu! dis-je aussitôt en moi-même; eh! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puisque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolâtre? Gil Blas, poursuivit-il, je te mènerai chez elle dès aujourd'hui: j'y soupe presque tous les soirs. Tu verras une personne tout aimable, tu seras charmé de son air sage et retenu. Bien loin de ressembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeunesse et s'engagent sur les apparences, elle a l'esprit déja mûr et judicieux; elle veut des sentiments dans un homme, et préfère aux figures les plus brillantes, un amant qui sait aimer. Le seigneur don Gonzale ne borna point là l'éloge de sa

maîtresse : il entreprit de la faire passer pour l'abrégé de toutes les perfections ; mais il avoit un auditeur assez difficile à persuader là-dessus. Après toutes les manœuvres que j'avois vu faire aux comédiennes, je ne croyois pas les vieux seigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant, par complaisance, d'ajouter foi à tout ce que me dit mon maître ; je fis plus, je vantai le discernement et le bon goût d'Eufrasie. Je fus même assez impudent pour avançer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus aimable. Le bon homme ne sentit point que je lui donnois de l'encensoir par le nez ; au contraire, il s'applaudit de mes paroles : tant il est vrai qu'un flatteur peut tout risquer avec les grands ! ils se prêtent jusqu'aux flatteries les plus outrées.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec des pincettes ; puis il se lava les yeux, pour ôter une épaisse chassie dont ils étoient pleins. Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains ; et, quand il eut fait toutes ses ablutions, il teignit en noir sa moustache, ses sourcils et ses cheveux. Il fut plus long-temps à sa toilette qu'une vieille douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevoit de s'ajuster, il entra un autre vieillard de ses amis, qu'on nommoit le comte d'Asumar. Quelle différence il y avoit entre eux ! Celui-ci laissoit voir ses cheveux blancs, s'appuyoit sur un bâton, et sembloit se faire honneur de sa vieillesse, au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pacheco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner.

Soyez le bienvenu, comte, répondit mon maître. En même temps ils s'embrassèrent l'un l'autre, s'assirent, et commencèrent à s'entretenir en attendant qu'on servît.

Leur conversation roula d'abord sur une course de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours. Ils parlèrent des cavaliers qui y avoient montré le plus d'adresse et de vigueur; et là-dessus le vieux comte, tel que Nestor, à qui toutes les choses présentes donnoient occasion de louer les choses passées, dit en soupirant: Hélas! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne se font pas avec autant de magnificence qu'on les faisoit dans ma jeunesse. Je riois en moi-même de la prévention du bon seigneur d'Asumar, qui ne s'en tint pas aux tournois; je me souviens, quand il fut à table et qu'on apporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches qu'on avoit servies: De mon temps, les pêches étoient bien plus grosses qu'elles ne le sont à présent; la nature s'affoiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dis-je alors en moi-même en souriant, les pêches du temps d'Adam devoient être d'une grosseur merveilleuse.

Le comte d'Asumar demeura presque jusqu'au soir avec mon maître, qui ne se vit pas plus tôt débarrassé de lui, qu'il sortit en me disant de le suivre. Nous allâmes chez Eufrasie, qui logeoit à cent pas de notre maison, et nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle étoit galamment habillée, et avoit un air de jeunesse qui me la fit

prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit passer pour jolie, et j'admirai bientôt son esprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant avec des manières libres : elle avoit de la modestie dans son action comme dans ses discours, et elle parloit le plus spirituellement du monde, sans paroître se donner pour spirituelle. Je la considérois avec un extrême étonnement. O ciel ! disois-je, est-il possible qu'une personne qui se montre si réservée, soit capable de vivre dans le libertinage? Je m'imaginois que toutes les femmes galantes devoient être effrontées. J'étois surpris d'en voir une modeste en apparence, sans faire réflexion que ces créatures savent se composer, et se conformer au caractère des gens riches et des seigneurs qui tombent entre leurs mains. Ces payeurs veulent-ils de l'emportement, elles sont vives et pétulantes. Aiment-ils la retenue, elles se parent d'un extérieur sage et vertueux. Ce sont de vrais caméléons qui changent de couleur suivant l'humeur et le génie des hommes qui les approchent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des seigneurs qui demandent des beautés hardies ; il ne pouvoit souffrir celles-là, et il falloit, pour le piquer, qu'une femme eût un air de vestale : aussi Eufrasie se réglant là-dessus faisoit voir que les bonnes comédiennes n'étoient pas toutes à la comédie. Je laissai mon maître avec sa nymphe, et je descendis dans une salle où je trouvai une vieille femme de chambre, que je

reconnus pour une soubrette qui avoit été suivante d'une comédienne. De son côté, elle me remit, et nous fîmes une scène de reconnoissance digne d'être employée dans une pièce de théâtre: Eh! vous voilà, seigneur Gil Blas! me dit cette soubrette transportée de joie; vous êtes donc sorti de chez Arsénie, comme moi de chez Constance? Oh vraiment, lui répondis-je, il y a long-temps que je l'ai quittée; j'ai même servi depuis une fille de condition. La vie des personnes de théâtre n'est guère de mon goût. Je me suis donné mon congé moi-même, sans daigner avoir le moindre éclaircissement avec Arsénie. Vous avez bien fait, reprit la soubrette nommée Béatrix. J'en ai usé à-peu-près de la même manière avec Constance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement; elle les reçut sans me dire une syllabe, et nous nous séparâmes assez cavalièrement.

Je suis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maison plus honorable. Dona Eufrasia me paroît une façon de femme de qualité, et je la crois d'un très bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille suivante, elle a de la naissance, ce qui se voit assez par ses manières; et pour son humeur, je puis vous assurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'est point de ces maîtresses emportées et difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient sans cesse, tourmentent leurs domestiques, et dont le service, en un mot, est un enfer. Je ne l'ai pas encore entendue gronder

une seule fois, tant elle aime la douceur! Quand il m'arrive de ne pas faire les choses à sa fantaisie, elle me reprend sans colère, et jamais il ne lui échappe de ces épithètes dont les dames violentes sont si libérales. Mon maître, repris-je, est aussi fort doux; il se familiarise avec moi et me traite comme son égal plutôt que comme son laquais; en un mot, c'est le meilleur de tous les humains; et sur ce pied-là nous sommes, vous et moi, beaucoup mieux que nous n'étions chez nos comédiennes. Mille fois mieux, repartit Béatrix; je menois une vie tumultueuse, au lieu que je vis présentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le seigneur don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma solitude, et j'en suis bien aise. Il y a long-temps que j'ai de l'affection pour vous; et j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour ami; mais enfin j'espère que je ne serai pas moins heureuse qu'elle. Si je n'ai pas sa jeunesse et sa beauté, en récompense je hais la coquetterie, ce que les hommes ne sauroient assez payer; je suis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Béatrix étoit une de ces personnes qui sont obligées d'offrir leurs faveurs, parcequ'on ne les leur demanderoit pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ses avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'aperçût que je la méprisois, et même j'eus la politesse de lui parler de manière qu'elle ne perdît pas toute espérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avois fait la con-

quête d'une vieille suivante, et je me trompai encore dans cette occasion. La soubrette n'en usoit pas ainsi avec moi seulement pour mes beaux yeux : son dessein étoit de m'inspirer de l'amour pour me mettre dans les intérêts de sa maîtresse, pour qui elle se sentoit si zélée, qu'elle ne s'embarrassoit point de ce qu'il lui en coûteroit pour la servir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin, que je portai, de la part de mon maître, un billet doux à Eufrasie. Cette dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choses obligeantes; et la femme de chambre aussi s'en mêla. L'une admiroit ma physionomie; l'autre me trouvoit un air de sagesse et de prudence. A les entendre, le seigneur don Gonzale possédoit en moi un trésor. En un mot, elles me louèrent tant, que je me défiai des louanges qu'elles me donnèrent. J'en pénétrai le motif; mais je les reçus en apparence avec toute la simplicité d'un sot, et par cette contre-ruse je trompai les friponnes, qui levèrent enfin le masque.

Écoute, Gil Blas, me dit Eufrasie, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agissons de concert, mon ami. Don Gonzale est vieux et d'une santé si délicate, que la moindre fièvre, aidée d'un bon médecin, l'emportera. Ménageons les moments qui lui restent, et faisons en sorte qu'il me laisse la meilleure partie de son bien. Je t'en ferai bonne part, je te le promets; et tu peux compter sur cette promesse, comme si je te la faisois par-devant tous les notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, disposez de votre serviteur.

Vous n'avez qu'à me prescrire la conduite que je dois tenir, et vous serez satisfaite. Eh bien! reprit-elle, il faut observer ton maître, et me rendre compte de tous ses pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la conversation sur les femmes; et de là prends, mais avec art, occasion de lui dire du bien de moi: occupe-le d'Eufrasie autant qu'il te sera possible. Ce n'est pas tout ce que j'exige de toi, mon ami; je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui se passe dans la famille des Pacheco. Si tu t'aperçois que quelque parent de don Gonzale ait de grandes assiduités auprès de lui, et couche en joue sa succession, tu m'en avertiras aussitôt: je ne t'en demande pas davantage; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connois les divers caractères des parents de ton maître; je sais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, et j'ai déja mis assez mal dans son esprit tous ses neveux et ses cousins.

Je jugeai par ces instructions, et par d'autres qu'y joignit Eufrasie, que cette dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé don Gonzale à vendre une terre, dont elle avoit touché l'argent. Elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nippes, et, de plus, elle espéroit qu'il ne l'oublieroit pas dans son testament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on attendoit de moi; et pour ne rien dissimuler, je doutai, en m'en retournant au logis, si je contribuerois à tromper mon maître, ou si j'entreprendrois de le détacher de

sa maîtresse. Ce dernier parti me paroissoit plus honnête que l'autre, et je me sentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs Eufrasie ne m'avoit rien promis de positif, et cela peut-être étoit cause qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir don Gonzale avec zèle, et je me persuadai que, si j'étois assez heureux pour l'arracher à son idole, je serois mieux payé de cette bonne action que des mauvaises que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me proposois, je me montrai tout dévoué au service de dona Eufrasia. Je lui fis accroire que je parlois d'elle incessamment à mon maître, et là-dessus je lui débitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'elle me crut entièrement dans ses intérêts. Pour mieux lui en imposer encore, j'affectai de paroître amoureux de Béatrix, qui, ravie à son âge de voir un jeune homme à ses trousses, ne se soucioit guère d'être trompée, pourvu que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos princesses, mon maître et moi, cela faisoit deux tableaux différents dans le même goût. Don Gonzale, sec et pâle comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agonisant quand il vouloit faire les doux yeux; et mon infante, à mesure que je me montrois plus passionné, prenoit des manières enfantines, et faisoit tout le manége d'une vieille coquette: aussi avoit-elle quarante ans d'école pour le moins. Elle s'étoit raffinée au service de quelques unes de ces héroïnes de ga-

lanterie qui savent plaire jusque dans leur vieillesse, et qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentois pas d'aller tous les soirs avec mon maître chez Eufrasie, j'y allois quelquefois tout seul pendant le jour, et je m'attendois toujours à trouver dans cette maison quelque jeune galant caché; mais, à quelque heure que j'y entrasse, je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y découvrois pas la moindre trace d'infidélité: ce qui ne m'étonnoit pas peu; car, quoique Béatrix m'eût assuré que sa maîtresse ne recevoit aucune visite masculine, je ne pouvois penser qu'une si jolie dame fût exactement fidèle à don Gonzale. En quoi certes je ne faisois pas un jugement téméraire; et la belle Eufrasie, comme vous le verrez bientôt, pour attendre plus patiemment la succession de mon maître, s'étoit pourvue d'un amant plus convenable à une femme de son âge.

Un matin, je portois à mon ordinaire un billet doux à la princesse. J'aperçus, tandis que j'étois dans sa chambre, les pieds d'un homme caché derrière une tapisserie. Je me gardai bien de faire connoître que je les voyois, et, sitôt que j'eus fait ma commission, je sortis sans faire semblant de les avoir remarqués; mais, quoique cet objet dût peu me surprendre, et que la chose ne roulât pas sur mon compte, je ne laissai pas d'en être fort ému. Ah! perfide, disois-je avec indignation, scélérate Eufrasie! tu n'es pas satisfaite d'imposer à un bon vieillard en lui persua-

dant que tu l'aimes; il faut que tu te livres à un autre, pour mettre le comble à ta trahison! Que j'étois fat, quand j'y pense, de raisonner de la sorte! Il falloit plutôt rire de cette aventure, et la regarder comme une compensation des ennuis et des langueurs qu'il y avoit dans le commerce de mon maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me servir de cette occasion pour faire le bon valet. Mais, au lieu de modérer mon zéle, j'entrai avec chaleur dans les intérêts de don Gonzale, et lui fis un fidéle rapport de ce que j'avois vu; j'ajoutai même à cela qu'Eufrasie m'avoit voulu séduire. Je ne dissimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, et il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement sa maîtresse. Il me fit quelques questions comme s'il n'eût pas entièrement ajouté foi à ce que je venois de lui rapporter; mais telles furent mes réponses, qu'elles lui ôtèrent la satisfaction d'en pouvoir douter. Il en fut frappé malgré le sang-froid qu'il conservoit dans toute autre chose, et une petite émotion de colère qui parut sur son visage sembla présager que la dame ne lui seroit pas impunément infidéle. C'est assez, Gil Blas, me dit-il; je suis très sensible à l'attachement que je te vois à mon service, et ta fidélité me plaît. Je vais tout-à-l'heure chez Eufrasie. Je veux l'accabler de reproches, et rompre avec l'ingrate. A ces mots il sortit effectivement pour se rendre chez elle; et il me dispensa de le suivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis le plus impatiemment du monde que mon

maître fût de retour. Je ne doutois point qu'ayant un aussi grand sujet qu'il en avoit de se plaindre de sa nymphe, il ne revînt détaché de ses attraits, ou tout au moins résolu d'y renoncer. Dans cette pensée, je m'applaudissois de mon ouvrage. Je me représentois le plaisir qu'auroient les héritiers naturels de don Gonzale quand ils apprendroient que leur parent n'étoit plus le jouet d'une passion si contraire à leurs intérêts. Je me flattois qu'ils m'en tiendroient compte, et qu'enfin j'allois me distinguer des autres valets de chambre, qui sont ordinairement plus disposés à maintenir leurs maîtres dans la débauche qu'à les en retirer. J'aimois l'honneur, et je pensois avec plaisir que je passerois pour le coryphée des domestiques; mais une idée si agréable s'évanouit quelques heures après. Mon patron arriva. Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très vif avec Eufrasie. Je l'ai traitée d'ingrate et de perfide; je l'ai accablée de reproches. Sais-tu bien ce qu'elle m'a répondu? que j'avois tort d'écouter des valets. Elle soutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, si on l'en croit, qu'un imposteur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnerois rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ses yeux des pleurs, mais des pleurs véritables. Elle m'a juré, par ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle ne t'a fait aucune proposition, et qu'elle ne voit pas un homme. Béatrix, qui me paroît une bonne fille, incapable de mentir, m'a protesté la même chose; de sorte que malgré moi ma colère s'est apaisée.

Eh quoi! monsieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma sincérité? vous défiez-vous..... Non, mon enfant, interrompit-il à son tour; je te rends justice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je suis persuadé que mon intérêt seul te touche, et je t'en sais bon gré; mais, après tout, les apparences sont trompeuses: peut-être n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginois voir; et, dans ce cas, juge jusqu'à quel point ton accusation doit être désagréable à Eufrasie! Quoi qu'il en soit, c'est une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer; c'est mon sort: il faut même que je lui fasse le sacrifice qu'elle exige de mon amour, et ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, et je t'assure que je n'y ai consenti qu'à regret; mais je ne saurois faire autrement: compatis à ma foiblesse; ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus, je prétends te placer chez une dame de mes amies, où tu seras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zéle contre moi. Je maudis Eufrasie, et déplorai la foiblesse de don Gonzale, de s'en être laissé posséder. Le bon vieillard sentoit assez qu'en me congédiant pour plaire seulement à sa maîtresse, il ne faisoit pas une action des plus viriles: aussi, pour compenser sa mollesse et me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, et me mena le jour suivant chez la marquise de Chaves, à laquelle il dit, en ma présence, que j'étois un jeune homme qui n'avoit que

de bonnes qualités; qu'il m'aimoit, et que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la prioit de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques, si bien que je me trouvai tout-à-coup dans une nouvelle maison.

CHAPITRE VIII.

De quel caractère étoit la marquise de Chaves, et quelles personnes alloient ordinairement chez elle.

La marquise de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande, et bien faite. Elle jouissoit d'un revenu de dix mille ducats, et n'avoit point d'enfants. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de passer pour la dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de personnes de qualité et de gens de lettres qu'on voyoit chez elle tous les jours contribuoit peut-être plus que son mérite à lui donner cette réputation. C'est une chose que je ne déciderai point. Je me contenterai de dire que son nom emportoit une idée de génie supérieur, et que sa maison étoit appelée par excellence, dans la ville, le bureau des ouvrages d'esprit[1].

[1] Ce bureau d'esprit réunit beaucoup de traits qui peignent la maison de la marquise de Lambert. Elle avoit été élevée par le

Effectivement on y lisoit chaque jour tantôt des poëmes dramatiques, et tantôt d'autres poésies. Mais on n'y faisoit guère que des lectures sérieuses; les pièces comiques y étoient méprisées. On n'y regardoit la meilleure comédie ou le roman le plus ingénieux et le plus égayé que comme une foible production qui ne méritoit aucune louange; au lieu que le moindre ouvrage sérieux, une ode, une églogue, un sonnet, y passoit pour le plus grand effort de l'esprit humain. Il arrivoit souvent que le public ne confirmoit pas les jugements du bureau, et que même il siffloit quelquefois impoliment les pièces qu'on y avoit fort applaudies.

J'étois maître de salle dans cette maison, c'est-à-dire que mon emploi consistoit à tout préparer dans l'appartement de ma maîtresse pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes et des carreaux pour les femmes: après quoi je me tenois à la porte de la chambre, pour annoncer [1] et introduire les personnes qui arrivoient. Le premier jour, à mesure que je les faisois entrer, le gouverneur des pages, qui par hasard étoit alors dans l'antichambre

célèbre Bachaumont; on a d'elle de bons ouvrages. Cette dame tenoit un cercle respectable; mais Le Sage, écrivain comique, étoit un peu piqué de ce que la seule Thalie ne fût pas digne d'être admise dans ce temple des muses, et il marquoit ici son dépit personnel.

[1] M. Smollett, qui a traduit Gil Blas en langue angloise, a placé ici une note sur le rôle du domestique qui prononce tout haut le nom des personnes qui entrent. Il l'appelle *the Announcer;* mais nous ne disons *l'Annonceur* qu'en parlant d'un comédien.

avec moi, me les dépeignoit agréablement. Il se nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid et railleur, et ne manquoit pas d'esprit. D'abord un évêque se présenta. Je l'annonçai; et, quand il fut entré, le gouverneur me dit: Ce prélat est d'un caractère assez plaisant. Il a quelque crédit à la cour; mais il voudroit bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de services à tout le monde, et ne sert personne. Un jour il rencontre chez le roi un cavalier qui le salue; il l'arrête, l'accable de civilités, et lui serrant la main: Je suis, lui dit-il, tout acquis à votre seigneurie. Mettez-moi, de grace, à l'épreuve; je ne mourrai point content, si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnoissance; et, quand ils furent tous deux séparés, le prélat dit à un de ses officiers qui le suivoit: Je crois connoître cet homme-là; j'ai une idée confuse de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut; et lorsque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtresse: Ce seigneur, me dit Molina, est encore un original. Imaginez-vous qu'il entre souvent dans une maison pour traiter d'une affaire importante avec le maître du logis, qu'il quitte sans se souvenir de lui en parler. Mais, ajouta le gouverneur en voyant arriver deux femmes, voici dona Angela de Penafiel et dona Margarita de Montalvan. Ce sont deux dames qui ne se ressemblent nullement. Dona Margarita se pique d'être philosophe; elle va tenir tête aux plus profonds docteurs de Salamanque, et jamais ses rai-

sonnements ne céderont à leurs raisons. Pour dona Angela, elle ne fait point la savante, quoiqu'elle ait l'esprit cultivé. Ses discours ont de la justesse, ses pensées sont fines, ses expressions délicates, nobles, et naturelles. Ce dernier caractère est aimable, dis-je à Molina; mais l'autre ne convient guère, ce me semble, au beau sexe. Pas trop, répondit-il en souriant; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la marquise, notre maîtresse, continua-t-il, est aussi un peu grippée de philosophie[1]. Qu'on va disputer ici aujourd'hui! Dieu veuille que la religion ne soit pas intéressée dans la dispute[2]!

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme sec, qui avoit l'air grave et renfrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, est un de ces esprits sérieux qui veulent passer pour de grands génies, à la faveur de leur silence ou de quelques sentences tirées de Sénèque, et qui ne sont que de sots personnages, à les examiner fort sérieusement. Il vint ensuite un cavalier d'assez belle taille, qui avoit la mine grecque, c'est-à-dire le maintien plein de suffisance. Je demandai qui c'étoit. C'est un

[1] *Grippée*, entêtée, entichée. Ce mot, très familier, a été un temps à la mode.

[2] La scène est à Madrid, vers la fin du seizième siècle. On peut douter, je crois, qu'il y eût alors à Madrid une marquise chez laquelle la bonne compagnie se donnât rendez-vous uniquement pour des disputes *où la religion pût être intéressée*. Les couleurs du portrait prouvent bien que Le Sage avoit ses modèles en France; mais ce dernier coup de pinceau semble excéder un peu les droits de la satire.

poëte dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en sa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre sous; mais, en récompense, il vient avec six lignes de prose de se faire un établissement considérable[1].

J'allois m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à si peu de frais, quand j'entendis un grand bruit sur l'escalier. Bon, s'écria le gouverneur, voici le licencié Campanario[2]. Il s'annonce lui-même avant qu'il paroisse; il se met à parler dès la porte de la rue, et en voilà jusqu'à ce qu'il soit sorti de la maison. En effet tout retentissoit de la voix du bruyant licencié, qui entra enfin dans l'antichambre avec un bachelier de ses amis, et qui ne déparla point tant que dura sa visite. Le seigneur Campanario, dis-je à Molina, est apparemment un beau génie. Oui, répondit mon gouverneur, c'est un homme qui a des saillies brillantes, des expressions détournées; il est réjouissant. Mais, outre que c'est un parleur impitoyable, il ne laisse pas de se répéter; et, pour n'estimer les choses qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable et comique dont il assaisonne ce qu'il dit en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ses traits ne feroit pas grand honneur à un recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres personnes dont Molina me fit de plaisants portraits. Il n'oublia pas de me peindre

[1] Tous ces portraits, et ce dernier entre autres, s'appliquoient à des anecdotes connues dans le temps où Le Sage écrivoit son roman; mais nous n'en avons pas la clef, et l'on ne pourroit faire, pour les deviner aujourd'hui, que d'assez vaines conjectures.

[2] *Campanario*, clocher, carillon.

aussi la marquise, et sa peinture fut de mon goût. Je vous donne, me dit-il, notre patronne pour un esprit assez uni, malgré sa philosophie. Elle n'est point d'une humeur difficile, et on a peu de caprices à essuyer en la servant. C'est une femme de qualité des plus raisonnables que je connoisse; elle n'a même aucune passion. Elle est sans goût pour le jeu comme pour la galanterie, et n'aime que la conversation. Sa vie seroit bien ennuyeuse pour la plupart des dames[1]. Le gouverneur, par cet éloge, me prévint en faveur de ma maîtresse. Cependant, quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la soupçonner de n'être pas si ennemie de l'amour, et je vais dire sur quel fondement je conçus ce soupçon.

Un matin, pendant qu'elle étoit à sa toilette, il se présenta devant moi un petit homme de quarante ans, désagréable de sa figure, plus crasseux que l'auteur Pedro de Moya, et fort bossu par-dessus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à madame la marquise. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit-il fièrement. Dites-lui que je suis le cavalier dont elle s'entretint hier avec dona Anna de Velasco. Je l'introduisis dans l'appartement de ma maîtresse, et je l'annonçai. La marquise fit aussitôt une exclamation, et dit avec un transport de joie qu'il pouvoit entrer. Elle ne se contenta pas de le

[1] Voilà du moins un juste hommage rendu à la conduite de la marquise de Lambert, qui avoit pour amis MM. de Sacy, Fontenelle, La Motte, etc., et dont le cercle étoit l'élite de la société la plus spirituelle et la meilleure de Paris.

recevoir favorablement, elle obligea toutes ses femmes à sortir de la chambre; de sorte que le petit bossu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura seul avec elle. Les soubrettes et moi nous rîmes un peu de ce beau tête-à-tête, qui dura près d'une heure; après quoi ma patronne congédia le bossu en lui faisant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très contente de lui.

Elle avoit effectivement pris tant de plaisir à son entretien, qu'elle me dit le soir en particulier: Gil Blas, quand le bossu reviendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus secrétement que vous pourrez. Ce commandement, je l'avoue, me donna d'étranges soupçons; néanmoins, suivant l'ordre de la marquise, dès que le petit homme revint, et ce fut le lendemain matin, je le conduisis par un escalier dérobé jusque dans la chambre de madame. Je fis pieusement la même chose deux ou trois fois, et je conclus de là que la marquise avoit des inclinations bizarres, ou que le bossu faisoit le personnage d'un entremetteur.

Ma foi, disois-je, prévenu de cette opinion, si ma maîtresse aime quelque homme bien fait, je lui pardonne; mais, si elle est entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuser cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la patronne! Le petit bossu se mêloit de magie, et comme on avoit vanté son savoir à la marquise, qui se prêtoit volontiers aux prestiges des charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faisoit voir dans le verre,

montroit à tourner le sas[1], et révéloit pour de l'argent tous les mystères de la cabale : ou bien, pour parler plus juste, c'étoit un fripon qui subsistoit aux dépens des personnes trop crédules ; et l'on disoit qu'il avoit sous contribution plusieurs femmes de qualité[2].

[1] Le sas est un tamis qu'un charlatan sait faire tourner et arrêter sur la personne qu'on soupçonne, etc.

[2] C'étoit un foible assez commun chez les femmes de qualité du siècle de Louis XIV, que la croyance à la magie et la fureur de consulter les diseurs de bonne aventure. Les histoires de la Voisin n'avoient été que trop célèbres. En 1672, La Fontaine avoit fait sa fable des *Devineresses*. (Livre VII, fable xv.) En 1700, la Duverger étoit une devineresse fort en vogue à Paris. Dancourt en parle expressément dans une comédie qui fut jouée cette année-là :

LA GREFFIÈRE.

« Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra, je suis fort « contente de la Duverger, pour moi.

LISETTE.

« Comment donc, madame ?

LA GREFFIÈRE.

« Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette : nous y touchons « du bout du doigt, ma chère enfant.

LISETTE.

« Et à quoi, madame ?

LA GREFFIÈRE.

« A cet heureux temps que la Duverger m'a tant promis, à la fin « du siècle, et à mon bonheur. » (*Les Bourgeoises de qualité*, acte II, sc. III.) Nous aurons lieu d'en reparler.

CHAPITRE IX.

Par quel incident Gil Blas sortit de chez la marquise de Chaves, et ce qu'il devint.

Il y avoit six mois que je demeurois chez la marquise de Chaves, et j'étois fort content de ma condition. Mais la destinée que j'avois à remplir ne me permit pas de faire un plus long séjour dans la maison de cette dame, ni même à Madrid. Voici l'aventure qui m'obligea de m'en éloigner.

Parmi les femmes de ma maîtresse il y en avoit une qu'on appeloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune et belle, je la trouvai d'un si bon caractère que je m'y attachai, sans savoir qu'il me faudroit disputer son cœur. Le secrétaire de la marquise, homme fier et jaloux, étoit épris de ma belle. Il ne s'aperçut pas plus tôt de mon amour, que, sans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il résolut de me faire tirer l'épée. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui m'arrivoit à peine aux épaules, et qui me paroissoit très foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit appelé. Je comptois bien de remporter une victoire aisée, et de m'en faire un mérite auprès de Porcie; mais l'événement ne répondit point

à mon attente. Le petit secrétaire, qui avoit deux ou trois ans de salle, me désarma comme un enfant; et me présentant la pointe de son épée: Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu sortiras aujourd'hui de chez la marquise de Chaves, et que tu ne penseras plus à Porcie. Je lui fis volontiers cette promesse, et je la tins sans répugnance. Je me faisois une peine de paroître devant les domestiques de notre hôtel après avoir été vaincu, et sur-tout devant la belle Hélène qui avoit fait le sujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nippes et d'argent; et dès le même jour je marchai vers Tolède, la bourse assez bien garnie, et le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fusse point engagé à quitter le séjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter, du moins pour quelques années. Je formai la résolution de parcourir l'Espagne, et de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, disois-je, me ménera loin: je ne le dépenserai pas indiscrétement; et, quand je n'en aurai plus, je me remettrai à servir. Un garçon fait comme je suis trouvera des conditions de reste quand il lui plaira d'en chercher; je n'aurai qu'à choisir.

J'avois particulièrement envie de voir Tolède; j'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je passai pour un cavalier d'importance, à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne manquai pas de me parer; et,

par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner, il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voisinage: mais ayant appris qu'il falloit débuter chez elles par une grande dépense, cela brida mes desirs, et me sentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'aurore, et pris le chemin de Cuença, dans le dessein d'aller en Aragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route; et, dans le temps que je commençois à m'y rafraîchir, il survint une troupe d'archers de la sainte Hermandad. Ces messieurs demandèrent du vin, se mirent à boire, et j'entendis qu'en buvant ils faisoient le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le cavalier, disoit l'un d'entre eux, n'a pas plus de vingt-trois ans; il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, et il est monté sur un cheval bai-brun.

Je les écoutai sans paroître faire quelque attention à ce qu'ils disoient, et véritablement je ne m'en souciois guère. Je les laissai dans l'hôtellerie, et continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontrai un jeune cavalier fort bien fait, et monté sur un cheval châtain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les archers cherchent, ou je suis bien trompé. Il a une longue chevelure noire et le nez aquilin; c'est assurément lui qu'on veut pincer. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous

demander si vous n'avez point sur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme, sans me répondre, jeta les yeux sur moi, et parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'étoit point par curiosité que je venois de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces archers en veulent; ainsi je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez sûrement, et où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, et qui va bientôt tomber. En même temps, nous découvrîmes et gagnâmes une allée d'arbres assez touffus, qui nous conduisit au pied d'une montagne, où nous trouvâmes un ermitage.

C'étoit une grande et profonde grotte que le temps avoit percée dans la montagne; et la main des hommes y avoit ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles et de coquillages, et tout couvert de gazon. Les environs étoient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumoient l'air; et l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortoit avec bruit une source d'eau qui couroit se répandre dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maison solitaire un bon ermite qui paroissoit accablé de vieillesse. Il s'appuyoit d'une main sur un bâton, et de l'autre il tenoit un rosaire à gros

grains, de vingt dizaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune à longues oreilles, et sa barbe, plus blanche que la neige, lui descendoit jusqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui. Mon père, lui dis-je, voulez-vous bien que nous vous demandions un asile contre l'orage qui nous menace? Venez, mes enfants, répondit l'anachorète après m'avoir regardé avec attention; cet ermitage vous est ouvert, et vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t-il en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien là. Le cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer son cheval, et nous suivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plus tôt, qu'il tomba une grosse pluie, entremêlée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables. L'ermite se mit à genoux devant une image de saint Pacôme [1] qui étoit collée contre le mur, et nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes; mais comme la pluie continuoit, et que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vieillard nous dit: Mes enfants, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune homme et moi, que nous n'en avions point qui nous défendissent de nous arrêter, et que, si nous n'appréhen-

[1] Saint Pacôme, célèbre parmi les pères du désert, peupla la Thébaïde de saints solitaires, et eut sous sa conduite plus de cinq mille moines.

dions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son ermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'ermite. C'est vous seuls qu'il faut plaindre. Vous serez fort mal couchés, et je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachoréte.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, et nous présentant quelques ciboules, avec un morceau de pain et une cruche d'eau: Mes enfants, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires: mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage et deux poignées de noisettes qu'il étala sur la table. Le jeune homme, qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guère d'honneur à ces mets. Je m'aperçois, lui dit l'ermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la sensualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étoient pas trop bons pour moi; mais depuis que je vis dans la solitude, j'ai rendu à mon goût toute sa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, que ce qui faisoit toute la nourriture de nos premiers pères.

Tandis qu'il parloit de la sorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'ermite s'en aperçut. Mon fils, lui dit-il, vous avez l'esprit embarrassé. Ne puis-je savoir ce qui vous occupe? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'est point par curiosité que je vous

en presse, c'est la seule charité qui m'anime. Je suis dans un âge à donner des conseils, et vous êtes peut-être dans une situation à en avoir besoin. Oui, mon père, répondit le cavalier en soupirant, j'en ai besoin sans doute, et je veux suivre les vôtres, puisque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne risque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre; on peut me faire toute sorte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.

CHAPITRE X.

Histoire de don Alphonse et de la belle Séraphine.

Je ne vous déguiserai rien, mon père, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute : après la générosité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je suis de Madrid, et voici mon origine. Un officier de la garde allemande[1], nommé le baron de Steinbach, rentrant un soir dans sa maison, aperçut au pied de l'escalier un paquet de linge blanc. Il le prit et l'emporta dans l'appartement de sa femme, où il se trouva que c'é-

[1] Les rois d'Espagne, de la maison d'Autriche, avoient une garde composée d'Allemands, depuis que Charles-Quint, l'un d'eux, avoit été empereur d'Allemagne.

toit un enfant nouveau-né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on assuroit qu'il appartenoit à des personnes de qualité qui se feroient connoître un jour; et l'on ajoutoit qu'il avoit été baptisé et nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, et c'est tout ce que je sais. Victime de l'honneur ou de l'infidélité, j'ignore si ma mère ne m'a point exposé seulement pour cacher de honteuses amours, ou si, séduite par un amant parjure, elle s'est trouvée dans la cruelle nécessité de me désavouer.

Quoi qu'il en soit, le baron et sa femme furent touchés de mon sort; et comme ils n'avoient point d'enfants, ils se déterminèrent à m'élever sous le nom de don Alphonse. A mesure que j'avançois en âge, ils se sentoient attacher à moi. Mes manières flatteuses et complaisantes excitoient à tous moments leurs caresses. Enfin j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnèrent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude; et, loin d'attendre impatiemment que mes parents se découvrissent, il sembloit au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours inconnue. Dès que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le service. Il obtint pour moi une enseigne, me fit faire un petit équipage; et, pour mieux m'animer à chercher les occasions d'acquérir de la gloire, il me représenta que la carrière de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, et que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glo-

rieux, que je ne le devrois qu'à moi seul. En même temps il me révéla le secret de ma naissance, qu'il m'avoit caché jusque-là. Comme je passois pour son fils dans Madrid, et que j'avois cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois et ne puis encore y penser sans honte. Plus mes sentiments semblent m'assurer d'une noble origine, plus j'ai de confusion de me voir abandonné des personnes à qui je dois le jour.

J'allai servir dans les Pays-Bas: mais la paix se fit fort peu de temps après; et, l'Espagne se trouvant sans ennemis mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du baron et de sa femme de nouvelles marques de tendresse. Il y avoit déja deux mois que j'étois de retour, lorsqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, et me présenta un billet à-peu-près conçu dans ces termes: *Je ne suis ni laide ni mal faite, et cependant vous me voyez souvent à mes fenêtres sans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant; et j'en suis si piquée que je voudrois bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour.*

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appelée Léonor, qui demeuroit vis-à-vis de notre maison, et qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je questionnai là-dessus le petit page, qui voulut d'abord faire le discret; mais, pour un ducat que je lui donnai, il satisfit ma curiosité. Il se chargea même d'une réponse par laquelle je

mandois à sa maitresse que je reconnoissois mon crime, et que je sentois déja qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne fus pas insensible à cette façon de conquête. Je ne sortis point le reste de la journée, et j'eus grand soin de me tenir à mes fenêtres pour observer la dame, qui n'oublia pas de se montrer aux siennes. Je lui fis des mines. Elle y répondit; et dès le lendemain elle me manda par son petit page, que si je voulois la nuit prochaine me trouver dans la rue entre onze heures et minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une salle basse. Quoique je ne me sentisse pas fort amoureux d'une veuve si vive, je ne laissai pas de lui faire une réponse très passionnée, et d'attendre la nuit avec autant d'impatience que si j'eusse été bien touché. Lorsqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado[1] jusqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté sur un beau cheval mit tout-à-coup pied à terre auprès de moi; et m'abordant d'un air brusque: Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du baron de Steinbach? Oui, lui répondis-je. C'est donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonor à sa fenêtre? J'ai vu ses lettres et vos réponses; son page me les a montrées; et je vous ai suivi ce soir depuis votre maison jusqu'ici, pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir

[1] *Prado* veut dire *pré;* mais ce mot à Madrid désigne une promenade publique plantée d'arbres, comme le Parc à Londres.

un cœur à disputer avec vous. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Nous sommes dans un endroit écarté; battons-nous, à moins que, pour éviter le châtiment que je vous apprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonor. Sacrifiez-moi les espérances que vous avez conçues, ou bien je vais vous ôter la vie. Il falloit, lui dis-je, demander ce sacrifice, et non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prières; mais je le refuse à vos menaces.

Eh bien! répliqua-t-il après avoir attaché son cheval à un arbre, battons-nous donc. Il ne convient point à une personne de ma qualité de s'abaisser à prier un homme de la vôtre. La plupart même de mes pareils, à ma place, se vengeroient de vous d'une manière moins honorable. Je me sentis choqué de ces dernières paroles; et, voyant qu'il avoit déja tiré son épée, je tirai aussi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas long-temps. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, soit que je fusse plus adroit que lui, je le perçai bientôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler et tomber. Alors, ne songeant plus qu'à me sauver, je montai sur son propre cheval, et pris la route de Tolède. Je n'osai retourner chez le baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne feroit que l'affliger; et, quand je me représentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir assez tôt m'éloigner de Madrid.

En faisant là-dessus les plus tristes réflexions, je

marchai le reste de la nuit et toute la matinée. Mais sur le midi il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval et laisser passer la chaleur qui devenoit insupportable. Je demeurai dans un village jusqu'au coucher du soleil; après quoi, voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avois déja gagné Illescas et deux lieues par-delà, lorsque environ sur le minuit, un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me surprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi; et, ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut possible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, et au-dessus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois contre la porte, je sentis qu'elle étoit ouverte; ce que j'attribuai à la négligence des domestiques. Je mis pied à terre; et, moins par curiosité que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laissoit pas de m'incommoder sous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval que je tirois par la bride.

Je m'attachai, pendant l'orage, à observer les lieux où j'étois; et, quoique je n'en pusse guère juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maison qui ne devoit point appartenir à des personnes du commun. J'attendois toujours que la pluie cessât, pour me remettre en chemin; mais une grande lumière que j'aperçus de loin me fit prendre une autre résolution. Je laissai mon cheval dans le

cabinet, dont j'eus soin de fermer la porte; je m'avançai vers cette lumière, persuadé que l'on étoit encore sur pied dans cette maison, et résolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traversé quelques allées, j'arrivai près d'un salon, dont je trouvai aussi la porte ouverte. J'y entrai; et, quand j'en eus vu toute la magnificence à la faveur d'un beau lustre de cristal où il y avoit quelques bougies, je ne doutai point que je ne fusse chez un grand seigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre et artistement doré, la corniche admirablement bien travaillée, et le plafond me parut l'ouvrage des plus habiles peintres. Mais ce que je regardai particulièrement, ce fut une infinité de bustes de héros espagnols, que soutenoient des escabellons de marbre jaspé qui régnoient autour du salon. J'eus le loisir de considérer toutes ces choses; car j'avois beau de temps en temps prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître personne.

Il y avoit à l'un des côtés du salon une porte qui n'étoit que poussée; je l'entr'ouvris, et j'aperçus une enfilade de chambres dont la dernière seulement étoit éclairée. Que dois-je faire? dis-je alors en moi-même. M'en retournerai-je, ou serai-je assez hardi pour pénétrer jusqu'à cette chambre? Je pensois bien que le parti le plus judicieux, c'étoit de retourner sur mes pas; mais je ne pus résister à ma curiosité, ou, pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverse les chambres, et j'ar-

rive à celle où il y avoit de la lumière, c'est-à-dire une bougie qui brûloit sur une table de marbre, dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très propre et très galant; mais bientôt, jetant les yeux sur un lit dont les rideaux étoient à demi ouverts à cause de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention tout entière. C'étoit une jeune dame qui, malgré le bruit du tonnerre qui venoit de se faire entendre, dormoit d'un profond sommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement; et, à la clarté que la bougie me prêtoit, je démêlai un teint et des traits qui m'éblouirent. Mes esprits tout-à-coup se troublèrent à sa vue. Je me sentis saisir, transporter; mais, quelques mouvements qui m'agitassent, l'opinion que j'avois de la noblesse de son sang m'empêcha de former une pensée téméraire, et le respect l'emporta sur le sentiment. Pendant que je m'enivrois du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir dans sa chambre et au milieu de la nuit un homme qu'elle ne connoissoit point. Elle frémit en m'apercevant, et fit un grand cri. Je m'efforçai de la rassurer; et mettant un genou à terre: Madame, lui dis-je, ne craignez rien; je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer; mais elle étoit si effrayée, qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ses femmes à plusieurs reprises; et, comme personne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre légère qui étoit au pied de son lit, se léve brusquement, et passe dans les chambres que j'avois traversées, en appelant encore

les filles qui la servoient, aussi bien qu'une sœur cadette qu'elle avoit sous sa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, et j'avois lieu d'appréhender que, sans vouloir m'entendre, ils ne me fissent un mauvais traitement; mais, par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ses cris qu'un vieux domestique qui ne lui auroit pas été d'un grand secours si elle eût eu quelque chose à craindre. Néanmoins, devenue un peu plus hardie par sa présence, elle me demanda fièrement qui j'étois, par où et pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans sa maison. Je commençai alors à me justifier; et je ne lui eus pas sitôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment: Juste ciel! quel soupçon me vient dans l'esprit!

En disant ces paroles, elle alla prendre la bougie sur la table: elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, et elle n'y vit ni ses femmes ni sa sœur; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses soupçons ne lui paroissant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, et me dit: Perfide, n'ajoute pas la feinte à la trahison. Ce n'est point le hasard qui t'a fait entrer ici: tu es de la suite de don Fernand de Leyva, et tu as part à son crime. Mais n'espère pas m'échapper; il me reste encore assez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connois point don Fernand de Leyva; j'ignore même qui vous êtes. Je suis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Ma-

drid; et je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que, sans l'orage qui m'a surpris, je ne serois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement: au lieu de me croire complice du crime qui vous offense, croyez-moi plutôt disposé à vous venger. Ces derniers mots, et le ton dont je les prononçai, apaisèrent la dame, qui sembla ne plus me regarder comme son ennemi: mais, si elle perdit sa colère, ce ne fut que pour se livrer à sa douleur. Elle se mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent; et je n'étois guère moins affligé qu'elle, bien que je ne susse pas encore le sujet de son affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle: impatient de venger son injure, je me sentis saisir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu? Parlez: j'épouse votre ressentiment. Voulez-vous que je coure après don Fernand, et que je lui perce le cœur? Nommez-moi tous ceux qu'il vous faut immoler; commandez. Quelques périls, quelques malheurs qui soient attachés à votre vengeance, cet inconnu, que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la dame, et arrêta le cours de ses pleurs. Ah! seigneur, me dit-elle, pardonnez ce soupçon à l'état cruel où je me vois. Ces sentiments généreux détrompent Séraphine; ils m'ôtent jusqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnois mon erreur, et je ne rejette pas votre secours; mais je ne demande point la mort de don Fernand. Eh

bien! madame, repris-je, quels services pouvez-vous attendre de moi? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva est amoureux de ma sœur Julie, qu'il a vue par hasard à Toléde, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au comte de Polan mon père, qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille inimitié qui régne entre nos maisons. Ma sœur n'a pas encore quinze ans; elle aura eu la foiblesse de suivre les mauvais conseils de mes femmes, que don Fernand a sans doute gagnées; et ce cavalier, averti que nous étions toutes seules en cette maison de campagne, a pris ce temps pour enlever Julie. Je voudrois du moins savoir quelle retraite il lui a choisie, afin que mon père et mon frère, qui sont à Madrid depuis deux mois, puissent prendre des mesures là-dessus. Au nom de Dieu, ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Toléde; faites une exacte recherche de cet enlévement: que ma famille vous ait cette obligation-là.

La dame ne songeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guère à un homme qui ne pouvoit trop tôt sortir de Castille; mais comment y auroit-elle fait réflexion? Je n'y pensois pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable personne du monde, j'acceptai la commission avec transport, et promis de m'en acquitter avec autant de zéle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fût jour pour aller accomplir ma promesse; je quittai sur-le-champ Séraphine en

la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois causée, et l'assurant qu'elle auroit bientôt de mes nouvelles. Je sortis par où j'étois entré, mais si occupé de la dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déja fort épris. Je m'en aperçus encore mieux à l'empressement que j'avois de courir pour elle, et aux amoureuses chimères que je formai. Je me représentois que Séraphine, quoique possédée de sa douleur, avoit remarqué mon amour naissant, et qu'elle ne l'avoit peut-être pas vu sans plaisir. Je m'imaginois même que si je pouvois lui porter des nouvelles certaines de sa sœur, et que l'affaire tournât au gré de ses souhaits, j'en aurois tout l'honneur.

Don Alphonse interrompit en cet endroit le fil de son histoire, et dit au vieil ermite: Je vous demande pardon, mon père, si, trop plein de ma passion, je m'étends sur des circonstances qui vous ennuient sans doute. Non, mon fils, répondit l'anachoréte, elles ne m'ennuient pas; je suis même bien aise de savoir jusqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune dame dont vous m'entretenez: je réglerai là-dessus mes conseils.

L'esprit échauffé de ces flatteuses images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le ravisseur de Julie; mais j'eus beau faire toutes les perquisitions imaginables, il ne me fut pas possible d'en découvrir les traces. Très mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignois dans une ex-

trême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne pensois. Elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureuse que moi; qu'elle savoit ce que sa sœur étoit devenue; qu'elle avoit reçu une lettre de don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir secrétement épousé Julie, il l'avoit conduite dans un couvent de Toléde. J'ai envoyé sa lettre à mon père, poursuivit Séraphine. J'espère que la chose pourra se terminer à l'amiable, et qu'un mariage solennel éteindra bientôt la haine qui sépare depuis si long-temps nos maisons.

Lorsque la dame m'eut instruit du sort de sa sœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit causée, et du péril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jeté en m'engageant à poursuivre un ravisseur, sans se souvenir que je lui avois dit qu'une affaire d'honneur me faisoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excuses dans les termes les plus obligeants. Comme j'avois besoin de repos, elle me mena dans le salon, où nous nous assîmes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à raies noires, avec un petit chapeau de la même étoffe et des plumes noires; ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve. Mais elle me paroissoit si jeune, que je ne savois ce que j'en devois penser.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de savoir qui j'étois. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, disoit-elle, à mon air noble, et encore plus à la pitié généreuse qui m'avoit fait entrer si vivement dans ses intérêts, que

je ne fusse d'une famille considérable. La question m'embarrassa : je rougis, je me troublai ; et j'avouerai que, trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étois fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes sorti de Madrid. Je vous offre par avance tout le crédit de mon père, aussi bien que celui de mon frère don Gaspard. C'est la moindre marque de reconnoissance que je puisse donner à un cavalier qui, pour me servir, a négligé jusqu'au soin de sa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui raconter toutes les circonstances de mon combat : elle donna le tort au cavalier que j'avois tué, et promit d'intéresser pour moi toute sa maison.

Quand j'eus satisfait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai si sa foi étoit libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon père me fit épouser don Diègue de Lara, et je suis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a si tôt enlevé votre époux? Je vais vous l'apprendre, seigneur, repartit la dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diègue de Lara, poursuivit-elle, étoit un cavalier fort bien fait ; mais, quoiqu'il eût pour moi une passion violente, et que chaque jour il mît en usage pour me plaire tout ce que l'amant le plus tendre et le plus vif fait pour se rendre agréable à ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher

mon cœur. L'amour n'est pas toujours l'effet des empressements ni du mérite connu. Hélas! ajouta-t-elle, une personne que nous ne connoissons point nous enchante souvent dès la première vue. Je ne pouvois donc l'aimer. Plus confuse que charmée des témoignages de sa tendresse, et forcée d'y répondre sans penchant, si je m'accusois en secret d'ingratitude, je me trouvois aussi fort à plaindre. Pour son malheur et pour le mien, il avoit encore plus de délicatesse que d'amour. Il démêloit dans mes actions et dans mes discours mes mouvements les plus cachés. Il lisoit au fond de mon ame. Il se plaignoit à tous moments de mon indifférence, et s'estimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il savoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit: car j'avois à peine seize ans; et, avant que de m'offrir sa foi, il avoit gagné toutes mes femmes, qui l'avoient assuré que personne ne s'étoit encore attiré mon attention. Oui, Séraphine, me disoit-il souvent, je voudrois que vous fussiez prévenue pour un autre, et que cela seul fût la cause de votre insensibilité pour moi. Mes soins et votre vertu triompheroient de cet entêtement; mais je désespère de vaincre votre cœur, puisqu'il ne s'est pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes discours, je lui disois qu'au lieu de troubler son repos et le mien par trop de délicatesse, il feroit mieux de s'en remettre au temps. Effectivement, à l'âge que j'avois, je n'étois guère propre à goûter les raffinements d'une passion si délicate; et c'étoit le parti que don

Diègue devoit prendre : mais, voyant qu'une année entière s'étoit écoulée sans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit pâtience, ou plutôt il perdit la raison ; et, feignant d'avoir à la cour une affaire importante, il partit pour aller servir dans les Pays Bas en qualité de volontaire ; et bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit, c'est-à-dire la fin de sa vie et de ses tourments.

Après que la dame eut fait ce récit, le caractère singulier de son mari devint le sujet de notre entretien. Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courrier qui vint remettre à Séraphine une lettre du comte de Polan. Elle me demanda permission de la lire ; et je remarquai qu'en la lisant elle devenoit pâle et tremblante. Après l'avoir lue elle leva les yeux au ciel, poussa un long soupir, et son visage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement sa douleur. Je me troublai ; et, comme si j'eusse pressenti le coup qui m'alloit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes esprits. Madame, lui dis-je d'une voix presque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet ? Tenez, seigneur, me répondit tristement Séraphine en me donnant la lettre ; lisez vous-même ce que mon père m'écrit. Hélas ! vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots, qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, et j'y trouvai ces paroles : *Don Gaspard, votre frère, se battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée, dont il est mort aujourd'hui ; et il a déclaré en mourant que le cavalier qui l'a tué est fils du baron*

de Steinbach, officier de la garde allemande. Pour surcroît de malheur, le meurtrier m'est échappé. Il a pris la fuite; mais, en quelque lieu qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs, qui ne manqueront pas de le faire arrêter s'il passe par les villes de leur juridiction; et je vais, par d'autres lettres, achever de lui fermer tous les chemins.

Le comte DE POLAN.

Figurez-vous dans quel désordre ce billet jeta tous mes sens. Je demeurai quelques moments immobile et sans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'envisage ce que la mort de don Gaspard a de cruel pour mon amour. J'entre tout-à-coup dans un vif désespoir. Je me jetai aux pieds de Séraphine, et lui présentant mon épée nue: Madame, lui dis-je, épargnez au comte de Polan le soin de chercher un homme qui pourroit se dérober à ses coups. Vengez vous-même votre frère; immolez-lui son meurtrier de votre propre main: frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie devienne funeste à son malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine un peu émue de mon action, j'aimois don Gaspard; quoique vous l'ayez tué en brave homme, et qu'il se soit attiré lui-même son malheur, vous devez être persuadé que j'entre dans le ressentiment de mon père. Oui, don Alphonse, je suis votre ennemie, et je ferai contre vous tout ce que le sang et l'amitié peuvent exiger de moi: mais je n'abuserai point de votre mauvaise for-

tune; elle a beau vous livrer à ma vengeance; si l'honneur m'arme contre vous, il me défend aussi de me venger lâchement. Les droits de l'hospitalité doivent être inviolables, et je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez; échappez, si vous pouvez, à nos poursuites et à la rigueur des lois, et sauvez votre tête du péril qui la menace.

Eh quoi! madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, et vous vous en remettez à des lois qui tromperont peut-être votre ressentiment! Ah! percez plutôt un misérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé si noble et si généreux. Savez-vous qui je suis? Tout Madrid me croit fils du baron de Steinbach, et je ne suis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels sont les auteurs de ma naissance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme si mes dernières paroles lui eussent fait une nouvelle peine, quand vous seriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrit. Eh bien, madame, lui dis-je, puisque la mort d'un frère n'est pas capable de vous exciter à répandre mon sang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime, dont j'espère que vous n'excuserez point l'audace. Je vous adore: je n'ai pu voir vos charmes sans en être ébloui; et, malgré l'obscurité de mon sort, j'avois formé l'espérance d'être à vous. J'étois assez amoureux, ou plutôt assez vain, pour me flatter que le ciel, qui peut-être me fait

grace en me cachant mon origine, me la découvriroit un jour, et que je pourrois sans rougir vous apprendre mon nom. Après cet aveu qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenseroit sans doute dans un autre temps; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs, dans la situation où je suis moi-même, je fais peu d'attention aux discours qui vous échappent. Encore une fois, don Alphonse, ajouta-t-elle en versant quelques larmes, partez, éloignez-vous d'une maison que vous remplissez de douleur; chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne résiste plus, madame, repartis-je en me relevant; il faut m'éloigner de vous; mais ne pensez pas que, soigneux de conserver une vie qui vous est odieuse, j'aille chercher un asile où je puisse être en sûreté. Non, non, je me dévoue à votre ressentiment. Je vais attendre avec impatience à Toléde le destin que vous me préparez; et me livrant à vos poursuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, et je me rendis à Toléde, où je demeurai huit jours, et où véritablement je pris si peu de soin de me cacher, que je ne sais comment je n'ai point été arrêté; car je ne puis croire que le comte de Polan, qui ne songe qu'à me fermer tous les passages, n'ait pas jugé que je pouvois passer par Toléde. Enfin je sortis hier de cette ville, où il sembloit que je m'ennuyasse d'être en liberté; et,

sans tenir de route assurée, je suis venu jusqu'à cet ermitage, comme un homme qui n'auroit rien eu à craindre. Voilà, mon père, ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos conseils[1].

CHAPITRE XI.

Quel homme c'étoit que le vieil ermite, et comment Gil Blas s'aperçut qu'il étoit en pays de connoissance.

Quand don Alphonse eut achevé le triste récit de ses malheurs, le vieil ermite lui dit : Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer si longtemps à Tolède. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, et votre amour pour Séraphine me paroît une pure folie. Croyez-moi, ne vous aveuglez point, il faut oublier cette jeune dame qui ne sauroit être à vous. Cédez de bonne grace aux obstacles qui vous séparent d'elle, et vous livrez à votre étoile, qui, selon toutes les apparences, vous promet bien d'autres aventures.

[1] L'histoire est romanesque, mais éminemment dramatique. Peu de coups de théâtre sont dans le cas de faire plus d'effet que la lettre du comte de Polan, ci-dessus, page 71. Il est probable que Le Sage a pris le fond de cette intrigue dans quelque comédie, ou quelque nouvelle espagnole. Le ton sérieux du récit répond au sujet de l'histoire, et sert à varier le tissu du roman; mais ce ton va bientôt changer.

Vous trouverez sans doute quelque jeune personne qui fera sur vous la même impression, et dont vous n'aurez pas tué le frère.

Il alloit ajouter à cela beaucoup d'autres choses pour exhorter don Alphonse à prendre patience, lorsque nous vîmes entrer dans l'ermitage un autre ermite chargé d'une besace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuse quête dans la ville de Cuença. Il paroissoit plus jeune que son compagnon, et il avoit une barbe rousse et fort épaisse. Soyez le bien venu, frère Antoine, lui dit le vieil anachoréte: quelles nouvelles apportez-vous de la ville? D'assez mauvaises, répondit le frère rousseau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre; ce billet va vous en instruire. Le vieillard l'ouvrit, et, après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria: Dieu soit loué! puisque la mèche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de style, poursuivit-il, seigneur don Alphonse, en adressant la parole au jeune cavalier; vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui est une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la justice, dont tous les suppôts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet ermitage s'assurer de ma personne. Mais ils ne trouveront point le lièvre au gîte. Ce n'est pas la première fois que je me suis vu dans de pareils embarras. Graces à Dieu, je m'en suis presque toujours tiré en homme d'esprit. Je vais me montrer

sous une nouvelle forme; car, tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un ermite et qu'un vieillard.

En parlant de cette manière, il se dépouilla de la longue robe qu'il portoit; et l'on vit dessous un pourpoint de serge noire avec des manches tailladées. Puis il ôta son bonnet, détacha un cordon qui tenoit sa barbe postiche, et prit tout-à-coup la figure d'un homme de vingt-huit à trente ans. Le frère Antoine, à son exemple, quitta son habit d'ermite, se défit, de la même manière que son compagnon, de sa barbe rousse, et tira d'un vieux coffre de bois à demi pourri, une méchante soutanelle dont il se revêtit. Mais représentez-vous ma surprise, lorsque je reconnus dans le vieil anachoréte le seigneur don Raphaël, et dans le frère Antoine, mon très cher et très fidéle valet Ambroise de Lamela. Vive Dieu! m'écriai-je aussitôt, je suis ici, à ce que je vois, en pays de connoissance. Cela est vrai, seigneur Gil Blas, me dit don Raphaël en riant, vous retrouvez deux de vos amis lorsque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque sujet de vous plaindre de nous; mais oublions le passé, et rendons graces au ciel qui nous rassemble. Ambroise et moi nous vous offrons nos services; ils ne sont point à mépriser. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'assassinons personne; nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux dépens d'autrui; et si voler est une action injuste, la nécessité en corrige l'injustice. Associez-vous avec nous, et vous

ménerez une vie errante. C'est un genre de vie fort agréable, quand on sait se conduire prudemment. Ce n'est pas que, malgré toute notre prudence, l'enchaînement des causes secondes ne soit tel quelquefois, qu'il nous arrive de mauvaises aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous sommes accoutumés à la variété des temps, aux alternatives de la fortune.

Seigneur cavalier, poursuivit le faux ermite en parlant à don Alphonse, nous vous faisons la même proposition, et je ne crois pas que vous deviez la rejeter dans la situation où vous paroissez être; car, sans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent? Non vraiment, dit don Alphonse, et cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Eh bien! reprit don Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne sauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, et nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoissons presque toute l'Espagne, pour l'avoir parcourue. Nous savons où sont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asile contre les brutalités de la justice. Don Alphonse les remercia de leur bonne volonté; et, se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parceque je ne voulus point quitter ce jeune homme, pour qui je me sentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller ensemble, et

de ne nous point séparer. Cela étant arrêté entre nous, il fut mis en délibération si nous partirions à l'heure même, ou si nous donnerions auparavant quelque atteinte à une outre[1] pleine d'un excellent vin que le frère Antoine avoit apportée de la ville de Cuença le jour précédent; mais Raphaël, comme celui qui avoit le plus d'expérience, représenta qu'il falloit, avant toutes choses, penser à notre sûreté; qu'il étoit d'avis que nous marchassions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui étoit entre Villardesa et Almodabar; que nous ferions halte en cet endroit, où, nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut approuvé. Alors les faux ermites firent deux paquets de toutes les hardes et provisions qu'ils avoient, et les mirent en équilibre sur le cheval de don Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence; après quoi nous nous éloignâmes de l'ermitage, laissant en proie à la justice les deux robes d'ermite, avec la barbe blanche et la barbe rousse, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaises de paille et l'image de saint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, et nous commencions à nous sentir fort fatigués, lorsqu'à la pointe du jour nous aperçûmes le bois où tendoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots lassés d'une longue navigation. Nous

[1] L'outre est une peau de bouc cousue et préparée, dans laquelle les Espagnols mettent communément du vin ou des liqueurs, à l'exemple des anciens.

primes courage, et nous arrivâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, et nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, sur un gazon entouré de plusieurs gros chênes, dont les branches entrelacées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laisser paître, après l'avoir déchargé. Nous nous assîmes; nous tirâmes de la besace du frère Antoine quelques grosses pièces de pain avec plusieurs morceaux de viandes rôties, et nous nous mîmes à nous en escrimer comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins, quelque appétit que nous eussions, nous cessions souvent de manger pour donner des accolades à l'outre, qui ne faisoit que passer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, don Raphaël dit à don Alphonse : Seigneur cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il est juste que je vous raconte aussi l'histoire de ma vie avec la même sincérité. Vous me ferez plaisir, répondit le jeune homme; et à moi particulièrement, m'écriai-je. J'ai une extrême curiosité d'entendre vos aventures; je ne doute pas qu'elles ne soient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, répliqua Raphaël, et je prétends bien les écrire un jour. Ce sera l'amusement de ma vieillesse; car je suis encore jeune, et je veux grossir le volume. Mais nous sommes fatigués; délassons-nous par quelques heures de sommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroise veillera de peur de sur-

prise, et tantôt à son tour il dormira. Quoique nous soyons, ce me semble, ici fort en sûreté, il est toujours bon de se tenir sur ses gardes. En achevant ces mots, il s'étendit sur l'herbe. Don Alphonse fit la même chose. Je suivis leur exemple; et Lamela se mit en sentinelle.

Don Alphonse, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ses malheurs, et je ne pus fermer l'œil. Pour don Raphaël, il s'endormit bientôt. Mais il se réveilla une heure après; et, nous voyant disposés à l'écouter, il dit à Lamela : Mon ami Ambroise, tu peux présentement goûter la douceur du sommeil. Non, non, répondit Lamela, je n'ai point envie de dormir; et, bien que je sache tous les événements de votre vie, ils sont si instructifs pour les personnes de notre profession[1], que je serai bien aise de les entendre encore raconter. Aussitôt don Raphaël commença dans ces termes l'histoire de sa vie.

[1] Ambroise, par ces mots, caractérise bien d'avance l'histoire singulière qui remplira le livre V, et qui est, selon lui, instructive.... pour les fripons. C'est un des morceaux de Gil Blas les plus piquants, à double titre, par la variété des tableaux qu'il présente, et la rapidité de la narration. Le vice s'y montre dépeint d'une touche légère; mais sa franchise audacieuse inspire elle-même au lecteur bien des réflexions. La morale directe ne seroit pas si amusante, ni peut-être si efficace.

On peut aussi remarquer l'art avec lequel sont partagés les livres qui forment la suite des aventures de Gil Blas. La fin de chacun de ces livres repose le lecteur, mais en lui faisant desirer de passer à celui qui suit. L'auteur qui voudra faire la poétique du roman devra étudier la composition de ce chef-d'œuvre de Le Sage, et

son mérite spécial. Nous ne faisons que l'indiquer : il auroit fallu beaucoup trop multiplier les notes pour faire valoir en détail le tissu des évènements, le choix des circonstances, la vérité des caractères, et l'absence totale de prétention dans le style, etc.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de don Raphaël.

Je suis fils d'une comédienne de Madrid, fameuse par sa déclamation, et plus encore par ses galanteries; elle se nommoit Lucinde. Pour un père, je ne puis sans témérité m'en donner un. Je dirois bien quel homme de qualité étoit amoureux de ma mère lorsque je suis venu au monde; mais cette époque ne seroit pas une preuve convaincante qu'il fût l'auteur de ma naissance. Une personne de la profession de ma mère est si sujette à caution, que, dans le temps même qu'elle paroît le plus attachée à un seigneur, elle lui donne presque toujours quelque substitut pour son argent.

Rien n'est tel que de se mettre au-dessus de la médisance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obscurité, me prenoit sans façon par la main, et me menoit au théâtre fort honnêtement, sans se soucier des discours qu'on tenoit sur son compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin je faisois ses délices, et j'étois caressé de tous

les hommes qui venoient au logis : on eût dit que le sang parloit en eux en ma faveur.

On me laissa passer les douze premières années de ma vie dans toutes sortes d'amusements frivoles. A peine me montra-t-on à lire et à écrire : on s'attacha moins encore à m'enseigner les principes de ma religion. J'appris seulement à danser, à chanter et à jouer de la guitare : c'est tout ce que je savois faire, lorsque le marquis de Léganez me demanda pour être auprès de son fils unique, qui avoit à-peu-près mon âge. Lucinde y consentit volontiers, et ce fut alors que je commençai à m'occuper sérieusement. Le jeune Léganez n'étoit pas plus avancé que moi : ce petit seigneur ne paroissoit pas né pour les sciences ; il ne connoissoit presque pas une lettre de son alphabet, bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois. Ses autres maîtres n'en tiroient pas meilleur parti ; il poussoit à bout leur patience. Il est vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'user de rigueur à son égard : ils avoient un ordre exprès de l'instruire sans le tourmenter ; et cet ordre, joint à la mauvaise disposition du sujet, rendoit les leçons assez inutiles.

Mais le précepteur, ainsi que vous l'allez voir, imagina un bel expédient pour intimider ce jeune seigneur sans aller contre la défense de son père ; il résolut de me fouetter quand le petit Léganez mériteroit d'être puni, et il ne manqua pas d'exécuter sa résolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût ; je m'échappai, et m'allai plaindre à ma mère d'un traitement si injuste. Cependant, quelque ten-

dresse qu'elle se sentît pour moi, elle eut la force de résister à mes larmes; et, considérant que c'étoit un grand avantage pour son fils d'être chez le marquis de Léganez, elle m'y fit remener sur-le-champ. Me voilà donc livré au précepteur. Comme il s'étoit aperçu que son invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit seigneur; et, pour faire plus d'impression sur lui, il m'étrilloit très rudement. J'étois sûr de payer tous les jours pour le jeune Léganez[1]. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de son alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet; jugez à combien me revient son rudiment!

Le fouet n'étoit pas le seul désagrément que j'eusse à essuyer dans cette maison : comme tout le monde m'y connoissoit, les moindres domestiques, jusqu'aux marmitons, me reprochoient ma naissance. Cela me déplut à un point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me saisir de tout ce que le précepteur avoit d'argent comptant; ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouet qu'il m'a-

[1] Cette idée si comique n'est pas une invention de Le Sage; il l'a puisée dans l'histoire : car c'est dans l'histoire, bien plus que dans les romans, qu'il faut chercher des exemples d'imbécillité et d'absurdité humaines. Voici le fait : Il y avoit autrefois à la cour d'Angleterre une place d'enfant du fouet. Celui qui occupoit cette place étoit condamné à recevoir toutes les punitions méritées par le prince. Par cette belle invention on espéroit inspirer à-la-fois au prince, toujours témoin du châtiment, la crainte de malfaire et le desir de faire bien. (*Note communiquée par A. M.*)

voit donnés si injustement; et je crois que je n'en pouvois prendre une plus affligeante pour lui. Je fis ce tour de main avec beaucoup de subtilité, quoique ce fût mon coup d'essai; et j'eus l'adresse de me dérober aux perquisitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je sortis de Madrid, et me rendis à Tolède sans voir personne à mes trousses.

J'entrois alors dans ma quinzième année. Quel plaisir, à cet âge, d'être indépendant et maître de ses volontés! J'eus bientôt fait connoissance avec des jeunes gens qui me dégourdirent, et m'aidèrent à manger mes ducats. Je m'associai ensuite avec des chevaliers d'industrie, qui cultivèrent si bien mes heureuses dispositions, que je devins en peu de temps un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années, l'envie de voyager me prit: je quittai mes confrères; et, voulant commencer mes voyages par l'Estramadure, je gagnai Alcantara; mais, avant que d'y arriver, je trouvai une occasion d'exercer mes talents, et je ne la laissai point échapper. Comme j'étois à pied, et de plus chargé d'un havresac assez pesant, je m'arrêtois de temps en temps pour me reposer sous les arbres qui m'offroient leur ombrage à quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfants de famille qui s'entretenoient avec gaieté sur l'herbe en prenant le frais. Je les saluai très civilement, et, ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur conversation. Le plus vieux n'avoit pas quinze ans; ils étoient tous deux bien ingénus. Seigneur cavalier, me dit le plus jeune, nous sommes

fils de deux riches bourgeois de Plazencia. Nous avons une extrême envie de voir le royaume de Portugal; et, pour satisfaire notre curiosité, nous avons pris chacun cent pistoles à nos parents. Bien que nous voyagions à pied, nous ne laisserons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en pensez-vous? Si j'en avois autant, lui répondis-je, Dieu sait où j'irois! Je voudrois parcourir les quatre parties du monde. Comment diable! deux cents pistoles! c'est une somme immense, vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, messieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la ville d'Almerin, où je vais recueillir la succession d'un oncle qui, depuis vingt années ou environ, s'étoit établi là.

Les jeunes bourgeois me témoignèrent que ma compagnie leur feroit plaisir. Ainsi, lorsque nous nous fûmes tous trois un peu délassés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes longtemps avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre, et on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à clef. Nous ordonnâmes d'abord le souper; et, pendant qu'on nous l'apprêtoit, je proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville; ils acceptèrent la proposition. Nous serrâmes nos havresacs dans l'armoire, dont un des bourgeois prit la clef, et nous sortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes visiter les églises; et, dans le temps que nous étions dans la principale, je feignis tout-à-coup

d'avoir une affaire importante. Messieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me souvenir qu'une personne de Tolède m'a chargé de dire de sa part deux mots à un marchand qui demeure auprès de cette église. Attendez-moi, de grace, ici; je serai de retour dans un moment. A ces mots, je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie; je vole à l'armoire, j'en force la serrure; et, fouillant dans les havresacs de mes jeunes bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfants! je ne leur en laissai pas seulement une pour payer leur gîte; je les emportai toutes. Après cela, je sortis promptement de la ville, et pris la route de Mérida, sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendroient.

Cette aventure, dont je ne fis que rire, me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me sentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule; ce que je fis, en effet, au premier bourg. Je convertis même mon havresac en valise, et je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisième journée, je rencontrai un homme qui chantoit vêpres à pleine tête sur le grand chemin. Je jugeai à son air que c'étoit un chantre, et je lui dis: Courage, seigneur bachelier, cela va le mieux du monde! Vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je suis chantre, pour vous rendre mes très humbles services, et je suis bien aise de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette manière en conversation. Je m'aperçus que j'étois avec un personnage des plus spirituels et des plus agréables. Il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes, entre autres choses, de Toléde. Je connois parfaitement cette ville, me dit le chantre; j'y ai fait un assez long séjour, j'y ai même quelques amis. Et dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez-vous à Toléde? Dans la rue Neuve, répondit-il. J'y demeurois avec don Vincent de Buena Garra[1], don Mathias de Cordel, et deux ou trois autres honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions ensemble; nous passions fort bien le temps. Ces paroles me surprirent; car il faut observer que les gentilshommes dont il me citoit les noms étoient les aigrefins avec qui j'avois été faufilé à Toléde. Seigneur chantre! m'écriai-je, ces messieurs que vous venez de nommer sont de ma connoissance, et j'ai demeuré aussi avec eux dans la rue Neuve. Je vous entends, reprit-il en souriant; c'est-à-dire que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en suis sorti. Je viens, lui repartis-je, de quitter ces seigneurs, parceque je me suis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Espagne. J'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute,

[1] *De Buena Garra*, de bonne griffe. *De Cordel*, du cordeau, de la corde. Ces noms sont faits exprès pour désigner des *aigrefins*, comme don Raphaël les appelle modestement.

me dit-il : pour se perfectionner l'esprit, il faut voyager. C'est aussi pour cette raison que j'abandonnai Tolède, quoique j'y vécusse fort agréablement. Je rends grace au ciel, poursuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre, lorsque j'y pensois le moins. Unissons-nous : voyageons ensemble; attentons sur la bourse du prochain; profitons de toutes les occasions qui se présenteront d'exercer notre savoir-faire.

Il me fit cette proposition si franchement et de si bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout-à-coup ma confiance en me donnant la sienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon histoire, et il ne me déguisa point ses aventures. Il m'apprit qu'il venoit de Portalégre, d'où une fourberie, déconcertée par un contre-temps, l'avoit obligé de se sauver avec précipitation, et sous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eut fait une entière confidence de ses affaires, nous résolûmes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup si nous pouvions, et d'en décamper aussitôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment nos biens devinrent communs entre nous. Il est vrai que Moralès, ainsi se nommoit mon compagnon, ne se trouvoit pas dans une situation fort aisée, tout ce qu'il possédoit ne consistant qu'en cinq ou six ducats, avec quelques hardes qu'il portoit dans un bissac; mais si j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit, en récompense, plus consommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alter-

nativement, et nous arrivâmes de cette manière à Mérida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du faubourg, où mon camarade tira de son bissac un habit dont il ne fut pas sitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la ville pour reconnoître le terrain, et voir s'il ne s'offriroit point quelque occasion de travailler. Nous considérions fort attentivement tous les objets qui se présentoient à nos regards. Nous ressemblions, comme auroit dit Homère, à deux milans qui cherchent des yeux dans la campagne des oiseaux dont ils puissent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hasard nous fournît quelque sujet d'employer notre industrie, lorsque nous aperçûmes dans la rue un cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, et qui se battoit contre trois hommes qui le poussoient vigoureusement. L'inégalité de ce combat me choqua; et, comme je suis naturellement ferrailleur, je volai au secours du vieillard. Moralès, pour me montrer que je ne m'étois point associé avec un lâche, suivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du cavalier, et nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Après leur retraite, le vieillard se répandit en discours reconnoissants. Nous sommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici si à propos pour vous secourir; mais que nous sachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre service; et dites-nous, de grace, pourquoi ces trois hommes vouloient vous assassiner. Messieurs, nous répondit-il, je vous ai

trop d'obligation pour refuser de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Jérôme de Moyadas [1], et je vis de mon bien dans cette ville. L'un de ces assassins dont vous m'avez délivré, est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passés; et, comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Et peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelles raisons vous n'avez point accordé votre fille à ce cavalier? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avois un frère marchand dans cette ville; il se nommoit Augustin. Il y a deux mois qu'il étoit à Calatrava, logé chez Juan Velez de la Membrilla [2], son correspondant. Ils étoient tous deux amis intimes; et mon frère, pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine, ma fille unique, au fils de son correspondant, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit sur moi pour m'obliger à dégager sa promesse. Comme en effet, mon frère étant de retour à Mérida, ne m'eut pas plus tôt parlé de ce mariage, que j'y consentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava : mais, hélas! il n'a pas eu la satisfaction d'achever son ouvrage; il est mort depuis trois semaines. En mourant, il me conjura de ne disposer de ma fille qu'en faveur du fils de son correspondant. Je le lui promis; et voilà pourquoi j'ai refusé Florentine au cavalier qui vient de

[1] *De Moyadas*, des mouillures.
[2] *De la Membrilla*, du coing tendre.

m'attaquer, quoique ce soit un parti fort avantageux. Je suis esclave de ma parole, et j'attends à tout moment le fils de Juan Velez de la Membrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aie jamais vu, non plus que son père. Je vous demande pardon, continua Jérôme de Moyadas, si je vous fais cette narration; mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention; et m'arrêtant à une supercherie qui me vint tout-à-coup dans l'esprit [1], j'affectai un grand étonnement; je levai les yeux au ciel. Ensuite me tournant vers le vieillard, je lui dis d'un ton pathétique: Ah! seigneur de Moyadas, est-il possible qu'en arrivant à Mérida, je sois assez heureux pour sauver la vie à mon beau-père? Ces paroles causèrent une étrange surprise au vieux bourgeois, et n'étonnèrent pas moins Moralès, qui me fit connoître par sa contenance que je lui paroissois un grand fripon. Que m'apprenez-vous? me répondit le vieillard. Quoi! vous seriez le fils du correspondant de mon frère? Oui, seigneur Jérôme de Moyadas, lui répliquai-je en payant d'audace et en lui jetant les bras au cou, je suis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine est destinée. Mais, avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre

[1] Ici Le Sage va reprendre le canevas d'une partie de sa charmante comédie de *Crispin rival de son Maître*, jouée avec tant de succès en 1707, et qui est toujours applaudie; mais il saura y ajouter de nouveaux développements, de manière à n'avoir pas l'air de se recopier lui-même. On va voir son récit renchérir sur sa pièce.

famille, permettez que je répande dans votre sein les larmes que renouvelle ici le souvenir de votre frère Augustin. Je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois vivement touché de la mort d'une personne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embrassai encore le bon homme Jérôme, et je passai ensuite la main sur mes yeux, comme pour essuyer mes pleurs. Moralès, qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me seconder. Il voulut passer pour mon valet, et il se mit à renchérir sur le regret que je marquois de la mort du seigneur Augustin. Monsieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frère! C'étoit un si honnête homme, le phénix du commerce, un marchand désintéressé, un marchand de bonne foi, un marchand comme on n'en voit point.

Nous avions affaire à un homme simple et crédule; bien loin d'avoir quelque soupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Eh pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en sommes, on ne doit point faire de façon. Monsieur, lui dit Moralès en prenant la parole pour moi, mon maître est un peu cérémonieux; il a ce défaut-là; il me permettra de le lui reprocher. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il ne soit excusable en quelque manière de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il est. Nous avons été volés sur la

route; on nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, seigneur de Moyadas. Ce malheur a été cause que je ne suis point allé descendre chez vous. Je n'osois me présenter sous cet habit aux yeux d'une maîtresse qui ne m'a point encore vu, et j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maison, et je prétends que vous y preniez tout-à-l'heure un logement.

En parlant de cette sorte, il m'emmena chez lui; mais avant que d'y arriver, nous nous entretînmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, et je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu, avec mes hardes, le portrait de Florentine. Le bourgeois, là-dessus, me dit en riant, qu'il falloit me consoler de cette perte, et que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès que nous fûmes dans sa maison, il appela sa fille, qui n'avoit pas plus de seize ans, et qui pouvoit passer pour une personne accomplie. Vous voyez, me dit-il, la dame que feu mon frère vous a promise. Ah! seigneur, m'écriai-je d'un air passionné, il n'est pas besoin de me dire que c'est l'aimable Florentine qui s'offre à mes yeux: ces traits charmants sont gravés dans ma mémoire, et encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, et qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits, a pu m'embraser de mille feux, jugez quels transports doivent m'agiter en ce moment! Ce discours est trop flatteur, me dit Florentine, et je ne suis point assez

vaine pour m'imaginer que je le justifie. Continuez vos compliments, interrompit alors le père. En même temps il me laissa seul avec sa fille, et prenant Moralès en particulier : Mon ami, lui dit-il, les voleurs vous ont donc emporté toutes vos hardes, et sans doute votre argent, car ils commencent toujours par-là ? Oui, monsieur, répondit mon camarade ; une nombreuse troupe de bandits est venue fondre sur nous auprès de Castil-Blazo ; ils ne nous ont laissé que les habits que nous avons sur le corps ; mais nous recevrons incessamment des lettres de change, et nous allons nous remettre sur pied.

En attendant vos lettres de change, répliqua le vieillard en tirant de sa poche une bourse, voici cent pistoles dont vous pouvez disposer. Oh ! monsieur, s'écria Moralès, mon maître ne voudra point les accepter. Vous ne le connoissez pas. Tudieu ! c'est un homme délicat sur cette matière. Ce n'est point un de ces enfants de famille qui sont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter, tout jeune qu'il est. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un maravedis. Tant mieux, dit le bourgeois, je l'en estime davantage. Je ne puis souffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux personnes de qualité, parceque c'est une chose dont elles sont en possession. Je ne veux pas, ajouta-t-il, contraindre ton maître ; et, si c'est lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En disant ces paroles, il voulut remettre la bourse dans sa poche ; mais mon compagnon lui retint le bras. At-

tendez, seigneur de Moyadas, lui dit-il : quelque aversion que mon maître ait pour les emprunts, je ne désespère pas de lui faire agréer vos cent pistoles. Il n'y a que manière de s'y prendre avec lui. Après tout, ce n'est que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter; il n'est pas si façonnier avec sa famille. Il demande même fort bien à son père tout l'argent dont il a besoin. Ce garçon, comme vous voyez, sait distinguer les personnes, et il doit vous regarder, monsieur, comme un second père.

Moralès, par de semblables discours, s'empara de la bourse du vieillard, qui vint nous rejoindre, et qui nous trouva, sa fille et moi, engagés dans les compliments. Il rompit notre entretien. Il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit, et sur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en étoit reconnoissant. Je profitai d'une si favorable disposition. Je dis au bourgeois que la plus touchante marque de reconnoissance qu'il pût me donner étoit de hâter mon mariage avec sa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience. Il m'assura que, dans trois jours au plus tard, je serois l'époux de Florentine; il ajouta même qu'au lieu de six mille ducats qu'il avoit promis pour sa dot, il en donneroit dix mille, pour me témoigner jusqu'à quel point il étoit pénétré du service que je lui avois rendu.

Nous étions donc, Moralès et moi, chez le bon homme Jérôme de Moyadas, bien traités, et dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous proposions de nous éloigner prompte-

ment de Mérida. Une crainte pourtant troubloit notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours le véritable fils de Juan Velez de la Membrilla ne vînt traverser notre bonheur, ou plutôt le détruire en paroissant tout-à-coup. Cette crainte n'étoit pas mal fondée. Dès le lendemain, une espèce de paysan chargé d'une valise arriva chez le père de Florentine. Je ne m'y trouvai point alors ; mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le paysan au vieillard, j'appartiens au cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre, au seigneur Pedro de la Membrilla. Nous venons tous deux d'arriver dans cette ville : il sera ici dans un instant ; j'ai pris les devants pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots, que son maître parut ; ce qui surprit fort le vieillard, et déconcerta un peu Moralès.

Le jeune Pedro étoit un garçon des mieux faits. Il adressa la parole au père de Florentine ; mais le bon homme ne lui donna pas le temps de finir son discours, et, se tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela signifioit. Alors Moralès, qui ne cédoit en effronterie à personne du monde, prit un air d'assurance, et dit au vieillard : Monsieur, ces deux hommes que vous voyez sont de la troupe des voleurs qui nous ont détroussés sur le grand chemin ; je les reconnois, et particulièrement celui qui a l'audace de se dire fils du seigneur Juan Velez de la Membrilla. Le vieux bourgeois, sans hésiter, crut Moralès ; et, persuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Messieurs, vous arrivez trop

tard ; on vous a prévenus. Pedro de la Membrilla est chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava : on vous trompe ; vous avez dans votre maison un imposteur. Sachez que Juan Velez de la Membrilla n'a point d'autre fils que moi. A d'autres, répliqua le vieillard ; je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garçon, et ne vous ressouvenez-vous plus de son maître que vous avez volé sur le chemin de Calatrava ? Comment voler ! repartit Pedro : ah ! si je n'étois pas chez vous, je couperois les oreilles à ce fourbe qui a l'insolence de me traiter de voleur. Qu'il rende graces à votre présence, qui retient ma colère. Seigneur, poursuivit-il, je vous le répète, on vous trompe. Je suis le jeune homme à qui votre frère Augustin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon père au sujet de ce mariage ? En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque temps avant sa mort ?

Non, interrompit le vieux bourgeois ; le portrait ne me persuadera pas plus que les lettres. Je sais bien de quelle manière il est tombé entre vos mains, et je vous conseille charitablement de sortir au plus tôt de Mérida, de peur d'éprouver le châtiment que méritent vos semblables. C'en est trop, interrompit à son tour le jeune cavalier. Je ne souffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me fasse passer pour un brigand. Je connois quelques personnes dans cette ville ; je vais les chercher, et je reviendrai

avec eux confondre l'imposture qui vous prévient contre moi. A ces mots il se retira suivi de son valet, et Moralès demeura triomphant. Cette aventure même fut cause que Jerôme de Moyadas résolut de me faire épouser sa fille dès ce jour-là ; et sur-le-champ il alla donner les ordres nécessaires pour consommer cet ouvrage.

Quoique mon camarade fût bien aise de voir le père de Florentine dans des dispositions si favorables pour nous, il n'étoit pas sans inquiétude. Il craignoit la suite des démarches qu'il jugeoit bien que Pedro ne manqueroit pas de faire, et il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui se passoit. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami? lui dis-je ; tu me parois bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il. En même temps il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il ensuite, si j'ai tort de rêver. C'est toi, téméraire, qui nous as jetés dans cet embarras. L'entreprise, je l'avoue, étoit brillante, et t'auroit comblé de gloire si elle eût réussi : mais, selon toutes les apparences, elle finira mal ; et je serois d'avis, pour prévenir les éclaircissements, que nous prissions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aile du bon homme.

Monsieur Moralès, repris-je à ce discours, n'allons pas si vite ; vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites guère d'honneur à don Mathias de Cordel, ni aux autres cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait son apprentissage sous de si grands maîtres, on ne doit pas si fa-

cilement s'alarmer. Pour moi, qui veux marcher sur les traces de ces héros, et prouver que j'en suis un digne élève, je me roidis contre l'obstacle qui vous épouvante, et je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-dessus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralès achevoit de parler, Jérôme de Moyadas entra. Je viens, me dit-il, de tout disposer pour votre mariage; vous serez mon gendre dès ce soir. Votre valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu persuader qu'il étoit fils du correspondant de mon frère? Moralès étoit bien en peine de savoir comment je me tirerois de ce mauvais pas, et il ne fut pas peu surpris de m'entendre, lorsque, regardant tristement Moyadas, je répondis d'un air ingénu à ce bourgeois: Seigneur, il ne tiendroit qu'à moi de vous entretenir dans votre erreur et d'en profiter; mais je sens que je ne suis pas né pour soutenir un mensonge. Il faut vous faire un aveu sincère. Je ne suis point fils de Juan Velez de la Membrilla[1]. Qu'entends-je? interrompit le vieillard avec autant de

[1] C'est ici que commence une nouvelle fourberie, dont il n'y a point de vestiges dans *Crispin rival de son Maître*. Feu M. Mailly, de Dijon, avoit été frappé du comique de ces détails; il en avoit tiré une comédie en un acte, qui ne ressembloit nullement à celle de *Crispin rival*, et qui étoit d'ailleurs fort bien écrite en vers. Elle fut présentée aux comédiens en 1770, mais nous ne savons pas ce qu'elle est devenue.

précipitation que de surprise. Eh quoi! vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frère.... De grace, seigneur, interrompis-je aussi, puisque j'ai commencé un récit fidèle et sincère, daignez m'écouter jusqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, et que l'amour m'arrête à Mérida. Hier, après vous avoir secouru, je me préparois à vous la demander en mariage; mais vous me fermâtes la bouche en m'apprenant que vous la destiniez à un autre. Vous me dites que votre frère, en mourant, vous conjura de la donner à Pedro de la Membrilla; que vous le lui promîtes, et qu'enfin vous étiez esclave de votre parole. Ce discours, je l'avoue, m'accabla; et mon amour, réduit au désespoir, m'inspira le stratagème dont je me suis servi. Je vous dirai pourtant que je me le suis secrétement reproché; mais j'ai cru que vous me le pardonneriez quand je vous le découvrirois, et quand vous sauriez que je suis un prince italien qui voyage incognito. Mon père est souverain de certaines vallées qui sont entre les Suisses, le Milanez, et la Savoie. Je m'imaginois même que vous seriez agréablement surpris lorsque je vous révélerois ma naissance, et je me faisois un plaisir d'époux délicat et charmé de la déclarer à Florentine après l'avoir épousée. Le ciel, poursuivis-je en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'eusse tant de joie. Pedro de la Membrilla paroît; il faut lui restituer son nom, quelque chose qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promesse vous engage à le choisir pour votre gendre: je ne puis qu'en gémir; je ne puis m'en

plaindre : vous devez me le préférer sans avoir égard à mon rang, sans avoir pitié de la situation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous représenterai point que votre frère n'étoit que l'oncle de votre fille, que vous en êtes le père, et qu'il seroit plus juste de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui, sans doute, cela est bien plus juste, s'écria Jérôme de Moyadas : aussi je ne prétends point balancer entre vous et Pedro de la Membrilla. Si mon frère Augustin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnasse la préférence à un homme qui m'a sauvé la vie, et, qui plus est, à un prince qui ne dédaigne pas mon alliance et veut bien descendre jusqu'à moi. Il faudroit que je fusse ennemi de mon bonheur, et que j'eusse entièrement perdu l'esprit si je ne vous donnois pas ma fille, et si je ne pressois pas même un mariage si avantageux pour elle. Seigneur, repris-je, n'agissez point par impétuosité, ne faites rien qu'après une mûre délibération, ne consultez que vos seuls intérêts ; et, malgré la noblesse de mon sang.... Vous vous moquez de moi, interrompit-il ; dois-je hésiter un moment? Non, mon prince ; et je vous supplie de vouloir bien, dès ce soir, honorer de votre main l'heureuse Florentine. Eh bien ! lui dis-je, soit : allez vous-même lui porter cette nouvelle, et l'instruire de son destin glorieux.

Tandis que le bon bourgeois s'empressoit d'aller dire à sa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un prince,

Moralès, qui avoit entendu toute la conversation, se mit à genoux devant moi, et me dit: Monsieur le prince italien, fils du souverain des vallées qui sont entre les Suisses, le Milanez et la Savoie, souffrez que je me jette aux pieds de votre altesse, pour lui témoigner le ravissement où je suis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le premier homme du monde; mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as donc plus, lui dis-je, d'inquiétude? Oh! pour cela, non, répondit-il: je ne crains plus le seigneur Pedro; qu'il vienne présentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà, Moralès et moi, fermes sur nos étriers. Nous commençâmes à régler la route que nous prendrions avec la dot, sur laquelle nous comptions si bien, que si nous l'eussions déja touchée nous n'aurions pas cru être plus sûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore, et le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava. Il étoit accompagné de deux bourgeois, et d'un alguazil aussi respectable par sa moustache et sa mine brune que par sa charge. Le père de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pedro, voici trois honnêtes gens que je vous amène; ils me connoissent, et peuvent vous dire qui je suis. Oui, certes, s'écria l'alguazil, je puis le dire; je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra, je vous connois: vous vous appelez Pedro, et vous êtes fils

unique de Juan Velez de la Membrilla ; quiconque ose soutenir le contraire est un imposteur. Je vous crois, monsieur l'alguazil, dit alors le bon homme Jérôme de Moyadas. Votre témoignage est sacré pour moi, aussi bien que celui des seigneurs marchands qui sont avec vous. Je suis pleinement convaincu que le jeune cavalier qui vous a conduit ici est le fils unique du correspondant de mon frère. Mais que m'importe? Je ne suis plus dans la résolution de lui donner ma fille ; j'ai changé de sentiment.

Oh! c'est une autre affaire, dit l'alguazil. Je ne viens dans votre maison que pour vous assurer que ce jeune homme m'est connu. Vous êtes certainement maître de votre fille, et l'on ne sauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pedro, faire violence aux volontés du seigneur de Moyadas, qui peut disposer de sa fille comme bon lui semblera ; mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de sentiment. A-t-il quelque sujet de se plaindre de moi? Ah! du moins qu'en perdant la douce espérance d'être son gendre, j'apprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le bon vieillard ; je vous le dirai même, c'est à regret que je me vois dans la nécessité de vous manquer de parole, et je vous conjure de me le pardonner. Je suis persuadé que vous êtes trop généreux pour me savoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a sauvé la vie. Vous le voyez, poursuivit-il en me montrant, c'est ce seigneur qui m'a tiré d'un grand péril ;

et, pour m'excuser encore mieux auprès de vous, je vous apprends que c'est un prince italien qui, malgré l'inégalité de nos conditions, veut bien épouser Florentine, dont il est devenu amoureux.

A ces dernières paroles, Pedro demeura muet et confus. Les deux marchands ouvrirent de grands yeux, et parurent fort surpris. Mais l'alguazil, accoutumé à regarder les choses du mauvais côté, soupçonna cette merveilleuse aventure d'être une fourberie où il y avoit à gagner pour lui. Il m'envisagea fort attentivement; et comme mes traits, qui lui étoient inconnus, mettoient en défaut sa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureusement pour mon altesse, il reconnut Moralès, et, se ressouvenant de l'avoir vu dans les prisons de Ciudad-Réal: Ah! ah! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je remets ce gentilhomme, et je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui soient dans les royaumes et principautés d'Espagne. Allons, bride en main, monsieur l'alguazil, dit Jérôme de Moyadas; ce garçon dont vous nous faites un si mauvais portrait, est un domestique du prince. Fort bien, repartit l'alguazil; je n'en veux pas davantage pour savoir à quoi m'en tenir. Je juge du maître par le valet. Je ne doute pas que ces galants ne soient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier; et, pour vous faire voir que ces drôles sont des aventuriers, je vais les mener en prison tout-à-l'heure. Je prétends leur ménager un tête-à-tête avec

monsieur le corrégidor; après quoi ils sentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, monsieur l'officier, reprit le vieillard, ne poussons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas, vous autres messieurs, de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne sauroit-il être un fourbe, sans que son maître le soit? Est-il nouveau de voir des fripons au service des princes? Vous moquez-vous, avec vos princes? interrompit l'alguazil. Ce jeune homme est un intrigant, sur ma parole, et je l'arrête *de par le roi*, de même que son camarade. J'ai vingt archers à la porte, qui les traîneront à la prison s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grace. Allons, mon prince, me dit-il ensuite, marchons!

Je fus étourdi de ces paroles, ainsi que Moralès; et notre trouble nous rendit suspects à Jérôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans son esprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant dans cette occasion le parti que devoit prendre un galant homme. Monsieur l'officier, dit-il à l'alguazil, vos soupçons peuvent être faux; peut-être aussi ne sont-ils que trop véritables. Quoi qu'il en soit, n'approfondissons point cela. Que ces deux jeunes cavaliers sortent, et se retirent où ils voudront. Ne vous opposez point, je vous prie, à leur retraite : c'est une grace que je vous demande, pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faisois ce que je dois, répondit l'alguazil, j'emprisonnerois ces messieurs, sans avoir égard à vos

prières; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que dès ce moment ils sortiront de cette ville; car si je les rencontre demain, vive Dieu! ils verront ce qui leur arrivera.

Lorsque nous entendîmes dire, Moralès et moi, qu'on nous laissoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, et soutenir que nous étions des personnes d'honneur; mais l'alguazil nous regarda de travers, et nous imposa silence. Je ne sais pourquoi ces gens-là ont un ascendant sur nous. Il fallut donc abandonner Florentine et la dot à Pedro de la Membrilla, qui sans doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la consolation d'avoir du moins gagné cent pistoles à cette aventure. Une heure avant la nuit nous passâmes par un petit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous aperçûmes une hôtellerie d'assez belle apparence pour ce lieu-là. L'hôte et l'hôtesse étoient à la porte, assis sur de longues pierres. L'hôte, grand homme sec et déja suranné, racloit une mauvaise guitare pour divertir sa femme qui paroissoit l'écouter avec plaisir. Messieurs, nous cria l'hôte, lorsqu'il vit que nous ne nous arrétions point, je vous conseille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, et vous n'y serez pas si bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maison; je vous y ferai bonne chère,

et à juste prix. Nous nous laissâmes persuader. Nous nous approchâmes de l'hôte et de l'hôtesse; nous les saluâmes; et, nous étant assis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choses indifférentes. L'hôte se disoit officier de la sainte Hermandad, et l'hôtesse étoit une grosse réjouie qui avoit l'air de savoir bien vendre ses denrées.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze cavaliers montés les uns sur des mules, les autres sur des chevaux, et suivis d'une trentaine de mulets chargés de ballots. Ah, que de princes! s'écria l'hôte à la vue de tant de monde; où pourrai-je les loger tous? Dans un instant le village se trouva rempli d'hommes et d'animaux. Il y avoit par bonheur auprès de l'hôtellerie une vaste grange où l'on mit les mulets et les ballots; les mules et les chevaux des cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils songèrent moins à chercher des lits, qu'à se faire apprêter un bon repas. L'hôte, l'hôtesse, et une jeune servante qu'ils avoient, ne s'y épargnèrent point. Ils firent main-basse sur toute la volaille de leur basse-cour. Cela, joint à quelques civets de lapins et de matoux, et à une copieuse soupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions, Moralès et moi, ces cavaliers, qui de temps en temps nous envisageoient aussi. Enfin nous liâmes conversation, et nous leur dîmes que, s'ils le vouloient bien, nous souperions avec

eux. Ils nous témoignèrent que cela leur feroit plaisir. Nous voilà donc tous à table ensemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, et pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en usassent assez familièrement avec lui, ne laissoient pas de marquer des déférences. Il est vrai que celui-là tenoit le haut bout: il parloit d'un ton de voix élevé; il contredisoit même quelquefois d'un air cavalier les autres qui, bien loin de lui rendre la pareille, sembloient respecter ses opinions. L'entretien tomba par hasard sur l'Andalousie; et, comme Moralès s'avisa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit: Seigneur cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naissance, ou du moins je suis né aux environs, puisque le bourg de Mayrena m'a vu naître. Je vous dirai la même chose, lui répondit mon compagnon. Je suis aussi de Mayrena, et il n'est pas possible que je ne connoisse point vos parents, moi qui connois depuis l'alcade jusqu'aux dernières personnes du bourg. De qui êtes-vous fils? D'un honnête notaire, repartit le cavalier, de Martin Moralès. De Martin Moralès! s'écria mon camarade avec autant de joie que de surprise; par ma foi, l'aventure est fort singulière! vous êtes donc mon frère aîné Manuel Moralès? Justement, dit l'autre; et vous êtes apparemment, vous, mon petit frère Luis, que je laissai au berceau quand j'abandonnai la maison paternelle? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots, ils se levèrent de table tous deux, et s'embrassèrent à plusieurs reprises. Ensuite le seigneur Ma-

nuel dit à la compagnie: Messieurs, cet événement est tout-à-fait merveilleux. Le hasard veut que je rencontre et reconnoisse un frère que je n'ai point vu depuis plus de vingt années pour le moins : permettez que je vous le présente. Alors tous les cavaliers, qui par bienséance se tenoient debout, saluèrent le cadet Moralès, et l'accablèrent d'embrassades. Après cela, on se remit à table, et l'on y demeura toute la nuit. On ne se coucha point. Les deux frères s'assirent l'un auprès de l'autre, et s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient et se réjouissoient.

Luis eut une longue conversation avec Manuel; et me prenant ensuite en particulier, il me dit : Tous ces cavaliers sont des domestiques du comte de Montanos, que le roi a nommé depuis peu à la vice-royauté de Mayorque. Ils conduisent l'équipage du vice-roi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frère, qui est devenu intendant de ce seigneur, m'a proposé de m'emmener avec lui, et sur la répugnance que je lui ai témoignée que j'avois à vous quitter, il m'a dit que si vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, poursuivit-il, je te sonseille de ne pas dédaigner ce parti. Allons encemble à l'île de Mayorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y resterons; et si nous ne nous y plaisons point, nous reviendrons en Espagne.

J'acceptai volontiers la proposition. Nous nous joignîmes, le jeune Moralès et moi, aux officiers du comte, et nous partîmes avec eux de l'hôtellerie

avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitare et me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne pensois plus à rien qu'à l'île de Mayorque, et Luis Moralès étoit dans la même disposition. Il sembloit que nous eussions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité : nous voulions passer pour honnêtes gens parmi les cavaliers avec qui nous étions, et cela tenoit nos génies en respect. Enfin nous nous embarquâmes gaiement, et nous nous flattions d'être bientôt à Mayorque; mais à peine fûmes-nous hors du golfe d'Alicante, qu'il survint une bourrasque effroyable. J'aurois, dans cet endroit de mon récit, une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots, *et cætera;* mais, laissant à part toutes ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, et nous obligea de relâcher à la pointe de l'île de Cabrera[1]. C'est une île déserte, où il y a un petit fort qui étoit alors gardé par cinq ou six soldats, et par un officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous falloit passer là plusieurs jours à raccommoder nos voiles et nos cordages, nous cherchâmes diverses sortes d'amusements pour éviter l'ennui. Chacun suivoit ses inclinations : les uns

[1] *Cabrera* ou *Capraria*, île des chèvres, petite île de l'Espagne dans la Méditerranée.

jouoient à la prime, les autres s'amusoient autrement; et moi, j'allois me promener dans l'île avec ceux de nos cavaliers qui aimoient la promenade; c'étoit là mon plaisir. Nous sautions de rocher en rocher; car le terrain est inégal, plein de pierres par-tout, et l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous considérions ces lieux secs et arides, et que nous admirions le caprice de la nature qui se montre féconde et stérile où il lui plaît, notre odorat fut saisi tout-à-coup d'une senteur agréable. Nous nous tournâmes aussitôt du côté de l'orient, d'où venoit cette odeur; et nous aperçûmes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chèvre-feuilles plus beaux et plus odorants que ceux mêmes qui croissent dans l'Andalousie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmants qui parfumoient l'air aux environs, et il se trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très profonde. Cette caverne étoit large, et peu sombre; nous descendîmes au fond en tournant, par des degrés de pierres dont les extrémités étoient parées de fleurs, et qui formoient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fûmes en bas, nous vîmes serpenter sur un sable plus jaune que l'or, plusieurs petits ruisseaux qui tiroient leurs sources des gouttes d'eau que les rochers distilloient sans cesse en dedans, et qui se perdoient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire; et nous la trouvâmes si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, et d'y apporter

quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point là sans plaisir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable; et, lorsque nous fûmes de retour au fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte : mais le commandant de la forteresse nous dit qu'il nous avertissoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Eh pourquoi cela? lui dis-je; y a-t-il quelque chose à craindre? Sans doute, me répondit-il. Les corsaires d'Alger et de Tripoli[1] descendent quelquefois dans cette île, et viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux soldats de ma garnison, qu'ils firent esclaves. L'officier eut beau parler d'un air très sérieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantoit, et dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même sans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralès ne voulut point être de la partie; il aima mieux, aussi bien que son frère, demeurer à jouer dans le fort.

Nous descendîmes au fond de l'antre comme le

[1] Alger et Tripoli, villes situées sur les côtes de Barbarie, et habitées par des Turcs qui vivent du métier de corsaires, désolent le commerce et infestent la Méditerranée, à la honte des puissances qui le souffrent, et qui se disent pourtant chrétiennes et civilisées; mais elles aiment mieux se faire la guerre et se nuire les unes aux autres que de se réunir pour extirper les pirates et détruire leur brigandage.

jour précédent, et nous fîmes rafraîchir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, en jouant de la guitare et en nous entretenant avec gaieté, nous vîmes paroître au haut de la caverne plusieurs hommes qui avoient des moustaches épaisses, des turbans, et des habits à la turque. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'équipage et le commandant du fort, qui s'étoient ainsi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, et nous en laissâmes descendre jusqu'à dix sans songer à notre défense. Nous fûmes bientôt tristement désabusés, et nous connûmes que c'étoit un corsaire qui venoit avec ses gens nous enlever. *Rendez-vous, chiens*, nous cria-t-il en langue castillane, *ou bien vous allez tous mourir!* En même temps les hommes qui l'accompagnoient nous couchèrent en joue avec des carabines qu'ils portoient; et nous aurions essuyé une belle décharge, si nous eussions fait la moindre résistance; mais nous fûmes assez sages pour n'en faire aucune. Nous préférâmes l'esclavage à la mort: nous donnâmes nos épées au pirate. Il nous fit charger de chaînes, et conduire à son vaisseau, qui n'étoit pas loin de là; puis, mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette manière que nous fûmes justement punis d'avoir négligé l'avertissement de l'officier de la garnison. La première chose que fit le corsaire fut de nous fouiller et de prendre ce que nous avions

d'argent. La bonne capture pour lui! Les deux cents pistoles des bourgeois de Plazencia, les cent que Moralès avoit reçues de Jérôme de Moyadas, et dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raflé sans miséricorde. Mes compagnons avoient aussi la bourse bien garnie; enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le pirate en paroissoit tout réjoui; et le bourreau ne se contentoit pas de nous enlever nos espéces, il nous insultoit par des railleries que nous sentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, et pour se moquer de nous d'une autre façon, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraichir à la fontaine, et que ses gens avoient eu soin d'emporter. Il se mit à les vider avec eux, et à boire à notre santé par dérision.

Pendant ce temps-là, mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui se passoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur esclavage, qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'île de Mayorque, où ils avoient compté qu'ils méneroient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, et, moins consterné que les autres, je liai conversation avec le railleur; j'entrai même de bonne grace dans ses plaisanteries: ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton esprit; et dans le fond, au lieu de gémir et de soupirer, il vaut mieux s'armer de patience et s'accommoder au temps. Joue-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une

guitare : voyons ce que tu sais faire. Je lui obéis dès qu'il m'eut fait délier les bras, et je commençai à jouer de la guitare d'une manière qui m'attira ses applaudissements. Il est vrai que je jouois assez bien de cet instrument. Je chantai aussi, et l'on ne fut pas moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaisseau témoignèrent par des gestes admiratifs le plaisir qu'ils avoient eu à m'entendre; ce qui me fit juger qu'en matière de musique, ils n'étoient pas sans goût. Le pirate me dit à l'oreille que je ne serois pas un esclave malheureux, et qu'avec mes talents je pouvois compter sur un emploi qui rendroit ma captivité très supportable.

Je sentis quelque joie à ces paroles; mais, toutes flatteuses qu'elles étoient, je ne laissois pas d'avoir des inquiétudes sur l'occupation dont le corsaire me faisoit fête : j'appréhendois qu'elle ne fût pas de mon goût. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous voir; et nous n'avions pas encore débarqué, qu'ils poussèrent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentissoit du son confus des trompettes, des flûtes moresques et d'autres instruments dont on se sert en ce pays-là; ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouissances étoit un faux bruit qu'on avoit répandu dans la ville. On avoit ouï dire que le renégat Méhémet[1] (ainsi se nommoit notre pirate) avoit

[1] *Méhémet* est la prononciation adoptée par les Turcs du nom

péri en attaquant un gros vaisseau génois; de sorte que tous ses parents et ses amis, informés de son retour, s'empressoient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre, qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au palais du bacha Soliman[1], où un écrivain chrétien, nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion et nos talents. Alors Méhémet, me montrant au bacha, lui vanta ma voix, et lui dit qu'avec cela je jouois de la guitare à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je fus donc réservé pour son sérail, où l'on me conduisit pour m'installer dans l'emploi qui m'étoit destiné. Les autres captifs furent menés dans une place publique, et vendus suivant la coutume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaisseau m'arriva; j'éprouvai un heureux sort. Je ne fus point livré aux gardes des prisons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman

de Mohammed, dont nous avons fait Mahomet. Ce nom vient d'un mot arabe, qui signifie *louable, célèbre, fameux.*

[1] *Du bacha Soliman:* lisez *Soléiman Pâchâ.* Le dernier mot, particulier à la langue turque, a été changé en *Bâcha* par les écrivains arabes, qui n'ont pas de P dans leur langue, et en *Bassa* par les Grecs, qui cherchent toujours à adoucir les mots étrangers, et qui ne peûvent prononcer ni le J ni le CH. Ils substituent constamment, à ces deux prononciations, celle du Z et de l'S dure: de là les mots de *Bassa,* au lieu de *Pâchâ; Saracin,* au lieu de *Chérâkin,* etc. La Foutaine a donc eu raison d'intituler *le Bassa et le Marchand* une de ses fables, dont la scène est en Grèce (livre VIII, fable XVIII), puisque c'est ainsi que parlent les Grecs.

bacha, par distinction, me fit mettre dans un lieu particulier, avec cinq ou six esclaves de qualité qui devoient incessamment être rachetés, et à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du soin d'arroser dans les jardins les orangers et les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation : aussi j'en rendis grace à mon étoile, et je pressentis, sans savoir pourquoi, que je ne serois pas malheureux chez Soliman.

Ce bacha (il faut que j'en fasse le portrait) étoit un homme de quarante ans, bien fait de sa personne, fort poli et fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachemirienne[1] qui, par son esprit et par sa beauté, s'étoit acquis un empire absolu sur lui. Il l'aimoit jusqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête nouvelle, tantôt d'un concert de voix et d'instruments, et tantôt d'une comédie à la manière des Turcs; ce qui suppose des poëmes dramatiques où la pudeur et la bienséance n'étoient pas plus respectées que les régles d'Aristote. La favorite, qui s'appeloit Farrukhnaz[2], aimoit passionnément ces spectacles; elle faisoit même quelquefois représenter par ses femmes des pièces arabes devant le bacha[3]. Elle y jouoit des rôles elle-même,

[1] Cachemire est une contrée sous la domination du grand-mogol, remarquable par la beauté des femmes.

[2] *Farrukhnaz*: lisez *Ferrouknâz*. Ce mot est composé de deux mots persans adoptés par les Turcs, et qu'on peut traduire par *aimable coquetterie*, *charmante coquette*.

[3] La comédie des Turcs consiste principalement dans ce spec-

et charmoit tous les spectateurs par la grace et la vivacité qu'il y avoit dans son action. Un jour que j'étois parmi les musiciens à une de ces représentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitare, et de chanter tout seul dans un entr'acte. J'eus le bonheur de plaire à Soliman; il m'applaudit non seulement par des battements de mains, mais même de vive voix; et la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrosois des orangers dans les jardins, il passa près de moi un eunuque qui, sans s'arrêter ni me rien dire, jeta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir et de crainte. Je me couchai par terre, de peur d'être aperçu des fenêtres du sérail; et, me cachant derrière des caisses d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un assez grand prix, et ces paroles en bon castillan: *Jeune chrétien, rends graces au ciel de ta captivité. L'amour et la fortune la rendront heureuse: l'amour, si tu es sensible aux charmes d'une belle personne; et la fortune, si tu as le courage de mépriser toutes sortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la sultane favorite; le style et le diamant me le persuadèrent. Outre que je ne suis pas naturellement

tacle d'enfants que nous nommons les ombres chinoises, *Chhayâl-zill* chez les Turcs. Le polichinelle se nomme *Carahqueux*, œil noir, et le pantalon *Hâdjy ayouâth*. Les hommes qui tiennent les fils de ces petites figures leur prêtent les propos les plus obscènes, et leur impriment des mouvements analogues à leurs discours.

timide, la vanité d'être bien avec la maîtresse d'un grand seigneur, et, plus encore, l'espérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, tout cela me fit former le dessein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrît les chemins; car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, et qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas. Le même eunuque qui avoit passé près de moi repassa une heure après, et me dit: Chrétien, as-tu fait tes réflexions, et auras-tu la hardiesse de me suivre? Je répondis qu'oui. Eh bien! reprit-il, le ciel te conserve! tu me reverras demain dans la matinée; tiens-toi prêt à te laisser conduire. En parlant de cette sorte il se retira. Le jour suivant je le vis en effet reparoître sur les huit heures du matin. Il me fit signe d'aller à lui; je le joignis, et il me mena dans une salle où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre eunuque et lui venoient d'apporter là, et qu'ils devoient porter chez la sultane, pour servir à la décoration d'une piéce arabe qu'elle préparoit pour le bacha.

Les deux eunuques, me voyant disposé à faire tout ce qu'on voudroit, ne perdirent point de temps: ils déroulèrent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long; puis, au hasard de m'étouffer, ils la roulèrent de nouveau, et m'enveloppèrent dedans. Ensuite, la prenant chacun par un bout, ils me por-

tèrent ainsi impunément jusque dans la chambre où couchoit la belle Cachemirienne. Elle étoit seule avec une vieille esclave dévouée à ses volontés. Elles déroulèrent toutes deux la toile; et Farrukhnaz, à ma vue, fit éclater des transports de joie qui découvroient bien le génie des femmes de son pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout-à-coup transporté dans l'appartement secret des femmes sans sentir un peu de frayeur. La dame s'en aperçut bien; et, pour dissiper ma crainte: Jeune homme, me dit-elle, n'appréhende rien. Soliman vient de partir pour sa maison de campagne; il y sera toute la journée: nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me rassurèrent, et me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, poursuivit-elle, et je prétends adoucir la rigueur de votre esclavage. Je vous crois digne des sentiments que j'ai conçus pour vous. Quoique sous les habits d'un esclave, vous avez un air noble et galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une personne du commun. Parlez-moi confidemment; dites-moi qui vous êtes. Je sais bien que les captifs qui ont de la naissance déguisent leur condition pour être rachetés à meilleur marché; mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi, et même ce seroit une précaution qui m'offenseroit, puisque je vous promets votre liberté. Soyez donc sincère, et m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maison. Effectivement, madame, lui ré-

pondis-je, il me seroit mal de payer vos bontés de dissimulation. Vous voulez absolument que je vous découvre ma qualité; il faut vous satisfaire. Je suis fils d'un grand d'Espagne. Je disois peut-être la vérité, du moins la sultane le crut; et, s'applaudissant d'avoir jeté les yeux sur un cavalier d'importance, elle m'assura qu'il ne tiendroit pas à elle que nous ne nous vissions souvent en particulier. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amusante. Elle savoit plusieurs langues, et sur-tout la castillane, qu'elle parloit assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il étoit temps de nous séparer, je me mis, par son ordre, dans une grande corbeille d'osier, couverte d'un ouvrage de soie fait de sa main; puis les deux esclaves qui m'avoient apporté furent appelés, et ils me remportèrent comme un présent que la favorite envoyoit au bacha : ce qui est sacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes, Farrukhnaz et moi, d'autres moyens encore de nous parler; et cette aimable captive m'inspira peu à peu autant d'amour qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut secrète pendant deux mois, quoiqu'il soit fort difficile que dans un sérail les mystères amoureux échappent long-temps aux argus. Mais un contre-temps dérangea nos petites affaires, et ma fortune changea de face entièrement. Un jour que, dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un spectacle, j'avois été introduit chez la sultane, et que je m'entretenois

avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville, survint. Il entra si brusquement dans l'appartement de sa favorite, que la vieille esclave eut à peine le temps de nous avertir de son arrivée. J'eus encore moins le loisir de me cacher. Ainsi je fus le premier qui s'offrit à la vue du bacha.

Il parut fort étonné de me voir, et ses yeux tout-à-coup s'allumèrent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à son dernier moment, et je m'imaginois être déja dans les supplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçus à la vérité qu'elle étoit effrayée; mais, au lieu d'avouer son crime et d'en demander pardon, elle dit à Soliman : Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences sans doute me condamnent, et je semble vous faire une trahison digne des plus horribles châtiments. J'ai fait venir ici ce jeune captif; et, pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me serois servie si j'eusse eu pour lui un amour bien violent. Cependant, et j'en atteste notre grand prophéte, malgré ces démarches, je ne vous suis point infidéle. J'ai voulu entretenir cet esclave chrétien pour le détacher de sa secte, et l'engager à suivre celle des croyants. J'ai trouvé en lui une résistance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toutefois vaincu ses préjugés, et il vient de me promettre qu'il embrassera le mahométisme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, sans avoir égard à la conjoncture dangereuse où je

me trouvois ; mais dans l'accablement où j'avois l'esprit, touché du péril où je voyois une femme que j'aimois, et tremblant encore plus pour moi-même, je demeurai interdit et confus. Je ne pus proférer une parole; et le bacha, persuadé par mon silence que sa maîtresse ne disoit rien qui ne fût véritable, se laissa désarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offensé, et que l'envie de faire une chose agréable au prophète a pu vous engager à hasarder une action si délicate. J'excuse donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout-à-l'heure le turban. Aussitôt il fit venir un marabout[1]. On me revêtit d'un habit à la turque. Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre; ou, pour mieux dire, je ne savois ce que je faisois, dans le désordre où étoient mes sens. Que de chrétiens auroient été aussi lâches que moi dans cette occasion!

Après la cérémonie je sortis du sérail pour aller, sous le nom de Sidy Hally[2], exercer un petit emploi

[1] *Marabout*, corruption du mot arabe *marboreth*; lié, attaché à Dieu. Les Orientaux ont intercalé dans le mot arabe un A aphonique, comme dans le mot *kârwân* ou *kârvâne*, qu'ils prononcent *caravane*. Un marabout est le desservant d'une mosquée, sur-tout en Afrique.

[2] *Sidy* signifie *monsieur* en arabe. *Syd* ou *cid*, comme l'a écrit Corneille, est l'équivalent de *sieur* ou *seigneur*.

Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur, etc.

Hally, lisez *Aly*, nom commun parmi les musulmans, sur-tout parmi ceux de la secte chiyte. On connoit leur profonde vénéra-

que Soliman me donna. Je ne revis plus la sultane; mais un de ses eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de sa part des pierreries pour deux mille sultanins d'or, avec un billet par lequel la dame m'assuroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuse complaisance que j'avois eue de me faire mahométan pour lui sauver la vie. Véritablement, outre les présents que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins par son canal un emploi plus considérable que le premier, et je devins en moins de six à sept années un des plus riches renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que si j'assistois aux prières que les musulmans font dans leurs mosquées, et remplissois les autres devoirs de leur religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conservois une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'Église; et, pour cet effet, je me proposois de me retirer un jour en Espagne ou en Italie, avec les richesses que j'aurois amassées. En attendant, je vivois fort agréablement. J'étois logé dans une belle maison, j'avois des jardins superbes, un grand nombre d'esclaves, et de fort jolies femmes dans mon sérail. Quoique l'usage du vin soit défendu en ce pays-là aux mahométans, ils ne laissent pas pour la plupart d'en boire en secret. Pour moi, j'en buvois

tion pour Aly, gendre de Mahomet. Cette vénération est telle, qu'ils passent pour des hérétiques et des impies aux yeux des sunnytes ou sectateurs d'Omar. En effet, on entend les chiytes dire souvent : « Je ne reconnois pas Aly pour Dieu ; mais il ne s'en faut pas de « beaucoup qu'il soit Dieu. »

sans façon, comme font tous les renégats. Je me souviens que j'avois deux compagnons de débauche, avec qui je passois souvent la nuit à table. L'un étoit juif, et l'autre arabe. Je les croyois honnêtes gens; et, dans cette opinion, je vivois avec eux sans contrainte. Un soir je les invitai à souper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois passionnément; nous lavâmes son corps, et l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'observe aux funérailles des mahométans. Ce que nous en faisions n'étoit pas pour tourner en ridicule la religion musulmane; c'étoit seulement pour nous réjouir, et satisfaire une folle envie qui nous prit, dans la débauche, de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain il vint chez moi un homme qui me dit: Seigneur Sidy Hally[1], une affaire importante m'améne chez vous. Monsieur le cadi[2] veut vous parler; prenez, s'il vous plaît, la peine de venir chez lui tout à l'heure. Apprenez-moi de grace ce qu'il me veut, lui répondis-je. Il vous l'apprendra lui-même, reprit-il; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un marchand arabe qui soupa

[1] *Seigneur Sidy Hally*. Les deux premiers mots forment un pléonasme, puisque *sidy* signifie *monsieur* ou *seigneur*. Voyez la note précédente.

[2] *Cadi*, lisez *câdhy*. Ce mot arabe, adopté par les Persans, qui prononcent *câzy*, signifie *magistrat*, *juge*. Les cadis sont des magistrats civils, mais avec un pouvoir arbitraire et presque absolu.

hier avec vous lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré; vous savez bien de quoi il s'agit; c'est pour cela que je vous somme de comparoître aujourd'hui devant ce juge, faute de quoi je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. Il sortit en achevant ces paroles, et me laissa fort étourdi de sa sommation. L'Arabe n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi, et je ne pouvois comprendre pourquoi ce traître m'avoit joué ce tour-là. La chose néanmoins méritoit quelque attention. Je connoissois le cadi pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux et de plus avare. Je mis deux cents sultanins d'or[1] dans ma bourse, et j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans son cabinet, et me dit d'un air rébarbatif: Vous êtes un impie, un sacrilége, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un musulman! quelle profanation! Est-ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes? et ne vous êtes-vous fait mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion? Monsieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami, est complice de mon crime, si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédoit mille bonnes

[1] *Sultanins* d'or: lisez *soulthânins*. C'est le duel littéral et le pluriel vulgaire du mot arabe *soulthany*, qui désigne deux espèces de monnoies: l'une d'or, valant un peu plus de dix francs; l'autre d'argent, valant seulement dix aspres ou dix-huit deniers.

qualités. Il aimoit tant les personnes de mérite et de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, et dont je suis l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt écus, trente à l'autre; et il ne vous a point oublié, monseigneur, poursuivis-je en tirant ma bourse: voilà deux cents sultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le cadi, à ce discours, perdit sa gravité; il ne put s'empêcher de rire; et, comme nous étions seuls, il prit sans façon la bourse, et me dit en me renvoyant: Allez, seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe et avec honneur un chien qui avoit tant de considération pour les honnêtes gens[1].

[1] Le savant M. Langlès, professeur des langues orientales et mon confrère à l'Institut (que j'ai consulté sur cette partie de l'histoire de don Raphaël), dit qu'il n'a vu le testament du chien ni dans la bibliothèque orientale de d'Herbelot, ni dans les recueils de contes et d'anecdotes qu'il a lus en arabe et en persan. On ignore où Le Sage a pu puiser cet épisode, qui est ingénieux et parfaitement dans les nuances orientales. (François de Neufchateau.)

Ce conte se trouve pour la première fois dans un fabliau du douzième siècle, intitulé *li Testament de l'Asne*[*]. En voici un abrégé: « Un curé avoit depuis vingt ans un âne à son service. « L'animal, après avoir bien travaillé, bien gagné de l'argent à son « maître, mourut enfin de vieillesse; et le prêtre, par une espèce « de reconnoissance, ne voulant pas souffrir qu'on l'écorchât, le fit « enterrer dans son jardin. La chose fut rapportée à l'évêque. « —Tant mieux, dit-il, nous aurons une amende! Qu'on fasse venir « cet ennemi de Dieu.—Le curé comparut.—Approchez, lui dit-il,

[*] Manuscrit de la Bibliothèque, n° 7633; Fabliaux de Barbazan, édition de Méon, t. III, p. 70; et les traductions de Le Grand, t. III, p. 108.

Je me tirai d'affaire par ce moyen; et si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du moins plus

« païen, renégat. C'est donc vous qui, pour faire honte à l'Église, « avez eu la scélératesse d'inhumer un âne parmi des chrétiens! « Qui jamais ouït parler d'abomination pareille? Je vais ordonner « les informations les plus exactes; et, si vous êtes convaincu du « crime, vous pouvez vous attendre à pourrir dans une prison. — « Beau doux sire, répondit le prêtre, discours méchants se laissent « aisément rapporter; mais, pour me disculper, je ne vous demande « qu'un jour. — Il savoit bien ce qu'il faisoit le drôle en demandant « ce terme!

« Li prestre ne sesmaie mie,
« Qu'il set bien qu'il a bonne amie;
« C'est sa borce qui ne li faut.

« Le lendemain, avant de sortir, il prit vingt livres, qu'il mit dans « sa ceinture, et vint se présenter devant l'évêque, qui lui demanda « s'il apportoit de bonnes raisons. — Oui, sire, répondit le curé, « daignez m'écouter un moment; et, si vous me trouvez coupable, « je me soumets à tout. L'âne dont on vous a parlé m'a servi vingt « ans : c'étoit un animal excellent, bon travailleur, et bon économe. « Tous les ans il mettoit vingt sous de côté pour se préparer une « ressource dans sa vieillesse. Enfin, à sa mort, se trouvant avoir « amassé vingt livres, il en a disposé par testament, et vous sup- « plie de les accepter, afin que vos prières tirent son ame de l'enfer.

« Chascun an gaagnoit vingt sols,
« Tant qu'il ot espargnié vingt livres
« Pour ce qu'il soit d'enfer delivres;
« Les vo laisse en son testament.

« En même temps le curé tira de sa ceinture les vingt livres, qu'il « remit au prélat. — Eh! dit l'évêque en tendant la main, que Dieu « pardonne au défunt tous ses péchés! *Amen.*

« Et, dit l'esvesques, Diex l'ament,
« Et si lui pardoint ses meffais
« Et toz les pechiez qu'il a fais. »

Les fabliaux n'ayant été publiés par Barbazan qu'en 1756, l'au-

circonspect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe ni même avec le Juif. Je choisis pour boire avec moi un jeune gentilhomme de Livourne, qui étoit mon esclave. Il s'appeloit Azarini. Je ne ressemblois point aux autres renégats, qui font plus souffrir de maux aux esclaves chrétiens que les Turcs mêmes : tous mes captifs attendoient assez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois, à la vérité, si doucement, que quelquefois ils me disoient qu'ils appréhendoient plus de changer de patron, qu'ils ne soupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les personnes qui sont dans l'esclavage.

Un jour, les vaisseaux du bacha revinrent avec des prises considérables. Ils amenoient plus de cent esclaves de l'un et de l'autre sexe, qu'ils avoient enlevés sur les côtes d'Espagne. Soliman n'en garda qu'un très petit nombre, et tout le reste fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faisoit, et j'achetai une fille espagnole de dix à douze ans. Elle pleuroit à chaudes larmes et se désespéroit. J'étois surpris de la voir, à son âge, si sensible à sa captivité. Je lui dis en castillan de modérer son affliction,

teur de Gil Blas n'a pu leur emprunter ce conte : il l'a donc tiré des auteurs italiens, qui, comme Boccace, avoient pris le soin de recueillir ces piquantes inventions soit dans les manuscrits, soit dans les traditions du peuple. Il est donc probable que Le Sage a imité son sujet de quelques uns des auteurs suivants : *Novelle di Malespini*, t. II, p. 217, nov. 59 ; *Facetiæ Frichlini*, p. 270 ; *Arcadia di Brenta*, p. 325 ; *Facéties du Podgge*.

(*Note communiquée par A. M.*)

et je l'assurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite personne, toujours occupée du sujet de sa douleur, ne m'écoutoit pas; elle ne faisoit que gémir, que se plaindre du sort, et de temps en temps elle s'écrioit d'un air attendri : O ma mère! pourquoi sommes-nous séparées? Je prendrois patience, si nous étions toutes deux ensemble. En prononçant ces mots, elle tournoit sa vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, et qui, les yeux baissés, attendoit dans un morne silence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardoit étoit sa mère. Hélas! oui, seigneur, me répondit-elle; au nom de Dieu, faites que je ne la quitte point! Eh bien! mon enfant, lui dis-je, si, pour vous consoler, il ne faut que vous réunir l'une et l'autre, vous serez bientôt satisfaite. En même temps je m'approchai de la mère pour la marchander; mais je ne l'eus pas sitôt envisagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. Juste ciel! dis-je en moi-même, c'est ma mère, je n'en saurois douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, soit que mon habit me déguisât, ou bien que je fusse changé depuis douze années que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là je voulus leur donner le plaisir d'apprendre qui j'étois. Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point? Ma moustache et mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël votre fils? Ma mère tressaillit à ces paroles, me considéra, me reconnut, et nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille, qui ne savoit peut-être pas plus qu'elle eût un frère, que je savois que j'avois une sœur. Avouez, dis-je à ma mère, que dans toutes vos pièces de théâtre vous n'avez pas une reconnoissance aussi parfaite que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle en soupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir; mais ma joie se convertit en douleur. Dans quel état, hélas, vous retrouvé-je! Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux.... Ah! parbleu, madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicatesse: j'aime cela dans une comédienne. Eh! bon Dieu, ma mère, vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un acteur qui représente sur la scène un rôle de Turc. Quoique renégat, je ne suis pas plus musulman que je l'étois en Espagne; et dans le fond je me sens toujours attaché à ma religion. Quand vous saurez toutes les aventures qui me sont arrivées en ce pays-ci, vous m'excuserez. L'amour a fait mon crime; je sacrifie à ce dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raison encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation

où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, et vous trouvez dans votre patron un fils tendre, respectueux, et assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jusqu'à ce que nous saisissions l'occasion de retourner sûrement en Espagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe qui dit, qu'à quelque chose le malheur est bon [1].

Mon fils, me dit Lucinde, puisque vous avez dessein de repasser un jour dans votre pays et d'y abjurer le mahométisme, je suis toute consolée. Grace au ciel, continua-t-elle, je pourrai ramener saine et sauve en Castille votre sœur Béatrix! Oui, madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plus tôt qu'il nous sera possible, rejoindre le reste de notre famille; car vous avez apparemment encore en Espagne d'autres marques de votre fécondité? Non, dit ma mère, je n'ai que vous deux d'enfants, et vous saurez que Béatrix est le fruit d'un mariage des plus légitimes. Et pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite sœur cet avantage-là sur moi? Comment avez-vous pu vous résoudre à vous marier? Je vous ai cent fois entendue dire dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres temps, d'autres soins, mon fils,

[1] Voilà un des premiers proverbes employés dans Gil Blas, et celui-là n'est pas un adage particulier à la langue espagnole, qui est riche en ce genre. Si l'original de Gil Blas étoit écrit en castillan, il y auroit sans doute un beaucoup plus grand nombre d'expressions proverbiales; mais Le Sage a pensé et écrit en françois.

repartit-elle; les hommes les plus fermes dans leurs résolutions sont sujets à changer, et vous voulez qu'une femme soit inébranlable dans les siennes! Je vais, poursuivit-elle, vous conter mon histoire depuis votre sortie de Madrid. Alors elle me fit le récit suivant, que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration si curieuse.

Il y a, dit ma mère, s'il vous en souvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Léganez. Dans ce temps-là, le duc de Médina Céli me dit qu'il vouloit un soir souper en particulier avec moi. Il me marqua le jour. J'attendis ce seigneur: il vint, et je lui plus. Il me demanda le sacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je le lui accordai dans l'espérance qu'il me le paieroit bien. Il n'y manqua pas. Dès le lendemain, je reçus de lui des présents, qui furent suivis de plusieurs autres qu'il me fit dans la suite. Je craignois de ne pouvoir retenir long-temps dans mes chaînes un homme d'un si haut rang; et j'appréhendois cela d'autant plus, que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des beautés fameuses, dont il avoit aussitôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaisances, il sembloit plutôt y trouver un plaisir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amuser, et d'empêcher son cœur, naturellement volage, de se laisser aller à son penchant.

Il y avoit déja trois mois qu'il m'aimoit, et j'avois lieu de me flatter que son amour seroit de longue durée, lorsqu'une femme de mes amies et moi nous

nous rendîmes à une assemblée où il étoit avec la duchesse son épouse. Nous y allions pour entendre un concert de voix et d'instruments qu'on y faisoit. Nous nous plaçâmes par hasard assez près de la duchesse, qui s'avisa de trouver mauvais que j'osasse paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ses femmes qu'elle me prioit de sortir promptement. Je fis une réponse brutale à la messagère. La duchesse irritée s'en plaignit à son époux, qui vint à moi lui-même, et me dit : Sortez, Lucinde : quand de grands seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent pas pour cela s'oublier : si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous ; et toutes les fois que vous serez assez insolentes pour vouloir vous mettre en comparaison avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité[1].

Heureusement le duc me tint ce cruel discours d'un ton de voix si bas, qu'il ne fut point entendu des personnes qui étoient autour de nous. Je me retirai toute honteuse, et je pleurai de dépit d'avoir essuyé cet affront. Pour surcroît de chagrin, les comédiens et les comédiennes apprirent cette aventure dès le soir même. On diroit qu'il y a chez ces gens-là un démon qui se plaît à rapporter aux uns tout ce

[1] C'est vraiment à Paris qu'un grand seigneur a dit à une actrice charmante et insolente qui vouloit imiter l'impertinence de Lucinde et ridiculiser l'épouse de ce grand seigneur : *Aimable vice, respectez la vertu !*

qui arrive aux autres. Un comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante; une comédienne vient-elle de passer bail avec un riche galant; la troupe en est aussitôt informée. Tous mes camarades surent donc ce qui s'étoit passé au concert, et Dieu sait s'ils se réjouirent bien à mes dépens. Il régne parmi eux un esprit de charité qui se manifeste dans ces sortes d'occasions. Je me mis pourtant au-dessus de leurs caquets, et je me consolai de la perte du duc de Médina Céli; car je ne le revis plus chez moi, et j'appris même peu de jours après qu'une chanteuse en avoit fait la conquête.

Lorsqu'une dame de théâtre a le bonheur d'être en vogue, les amants ne sauroient lui manquer; et l'amour d'un grand seigneur, ne durât-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obsédée d'adorateurs, sitôt qu'il fut notoire à Madrid que le duc avoit cessé de me voir. Les rivaux que je lui avois sacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule sur les rangs; je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui briguoient mes bonnes graces, un gros Allemand, gentilhomme du duc d'Ossune, me parut un des plus empressés. Ce n'étoit pas une figure fort aimable; mais il s'attira mon attention par un millier de pistoles qu'il avoit amassées au service de son maitre, et qu'il prodigua pour mériter d'être sur la liste de mes amants fortunés. Ce bon sujet se nom-

moit Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la comédie pendant le spectacle. J'étois derrière le théâtre. Il voulut me faire des reproches; je lui ris au nez. Il se mit en colère, et me donna un soufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri: j'interrompis l'action. Je parus sur le théâtre; et, m'adressant au duc d'Ossune, qui ce jour-là étoit à la comédie avec la duchesse sa femme, je lui demandai justice des manières germaniques de son gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie, et dit qu'il entendroit les parties quand on auroit achevé la pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me représentai fort émue devant le duc, et j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense; il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouïes, le duc d'Ossune dit au Germain: Brutandorf, je vous chasse de chez moi et vous défends de paroître à mes yeux, non pour avoir donné un soufflet à une comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre maître et à votre maîtresse, et avoir osé troubler le spectacle en leur présence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassoit pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginois qu'une pareille offense faite à une comédienne devoit être aussi sévèrement punie qu'un crime de lèse-ma-

jesté, et j'avois compté que le gentilhomme subiroit une peine afflictive. Ce désagréable événement me détrompa, et me fit connoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent. Cela me dégoûta du théâtre; je résolus de l'abandonner, et d'aller vivre loin de Madrid. Je choisis la ville de Valence pour le lieu de ma retraite, et je m'y rendis incognito, avec la valeur de vingt mille ducats que j'avois tant en argent qu'en pierreries; ce qui me parut plus que suffisant pour m'entretenir le reste de mes jours, puisque j'avois dessein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maison, et pris pour mes domestiques une femme et un page à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un officier de chez le roi, et je dis que je venois m'établir à Valence, sur la réputation que ce séjour avoit d'être un des plus agréables d'Espagne. Je ne voyois que très peu de monde, et je tenois une conduite si régulière, qu'on ne me soupçonna point d'avoir été comédienne. Malgré pourtant le soin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un cavalier assez bien fait, de trente-cinq à quarante ans, mais un noble fort endetté; ce qui n'est pas plus rare dans le royaume de Valence que dans beaucoup d'autres pays.

Ce seigneur *Hidalgo* [1], trouvant ma personne à

[1] *Hidalgo*, composé de deux mots *hijo*, fils, et *algo*, quelque

son gré, voulut savoir si d'ailleurs j'étois son fait. Il découpla des grisons pour courir aux enquêtes, et il eut le plaisir d'apprendre, par leur rapport, qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étois une douairière assez opulente. Là-dessus jugeant que je lui convenois, il envoya bientôt chez moi une bonne vieille qui me dit de sa part, que, charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit sa foi, et qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, si je voulois bien devenir sa femme. Je demandai trois jours pour me consulter là-dessus. Je m'informai du gentilhomme; et le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me célât point l'état de ses affaires, me détermina sans peine à l'épouser peu de temps après.

Don Manuel de Xerica (c'est ainsi que mon époux s'appeloit) me mena d'abord à son château, qui avoit un air antique dont il étoit fort vain. Il prétendoit qu'un de ses ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir, et il concluoit de là qu'il n'y avoit point de maison plus ancienne en Espagne que celle de Xerica. Mais un si beau titre de noblesse alloit être détruit par le temps; le château, étayé en plusieurs endroits, menaçoit ruine: quel bonheur pour don Manuel de m'avoir épousée! La moitié de mon argent fut employé aux réparations, et le reste servit à nous mettre en état de faire une brillante figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainsi dire, dans un nouveau monde,

chose. Cette étymologie du mot de noble en espagnol n'est pas la plus reçue. D'autres disent que *Hidalgo* signifie *descendant des Goths*, et caractérise une race qui remonte au-delà des Maures.

changée en nymphe de château, en dame de paroisse : quelle métamorphose! J'étois trop bonne actrice pour ne pas bien soutenir la splendeur que mon rang répandoit sur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théâtre, qui faisoient concevoir dans le village une haute opinion de ma naissance. Qu'on se seroit égayé à mes dépens, si l'on eût été au fait sur mon compte! la noblesse des environs m'auroit donné mille brocards, et les paysans auroient bien rabattu des respects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déja près de six années que je vivois fort heureuse avec don Manuel, lorsqu'il mourut. Il me laissa des affaires à débrouiller, et votre sœur Béatrix qui avoit quatre ans passés. Le château, qui étoit notre unique bien, se trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers, dont le principal se nommoit Bernard Astuto[1]. Qu'il soutenoit bien son nom! Il exerçoit à Valence une charge de procureur, qu'il remplissoit en homme consommé dans la procédure, et qui même avoit étudié en droit pour apprendre à mieux faire des injustices. Le terrible créancier! Un château sous la griffe d'un semblable procureur est comme une colombe dans les serres d'un milan; aussi le seigneur Astuto, dès qu'il sut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le siége du château. Il l'auroit indubitablement fait sauter par les mines que la chicane commençoit à faire, si mon étoile ne s'en fût mêlée; mais mon bonheur voulut que l'assié-

[1] *Astuto*, fin, rusé, subtil.

geant devînt mon esclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au sujet de ses poursuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour; et l'envie de sauver ma terre me fit essayer sur lui tous les airs de visage qui m'avoient tant de fois si bien réussi. Avec tout mon savoir-faire, je craignois de rater le procureur. Il étoit si enfoncé dans son métier, qu'il ne paroissoit pas susceptible d'une amoureuse impression. Cependant ce sournois, ce grimaud, ce grate-papier, prenoit plus de plaisir que je ne pensois à me regarder. Madame, me dit-il, je ne sais point faire l'amour. Je me suis toujours tellement appliqué à ma profession, que cela m'a fait négliger d'apprendre les us et coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'essentiel; et, pour venir au fait, je vous dirai que si vous voulez m'épouser, nous brûlerons toute la procédure; j'écarterai les créanciers qui se sont joints à moi pour faire vendre votre terre. Vous en aurez le revenu, et votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix et le mien ne me permirent pas de balancer; j'acceptai la proposition. Le procureur tint sa promesse; il tourna ses armes contre les autres créanciers, et m'assura la possession de mon château. C'étoit peut-être la première fois de sa vie qu'il eût bien servi la veuve et l'orphelin.

Je devins donc procureuse, sans toutefois cesser d'être dame de paroisse. Mais ce nouveau mariage me perdit dans l'esprit de la noblesse de Valence. Les femmes de qualité me regardèrent comme une

personne qui avoit dérogé, et ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des bourgeoises; ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parceque j'étois accoutumée, depuis six ans, à ne fréquenter que des dames de distinction. Je m'en consolai pourtant bientôt. Je fis connoissance avec une greffière et deux procureuses dont les caractères étoient fort plaisants. Il y avoit dans leurs manières un ridicule qui me réjouissoit. Ces petites demoiselles se croyoient des femmes hors du commun. Hélas! disois-je quelquefois en moi-même quand je les voyois s'oublier, voilà le monde! chacun s'imagine être au-dessus de son voisin. Je pensois qu'il n'y avoit que les comédiennes qui se méconnussent; les bourgeoises, à ce que je vois, ne sont pas plus raisonnables. Je voudrois, pour les punir, qu'on les obligeât à garder dans leurs maisons les portraits de leurs aïeux. Mort de ma vie! elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le seigneur Bernard Astuto tomba malade, et mourut sans enfants. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épousant, et celui que je possédois déja, je me vis une riche douairière. Aussi j'en avois la réputation; et sur ce bruit un gentilhomme sicilien, nommé Colifichini, résolut de s'attacher à moi pour me ruiner ou pour m'épouser. Il me laissa la préférence. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Espagne; et, après avoir satisfait sa curiosité, il attendoit, disoit-il, à Valence

l'occasion de repasser en Sicile. Le cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans; il étoit bien fait, quoique petit, et sa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier; et, je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De son côté, le petit fripon se montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous serions mariés sur-le-champ, si la mort du procureur, encore toute récente, m'eût permis de contracter si tôt un nouvel engagement. Mais, depuis que je m'étois mis dans le goût des hyménées, je gardois des mesures avec le monde.

Nous convînmes donc de différer notre mariage de quelque temps par bienséance. Cependant Colifichini me rendoit des soins; et son amour, loin de se ralentir, sembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en aperçus, et il ne manqua plus d'espèces. Outre que j'avois presque deux fois son âge, je me souvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeunesse; et je regardois ce que je donnois, comme une façon de restitution qui acquittoit ma conscience. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut possible, le temps que le respect humain prescrit aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes ensuite dans mon château, et je puis dire que nous y vécûmes pendant deux

années, moins en époux qu'en tendres amants. Mais, hélas! nous n'étions pas unis tous deux pour être long-temps si heureux: une pleurésie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mère. Eh quoi! madame, lui dis-je, votre troisième époux mourut encore? Il faut que vous soyez une place bien meurtrière. Que voulez-vous, mon fils? me répondit-elle; puis-je prolonger des jours que le ciel a comptés? Si j'ai perdu trois maris, je n'y saurois que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'est le procureur. Comme je ne l'avois épousé que par intérêt, je me consolai facilement de sa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que, quelques mois après sa mort, je voulus aller voir par moi-même, auprès de Palerme, une maison de campagne qu'il m'avoit assignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour passer en Sicile; mais nous avons été prises sur la route par les vaisseaux du bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureusement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on vouloit nous vendre. Sans cela nous serions tombées entre les mains de quelque patron barbare qui nous auroit maltraitées, et chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en esclavage, sans que vous eussiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma mère; après quoi, messieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma

maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit; ce qui se trouva fort de son goût. Elle avoit une habitude d'aimer formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui falloit absolument un amant ou un mari. Elle jeta d'abord les yeux sur quelques uns de mes esclaves; mais Hally Pégelin[1], renégat grec, qui venoit quelquefois au logis, attira bientôt toute son attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini, et elle étoit si stylée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le secret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de leur intelligence; je ne songeois alors qu'à m'en retourner en Espagne. Le bacha m'avoit déja permis d'armer un vaisseau pour aller en course et faire le pirate. Cet armement m'occupoit; et, huit jours devant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partirons d'Alger incessamment; nous allons perdre de vue ce séjour que vous détestez.

Ma mère pâlit à ces paroles, et garda un silence glacé. J'en fus étrangement surpris. Que vois-je? lui dis-je; d'où vient que vous m'offrez un visage épouvanté? Il semble que je vous afflige, au lieu de vous causer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout disposé pour notre départ. Est-ce que vous ne souhai-

[1] Le mot *pégelin* est absolument étranger aux langues arabes, à la turque, à la persanne, et à la grecque moderne. Le Sage a pu le dériver de l'espagnol *pegar*, verbe qui signifie *coller, prendre racine*.

teriez pas de repasser en Espagne? Non, mon fils, je ne le souhaite plus, répondit ma mère. J'y ai eu tant de chagrin, que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je? m'écriai-je avec douleur; ah! dites plutôt que c'est l'amour qui vous en détache. Quel changement, ô ciel! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui se présentoit à vos regards vous étoit odieux; mais Hally Pégelin vous a mise dans une autre disposition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde; j'aime ce renégat, et j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet! interrompis-je avec horreur; vous, épouser un musulman! Vous oubliez que vous êtes chrétienne, ou plutôt vous ne l'avez été jusqu'ici que de nom. Ah! ma mère, que me faites-vous envisager? Vous avez résolu votre perte. Vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par nécessité.

Je lui tins bien d'autres discours encore pour la détourner de son dessein; mais je la haranguai fort inutilement; elle avoit pris son parti. Elle ne se contenta pas même de suivre son mauvais penchant, et de me quitter pour aller vivre avec ce renégat, elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y opposai. Ah! malheureuse Lucinde, lui dis-je, si rien n'est capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute seule à la fureur qui vous possède; n'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jeter. Lucinde s'en alla sans répliquer. Je crus qu'un reste de raison l'éclairoit et l'empêchoit de s'obstiner à demander sa fille. Que je con-

noissois mal ma mère! Un de mes esclaves me dit deux jours après: Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pégelin vient de me faire une confidence dont vous ne sauriez trop tôt profiter. Votre mère a changé de religion; et, pour vous punir de lui avoir refusé Béatrix, elle a formé la résolution d'avertir le bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon esclave me disoit. J'avois eu le temps d'étudier la dame, et je m'étois aperçu qu'à force de jouer des rôles sanguinaires dans les tragédies, elle s'étoit familiarisée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait brûler tout vif; et je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort qu'à la catastrophe d'une pièce de théâtre.

Je ne voulus donc pas négliger l'avis que me donnoit mon esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs, selon la coutume des corsaires d'Alger qui vont en course; mais je n'en pris seulement que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre suspect, et je sortis du port le plus tôt qu'il me fut possible avec tous mes esclaves et ma sœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en même temps ce que j'avois d'argent et de pierreries; ce qui pouvoit monter à la valeur de six mille ducats. Lorsque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous assurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement, parceque mes esclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnâmes en peu de temps les côtes

d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le père de mon esclave Azarini se trouva, par hasard ou par curiosité, parmi les spectateurs. Il considéroit attentivement tous mes captifs à mesure qu'ils mettoient pied à terre; mais, quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de transports! que d'embrassements suivirent leur reconnoissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnoître!

Sitôt qu'Azarini eut appris à son père qui j'étois et ce qui m'amenoit à Livourne, le vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'Église; je dirai seulement que j'abjurai le mahométisme de meilleure foi que je ne l'avois embrassé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaisseau, et donnai la liberté à tous mes esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne, pour les échanger contre des chrétiens. Je reçus de l'un et de l'autre Azarini toutes sortes de bons traitements; le fils épousa même ma sœur Béatrix, qui n'étoit pas à la vérité un mauvais parti pour lui, puisqu'elle étoit fille d'un gentilhomme, et qu'elle avoit le château de Xerica, que ma mère avoit pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque temps, je partis pour Florence, que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas sans lettres de recommandation. Azarini le père avoit des amis à la cour du grand-duc[1], et il me recommandoit à eux comme un gentilhomme espagnol qui étoit son allié. J'ajoutai le *don* à mon nom, imitant en cela bien des Espagnols roturiers qui prennent sans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faisois donc effrontément appeler don Raphaël; et, comme j'avois apporté d'Alger de quoi soutenir dignement ma noblesse, je parus à la cour avec éclat. Les cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur y publièrent que j'étois une personne de qualité: si bien que leur témoignage et les airs que je me donnois me firent passer sans peine pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux seigneurs, qui me présentèrent au grand-duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce prince et à l'étudier. J'écoutois attentivement ce que les plus vieux courtisans lui disoient, et par leurs discours je démêlai ses inclinations. Je remarquai, entre autres choses, qu'il aimoit les plaisanteries, les bons contes, et les bons mots. Je me réglai là-dessus. J'écrivois

[1] Le premier grand-duc de Toscane étoit Côme de Médicis, qui vivoit au seizième siècle. Ceci fixe l'époque de cette histoire vers la fin de ce siècle, et augmente le nombre des *fautes de chronologie* qu'on avoit dans le temps reprochées à Le Sage. Voyez son *avertissement* en tête du septième livre, où il promet de corriger *ces fautes et quantité d'autres.*

tous les matins, sur mes tablettes, les histoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en savois une grande quantité; j'en avois, pour ainsi dire, un sac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager, mon sac se vida peu à peu; de sorte que j'aurois été obligé de me répéter, ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophthegmes, si mon génie, fertile en fictions, ne m'en eût pas abondamment fourni: mais je composai des contes galants et comiques qui divertirent fort le grand-duc; et, ce qui arrive souvent aux beaux esprits de profession, je mettois le matin sur mon agenda de bons mots que je donnois l'après-dînée pour des impromptus.

Je m'érigeai même en poëte, et je consacrai ma muse aux louanges du prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons; aussi ne furent-ils pas critiqués: mais, quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils eussent été mieux reçus du grand-duc. Il en paroissoit très content. La matière peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, ce prince prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtisans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réussirent point. Ils apprirent seulement que j'avois été renégat. Ils ne manquèrent pas de le dire au prince, dans l'espérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout; au contraire, le grand-duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis; et mes aventures, que je ne lui déguisai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, et je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépositaire de mes secrets; et, pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes ministres. C'est la dame de ma cour la plus aimable, mais en même temps la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence. Jugez si cette conquête est difficile! Cependant cette beauté, tout inaccessible qu'elle est aux amants, a quelquefois entendu mes soupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler sans témoins. Elle connoît mes sentiments. Je ne me flatte point de lui avoir inspiré de l'amour; elle ne m'a point donné sujet de former une si agréable pensée. Je ne désespère pas toutefois de lui plaire par ma constance et par la conduite mystérieuse que je prends soin de tenir.

La passion que j'ai pour cette dame, continua-t-il, n'est connue que d'elle seule. Au lieu de suivre mon penchant sans contrainte, et d'agir en souverain, je dérobe à tout le monde la connoissance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Mascarini: c'est l'époux de la personne que j'aime. Le zèle et l'attachement qu'il a pour moi, ses services et sa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de secret et de circonspection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le sein de ce mari malheureux, en

me déclarant amant de sa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il est possible, l'ardeur dont je me sens brûler; car je suis persuadé qu'il mourroit de douleur s'il savoit la confidence que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, et j'ai résolu de me servir de vous pour exprimer à Lucrèce tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous serez l'interprète de mes sentiments. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveille de cette commission. Liez commerce avec Mascarini; attachez-vous à gagner son amitié; introduisez-vous chez lui, et vous ménagez la liberté de parler à sa femme. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je suis assuré que vous ferez avec toute l'adresse et la discrétion que demande un emploi si délicat.

Je promis au grand-duc de faire tout mon possible pour répondre à sa confiance et contribuer au bonheur de ses feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien pour plaire à Mascarini, et j'en vins à bout sans peine. Charmé de voir son amitié recherchée par un homme aimé du prince, il fit la moitié du chemin. Sa maison me fut ouverte, j'eus un libre accès auprès de son épouse; et j'ose dire que je me composai si bien, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il est vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien : il se reposoit sur la vertu de sa Lucrèce; et, s'enfermant dans son cabinet, il me laissoit souvent seul avec elle. Je fis d'abord les choses rondement. J'entretins la dame de

l'amour du grand-duc, et lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce prince. Elle ne me parut pas éprise de lui, et je m'aperçus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejeter ses soupirs. Elle prenoit plaisir à les entendre, sans vouloir y répondre. Elle avoit de la sagesse, mais elle étoit femme; et je remarquois que sa vertu cédoit insensiblement à l'image superbe de voir un souverain dans ses fers. Enfin le prince pouvoit justement se flatter que, sans employer la violence de Tarquin, il verroit Lucrèce rendue à son amour. Un incident toutefois, auquel il se seroit le moins attendu, détruisit ses espérances, comme vous l'allez apprendre.

Je suis naturellement hardi avec les femmes; j'ai contracté cette habitude, bonne ou mauvaise, chez les Turcs. Lucrèce étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le personnage d'ambassadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes services à la dame le plus galamment qu'il me fut possible. Au lieu de paroître choquée de mon audace et de me répondre avec colère, elle me dit en souriant: Avouez, don Raphaël, que le grand-duc a fait choix d'un agent fort fidèle et fort zélé! Vous le servez avec une intégrité qu'on ne peut assez louer. Madame, dis-je sur le même ton, n'examinons point les choses scrupuleusement. Laissons, je vous prie, les réflexions; je sais bien qu'elles ne me sont pas favorables: mais je m'abandonne au sentiment. Je ne crois pas, après tout, être le premier confident de prince qui ait trahi son maître en matière de galanterie. Les grands sei-

gneurs ont souvent dans leurs mercures des rivaux dangereux. Cela se peut, reprit Lucrèce : pour moi, je suis fière, et tout autre qu'un prince ne sauroit me toucher. Réglez-vous là-dessus, poursuivit-elle en prenant son sérieux, et changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos; autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, et que je dusse en profiter, je ne cessai point d'entretenir de ma passion la femme de Mascarini. Je la pressai même avec plus d'ardeur qu'auparavant de répondre à ma tendresse, et je fus assez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La dame alors, s'offensant de mes discours et de mes manières musulmanes, me rompit en visière. Elle me menaça de faire savoir au grand-duc mon insolence, en m'assurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour se changea en haine; je résolus de me venger du mépris que Lucrèce m'avoit témoigné. J'allai trouver son mari; et après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettroit point, je l'informai de l'intelligence que sa femme avoit avec le prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuse, pour rendre la scène plus intéressante. Le ministre, pour prévenir tout accident, renferma, sans autre forme de procès, son épouse dans un appartement secret, où il la fit étroitement garder par des personnes affidées. Tandis

qu'elle étoit environnée d'Argus qui l'observoient et l'empêchoient de donner de ses nouvelles au grand-duc, j'annonçai d'un air triste à ce prince, qu'il ne devoit plus penser à Lucrèce: je lui dis que Mascarini avoit sans doute découvert tout, puisqu'il s'avisoit de veiller sur sa femme; que je ne savois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me soupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adresse; que la dame peut-être avoit elle-même avoué tout à son époux, et que, de concert avec lui, elle s'étoit laissé renfermer pour se dérober à des poursuites qui alarmoient sa vertu. Le prince parut fort affligé de mon rapport. Je fus touché de sa douleur, et je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait; mais il n'étoit plus temps. D'ailleurs, je le confesse, je sentois une maligne joie, quand je me représentois la situation où j'avois réduit l'orgueilleuse qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaisir de la vengeance, qui est si doux à tout le monde, et principalement aux Espagnols, lorsqu'un jour le grand-duc étant avec cinq ou six seigneurs de sa cour et moi, nous dit: De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui auroit abusé de la confidence de son prince et voulu lui ravir sa maîtresse? Il faudroit, dit un des courtisans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'assommât et le fit mourir sous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, et celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il se contenteroit de le faire pré-

cipiter du haut d'une tour en bas. Et don Raphaël, reprit alors le grand-duc, de quelle opinion est-il? Je suis persuadé que les Espagnols ne sont pas moins sévères que les Italiens dans de semblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penser, que Mascarini n'avoit pas gardé son serment, ou que sa femme avoit trouvé moyen d'instruire le prince de ce qui s'étoit passé entre elle et moi. On remarquoit sur mon visage le trouble qui m'agitoit. Cependant, tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au grand-duc: Seigneur, les Espagnols sont plus généreux; ils pardonneroient en cette occasion au confident, et feroient naître, par cette bonté, dans son ame un regret éternel de les avoir trahis. Eh bien! me dit le prince, je me sens capable de cette générosité; je pardonne au traître: aussi-bien je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoissois point, et dont j'avois sujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajouta-t-il, voici de quelle manière je veux me venger de vous. Sortez incessamment de mes états, et ne paroissez plus devant moi! Je me retirai sur-le-champ, moins affligé de ma disgrace, que ravi d'en être quitte à si bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaisseau de Barcelone, qui sortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis don Raphaël dans cet endroit de son histoire. Pour un homme d'esprit, lui dis-je, vous

fites, ce me semble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Mascarini l'amour du prince pour Lucrèce. Vous deviez bien vous imaginer que le grand-duc ne tarderoit pas à savoir votre trahison. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde : aussi, malgré l'assurance que le ministre me donna de ne me point exposer au ressentiment du prince, je me proposois de disparoître au plus tôt

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reste des richesses que j'avois apportées d'Alger, et dont j'avois dissipé la meilleure partie à Florence en faisant le gentilhomme espagnol. Je ne demeurai pas long-temps en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naissance; et je satisfis le plus tôt qu'il me fut possible le desir qui me pressoit. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hasard dans un hôtel garni où demeuroit une dame qu'on appeloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une créature fort piquante: j'en atteste le seigneur Gil Blas, qui l'a vue à Valladolid presque dans le même temps. Elle avoit encore plus d'esprit que de beauté, et jamais aventurière n'a eu plus de talent pour amorcer les dupes. Mais elle ne ressembloit point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnoissance de leurs amants. Venoit-elle de dépouiller un homme d'affaires; elle en partageoit les dépouilles avec le premier chevalier de tripot qu'elle trouvoit à son gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous

vîmes, et la conformité de nos inclinations nous lia si étroitement, que nous fûmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas, à la vérité, de considérables, et nous les mangeâmes en peu de temps. Nous ne songions par malheur tous deux qu'à nous plaire, sans faire le moindre usage des dispositions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La misère enfin réveilla nos génies, que le plaisir avoit engourdis. Mon cher Raphaël, me dit Camille, faisons diversion, mon ami; cessons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve, je puis charmer quelque vieux seigneur : si nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées! Belle Camille, lui répondis-je, vous me prévenez; j'allois vous faire la même proposition. J'y consens, ma reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvements sans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des petits-maîtres, ce qui suppose des amants qui n'avoient pas le sou; et moi que des femmes qui aimoient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour se refusoit à nos besoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant et tant, que le corrégidor en entendit parler; et ce juge, sévère en diable, chargea un de ses alguazils de nous arrêter : mais

l'alguazil, aussi bon que le corrégidor étoit mauvais, nous laissa le loisir de sortir de Madrid pour une petite somme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, et nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille, que je fis passer pour ma sœur, de peur de scandale. Nous tînmes d'abord notre industrie en bride, et nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entreprise.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me salua très civilement, et me dit: Seigneur don Raphaël, me reconnoissez-vous? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la cour de Toscane, et j'étois alors garde du grand-duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quitté le service de ce prince. Je suis venu en Espagne avec un Italien des plus subtils; nous sommes à Valladolid depuis trois semaines. Nous demeurons avec un Castillan et un Galicien qui sont, sans contredit, deux honnêtes garçons. Nous vivons ensemble du travail de nos mains. Nous faisons bonne chère, et nous nous divertissons comme des princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous serez agréablement reçu de mes confrères; car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu scrupuleux de votre naturel, et profès dans notre ordre.

La franchise de ce fripon excita la mienne. Puisque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Véritablement je ne suis pas novice dans votre profes-

sion; et si ma modestie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageusement de moi; mais je laisse là les louanges, et je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en suis pas indigne. Je n'eus pas sitôt dit à cet ambidextre, que je consentois d'augmenter le nombre de ses camarades, qu'il me conduisit où ils étoient, et là je fis connoissance avec eux. C'est dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illustre Ambroise de Lamela. Ces messieurs m'interrogèrent sur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent savoir si j'avois des principes; mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient, et qu'ils admirèrent. Ils furent encore plus étonnés, lorsque, méprisant la subtilité de ma main, comme une chose trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'esprit. Pour le leur persuader, je leur racontai l'aventure de Jérôme de Moyadas; et sur le simple récit que j'en fis ils me trouvèrent un génie si supérieur, qu'ils me choisirent d'une commune voix pour leur chef. Je justifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fîmes, et dont je fus, pour ainsi parler, la cheville ouvrière. Quand nous avions besoin d'une actrice pour nous seconder, nous nous servions de Camille qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce temps-là, notre confrère Ambroise fut

tenté de revoir sa patrie. Il partit pour la Galice, en nous assurant que nous pouvions compter sur son retour. Il contenta son envie; et comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos pour y faire quelque coup, un hôtelier de sa connoissance le mit au service du seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, poursuivit don Raphaël en m'adressant la parole, vous savez de quelle manière nous vous dévalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid; je ne doute pas que vous n'ayez soupçonné Ambroise d'avoir été le principal instrument de ce vol, et vous avez eu raison. Il vint nous trouver en arrivant; il nous exposa l'état où vous étiez, et messieurs les entrepreneurs se réglèrent là-dessus. Mais vous ignorez les suites de cette aventure; je vais vous en instruire. Nous enlevâmes, Ambroise et moi, votre valise; et, tous deux montés sur vos mules, nous prîmes le chemin de Madrid, sans nous embarrasser de Camille ni de nos camarades, qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étois pas sorti sans raison, nous passâmes par Zebreros, et continuâmes notre route jusqu'à Toléde. Notre premier soin, dans cette ville, fut de nous habiller fort proprement; puis, nous donnant pour deux frères Galiciens qui voyageoient par curiosité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois si accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisément;

et, comme on éblouit d'ordinaire par la dépense, nous jetâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençâmes à donnèr aux dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille et beaucoup plus jeune. Je voulus savoir qui elle étoit; j'appris qu'elle se nommoit Violante, et qu'elle avoit épousé un cavalier qui, déja las de ses caresses, couroit après celles d'une courtisane qu'il aimoit. Je n'eus pas besoin qu'on m'en dît davantage pour me déterminer à établir Violante dame souveraine de mes pensées.

Elle ne tarda guère à s'apercevoir de sa conquête. Je commençai à suivre par-tout ses pas, et à faire cent folies pour lui persuader que je ne demandois pas mieux que de la consoler des infidélités de son époux. La belle fit là-dessus ses réflexions, qui furent telles que j'eus enfin le plaisir de connoître que mes intentions étoient approuvées. Je reçus d'elle un billet en réponse de plusieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui sont d'une si grande commodité en Espagne et en Italie. La dame me mandoit que son mari soupoit tous les soirs chez sa maîtresse, et ne revenoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela signifioit. Dès la même nuit j'allai sous les fenêtres de Violante, et je liai avec elle une conversation des plus tendres. Avant que de nous séparer, nous convînmes que toutes les nuits, à pareille heure, nous pourrions nous entretenir de la même manière, sans préjudice de tous les autres

actes de galanterie qu'il nous seroit permis d'exercer le jour.

Jusque-là don Baltazar (ainsi se nommoit l'époux de Violante) en avoit été quitte à bon marché; mais je voulois aimer physiquement, et je me rendis un soir sous les fenêtres de la dame, dans le dessein de lui dire que je ne pouvois plus vivre si je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour; ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivois, je vis venir dans la rue un homme qui sembloit m'observer. En effet, c'étoit le mari, qui revenoit de chez sa courtisane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et qui, remarquant un cavalier près de sa maison, au lieu d'y entrer, se promenoit dans la rue. J'y demeurai quelque temps incertain de ce que je devois faire. Enfin, je pris le parti d'aborder don Baltazar, que je ne connoissois point et dont je n'étois pas connu. Seigneur cavalier, lui dis-je, laissez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit; j'aurai une autre fois la même complaisance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même prière. Je suis amoureux d'une fille que son frère fait soigneusement garder, et qui demeure à vingt pas d'ici. Je souhaiterois qu'il n'y eût personne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous satisfaire tous deux sans nous incommoder; car, ajoutai-je en lui montrant sa propre maison, la dame que je sers loge là. Il faut même que nous nous secourions, si l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y consens, repartit-il; je vais à

mon rendez-vous, et nous nous épaulerons s'il en est besoin. A ces mots, il me quitta, mais c'étoit pour mieux m'observer; ce que l'obscurité de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi, je m'approchai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bientôt, et nous commençâmes à nous entretenir. Je ne manquai pas de presser ma reine de m'accorder un entretien secret dans quelque endroit particulier. Elle résista un peu à mes instances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois; puis me jetant un billet qu'elle tira de sa poche: Tenez, me dit-elle, vous trouverez dans cette lettre la promesse d'une chose dont vous m'importunez tant. Ensuite elle se retira, parceque l'heure à laquelle son mari revenoit ordinairement approchoit. Je serrai le billet, et je m'avançai vers le lieu où don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux, qui s'étoit fort bien aperçu que j'en voulois à sa femme, vint au-devant de moi, et me dit: Hé bien, seigneur cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune? J'ai sujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait? l'amour vous a-t-il favorisé? Hélas! non, repartit-il: le maudit frère de la beauté que j'aime est de retour d'une maison de campagne, d'où nous avions cru qu'il ne reviendroit que demain. Ce contre-temps m'a sevré du plaisir dont je m'étois flatté.

Nous nous fîmes, don Baltazar et moi, des protestations d'amitié; et nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce

cavalier, après que nous nous fûmes séparés, entra chez lui, et ne fit nullement connoître à Violante qu'il sût de ses nouvelles. Il se trouva le jour suivant dans la grande place; j'y arrivai un moment après lui. Nous nous saluâmes avec des démonstrations d'amitié, aussi perfides d'un côté que sincères de l'autre. Ensuite l'artificieux don Baltazar me fit une fausse confidence de son intrigue avec la dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta là-dessus une longue fable qu'il avoit composée, et tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoissance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piége; j'avouai tout avec la plus grande franchise du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle, et je lus ces paroles qu'il contenoit: *J'irai demain dîner chez dona Inès. Vous savez où elle demeure. C'est dans la maison de cette fidèle amie que je prétends avoir un tête-à-tête avec vous. Je ne puis vous refuser plus long-temps cette faveur que vous me paroissez mériter.*

Voilà, dit don Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laissoit pas, en parlant de la sorte, d'être un peu déconcerté; mais il déroba facilement à mes yeux son trouble et son embarras. J'étois si plein de mes espérances, que je ne me mettois guère en peine d'observer mon confident, qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'aperçusse enfin de son agitation. Il courut avertir son beau-frère de cette aventure. J'ignore

ce qui se passa entre eux; je sais seulement que don Baltazar vint frapper à la porte de dona Inès dans le temps que j'étois chez cette dame avec Violante. Nous sûmes que c'étoit lui, et je me sauvai par une porte de derrière avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus disparu, les femmes, que l'arrivée imprévue de ce mari avoit un peu troublées, se rassurèrent, et le reçurent avec tant d'effronterie, qu'il se douta bien qu'on m'avoit caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à dona Inès et à sa femme; c'est une chose qui n'est pas venue à ma connoissance.

Cependant, sans soupçonner encore que je fusse la dupe de don Baltazar, je sortis en le maudissant, et je retournai à la grande place, où j'avois donné rendez-vous à Lamela. Je ne l'y trouvai point. Il avoit aussi ses petites affaires, et le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai. Il me joignit, et me demanda en riant des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma nymphe chez dona Inès. Je ne sais, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaisirs se plaît à les traverser; mais tandis que, seul avec ma dame, je la pressois de faire mon bonheur, son mari, que le ciel confonde, est venu frapper à la porte de la maison. Il a fallu promptement songer à me retirer. Je suis sorti par une porte de derrière, en donnant à tous les diables le fâcheux qui rompoit toutes mes mesures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria don Baltazar, qui sentoit une secréte joie de

voir ma peine. Voilà un impertinent mari : je vous conseille de ne lui point faire de quartier. Oh! je suivrai vos conseils, lui répliquai-je, et je puis vous assurer que son honneur passera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour si peu de chose; que je ne manque pas de me rendre sous ses fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire; qu'elle est résolue à me faire entrer chez elle, mais qu'à tout hasard j'aie la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de surprise. Que cette dame est prudente! dit-il. Je m'offre à vous accompagner. Ah! mon cher ami, m'écriai-je tout transporté de joie, et jetant mes bras au cou de don Baltazar, que je vous ai d'obligation! Je ferai plus, reprit-il; je connois un jeune homme qui est un César : il sera de la partie, et vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne savois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de son zéle. Enfin, j'acceptai les secours qu'il m'offroit; et, nous donnant rendez-vous sous le balcon de Violante, à l'entrée de la nuit, nous nous séparâmes. Il alla trouver son beau-frère, qui étoit le César en question; et moi je me promenai jusqu'au soir avec Lamela, qui, bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle don Baltazar entroit dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baissée dans le panneau. Je conviens que cela n'étoit guère pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit temps

de me présenter devant les fenêtres de Violante, Ambroise et moi nous y parûmes armés de bonnes rapières. Nous y trouvâmes le mari de ma dame avec un autre homme; ils nous attendoient de pied ferme. Don Baltazar m'aborda, et, me montrant son beau-frère, il me dit: Seigneur, voici le cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduisez-vous chez votre maîtresse, et qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Après quelques compliments de part et d'autre, je frappai à la porte de Violante. Une espèce de duègne vint ouvrir. J'entrai; et, sans prendre garde à ce qui se passoit derrière moi, je m'avançai dans une salle où étoit cette dame. Pendant que je la saluois, les deux traîtres qui m'avoient suivi dans la maison, et qui en avoient fermé la porte si brusquement après eux, qu'Ambroise étoit resté dans la rue, se découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargèrent tous deux en même temps; mais je leur fis voir du pays. Je les occupai l'un et l'autre de manière qu'ils se repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voie plus sûre pour se venger. Je perçai l'époux. Son beau-frère, le voyant hors de combat, gagna la porte, que la duègne et Violante avoient ouverte pour se sauver tandis que nous nous battions. Je le poursuivis jusque dans la rue, où je rejoignis Lamela, qui, n'ayant pu tirer un seul mot des femmes qu'il avoit vues fuir, ne savoit précisément ce qu'il devoit juger

du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous prîmes ce que nous avions de meilleur; et, montant sur nos mules, nous sortîmes de la ville sans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des suites, et qu'on feroit dans Toléde des perquisitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie où, quelque temps après nous, il arriva un marchand de Toléde qui alloit à Ségorbe. Nous soupâmes avec lui. Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante; et il étoit si éloigné de nous soupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toutes sortes de questions. Messieurs, nous dit-il, comme je partois ce matin, j'ai appris ce triste événement. On cherchoit par-tout Violante; et l'on m'a dit que le corrégidor, qui est parent de don Baltazar, a résolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je sais.

Je ne fus guère alarmé des recherches du corrégidor de Toléde. Cependant je formai la résolution de sortir promptement de la Castille nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avoueroit tout, et que, sur le portrait qu'elle feroit de ma personne à la justice, on mettroit des gens à mes trousses. Cela fut cause que dès le jour suivant nous évitâmes le grand chemin par précaution. Heureusement Lamela connoissoit les trois quarts de l'Espagne, et savoit par quels détours nous pouvions sûrement

nous rendre en Aragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui sont devant cette ville; et, par des sentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un ermitage. Effectivement, c'étoit celui où vous êtes venus hier au soir me demander un asile.

Pendant que j'en considérois les environs, qui offroient à ma vue un paysage des plus charmants, mon compagnon me dit: Il y a six ans que je passai par ici. Dans ce temps-là, cette grotte servoit de retraite à un vieil ermite qui me reçut charitablement. Il me fit part de ses provisions. Je me souviens que c'étoit un saint homme, et qu'il me tint des discours qui pensèrent me détacher du monde. Il vit peut-être encore; je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroise descendit de dessus sa mule, et entra dans l'ermitage. Il y demeura quelques moments; puis il revint, et m'appelant: Venez, me dit-il, don Raphaël, venez voir une chose très touchante. Je mis aussitôt pied à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, et je suivis Lamela dans la grotte, où j'aperçus sur un grabat un vieil anachorète tout étendu, pâle et mourant. Une barbe blanche et fort épaisse lui couvroit l'estomac, et l'on voyoit dans ses mains jointes un grand rosaire entrelacé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux que la mort déja commençoit à fermer; et, après nous avoir

envisagés un instant : *Qui que vous soyez*, nous dit-il, *mes frères*, *profitez du spectacle qui se présente à vos regards. J'ai passé quarante années dans le monde*, *et soixante dans cette solitude. Ah! qu'en ce moment le temps que j'ai donné à mes plaisirs me paroît long*, *et qu'au contraire celui que j'ai consacré à la pénitence me semble court! Hélas! je crains que les austérités de frère Juan n'aient pas assez expié les péchés du licencié don Juan de Solis.*

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces sortes d'objets font toujours quelque impression sur les plus grands libertins mêmes; mais nous n'en fûmes pas long-temps touchés. Nous oubliâmes bientôt ce qu'il venoit de nous dire, et nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'ermitage, ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles consistant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frère Juan n'étoit pas seulement mal meublé, il avoit encore une très mauvaise cuisine. Nous ne trouvâmes chez lui, pour toutes provisions, que des noisettes et quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du saint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ses gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure solitaire contenoit, tout ce que nous considérions, nous faisoit regarder ce bon anachorète comme un saint. Une chose seule nous choqua : nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre qu'il avoit mis sur

une table, et par lequel il prioit la personne qui liroit ce billet de porter son rosaire et ses sandales à l'évêque de Cuença. Nous ne savions dans quel esprit ce nouveau père du désert pouvoit avoir envie de faire un pareil présent à son évêque : cela nous sembloit blesser l'humilité, et nous paroissoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être aussi n'y avoit-il là-dedans que de la simplicité ; c'est ce que je ne déciderai point[1].

En nous entretenant là-dessus, il vint une idée assez plaisante à Lamela. Demeurons, me dit-il, dans cet ermitage. Déguisons-nous en ermites. Enterrons le frère Juan. Vous passerez pour lui ; et moi, sous le nom de frère Antoine, j'irai quêter dans les villes et les bourgs voisins. Outre que nous serons à couvert des perquisitions du corrégidor, car je ne pense pas qu'on s'avise de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connoissances que nous pourrons entretenir. J'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raisons qu'Ambroise me disoit que par fantaisie, et comme pour jouer un rôle dans une pièce de théâtre. Nous fîmes une fosse à trente ou quarante pas de la grotte, et nous y enterrâmes modestement le vieil anachoréte, après l'avoir dépouillé de ses habits, c'est-à-dire d'une simple robe que nouoit par le milieu une ceinture de

[1] Dans le premier plan de l'auteur, *les sandales du frère Juan* devoient contenir ses Mémoires cousus dans les doubles semelles. Idée piquante et canevas que Le Sage gardoit pour un autre roman, mais qu'il a laissés à remplir.

cuir. Nous lui coupâmes aussi la barbe pour m'en faire une postiche; et enfin, après ses funérailles, nous prîmes possession de l'ermitage.

Nous fîmes fort mauvaise chère le premier jour, il nous fallut vivre des provisions du défunt; mais le lendemain, avant le lever de l'aurore, Lamela se mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, et le soir il revint chargé de vivres et d'autres choses qu'il avoit achetées. Il en apporta tout ce qui étoit nécessaire pour nous travestir. Il se fit lui-même une robe de bure et une petite barbe rousse de crin de cheval, qu'il s'attacha si artistement aux oreilles, qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il tressa aussi la barbe du frère Juan; il me l'appliqua, et mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice. On peut dire que rien ne manquoit à notre déguisement. Nous nous trouvions l'un et l'autre si plaisamment équipés, que nous ne pouvions sans rire nous regarder sous ces habits, qui véritablement ne nous convenoient guère. Avec la robe du frère Juan, j'avois son rosaire et ses sandales, dont je ne me fis pas un scrupule de priver l'évêque de Cuença.

Il y avoit déja trois jours que nous étions dans l'ermitage, sans y avoir vu paroître personne; mais le quatrième il entra dans la grotte deux paysans. Ils apportoient du pain, du fromage et des ognons au défunt, qu'ils croyoient encore vivant. Je me jetai sur notre grabat dès que je les aperçus, et il

ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point assez pour pouvoir bien distinguer mes traits, j'imitai le mieux que je pus le son de la voix du frère Juan, dont j'avois entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun soupçon de cette supercherie. Ils parurent seulement étonnés de rencontrer là un autre ermite; mais Lamela, remarquant leur surprise, leur dit d'un air hypocrite : Mes frères, ne soyez pas surpris de me voir dans cette solitude. J'ai quitté un ermitage que j'avois en Aragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable et discret frère Juan, qui, dans l'extrême vieillesse où il est, a besoin d'un camarade qui puisse pourvoir à ses besoins. Les paysans donnèrent à la charité d'Ambroise des louanges infinies, et témoignèrent qu'ils étoient bien aises de pouvoir se vanter d'avoir deux saints personnages dans leur contrée.

Lamela, chargé d'une grande besace qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la première fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'est éloignée de l'ermitage que d'une petite lieue. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature, et l'art de le faire valoir, qu'il possède au suprême degré, il ne manqua pas d'exciter les personnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit sa besace de leurs libéralités. Monsieur Ambroise, lui dis-je à son retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les ames chrétiennes. Vive Dieu! l'on diroit que vous avez été frère quêteur chez les capucins. J'ai

fait bien autre chose que remplir mon bissac, me répondit-il. Vous saurez que j'ai déterré certaine nymphe appelée Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée : elle s'est mise comme nous dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres béates qui édifient le monde en public, et mènent une vie scandaleuse en particulier. Elle ne me reconnoissoit pas d'abord. Comment donc ! lui ai-je dit, madame Barbe, est-il possible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis, votre serviteur Ambroise? Par ma foi, seigneur de Lamela, s'est-elle écriée, je ne me serois jamais attendue à vous revoir sous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu ermite? C'est ce que je ne puis vous raconter présentement, lui ai-je reparti. Le détail est un peu long, mais je viendrai demain au soir satisfaire votre curiosité. De plus, je vous amènerai le frère Juan, mon compagnon. Le frère Juan, a-t-elle interrompu, ce bon ermite qui a un ermitage auprès de cette ville? Vous n'y pensez pas ; on dit qu'il a plus de cent ans. Il est vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là; mais il est bien rajeuni depuis quelques jours. Il n'est pas plus vieux que moi. Eh bien ! qu'il vienne avec vous, a répliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du mystère là-dessous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces bigotes, qui, pour nous mieux recevoir, avoient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes et nos habits d'ana-

chorétes, et sans façon nous fîmes connoître à ces princesses qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reste de franchise avec nous, elles nous montrèrent de quoi sont capables de fausses dévotes quand elles bannissent la grimace. Nous passâmes presque toute la nuit à table, et nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou, pour mieux dire, nous fîmes la même chose pendant trois mois, et nous mangeâmes avec ces créatures plus des deux tiers de nos espéces. Mais un jaloux qui a tout découvert en a informé la justice, qui doit aujourd'hui se transporter à l'ermitage pour se saisir de nos personnes. Hier Ambroise, en quêtant à Cuença, rencontra une de nos béates, qui lui donna un billet, et lui dit: Une femme de mes amies m'écrit cette lettre, que j'allois vous envoyer par un homme exprès. Montrez-la au frère Juan, et prenez vos mesures làdessus. C'est ce billet, messieurs, que Lamela m'a mis entre les mains devant vous, et qui nous a si brusquement fait quitter notre demeure solitaire.

CHAPITRE II.

Du conseil que don Raphaël et ses auditeurs tinrent ensemble, et de l'aventure qui leur arriva lorsqu'ils voulurent sortir du bois.

Quand don Raphaël eut achevé de conter son histoire, dont le récit me parut un peu long, don Alphonse, par politesse, lui témoigna qu'elle l'avoit fort diverti [1]. Après cela le seigneur Ambroise prit la parole, et l'adressant au compagnon de ses exploits: Don Raphaël, lui dit-il, songez que le soleil se couche. Il seroit à propos, ce me semble, de délibérer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade; il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Lamela, je suis d'avis que nous nous remettions en chemin sans perdre de temps, que nous gagnions Requena cette nuit, et que demain nous entrions dans le royaume de Valence, où nous donnerons l'essor à notre industrie. Je pressens que nous y ferons de bons coups.

[1] Le Sage a craint ici l'écueil de se louer lui-même. Il fait dire à Gil Blas qu'il a trouvé l'histoire de don Raphaël *un peu longue;* et ce n'est que *par politesse* que don Alphonse lui témoigne que ce même récit lui a paru *divertissant.* Ainsi l'auteur va au-devant d'une objection naturelle, et adoucit autant qu'il peut l'éloge légitime qui doit la réfuter.

Son confrère, qui croyoit là-dessus ses pressentiments infaillibles, se rangea de son opinion. Pour don Alphonse et moi, comme nous nous laissions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes sans rien dire le résultat de la conférence.

Il fut donc résolu que nous prendrions la route de Requena, et nous commençâmes à nous y disposer. Nous fîmes un repas semblable à celui du matin; puis nous chargeâmes le cheval de l'outre et du reste de nos provisions. Ensuite, la nuit qui survint nous prêtant l'obscurité dont nous avions besoin pour marcher sûrement, nous voulûmes sortir du bois; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumière qui nous donna beaucoup à penser. Que signifie cela? dit don Raphaël; ne seroit-ce point les furets de la justice de Cuença qu'on auroit mis sur nos traces, et qui, nous sentant dans cette forêt, nous y viendroient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroise; ce sont plutôt des voyageurs. La nuit les aura surpris, et ils seront entrés dans ce bois pour y attendre le jour. Mais, ajouta-t-il, je puis me tromper; je vais reconnoître ce que c'est. Demeurez ici tous trois; je serai de retour dans un moment. A ces mots il s'avance vers la lumière, qui n'étoit pas fort éloignée; il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles et les branches qui s'opposent à son passage, et regarde avec toute l'attention que la chose lui paroît mériter. Il vit sur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûloit dans une motte de terre, quatre hommes assis

qui achevoient de manger un pâté et de vider une assez grosse outre qu'ils baisoient à la ronde. Il aperçut encore à quelques pas d'eux une femme et un cavalier attachés à des arbres, et un peu plus loin une chaise roulante avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que les hommes assis devoient être des voleurs; et les discours qu'il leur entendit tenir lui firent connoître qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. Les quatre brigands faisoient voir une égale envie de posséder la dame qui étoit tombée entre leurs mains, et ils parloient de la tirer au sort. Lamela, instruit de ce que c'étoit, vint nous rejoindre, et nous fit un fidèle rapport de tout ce qu'il avoit vu et entendu.

Messieurs, dit alors don Alphonse, cette dame et ce cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres sont peut-être des personnes de la première qualité. Souffrirons-nous que des brigands les fassent servir de victimes à leur barbarie et à leur brutalité? Croyez-moi, chargeons ces bandits; qu'ils tombent sous nos coups. J'y consens, dit don Raphaël. Je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise, de son côté, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entreprise si louable, et dont il prévoyoit, disoit-il, que nous serions bien payés. J'ose dire aussi qu'en cette occasion le péril ne m'épouvanta point, et que jamais aucun chevalier errant ne se montra plus prompt au service des demoiselles. Mais, pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand; car,

Lamela nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, et nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, et faisoient un bruit qui nous aidoit à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes avant qu'ils nous découvrissent; puis, tirant sur eux à bout portant, nous les étendîmes tous sur la place.

Pendant cette expédition la chandelle s'éteignit, de sorte que nous demeurâmes dans l'obscurité. Nous ne laissâmes pas toutefois de délier l'homme et la femme, que la crainte tenoit saisis à un point qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il est vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les rassurâmes en leur disant que nous allions les conduire jusqu'à une hôtellerie qu'Ambroise soutenoit être à une demi-lieue de là, et qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les précautions nécessaires pour se rendre sûrement où ils avoient affaire. Après cette assurance, dont ils parurent très satisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, et les tirâmes hors du bois en tenant la bride de leurs mules. Nos anachorètes visitèrent ensuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre

le cheval de don Alphonse. Nous prîmes aussi ceux des voleurs, que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Puis, emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le frère Antoine, qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde étoit déja couché dans la maison. L'hôte et l'hôtesse se levèrent à la hâte, et ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paroissoit devoir faire chez eux beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonse et l'illustre fils de Lucinde donnèrent la main au cavalier et à la dame pour les aider à descendre de la chaise; ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit bien des compliments, et nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous apprîmes que c'étoit le comte de Polan lui-même et sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne sauroit dire quelle fut la surprise de cette dame, non plus que celle de don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle manière les voleurs l'avoient attaqué, et comment ils s'étoient saisis de sa fille et de lui après avoir tué son postillon, un page, et un valet de chambre. Il finit en nous disant

qu'il sentoit vivement l'obligation qu'il nous avoit, et que si nous voulions l'aller trouver à Tolède, où il seroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnoissant.

La fille de ce seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance; et comme nous jugeâmes, Raphaël et moi, que nous ferions plaisir à don Alphonse si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes en amusant le comte de Polan. Belle Séraphine, dit tout bas don Alphonse à la dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Eh quoi! lui répondit-elle en soupirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie et l'honneur! c'est à vous que nous sommes, mon père et moi, si redevables! Ah! don Alphonse, pourquoi avez-vous tué mon frère! Elle ne lui en dit pas davantage; mais il comprit assez, par ces paroles et par le ton dont elles furent prononcées, que, s'il aimoit éperdument Séraphine, il n'en étoit guère moins aimé[1].

[1] Ce livre V finit d'une manière intéressante, et qui fait desirer la suite de l'histoire. On ne sauroit porter plus loin l'habileté du narrateur et l'art du romancier.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE VI.

CHAPITRE I.

De ce que Gil Blas et ses compagnons firent après avoir quitté le comte de Polan ; du projet important qu'Ambroise forma, et de quelle manière il fut exécuté.

Le comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier et à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnoissance, appela l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre sûrement à Tunis, où il avoit dessein d'aller. Nous laissâmes ce seigneur prendre ses mesures là-dessus. Nous sortimes ensuite de l'hôtellerie, et suivîmes la route qu'il plut à Lamela de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous surprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce bourg et Requena. Nous y passâmes la journée à nous reposer et à compter nos finances, que l'argent des voleurs avoit fort augmentées ; car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cents pistoles en toutes sortes d'espéces. Nous nous remimes en marche au commencement de la nuit, et le lendemain matin nous entrâmes dans le royaume de Valence. Nous nous

retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, et nous arrivâmes à un endroit où couloit un ruisseau d'une onde cristalline qui alloit joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtoient, et l'herbe que le lieu fournissoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette résolution. Nous n'eûmes donc garde de passer outre.

Nous mîmes là pied à terre, et nous nous disposâmes à passer la journée fort agréablement; mais, lorsque nous voulûmes déjeuner, nous nous aperçûmes qu'il nous restoit très peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, et notre outre étoit devenue un corps sans ame. Messieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites ne plaisent guère sans Bacchus et sans Cérès. Je suis d'avis que nous renouvelions aujourd'hui nos provisions. Je vais pour cet effet à Xelva. C'est une assez belle ville qui n'est qu'à deux petites lieues d'ici. J'aurai bientôt fait ce voyage. En parlant de cette sorte il chargea un cheval de l'outre et de la besace, monta dessus, et sortit du bois avec une vitesse qui promettoit un prompt retour.

Nous avions tout lieu de l'espérer, et nous attendions de moment en moment Lamela: cependant il ne revint pas sitôt. Plus de la moitié du jour s'écoula; la nuit même déja s'apprêtoit à couvrir les arbres de ses ailes noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur, dont le retardement commençoit à nous

donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choses dont il revint chargé. Il apportoit non seulement l'outre pleine d'un vin excellent, et la besace remplie de pain et de toutes sortes de gibier rôti; il y avoit encore sur son cheval un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en aperçut, et nous dit en souriant: Messieurs, vous considérez ces hardes avec surprise, et je vous le pardonne; vous ne savez pas pourquoi je viens de les acheter à Xelva. Je le donnerois à deviner à don Raphaël et à toute la terre ensemble. En disant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous considérions en gros. Il nous fit voir un manteau et une robe noire fort longue, deux pourpoints avec leurs hauts-de-chausses; une de ces écritoires composées de deux pièces liées par un cordon, et dont le cornet est séparé de l'étui, où l'on met les plumes; une main de beau papier blanc; un cadenas avec un gros cachet et de la cire verte; et, lorsqu'il nous eut enfin exhibé toutes ses emplettes, don Raphaël lui dit en plaisantant: Vive Dieu! monsieur Ambroise, il faut avouer que vous avez fait là un bon achat. Quel usage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire? Un admirable, répondit Lamela. Toutes ces choses ne m'ont coûté que dix doublons[1], et je suis persuadé que nous en retirerons plus de cinq cents; comptez là-dessus. Je ne suis pas homme à me charger de

[1] *Doublon*, monnoie d'Espagne, double pistole.

nippes inutiles; et, pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un sot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé, un projet qui sans contredit est un des plus ingénieux que puisse concevoir l'esprit humain. Vous en allez juger; je suis sûr que je vais vous ravir en vous l'apprenant. Écoutez-moi.

Après avoir fait ma provision de pain, poursuivit-il, je suis entré chez un rôtisseur, où j'ai ordonné qu'on mît à la broche six perdrix, autant de poulets et de lapereaux. Tandis que ces viandes cuisent, il arrive un homme en colère, et qui, se plaignant hautement des manières d'un marchand de la ville à son égard, dit au rôtisseur: Par saint Jacques[1]! Samuel Simon[2] est le marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de six aunes de drap; cependant il sait bien que je suis un artisan solvable, et qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez-vous pas cet animal? Il vend volontiers à crédit aux hommes de qualité. Il aime mieux hasarder avec eux que d'obliger un honnête bourgeois sans rien risquer. Quelle manie! le maudit Juif! puisse-t-il y être attrapé! Mes souhaits seront accomplis quelque jour; il y a bien des marchands qui m'en répondroient.

[1] *Saint Jacques* est un saint révéré en Espagne, où l'on croit même avoir le corps de cet apôtre dans l'église de Compostelle.

[2] *Samuel Simon;* ces deux noms sont choisis à dessein dans le vieux Testament.

En entendant parler ainsi cet artisan, qui a dit beaucoup d'autres choses encore, il me prit fantaisie de le venger et de jouer un tour à Samuel Simon. Mon ami, dis-je à l'homme qui se plaignoit de ce marchand, de quel caractère est ce personnage dont vous parlez? D'un très mauvais caractère, répondit-il brusquement. Je vous le donne pour un usurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte le maintien d'un homme d'honneur. C'est un Juif qui s'est fait catholique: mais, dans le fond de l'ame, il est encore Juif comme Pilate[1], car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

J'ai prêté une oreille attentive à tous les discours de l'artisan, et je ne manquai pas, au sortir de chez le rôtisseur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personne me l'enseigne, on me la montre. Je parcours des yeux sa boutique, j'examine tout; et mon imagination, prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digère, et qui me paroît digne du valet du seigneur Gil Blas. Je vais à la friperie, où j'achéte ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'inquisiteur, l'autre pour représenter

[1] *Juif comme Pilate!* méprise naturelle à un homme du peuple qui prend Pilate pour un Juif, à cause du rôle qu'il joue dans la Passion et dans le Symbole. Owen se plaint, dans une épigramme, de ce que ce malheureux gouverneur de la Judée est le plus connu des Romains.

Qu'est-ce qu'un nom dont on se flatte?
De tous ces grands Romains quel est le plus fameux?
Est-ce Caton, César, ou tel homme comme eux?
Point du tout, c'est Ponce Pilate.

un greffier, et le troisième enfin pour faire le personnage d'un alguazil. Voilà ce que j'ai fait, messieurs, ajouta-t-il, et ce qui a un peu retardé mon arrivée.

Ah! mon cher Ambroise, interrompit en cet endroit don Raphaël tout transporté de joie, la merveilleuse idée! le beau plan! Je suis jaloux de l'invention. Je donnerois volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'esprit si heureux. Oui, Lamela, poursuivit-il, je vois, mon ami, toute la richesse de ton dessein, et l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as besoin de deux bons acteurs qui te secondent; ils sont tout trouvés. Tu as un air de béat, tu feras fort bien l'inquisiteur; moi, je représenterai le greffier; et le seigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle de l'alguazil. Voilà, continua-t-il, les personnages distribués; demain nous jouerons la pièce, et je réponds du succès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-temps qui confondent les desseins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très confusément le projet que don Raphaël trouvoit si beau; mais on me mit au fait en soupant, et le tour me parut ingénieux[1]. Après avoir expédié une partie du gibier et

[1] Don Raphaël a l'air d'être jaloux de l'*effort d'esprit* que suppose la *merveilleuse idée* et le *beau plan* conçu par Ambroise de Lamela. Gil Blas a peine à le comprendre. *On le met au fait en soupant;* et, après l'explication, *le tour* lui semble *ingénieux!* Voilà le vrai danger de la mauvaise compagnie, où les traits les plus malhonnêtes ont un vernis de bonne grace, et passent pour des

fait à notre outre de copieuses saignées, nous nous étendîmes sur l'herbe, et nous fûmes bientôt endormis. Mais notre sommeil ne fut pas de longue durée, et l'impitoyable Ambroise l'interrompit une heure après. Debout! debout! s'écria-t-il avant le jour; des gens qui ont une grande entreprise à exécuter ne doivent pas être paresseux. Malepeste, monsieur l'inquisiteur, lui dit don Raphaël en se réveillant en sursaut, que vous êtes alerte! Cela ne vaut pas le diable pour M. Samuel Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela. Je vous dirai de plus, ajouta-t-il en riant, que j'ai rêvé cette nuit que je lui arrachois des poils de la barbe. N'est-ce pas là un vilain songe pour lui, monsieur le greffier? Ces plaisanteries furent suivies de mille autres, qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeunâmes gaiement, et nous nous disposâmes ensuite à faire nos personnages. Ambroise se revêtit de la longue robe et du manteau, en sorte qu'il avoit tout l'air d'un commissaire du saint-office. Nous nous habillâmes aussi, don Raphaël et moi; de façon que nous ne ressemblions point mal aux greffiers et aux alguazils. Nous employâmes bien du temps à nous déguiser; et il étoit plus de deux heures après midi lorsque nous sortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressoit, et que nous ne de-

gentillesses: ce qu'Ambroise lui-même avoit annoncé franchement comme une *fourberie* finit par ne paroître qu'une espièglerie agréable, une *comédie* à jouer, et dont la seule idée met tout le monde en *belle humeur*.

vions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous n'allâmes qu'au petit pas, et nous nous arrêtâmes même aux portes de la ville pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laissâmes nos chevaux dans cet endroit sous la garde de don Alphonse, qui se sut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroise et moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeuroit à deux pas de sa maison. M. l'inquisiteur marchoit le premier. Il entre, et dit gravement à l'hôte: Maître, je voudrois vous parler en particulier; j'ai à vous communiquer une affaire qui regarde le service de l'inquisition, et qui par conséquent est très importante. L'hôte nous mena dans une salle, où Lamela, le voyant seul avec nous, lui dit: Je suis commissaire du saint-office. A ces paroles le cabaretier pâlit, et répondit d'une voix tremblante qu'il ne croyoit pas avoir donné sujet à la sainte inquisition de se plaindre de lui. Aussi, reprit Ambroise d'un air doux, ne songe-t-elle point à vous faire de la peine. A Dieu ne plaise que, trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence! Elle est sévère, mais toujours juste; en un mot, pour éprouver ses châtiments, il faut les avoir mérités. Ce n'est donc pas vous qui m'amenez à Xelva, c'est un certain marchand qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait de lui et de sa conduite un très mauvais rapport. Il est, dit-on, toujours Juif, et il n'a embrassé le christianisme que par des motifs

purement humains[1]. Je vous ordonne, de la part du saint-office, de me dire ce que vous savez de cet homme-là. Gardez-vous, comme son voisin, et peut-être son ami, de vouloir l'excuser; car, je vous le déclare, si j'aperçois dans votre témoignage le moindre ménagement pour lui, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, poursuivit-il en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

M. le greffier, qui déja tenoit à la main son papier et son écritoire, s'assit à une table, et se prépara de l'air du monde le plus sérieux à écrire la déposition de l'hôte, qui de son côté protesta qu'il ne trahiroit point la vérité. Cela étant, lui dit le commissaire inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à mes questions; je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les églises? C'est à quoi je n'ai pas pris garde, répondit le cabaretier; je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'église. Bon, s'écria l'inquisiteur,

[1] Les Juifs ont été de tout temps rançonnés, ou bannis, ou persécutés en Europe; mais la prévention contre eux n'a été nulle part plus forte qu'en Espagne. On les y a forcés de se faire chrétiens malgré leur répugnance à l'égard des chrétiens, qu'ils appellent nazaréens, et contre lesquels on prétend qu'ils se font un devoir de proférer journellement des imprécations horribles. Ces accusations ont été répétées dans un grand nombre de volumes. Saint Jérôme rapporte que les Juifs, de son temps, anathématisoient les chrétiens trois fois par jour, *in omnibus synagogis.* Le soupçon de judaïser est donc un crime irrémissible aux yeux de l'inquisition, et c'est là-dessus que se fonde le projet qu'on va voir exécuté par les héros dont Gil Blas est l'alguazil.

écrivez qu'on ne le voit jamais dans les églises. Je ne dis pas cela, monsieur, répliqua l'hôte; je dis seulement que je ne l'y ai point vu. Il peut être dans une église où je serai, sans que je l'aperçoive. Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excuser Samuel Simon; je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, et pas un mot en sa faveur. Sur ce pied-là, seigneur licencié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma déposition. Je ne connois point le marchand dont il s'agit, je n'en puis dire ni bien ni mal; mais, si vous voulez savoir comment il vit dans son domestique, je vais faire venir ici Gaspard, son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ses amis: je puis vous assurer qu'il a une bonne langue; il babillera tant que vous voudrez, il vous dira toute la vie de son maître, et donnera, sur ma parole, de l'occupation à votre greffier.

J'aime votre franchise, dit alors Ambroise; et c'est témoigner du zèle pour le saint-office que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'inquisition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous parlez: mais faites les choses discrétement; que son maître ne se doute point de ce qui se passe. Le cabaretier s'acquitta de sa commission avec beaucoup de secret et de diligence. Il amena le garçon marchand. C'étoit effectivement un jeune homme des plus babillards, et tel qu'il nous le falloit. Soyez le bienvenu,

mon enfant, lui dit Lamela. Vous voyez en moi un inquisiteur nommé par le saint-office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui; par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui quand je vous l'ordonnerai de la part de la sainte inquisition. Seigneur licencié, répondit le garçon marchand, vous ne pouviez vous adresser à un homme plus disposé à vous instruire de ce que vous voulez savoir; je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du saint-office. Si l'on mettoit mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargneroit point; ainsi je ne le ménagerai pas non plus, et je vous dirai premièrement que c'est un sournois dont il est impossible de démêler les secrets sentiments; un homme qui affecte tous les dehors d'un saint personnage, et qui dans le fond n'est nullement vertueux. Il va tous les soirs chez une petite grisette... Je suis bien aise d'apprendre cela, interrompit Ambroise; et je vois, par ce que vous me dites, que c'est un homme de mauvaises mœurs: mais répondez précisément aux questions que je vais vous faire. C'est particulièrement sur la religion que je suis chargé de savoir quels sont ses sentiments. Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maison? Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien, reprit

M. l'inquisiteur; écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange sans doute quelquefois de l'agneau? Oui, quelquefois, repartit le garçon; nous en avons, par exemple, mangé un aux dernières fêtes de Pâques. L'époque est heureuse, s'écria le commissaire; écrivez, greffier, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, et il me paroît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, poursuivit Lamela, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfants. Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête et les flatte. Écrivez, greffier, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui les enfants des chrétiens pour les égorger[1]. L'aimable prosélyte! Oh! oh! monsieur Simon, vous aurez affaire au saint-office sur ma parole! Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout;

[1] Plusieurs auteurs chargent les Juifs d'immoler quelquefois de petits enfants des chrétiens; d'autres ont soutenu que c'étoit une calomnie fondée uniquement sur une équivoque de mots. Wagenseil observe en effet que le mot hébreu *dam* signifie à-la-fois et le sang et l'argent, et qu'on sait très bien que les Juifs sont singulièrement avides de ce *dam* ou *sang* des chrétiens. Dans Dion Cassius, on voit que sous Trajan les Juifs sacrifioient et mangeoient même des chrétiens. Les hommes de toutes les sectes ont été bien féroces, et ils ont le même reproche à se faire les uns aux autres.

achevez de faire connoître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes et aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que dans la semaine vous le voyez un jour dans une inaction totale? Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, et qu'il y demeure très long-temps. Eh! nous y voilà, s'écria le commissaire; il fait le sabbat, ou je ne suis pas inquisiteur. Marquez, greffier, marquez qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat. Ah! l'abominable homme! Il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem? Fort souvent, repartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juifs, et de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem. Justement, reprit Ambroise, ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier: écrivez, en gros caractères, que Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, et qu'il médite jour et nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas savoir davantage, et il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffiroit pour faire brûler toute une juiverie[1].

Après que monsieur le commissaire du saint-office eut interrogé de cette sorte le garçon marchand, il

[1] Quartier où demeurent les Juifs dans les villes où ils habitent des quartiers séparés. Il y a encore des villes où l'on appelle juiverie le quartier des fripiers, parceque les Juifs autrefois exerçoient tous la friperie.

lui dit qu'il pouvoit se retirer; mais il lui ordonna, de la part de la sainte inquisition, de ne point parler à son maître de ce qui venoit de se passer[1]. Gaspard promit d'obéir et s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le suivre; nous sortîmes de l'hôtellerie aussi gravement que nous y étions entrés, et nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir; et, s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage quand Lamela, qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif: Maître Samuel, je vous ordonne, de la part de la sainte inquisition dont j'ai l'honneur d'être commissaire, de me donner tout-à-l'heure la clef de votre cabinet. Je veux voir si je ne trouverai point de quoi justifier les mémoires qui nous ont été présentés contre vous.

Le marchand, que ce discours déconcerta, fit deux

[1] Toutes les procédures de l'inquisition doivent être secrètes. Ainsi nos fripons sont exacts à suivre les formes reçues dans ce terrible tribunal. On peut voir au surplus, dans le vaste recueil de l'*Océan du Droit*, publié par ordre du pape, le tome XI, in-folio, sur les jugements criminels particuliers au saint-office, et sur-tout le Traité de François Pegna, Espagnol, sur la forme de procéder contre les suspects d'hérésie; le Traité de Bernard de Côme, qui est intitulé le Flambeau des inquisiteurs, *Lucerna inquisitorum;* et les discussions du célèbre Paul Grillandus sur les sorciers, les hérétiques, etc. (*Tractatus universi juris, duce et auspice Gregorio XIII, pontifice maximo, in unum congesti, etc.;* 1584, *Venetiis*, XVIII tomes in-fol.) Cette source authentique des lois inquisitoriales ne paroît pas avoir été connue des savants estimables qui ont écrit l'histoire de la sainte Hermandad.

pas en arrière, comme si on lui eût donné une bourrade dans l'estomac. Bien loin de se douter de quelque supercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi secret l'avoit voulu rendre suspect au saint-office; peut-être aussi que, ne se sentant pas trop bon catholique, il avoit sujet d'appréhender une information. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit sans résistance, et avec le respect que peut avoir un homme qui craint l'inquisition. Il nous ouvrit son cabinet. Du moins, lui dit Ambroise en y entrant, du moins recevez-vous sans rébellion les ordres du saint-office. Mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, et me laissez librement remplir mon emploi. Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre que contre le premier; il se tint dans sa boutique, et nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où, sans perdre de temps, nous nous mîmes à chercher ses espèces. Nous les trouvâmes sans peine; elles étoient dans un coffre ouvert, et il y en avoit beaucoup plus que nous n'en pouvions emporter. Elles consistoient en un grand nombre de sacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or; cependant, les choses ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder à la nécessité; nous remplîmes nos poches de ducats; nous en mîmes dans nos chausses, et dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les receler; enfin nous en étions pesamment chargés sans qu'il y parût, et cela par l'adresse d'Ambroise et par celle de don Raphaël, qui me

firent voir par-là qu'il n'est rien tel que de savoir son métier.

Nous sortîmes du cabinet après y avoir si bien fait notre main ; et alors, pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, M. l'inquisiteur tira son cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte : ensuite il y mit le scellé ; puis il dit à Simon : Maître Samuel, je vous défends, de la part de la sainte inquisition, de toucher à ce cadenas, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le sceau du saint-office. Je reviendrai demain ici à la même heure pour le lever, et vous apporter des ordres. A ces mots il se fit ouvrir la porte de la rue, que nous enfilâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vitesse et de légèreté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville ; et, remontant sur nos chevaux, nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant graces au dieu Mercure [1] d'un si heureux événement.

[1] Dans la mythologie, Mercure étoit tout à-la-fois le patron des marchands et le dieu des voleurs. Il avoit mérité cette prérogative par les beaux traits de sa jeunesse. Le lendemain de sa naissance il déroba les bœufs d'Admète ; ensuite il attira sur lui l'attention des dieux en volant successivement les flèches d'Apollon, le trident de Neptune, le ceste de Vénus, le marteau de Vulcain, et le sceptre de Jupiter.

A Rome, tous les ans, le 15 de mai, les marchands célébroient solennellement la fête de Mercure. Ovide en parle dans ses *Fastes;*

CHAPITRE II.

De la résolution que don Alphonse et Gil Blas prirent après cette aventure.

Nous allâmes toute la nuit, selon notre louable coutume; et nous nous trouvâmes, au lever de l'aurore, auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quittâmes volontiers le grand chemin pour gagner des saules que nous aperçûmes au pied d'une colline à dix ou douze cents pas du village, où nous ne jugeâmes pas à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces saules faisoient un agréable ombrage, et qu'un ruisseau lavoit le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, et nous résolûmes d'y passer la

et voici la prière qu'il fait adresser à Mercure par le marchand, qu'il dit être accoutumé par état aux paroles trompeuses :

Efface par l'oubli mes longues impostures,
Mes mensonges d'hier, et mes anciens parjures!
Pardonne aux faux serments que je ferai demain,
Et que le ciel soit sourd quand je l'atteste en vain!
Permets que le gain seul et m'amuse et m'occupe,
Et fais qu'en tous les cas l'acheteur soit ma dupe.

SAINT-ANGE, trad. des *Fastes*, livre V.

Cette prière prétendue est un trait des plus satiriques. Ovide la rapporte comme une formule reçue. Les malices les plus plaisantes sont celles qui sont débitées sur un ton sérieux.

journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, et nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu; ensuite nous achevâmes de vider notre besace et notre outre. Après un ample déjeuner, nous nous amusâmes à compter tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon; ce qui se montoit à trois mille ducats: de sorte qu'avec cette somme et celle que nous avions déja, nous pouvions nous vanter de n'être point mal en fonds.

Comme il falloit aller à la provision, Ambroise et don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'inquisiteur et de greffier, dirent qu'ils vouloient se charger de ce soin-là tous deux; que l'aventure de Xelva ne faisoit que les mettre en goût, et qu'ils avoient envie de se rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne se présenteroit pas quelque occasion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajouta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre sous ces saules; nous ne tarderons pas à vous venir rejoindre. A d'autres, seigneur don Raphaël, m'écriai-je en riant; dites-nous plutôt de vous attendre sous l'orme! Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de long-temps. Ce soupçon nous offense, répliqua le seigneur Ambroise; mais nous méritons que vous nous fassiez cet outrage. Vous êtes excusables de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, et de vous imaginer que nous ne nous ferions pas plus de scrupule de vous abandonner que les camarades que nous avons laissés

dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confrères à qui nous avons faussé compagnie étoient des personnes d'un fort mauvais caractère, et dont la société commençoit à nous devenir insupportable. Il faut rendre cette justice aux gens de notre profession, qu'il n'y a point d'associés dans la vie civile que l'intérêt divise moins; mais, quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reste des hommes. Ainsi, seigneur Gil Blas, poursuivit Lamela, je vous prie, vous et le seigneur don Alphonse, d'avoir un peu plus de confiance en nous, et de vous mettre l'esprit en repos sur l'envie que nous avons, don Raphaël et moi, d'aller à Ségorbe.

Il est bien aisé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-dessus tout sujet d'inquiétude : ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse, ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous serez tous deux nantis; et je puis vous assurer que nous partirons, Ambroise et moi, sans appréhender que vous ne nous souffliez ce précieux nantissement. Après une marque si certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entièrement à nous? Oui, messieurs, leur dis-je, et vous pouvez présentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent sur-le-champ chargés de l'outre et de la besace, et me laissèrent sous les saules avec don Alphonse, qui me dit après leur départ : Il faut, seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon

cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne sauriez croire combien de fois je m'en suis déja repenti. Hier au soir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai pensé qu'il ne convenoit point à un jeune homme qui a des principes d'honneur de vivre avec des gens aussi vicieux que Raphaël et Lamela; que si par malheur un jour, et cela peut fort bien arriver, le succès d'une fourberie est tel que nous tombions entre les mains de la justice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, et d'éprouver un châtiment infame. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit; et je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous désapprouviez mon dessein. Non, je vous assure, lui répondis-je; quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de pièces soient de mon goût. Je prends le ciel à témoin qu'en jouant un si beau rôle, je me suis dit à moi-même: Ma foi, monsieur Gil Blas, si la justice venoit à vous saisir au collet présentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous en reviendroit! Je ne me sens donc pas plus disposé que vous, seigneur don Alphonse, à demeurer en si mauvaise compagnie; et, si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces messieurs seront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances; et

demain matin, ou cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je proposois. Gagnons, me dit-il, Valence, et nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la république de Venise. Ne vaut-il pas mieux embrasser le parti des armes, que de mener la vie lâche et coupable que nous menons? Nous serons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis; mais outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'assurai don Alphonse que j'étois dans les mêmes sentiments, et nous résolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est-à-dire de déménager sur-le-champ avec la caisse; la confiance qu'ils nous avoient marquée en nous laissant maîtres des espéces, ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée, quoique le tour de l'hôtel garni eût en quelque manière rendu ce vol excusable.

Ambroise et don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La première chose qu'ils nous dirent fut que leur voyage avoit été très heureux; qu'ils venoient de jeter les fondements d'une fourberie qui, selon toutes les apparences, nous seroit encore plus utile que celle du soir précédent. Et là-

dessus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait; mais don Alphonse prit alors la parole, et leur déclara poliment que, ne se sentant pas né pour vivre comme ils faisoient, il étoit dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avois le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions; nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos espèces, et nous tirâmes vers Valence.

CHAPITRE III.

Après quel désagréable incident don Alphonse se trouva au comble de la joie, et par quelle aventure Gil Blas se vit tout-à-coup dans une heureuse situation.

Nous poussâmes gaiement jusqu'à Bunol, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fièvre avec des redoublements qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avoit point là de médecins, et j'en fus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, et mes soins achevèrent de le rétablir. Il se montra très sensible à tout ce que j'avois fait pour lui; et, comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours résolus,

quand nous serions à Valence, de profiter de la première occasion qui s'offriroit de passer en Italie. Mais le ciel, qui nous préparoit une heureuse destinée, disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau château des paysans de l'un et de l'autre sexe qui dansoient en rond et se réjouissoient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur fête; et don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout-à-coup saisi. Il aperçut le baron de Steinbach, qui, de son côté l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, et lui dit avec transport: Ah! don Alphonse, c'est vous! l'agréable rencontre! Pendant qu'on vous cherche par-tout, le hasard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussitôt, et courut embrasser le baron, dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard, vous allez apprendre qui vous êtes, et jouir du plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai avec eux, car j'avois aussi mis pied à terre et attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première personne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans et de très bonne mine. Seigneur, lui dit le baron de Steinbach en lui présentant don Alphonse, vous voyez votre fils. A ces mots, don César de Leyva (ainsi se nommoit le maître du château) jeta ses bras au cou de don Alphonse, et, pleurant de joie: Mon cher fils, lui dit-il, reconnoissez l'auteur de vos jours! Si je vous ai laissé

ignorer si long-temps votre condition, croyez que je me suis fait en cela une cruelle violence. J'en ai mille fois soupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avois épousé votre mère par inclination; elle étoit d'une naissance fort inférieure à la mienne. Je vivois sous l'autorité d'un père dur, qui me réduisoit à la nécessité de tenir secret un mariage contracté sans son aveu. Le baron de Steinbach seul étoit dans ma confidence, et c'est de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon père n'est plus, et je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je vous marie avec une jeune dame dont la noblesse égale la mienne. Seigneur, interrompit don Alphonse, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je savoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, sans apprendre en même temps que vous voulez me rendre malheureux? Ah! seigneur, ne soyez pas plus cruel que votre père. S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua don César, je ne prétends pas non plus tyranniser vos desirs. Mais ayez la complaisance de voir la dame que je vous destine; c'est tout ce que j'exige de votre obéissance. Quoique ce soit une personne charmante et un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne pas vous contraindre à l'épouser. Elle est dans ce château. Suivez-moi; vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En disant cela, il conduisit don Alphonse dans un apparte-

ment où je m'introduisis après eux avec le baron de Steinbach.

Là étoit le comte de Polan avec ses deux filles Séraphine et Julie, et don Fernand de Leyva son gendre, qui étoit neveu de don César. Il y avoit encore d'autres dames et d'autres cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, et c'étoit à l'occasion du mariage de ces deux amants que les paysans des environs s'étoient assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que don Alphonse parut, et que son père l'eut présenté à la compagnie, le comte de Polan se leva et courut l'embrasser, en disant : Que mon libérateur soit le bienvenu ! Don Alphonse, poursuivit-il en lui adressant la parole, connoissez le pouvoir que la vertu a sur les ames généreuses ! Si vous avez tué mon fils, vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, et vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur. Par-là je m'acquitte envers vous. Le fils de don César ne manqua pas de témoigner au comte de Polan combien il étoit pénétré de ses bontés ; et je ne sais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance, que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage se fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéressées.

Comme j'étois aussi un des libérateurs du comte de Polan, ce seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il se chargeoit du soin de faire ma fortune ; mais je le remerciai de sa générosité, et je ne voulus point

quitter don Alphonse, qui me fit intendant de sa maison et m'honora de sa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant sur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc faire une restitution : c'étoit commencer le métier d'intendant par où l'on devroit le finir.

FIN DU LIVRE SIXIÈME[1].

[1] Il y a sur ce livre VI une remarque naturelle, c'est qu'il est le plus court de tous, et n'a pas de proportion avec les autres livres. Si nous avions le manuscrit, nous saurions aujourd'hui d'où vient cette briéveté. Le Sage s'étoit étendu sur le compte du saint-office, et en avoit fait la satire la plus forte et la plus comique : il y avoit belle matière; mais ces détails parurent chatouilleux au censeur, qui en raya une partie, et ne laissa passer que la scène admirable de l'interrogatoire prêté par le pauvre Gaspard (ci-dessus, pages 192 et suiv.)

Cette scène seroit plus étonnante encore s'il étoit prouvé que Le Sage n'eût fait que copier un auteur espagnol; mais il n'y a nulle apparence que ce soit en Espagne qu'on ait imaginé de verser un tel ridicule sur les procédures atroces de l'inquisition, et dans un temps où la puissance de la sainte Hermandad y étoit respectée au point d'absorber quelquefois jusqu'à l'autorité royale.

AVERTISSEMENT

(QUI SE TROUVE DANS L'ÉDITION DE 1735)

SUR LES ANACHRONISMES QU'ON A REMARQUÉS DANS GIL BLAS.

On a marqué dans ce troisième tome une époque qui ne s'accorde pas avec l'histoire de don Pompeyo de Castro[1], qu'on lit dans le premier volume. Il paroît là que Philippe II n'a pas encore fait la conquête du Portugal[2]; et l'on voit ici tout d'un coup ce royaume sous la domination de Philippe III[3], sans que Gil Blas en soit beaucoup plus vieux. C'est une faute de chronologie dont l'auteur s'est aperçu trop tard, mais qu'il promet de corriger dans la suite, avec quantité d'autres, si l'on fait une nouvelle édition de son ouvrage[4].

[1] Voyez les notes que nous avons mises au chapitre VII du livre III de cette Histoire.

[2] Cette conquête eut lieu en 1580, et fut l'ouvrage du duc d'Albe.

[3] Philippe III commença son règne en 1598, et mourut en 1621.

[4] Cet Avertissement, de Le Sage lui-même, est une des plus fortes preuves qu'il n'avoit point traduit Gil Blas de l'espagnol. S'il n'avoit fait que copier un auteur castillan, il se seroit facilement disculpé des anachronismes qu'on avoit remarqués, et qu'il auroit pu rejeter sur son original : mais il est loin de cette idée ; il prend ces

fautes à son compte, et promet de les corriger avec un air de bonne foi qui ne peut laisser subsister aucun soupçon de plagiat.

Au surplus, Le Sage a voulu en effet corriger celui de ces anachronismes qui étoit le plus évident. Au duc d'Almeyda, qui figuroit d'abord dans l'épisode de don Pompeyo de Castro, il a substitué un duc de Radzivil, et à la place de Lisbonne il a mis Varsovie dans l'édition de Gil Blas de 1747; mais il a laissé subsister d'autres dates précises, qui sont autant de fautes contre l'ordre des temps. Si l'on veut bien y prendre garde, on sera effrayé de l'âge qu'auroit eu Gil Blas avant de parvenir même à son premier mariage. L'anonyme qui a pris le nom de Le Sage, pour donner au public *la Suite de Gil Blas*, dit bien précisément que ce dernier étoit né en 1594, et l'on peut croire que c'étoit une indication de Le Sage lui-même; mais elle ne s'accorde pas avec le reste du roman. Gil Blas avoit quitté Oviédo à dix-sept ans (liv. I, chap. I). A la sortie du souterrain du capitaine Rolando, il rencontre une dame qui lui raconte son histoire (même liv. I, chap. XI). Or, le mari de cette dame avoit passé pour être mort dans l'armée portugaise, au royaume de Fez, il y avoit alors sept ans. Cette dame parleroit donc en 1585, puisque ce fut en 1578 que Sébastien I[er] passa et périt en Afrique. Ainsi Gil Blas devoit, à ce compte, être né en 1568. Cependant on a vu Gil Blas, long-temps après l'histoire de dona Mencia, arriver à Madrid et servir un maître inconnu (don Bernard de Castil-Blazo), auquel Gil Blas a dit lui-même: « Vous passez ici pour un espion du roi de Portugal » (liv. III, chap. I). Ceci est censé dit avant 1580, puisque ce fut en cette année qu'il cessa d'y avoir un roi de Portugal. Il en résulteroit d'abord que Gil Blas ne pouvoit être né en 1594, comme le prétend l'anonyme, et qu'il devoit avoir près de vingt ans dès 1581. Alors comment concilier cette époque certaine avec la suite du roman? Nous allons voir Gil Blas emprisonné à Ségovie très peu de temps avant la disgrace du duc de Lerme, qui eut lieu en 1620 (liv. IX, chap. III et suiv.). Gil Blas, en 1620, auroit été sexagénaire; ce qui ne s'accorderoit guère avec son premier mariage, et moins encore avec ce qui lui reste à raconter dans les livres X, XI et XII, dont les événements relatifs à l'histoire ont une date fixe, tels que l'exil du comte-duc en 1643, six semaines après la mort du cardinal de

Richelieu. Gil Blas auroit donc eu alors plus de quatre-vingts ans. On le voit néanmoins retourner dans sa terre, se donner pour un homme qui *commence à vieillir,* et vingt-deux ans après son premier mariage passer à de secondes noces qui lui procurent deux enfants dont il se croit le père (liv. XII, chapitre dernier).

Si l'on relève ces erreurs, ce n'est pas pour blâmer l'auteur de ce livre charmant. Il s'est aperçu de ces fautes, et il en plaisante lui-même en offrant de les corriger dans une édition suivante; il a même essayé cette correction sans y avoir bien réussi. Mais ces contradictions mêmes achèvent, ce me semble, de démontrer qu'il n'a pas pris dans un livre espagnol une suite d'anachronismes qui pouvoient échapper sans doute à la distraction d'un auteur étranger, mais qui ne seroient pas concevables s'ils sortoient de la plume d'un auteur du pays.

On peut trouver assez bizarre que, pour éclaircir un ouvrage purement romanesque, nous ayons compulsé *l'Art de vérifier les dates.* Nous espérons pourtant que le lecteur excusera la longueur et la minutie de ces calculs arides; ils étoient nécessaires. Le reproche fait à Le Sage d'avoir *volé* Gil Blas à la langue espagnole a semblé exiger qu'on y regardât de plus près, et qu'on n'oubliât rien de ce qui doit finalement réadjuger ce livre, vraiment original, à son auteur et à la France.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des amours de Gil Blas et de la dame Lorença Séphora.

J'allai donc à Xelva porter au bon Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai franchement que je fus tenté sur la route de m'approprier cet argent, pour commencer mon intendance sous d'heureux auspices. Je pouvois faire ce coup impunément; je n'avois qu'à voyager cinq ou six jours, et m'en retourner ensuite comme si je me fusse acquitté de ma commission. Don Alphonse et son père étoient trop prévenus en ma faveur pour soupçonner ma fidélité. Tout me favorisoit. Je ne succombai pourtant point à la tentation; je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur: ce qui n'étoit pas peu louable dans un jeune homme qui avoit fréquenté de grands fripons. Bien des personnes qui ne voient que d'honnêtes gens ne sont pas si scrupuleuses; celles sur-tout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation pourroient en dire des nouvelles.

Après avoir fait la restitution au marchand, qui ne s'y étoit nullement attendu, je revins au château de

Leyva. Le comte de Polan n'y étoit plus; il avoit repris le chemin de Toléde avec Julie et don Fernand. Je trouvai mon nouveau maître plus épris que jamais de sa Séraphine, sa Séraphine enchantée de lui, et don César charmé de les posséder tous deux. Je m'attachai à gagner l'amitié de ce tendre père, et j'y réussis. Je devins l'intendant de la maison: c'étoit moi qui réglois tout; je recevois l'argent des fermiers; je faisois la dépense, et j'avois sur les valets un empire despotique: mais, contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusois point de mon pouvoir. Je ne chassois pas les domestiques qui me déplaisoient, ni n'exigeois pas des autres qu'ils me fussent entièrement dévoués. S'ils s'adressoient directement à don César ou à son fils pour leur demander des graces, bien loin de les traverser, je parlois en leur faveur. D'ailleurs, les marques d'affection que mes deux maîtres me donnoient à toute heure m'inspiroient un zéle pur pour leur service. Je n'avois en vue que leur intérêt: aucun tour de passe-passe dans mon administration; j'étois un intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'applaudissois du bonheur de ma condition, l'Amour, comme s'il eût été jaloux de ce que la fortune faisoit pour moi, voulut aussi que j'eusse quelques graces à lui rendre; il fit naître dans le cœur de la dame Lorença Séphora, premiére femme de Séraphine, une inclination violente pour M. l'intendant. Ma conquête, pour dire les choses en fidéle historien, faisoit la cinquantaine. Cepen-

dant un air de fraîcheur, un visage agréable, et deux beaux yeux dont elle savoit habilement se servir, pouvoient la faire encore passer pour une espèce de bonne fortune. Je lui aurois souhaité seulement un teint plus vermeil, car elle étoit fort pâle; ce que je ne manquai pas d'attribuer à l'austérité du célibat.

La dame m'agaça long-temps par des regards où son amour étoit peint; mais, au lieu de répondre à ses œillades, je fis d'abord semblant de ne pas m'apercevoir de son dessein. Par-là je lui parus un galant tout neuf; ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux avec un jeune homme qu'elle croyoit moins éclairé qu'il ne l'étoit, dès le premier entretien que nous eûmes ensemble, elle me déclara ses sentiments en termes formels, afin que je n'en ignorasse. Elle s'y prit en femme qui avoit de l'école: elle feignit d'être déconcertée en me parlant; et, après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle vouloit me dire, elle se cacha le visage, pour me faire croire qu'elle avoit honte de me laisser voir sa foiblesse. Il fallut bien me rendre; et, quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je me montrai fort sensible à ses marques d'affection. J'affectai même d'être pressant, et je fis si bien le passionné, que je m'attirai des reproches. Lorença me reprit avec tant de douceur, qu'en me recommandant d'avoir de la retenue elle ne paroissoit pas fâchée que j'en eusse manqué. J'aurois poussé les choses encore plus loin, si l'objet aimé n'eût pas craint de me donner mauvaise opinion

de sa vertu en m'accordant une victoire trop facile. Ainsi nous nous séparâmes jusqu'à une nouvelle entrevue, Séphora persuadée que sa fausse résistance la faisoit passer pour une vestale dans mon esprit, et moi plein de la douce espérance de mettre bientôt cette aventure à fin.

Mes affaires étoient dans cette heureuse disposition, lorsqu'un laquais de don César m'apprit une nouvelle qui modéra ma joie. Ce garçon étoit un de ces domestiques curieux qui s'appliquent à découvrir ce qui se passe dans une maison. Comme il me faisoit assidument sa cour, et qu'il me régaloit de quelque nouveauté tous les jours, il me vint dire un matin qu'il avoit fait une plaisante découverte; qu'il vouloit m'en faire part, à condition que je garderois le secret, attendu que cela regardoit la dame Lorença Séphora, dont il craignoit, disoit-il, de s'attirer le ressentiment. J'avois trop envie d'apprendre ce qu'il avoit à me dire, pour ne lui pas promettre d'être discret; mais, sans paroître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai le plus froidement qu'il me fut possible ce que c'étoit que la découverte dont il me faisoit fête. Lorença, me dit-il, fait secrétement entrer tous les soirs dans son appartement le chirurgien du village, qui est un jeune homme des mieux bâtis, et le drôle y demeure assez long-temps. Je veux croire, ajouta-t-il d'un air malin, que cela peut fort bien être innocent; mais vous conviendrez qu'un garçon qui se glisse mystérieusement dans la chambre d'une fille dispose à mal juger d'elle.

Quoique ce rapport me fît autant de peine que si j'eusse été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connoître; je me contraignis jusqu'à rire de cette nouvelle, qui me perçoit l'ame. Mais je me dédommageai de cette contrainte dès que je me vis sans témoins. Je pestai, je jurai; je rêvai au parti que je prendrois. Tantôt, méprisant Lorença, je me proposois de l'abandonner sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette; et tantôt, m'imaginant qu'il y alloit de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je formois le dessein de l'appeler en duel. Cette dernière résolution prévalut. Je me mis en embuscade sur le soir, et je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma duègne. Il falloit cela pour entretenir ma fureur, qui se seroit peut-être ralentie. Je sortis du château, et m'allai poster sur le chemin par où le galant devoit s'en retourner. Je l'attendois de pied ferme, et chaque moment irritoit l'envie que j'avois de me battre. Enfin mon ennemi parut. Je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre; mais je ne sais comment diable cela se fit, je me sentis tout-à-coup saisir, comme un héros d'Homère, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris, quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme, qui me sembla fort et vigoureux, et je trouvai son épée d'une longueur excessive[1]. Tout

[1] Un chirurgien de campagne, visitant ses malades avec une

cela faisoit sur moi son effet; néanmoins, par point d'honneur ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissoient encore, et malgré la nature qui s'opiniâtroit à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le chirurgien et de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. Qu'y a-t-il donc, seigneur Gil Blas? s'écria-t-il. Pourquoi ces démonstrations de chevalier errant? Vous voulez rire apparemment. Non, monsieur le barbier, lui répondis-je, non: rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes graces de la dame que vous venez de voir en secret au château. Par saint Côme[1], reprit le chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure! Vive Dieu! les apparences sont bien trompeuses. A ces mots, m'imaginant qu'il n'avoit pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres! Ne pensez pas que je me paie d'une simple négative. Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler, pour prévenir le malheur qui arriveroit à vous ou à moi.

épée au côté, pourroit surprendre en France, où ce n'est pas l'usage. En Espagne, autrefois, les seuls nobles portoient l'épée en temps de paix. L'abus indigne qu'ils en firent contre le peuple désarmé obligea les rois à permettre le port d'armes à tout le monde. C'étoit remédier à un mal par un autre; mais enfin c'est un droit dont tout Espagnol est jaloux.

[1] Saint Côme, médecin martyr, et patron des chirurgiens.

Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connoissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous alarment. Ayez donc désormais l'esprit en repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, et que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler; je ne suis pas homme à refuser le collet. En disant ces paroles il tira sa longue rapière, qui me fit frémir, et se mit en garde d'un air qui ne me promettoit rien de bon. C'est assez, lui dis-je en rengaînant mon épée; je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison: après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous! A ce discours, qui lui fit assez connoître que je n'étois pas si méchant que j'avois paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, et ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée. J'éludai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier; ce que je fis avec tant de soin et d'affectation, qu'elle s'en aperçut. Étonnée d'un si grand changement, elle en voulut savoir la cause; et, trouvant enfin le moyen de me parler à l'écart: Monsieur

l'intendant, me dit-elle, apprenez-moi, de grace, pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards. Au lieu de chercher comme auparavant l'occasion de m'entretenir, vous prenez soin de m'éviter. Il est vrai que j'ai fait les avances; mais vous y avez répondu. Rappelez-vous, s'il vous plaît, la conversation particulière que nous avons eue ensemble: vous y étiez tout de feu; vous êtes à présent tout de glace. Qu'est-ce que cela signifie? La question n'étoit pas peu délicate pour un homme naturel. Aussi je fus fort embarrassé. Je ne me souviens plus de la réponse que je fis à la dame; je me souviens seulement qu'elle lui déplut infiniment. Séphora, quoique à son air doux et modeste on l'eût prise pour un agneau, étoit un tigre quand la colère la dominoit. Je croyois, me dit-elle en me lançant un regard plein de dépit et de rage, je croyois faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en lui découvrant des sentiments que de nobles cavaliers feroient gloire d'exciter. Je suis bien punie de m'être indignement abaissée jusqu'à un malheureux aventurier.

Elle n'en demeura pas là; j'en aurois été quitte à trop bon marché. Sa langue, cédant à la fureur, me donna cent épithètes qui enchérissoient les unes sur les autres. Je sais bien que j'aurois dû les recevoir de sang-froid, et faire réflexion qu'en dédaignant le triomphe d'une vertu que j'avois tentée, je commettois un crime que les femmes ne pardonnent point. Mais j'étois trop vif pour souffrir des injures dont un homme sensé n'auroit fait que rire à ma place, et la

patience m'échappa. Madame, lui dis-je, ne méprisons personne! Si ces nobles cavaliers dont vous parlez vous avoient vu le dos, je suis sûr qu'ils borneroient là leur curiosité. Je n'eus pas sitôt lancé ce trait, que la furieuse duégne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, et j'évitai par une prompte fuite une grêle de coups qui seroient tombés sur moi.

Je rendois graces au ciel de me voir hors de ce mauvais pas, et je m'imaginois n'avoir plus rien à craindre, puisque la dame s'étoit vengée. Il me sembloit que, pour son honneur, elle devoit taire l'aventure : effectivement quinze jours s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler. Je commençois moi-même à l'oublier, quand j'appris que Séphora étoit malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la dame. Je pensai que, ne pouvant vaincre un amour si mal payé, cette malheureuse amante y avoit succombé. Je me représentois avec douleur que j'étois la cause de sa maladie, et je plaignois du moins la duégne, si je ne pouvois l'aimer. Que je jugeois mal d'elle ! Sa tendresse, changée en haine, ne songeoit alors qu'à me nuire.

Un matin que j'étois avec don Alphonse, je trouvai ce jeune cavalier triste et rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avoit. Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine foible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajouta-t-il en remarquant que je l'écoutois avec surprise; cependant rien n'est plus véri-

table. J'ignore quel sujet vous avez pu donner à la dame Lorença de vous haïr ; mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux à un point que, si vous ne sortez au plus vite de ce château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séraphine, à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice et sans ingratitude. Mais enfin c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora, qui l'a élevée. C'est pour elle une mère que cette gouvernante, dont elle croiroit avoir le trépas à se reprocher si elle n'avoit la foiblesse de la satisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentiments là-dessus. Périssent toutes les duègnes d'Espagne avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je regarde plutôt comme un frère que comme un domestique !

Lorsque don Alphonse eut ainsi parlé, je lui dis : Seigneur, je suis né pour être le jouet de la fortune. J'avois compté qu'elle cesseroit de me persécuter chez vous, où tout me promettoit des jours heureux et tranquilles. Il faut pourtant me résoudre à m'en bannir, quelque agrément que j'y trouve. Non, non, s'écria le généreux fils de don César ; laissez-moi faire entendre raison à Séraphine. Il ne sera pas dit que vous aurez été sacrifié aux caprices d'une duègne pour qui d'ailleurs on n'a que trop de considération. Vous ne ferez, lui répliquai-je, seigneur, qu'aigrir Séraphine en résistant à ses volontés. J'aime mieux

me retirer que de m'exposer, par un plus long séjour ici, à mettre la division entre deux époux si parfaits. Ce seroit un malheur dont je ne me consolerois de ma vie.

Don Alphonse me défendit de prendre ce parti; et je le vis si ferme dans le dessein de me soutenir, qu'indubitablement Lorença en auroit eu le démenti si j'eusse voulu tenir bon: ce que j'aurois fait si je n'eusse écouté que mon ressentiment. Il y avoit des moments où, piqué contre la duègne, j'étois tenté de ne la point ménager; mais, quand je venois à considérer qu'en révélant sa honte ce seroit poignarder une pauvre créature dont je causois tout le malheur, et que deux maux sans remède conduisoient visiblement au tombeau, je ne me sentois plus que de la compassion pour elle. Je jugeai, puisque j'étois un mortel si dangereux, que je devois en conscience rétablir par ma retraite la tranquillité dans le château; ce que j'exécutai dès le lendemain avant le jour, sans dire adieu à mes deux maîtres, de peur qu'ils ne s'opposassent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laisser dans ma chambre un écrit qui contenoit un compte exact que je leur rendois de mon administration.

CHAPITRE II.

Ce que devint Gil Blas après sa sortie du château de Leyva, et des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.

J'étois monté sur un bon cheval qui m'appartenoit, et je portois dans ma valise deux cents pistoles, dont la meilleure partie me venoit des bandits tués et des trois mille ducats volés à Samuel Simon; car don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avois touché, avoit restitué cette somme entière de ses propres deniers. Ainsi, regardant mes effets comme un bien devenu légitime, par cette restitution, j'en jouissois sans scrupule. Je possédois donc un fonds qui ne me permettoit pas de m'embarrasser de l'avenir, outre la confiance qu'on a toujours en son mérite à l'âge que j'avois. D'ailleurs, Tolède m'offroit un asile agréable. Je ne doutois point que le comte de Polan ne se fît un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs, et de lui donner un logement dans sa maison. Mais j'envisageois ce seigneur comme mon pis-aller; et je résolus, avant que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager dans les royaumes de Murcie et de Grenade, que j'avois particulièrement envie de voir. Dans ce dessein je pris le chemin d'Almansa, d'où, poursuivant ma route, j'allai de ville en ville jusqu'à celle de Gre-

nade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise aventure. Il sembloit que la fortune, satisfaite de tant de tours qu'elle m'avoit joués, voulût enfin me laisser en repos. Mais la traîtresse m'en préparoit bien d'autres, comme on le verra dans la suite.

Une des premières personnes que je rencontrai dans les rues de Grenade fut le seigneur don Fernand de Leyva, gendre, ainsi que don Alphonse, du comte de Polan. Nous fûmes également surpris l'un et l'autre de nous trouver là. Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville! qui vous amène ici? Seigneur, lui dis-je, si vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le serez bien davantage quand vous saurez pourquoi j'ai quitté le service du seigneur don César et de son fils. Alors je lui contai tout ce qui s'étoit passé entre Séphora et moi, sans lui rien déguiser. Il en rit de bon cœur; puis, reprenant son sérieux : Mon ami, me dit-il, je vous offre ma médiation dans cette affaire. Je vais écrire à ma belle-sœur.... Non, non, seigneur, interrompis-je, ne lui écrivez point, je vous prie! Je ne suis pas sorti du château de Leyva pour y retourner. Faites, s'il vous plaît, un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un secrétaire ou d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très volontiers, répondit-il; je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade pour voir une vieille tante malade : j'y serai encore

trois semaines, après quoi je partirai pour me rendre à mon château de Lorqui, où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il en me montrant un hôtel qui étoit à cent pas de nous. Venez me trouver dans quelques jours; je vous aurai peut-être déja déterré un poste convenable.

Effectivement, dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudroit avoir près de lui un homme qui eût de la littérature et une bonne main pour mettre au net ses écrits; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies [1], et il en fait encore tous les jours qu'il prononce avec applaudissement. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, et il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part; vous jugerez, par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me parut telle que je la pouvois desirer. Ainsi, m'étant préparé de mon mieux à paroître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitois les faiseurs de romans, je ferois une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade; je m'étendrois sur la structure du bâtiment; je vanterois la richesse des meubles; je parlerois des statues et des tableaux qui y étoient; je ne ferois pas grace au lecteur de la moindre des histoires

[1] *Homélies*, d'un mot grec qui veut dire *assemblée;* discours familiers des évêques au peuple; instructions qui ont moins d'appareil que les sermons et les discours oratoires.

qu'ils représentoient : mais je me contenterai de dire qu'il égaloit en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartements un peuple d'ecclésiastiques et de gens d'épée, dont la plupart étoient des officiers de monseigneur, ses aumôniers, ses gentilshommes, ses écuyers ou ses valets de chambre. Les laïques avoient tous des habits superbes ; on les auroit plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étoient fiers et faisoient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, et de m'en moquer en moi-même. Parbleu! disois-je, ces gens-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir; car enfin s'ils le sentoient, il me semble qu'ils auroient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenoit à la porte du cabinet de l'archevêque pour l'ouvrir et la fermer quand il le falloit. Je lui demandai civilement s'il n'y avoit pas moyen de parler à monseigneur. Attendez, me dit-il d'un air sec; sa grandeur va sortir pour aller entendre la messe; elle vous donnera en passant un moment d'audience. Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques uns des officiers; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me répondre une syllabe; après quoi ils se regardèrent les uns les autres en souriant avec orgueil de la liberté que j'avois prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étois pas encore bien remis de ma confusion, quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout-à-coup leur maintien insolent, pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat étoit dans sa soixante-neuvième année, fait à-peu-près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avoit par-dessus le marché les jambes fort tournées en dedans, et il étoit si chauve, qu'il ne lui restoit qu'un toupet de cheveux par-derrière; ce qui l'obligeoit d'emboiter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvois l'air d'un homme de qualité, sans doute parceque je savois qu'il en étoit un. Nous autres personnes du commun nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança vers moi d'abord, et me demanda d'un ton de voix plein de douceur ce que je souhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avoit parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage. Ah! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge? Je vous retiens à mon service; vous êtes une bonne acquisition pour moi. Vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots il s'appuya sur deux écuyers, et sortit après avoir écouté

des ecclésiastiques qui avoient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avoient dédaigné ma conversation vinrent la rechercher. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal de l'archevêché. Ils avoient entendu les paroles que leur maître m'avoit dites, et ils mouroient d'envie de savoir sur quel pied j'allois être auprès de lui; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité pour me venger de leurs mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avoit dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis pas mal à ses questions; il vit que je connoissois assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique, c'est où je l'attendois. Il me trouva là-dessus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avois apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon; c'est un vrai présent qu'il m'a fait.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques

seigneurs grenadins qui venoient dîner avec l'archevêque. Je les laissai ensemble, et me retirai parmi les officiers qui me prodiguèrent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut temps, et s'ils m'observèrent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avoit dans l'extérieur des ecclésiastiques! Ils me parurent de saints personnages, tant le lieu où j'étois tenoit mon esprit en respect! Il ne me vint pas seulement en pensée que c'étoit de la fausse monnoie, comme si l'on n'en pouvoit pas voir chez les princes de l'Église!

J'étois assis auprès d'un vieux valet de chambre nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, et ma politesse le charma. Seigneur cavalier, me dit-il tout bas après le dîner, je voudrois bien avoir une conversation particulière avec vous. En même temps il me mena dans un endroit du palais où personne ne pouvoit nous entendre; et là il me tint ce discours: Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une maison où les vrais et les faux dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudroit un temps infini pour connoître le terrain. Je vais vous épargner une si longue et si désagréable étude, en vous découvrant les caractères des uns et des autres. Après cela vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, poursuivit-il, par monseigneur. C'est un prélat fort pieux qui s'occupe sans cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a depuis vingt années quitté la cour, pour s'abandonner entièrement au zèle qu'il a pour son troupeau. C'est un savant personnage, un grand orateur : il met tout son plaisir à prêcher, et ses auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait; mais, outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me siéroit mal d'éplucher les défauts d'une personne dont je mange le pain. S'il m'étoit permis de reprendre quelque chose dans mon maître, je blâmerois sa sévérité. Au lieu d'avoir de l'indulgence pour les foibles ecclésiastiques, il les punit avec trop de rigueur. Il persécute sur-tout sans miséricorde ceux qui, comptant sur leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement, au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut qui lui est commun avec bien des personnes de qualité : quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services, et il les laissera vieillir dans sa maison sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux : il ne s'aviseroit jamais de lui-même de leur faire le moindre bien [1].

[1] On seroit curieux de savoir quel étoit le prélat françois que

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son maître. Il me dit après cela ce qu'il pensoit des ecclésiastiques avec qui nous avions dîné. Il m'en fit des portraits qui ne s'accordoient guère avec leur maintien. Il ne me les donna pas à la vérité pour de malhonnêtes gens, mais seulement pour d'assez mauvais prêtres. Il en excepta pourtant quelques uns dont il me vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces messieurs. Dès le soir même, en soupant, je me parai comme eux d'un dehors sage. Cela ne coûte rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

CHAPITRE III.

Gil Blas devient le favori de l'archevêque de Grenade, et le canal de ses graces.

J'avois été dans l'après-dînée chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé, après quoi j'étois revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avoit préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant monseigneur me fit appe-

Le Sage a peint sous le nom de l'archevêque de Grenade, et qui seroit reconnoissable au portrait qu'il a fait de sa stature *grosse et courte*, et de ses *jambes torses*, et de sa *tête chauve;* mais la tradition reste douteuse à cet égard, et nous ne devons pas chercher à éclaircir des conjectures odieuses.

ler de bon matin. C'étoit pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas; je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel! s'écria-t-il avec transport lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de plus correct? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre? Cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. Oh! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; et quand je le serois, je suis persuadé que les ouvrages de votre grandeur braveroient ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir au travers de toute sa piété qu'il n'étoit pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes graces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, et j'appris enfin de don Fernand, qui le venoit voir très souvent, que j'en étois aimé de manière que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même; et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la cathédrale.

Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général, il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avoient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par-là je passai dans son esprit pour un homme qui avoit une connoissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne[1]. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa grandeur tout pénétré de reconnoissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui étoit en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avoit interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies; elles touchent les pécheurs, les font

[1] La Béotie étoit une province de la Grèce dont les habitants passoient pour stupides. On disoit en proverbe *un cocher, un esprit, une oreille de Béotie*. Horace, voulant peindre un sot, dit qu'on le croiroit né dans l'air gras des Béotiens :

Bœotûm in crasso jurares aëre natum.
Epist., L. II, I.

rentrer en eux-mêmes, et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de remplir d'ambitieux les ermitages, et d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devroient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins, je t'avouerai ma foiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement; c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrois bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop long-temps, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zéle: quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus; mon amour-propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien que je connois bon; je m'en rapporterai à ton jugement. Grace au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou pour parler plus juste, vous

serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximenès[1], dont le génie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami! Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt: si par malheur pour toi il me revenoit qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sotte discrétion.

Le patron cessa de parler en cet endroit pour en-

[1] Ximenès, d'abord cordelier, puis archevêque de Tolède, cardinal et régent d'Espagne, l'un des plus grands ministres de cette monarchie, mourut à quatre-vingt-un ans en 1517, disgracié ou même empoisonné, pour récompense de tout le bien qu'il avoit fait. Son âge n'avoit rien ôté à la fermeté de son ame, et c'est par-là que l'on gouverne. Ce ministre croyoit que l'ignorance est le fléau le plus dangereux des états, et principalement la peste de la religion; qu'il faut éclairer les chrétiens; que, s'ils étoient instruits, l'on n'auroit plus besoin des ressorts violents de l'inquisition contre le judaïsme et le mahométisme, etc. Ces idées ne sont pas celles d'un esprit rétréci ni d'un homme ordinaire, si l'on veut bien avoir égard au temps où vivoit Ximenès et à la robe qu'il portoit.

tendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là il n'eut plus rien de caché pour moi; je devins son favori. Tous les domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en aperçurent pas sans envie. C'étoit une chose à voir que la manière dont les gentilshommes et les écuyers vivoient alors avec le confident de monseigneur : ils n'avoient pas honte de faire des bassesses pour captiver ma bienveillance; je ne pouvois croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service, sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'archevêque, à ma prière, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une compagnie, et le mit en état de faire figure dans les troupes. Il en envoya un autre au Mexique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir[1], et j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par-là que, si le prélat ne prévenoit pas, du moins il refusoit rarement ce qu'on lui demandoit.

Mais ce que je fis pour un prêtre me paroit mériter un détail. Un jour certain licencié appelé Louis Garcias, homme jeune encore et de très bonne mine, me fut présenté par notre maître-d'hôtel, qui me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête ecclésiastique. Il a été aumô-

[1] Une bonne action a son prix tôt ou tard, indépendamment du plaisir que l'on goûte à la faire. Nous retrouverons ci-après ce gentilhomme, que Gil Blas avoit fait placer au Mexique : c'est André de Tordesillas (liv. IX, chap. IV).

nier chez des religieuses. La médisance n'a point épargné sa vertu. On l'a noirci dans l'esprit de monseigneur, qui l'a interdit, et qui par malheur est si prévenu contre lui, qu'il ne veut écouter aucune sollicitation en sa faveur. Nous avons inutilement employé les premières personnes de Grenade pour le faire réhabiliter: notre maître est inflexible.

Messieurs, leur dis-je, voilà une affaire bien gâtée. Il vaudroit mieux qu'on n'eût point sollicité pour le seigneur licencié. On lui a rendu un mauvais office en voulant le servir. Je connois monseigneur: les prières et les recommandations ne font qu'aggraver dans son esprit la faute d'un ecclésiastique; il n'y a pas long-temps que je le lui ai ouï dire à lui-même. Plus, disoit-il, un prêtre qui est tombé dans l'irrégularité engage de personnes à me parler pour lui, plus il augmente le scandale, et plus j'ai de sévérité. Cela est fâcheux, reprit le maître-d'hôtel, et mon ami seroit bien embarrassé s'il n'avoit pas une bonne main. Heureusement il écrit à ravir, et il se tire d'intrigue par ce talent. Je fus curieux de voir si l'écriture qu'on me vantoit valoit mieux que la mienne. Le licencié, qui en avoit sur lui, m'en montra une page, que j'admirai: il sembloit que ce fût une exemple de maître écrivain. En considérant une si belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laisser ce papier, en lui disant que j'en pourrois faire quelque chose qui lui seroit utile; que je ne m'expliquois pas dans ce moment, mais que le lendemain je lui en dirois davantage. Le licencié, à

qui le maître-d'hôtel avoit apparemment fait l'éloge de mon esprit, se retira aussi content que s'il eût déja été remis dans ses fonctions.

J'avois véritablement envie qu'il le fût; et, dès le jour même, j'y travaillai de la manière que je vais le dire. J'étois seul avec l'archevêque; je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon patron en parut charmé. Alors, profitant de l'occasion: Monseigneur, lui dis-je, puisque vous ne voulez pas faire imprimer vos homélies, je souhaiterois du moins qu'elles fussent écrites comme cela.

Je suis satisfait de ton écriture, me répondit le prélat; mais je t'avoue que je ne serois pas fâché d'avoir de cette main-là une copie de mes ouvrages. Votre grandeur, lui répliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint si bien est un licencié de ma connoissance. Il sera d'autant plus ravi de vous faire ce plaisir, qu'il pourra par ce moyen intéresser votre clémence à le tirer de la triste situation où il a le malheur de se trouver présentement.

Le prélat ne manqua pas de demander comment se nommoit ce licencié. Il s'appelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il est au désespoir de s'être attiré votre disgrace. Ce Garcias, interrompit-il, a, si je ne me trompe, été aumônier dans un couvent de filles. Il a encouru les censures ecclésiastiques. Je me souviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui. Ses mœurs ne sont pas fort bonnes. Monseigneur, interrompis-je à mon tour, je n'entreprendrai point de le justifier; mais je sais qu'il a des ennemis. Il

prétend que les auteurs des mémoires que vous avez vus se sont plus attachés à lui rendre de mauvais offices qu'à dire la vérité. Cela peut être, reprit l'archevêque: il y a dans le monde des esprits bien dangereux. D'ailleurs je veux que sa conduite n'ait pas toujours été irréprochable: il peut s'en être repenti; enfin à tout péché miséricorde. Améne-moi ce licencié; je léve l'interdiction.

C'est ainsi que les hommes les plus sévères rabattent de leur sévérité quand leur plus cher intérêt s'y oppose. L'archevêque accorda sans peine au vain plaisir d'avoir ses œuvres bien écrites ce qu'il avoit refusé aux plus puissantes sollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au maître-d'hôtel, qui la fit savoir à son ami Garcias. Ce licencié, dès le jour suivant, vint me faire des remerciements proportionnés à la grace obtenue. Je le présentai à mon maitre, qui se contenta de lui faire une légère réprimande, et lui donna des homélies à mettre au net. Garcias s'en acquitta si bien, qu'il fut rétabli dans son ministère. Il obtint même la cure de Gabie, gros bourg aux environs de Grenade[1]; ce qui prouve bien que les bénéfices ne se donnent pas toujours à la vertu.

[1] Voyez ci-après (chap. v) la reconnoissance de ce licencié, bien différent d'André de Tordesillas. L'auteur a eu soin de marquer fortement le contraste; et c'est répondre à son dessein que d'en avertir le lecteur.

CHAPITRE IV.

L'archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, et de quelle façon il en sort.

Tandis que je rendois ainsi service aux uns et aux autres, don Fernand de Leyva se disposoit à quitter Grenade. J'allai voir ce seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avoit procuré. Je lui en parus si satisfait, qu'il me dit: Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon oncle l'archevêque. Je suis charmé de ce grand prélat, lui répondis-je, et je dois l'être. Outre que c'est un seigneur fort aimable, il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnoître. Il ne m'en falloit pas moins pour me consoler de n'être plus auprès du seigneur don César et de son fils. Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes peut-être pas séparés pour jamais; la fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai; et je sentis dans ce moment-là que j'aimois tant don Alphonse, que j'aurois volontiers abandonné l'archevêque et les belles espérances qu'il m'avoit données pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avoit éloigné. Don Fer-

nand s'aperçut des mouvements qui m'agitoient, et m'en sut si bon gré, qu'il m'embrassa en me disant que toute sa famille prendroit toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal ; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remédes, que quelques jours après il n'y paroissoit plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avoit de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençoit à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattoit, tantôt il s'élevoit trop haut ou descendoit trop bas. C'étoit un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade[1].

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disoient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe; vous devez l'en

[1] *Capucinade*, sermon de capucin, pièce peu éloquente (suivant les jésuites, auteurs du *Dictionnaire de Trévoux*).

avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriveroit; vous seriez biffé de son testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothéque du licencié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisois d'autres toutes contraires: l'avertissement dont il s'agissoit me paroissoit délicat à donner[1]. Je jugeois qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourroit le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentois qu'il étoit impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptois bien de lui parler avec adresse[2], et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquois davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étois plus embarrassé que d'une chose; je ne savois de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras en me demandant ce qu'on disoit de lui dans le monde, et si l'on étoit satisfait de son dernier discours. Je

[1] C'est ce que dit le Misanthrope, consulté par Oronte:

Monsieur, cette matière est un peu délicate,
Et sur le bel-esprit nous aimons qu'on nous flatte.

[2] Voilà un second exemple du verbe *compter*, suivi de la préposition *de* et d'un autre verbe à l'infinitif. Nous l'avons déja remarqué dans le volume précédent.

répondis qu'on admiroit toujours ses homélies, mais qu'il me sembloit que la dernière n'avoit pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, auroit-elle trouvé quelque Aristarque[1]? Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer: il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paroît pas tout-à-fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé: Monsieur Gil Blas, cette piéce n'est donc pas de votre goût? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parois baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? Je n'aurois pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il

[1] Grand critique du temps de Ptolomée Philadelphe. (Il fit la révision des poésies d'Homère avec une extrême sévérité. Son nom est devenu celui des censeurs difficiles. Boileau, apostrophant les journalistes de Trévoux, les appelle ironiquement *grands Aristarques de Trévoux*.)

avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudroit que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer? N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grace au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme! Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût[1].

[1] Il n'y a pas de scène de comédie plus naturelle et plus vraie que celle-là. Aussi les *homélies de l'archevêque de Grenade* sont-elles devenues un proverbe des gens d'esprit.

CHAPITRE V.

Du parti que prit Gil Blas après que l'archevêque lui eut donné son congé. Par quel hasard il rencontra le licencié qui lui avoit tant d'obligation, et quelles marques de reconnoissance il en reçut.

Je sortis du cabinet en maudissant le caprice, ou, pour mieux dire, la foiblesse de l'archevêque, et plus en colère contre lui qu'affligé d'avoir perdu ses bonnes graces. Je doutai même quelque temps si j'irois toucher mes cent ducats; mais, après y avoir bien réfléchi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôteroit pas le droit de donner un ridicule à mon prélat; à quoi je me promettois bien de ne pas manquer toutes les fois qu'on mettroit devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au trésorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venoit de se passer entre son maître et moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda pour lui dire un éternel adieu. Il m'aimoit trop pour n'être pas sensible à mon malheur. Pendant que je lui en faisois le récit, je remarquois que la douleur s'imprimoit sur son visage. Malgré tout le respect qu'il devoit à l'archevêque, il ne put s'empêcher de le blâmer; mais, comme dans la colère où j'étois je jurai que le prélat me le paie-

roit, et que je réjouirois toute la ville à ses dépens, le sage Melchior[1] me dit : Croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours respecter les personnes de qualité, quelque sujet qu'ils aient de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de fort plats seigneurs qui ne méritent guère qu'on ait de la considération pour eux ; mais ils peuvent nuire, il faut les craindre.

Je remerciai le vieux valet de chambre du bon conseil qu'il me donnoit, et je lui promis d'en profiter. Après cela il me dit : Si vous allez à Madrid, voyez-y Joseph Navarro, mon neveu. Il est chef d'office chez le seigneur don Baltazar de Zuniga, et j'ose vous dire que c'est un garçon digne de votre amitié. Il est franc, vif, officieux, prévenant ; je souhaite que vous fassiez connoissance ensemble. Je lui répondis que je ne manquerois pas d'aller voir ce Joseph Navarro sitôt que je serois à Madrid, où je comptois bien de retourner. Ensuite je sortis du palais épiscopal pour n'y remettre jamais le pied. Si j'eusse encore eu mon cheval, je serois peut-être parti sur-le-champ pour Tolède ; mais je l'avois vendu dans le temps de ma faveur, croyant que je n'en aurois plus besoin. Je pris le parti de louer une chambre garnie, faisant mon plan de demeurer encore un mois à Grenade, et de me rendre après cela auprès du comte de Polan.

[1] Melchior de la Ronda ; c'est le vieux valet de chambre dont il

Comme l'heure du dîner approchoit, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avoit pas quelque auberge dans le voisinage. Elle me répondit qu'il y en avoit une excellente à deux pas de sa maison, que l'on y étoit bien servi, et qu'il y alloit quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner et je m'y rendis bientôt. J'entrai dans une grande salle qui ressembloit assez à un réfectoire. Dix à douze hommes assis à une longue table couverte d'une nappe malpropre, s'y entretenoient en mangeant chacun sa petite portion. L'on m'apporta la mienne, qui dans un autre temps sans doute m'auroit fait regretter la table que je venois de perdre. Mais j'étois alors si piqué contre l'archevêque, que la frugalité de mon auberge me paroissoit préférable à la bonne chère qu'on faisoit chez lui. Je blâmois l'abondance des mets dans les repas; et, raisonnant en docteur de Valladolid[1]: Malheur, disois-je, à ceux qui fréquentent ces tables pernicieuses où il faut sans cesse être en garde contre sa sensualité, de peur de trop charger son estomac! Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez? Je louois dans ma mauvaise humeur des aphorismes que j'avois jusqu'alors fort négligés.

Dans le temps que j'expédiois mon ordinaire, sans craindre de passer les bornes de la tempérance, le

a été question tout-à-l'heure (chap. II de ce livre VII). On doit le remarquer, parceque l'on verra bientôt reparoître un autre Melchior (de Zapata) ci-après (chap. VIII).

[1] Allusion à la doctrine du docteur Sangrado (liv. II, chap. III).

licencié Louis Garcias, devenu curé de Gabie de la manière que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la salle. Du moment qu'il m'aperçut il vint me saluer d'un air empressé, ou plutôt en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joie excessive. Il me serra entre ses bras, et je fus obligé d'essuyer un très long compliment sur le service que je lui avois rendu. Il me fatiguoit à force de se montrer reconnoissant. Il se placa près de moi en me disant: Oh, vive Dieu! mon cher patron, puisque ma bonne fortune veut que je vous rencontre, nous ne nous séparerons pas sans boire. Mais, comme il n'y a pas de bon vin dans cette auberge, je vous ménerai, s'il vous plaît, après notre petit dîner, dans un endroit où je vous régalerai d'une bouteille de Lucéne des plus secs, et d'un muscat de Foncaral exquis. Il faut que nous fassions cette débauche: ne me refusez pas, je vous prie, cette satisfaction. Que n'ai-je le bonheur de vous posséder quelques jours seulement dans mon presbytère de Gabie! vous y seriez reçu comme un généreux Mécène à qui je dois la vie aisée et tranquille que j'y méne.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on lui apporta sa portion. Il se mit à manger, sans pourtant cesser de me dire par intervalles quelque chose de flatteur. Je saisis ce temps-là pour parler à mon tour; et comme il n'oublia pas de me demander des nouvelles de son ami le maître-d'hôtel, je ne lui fis pas un mystère de ma sortie de l'archevêché. Je lui contai même jusqu'aux moindres circonstances de ma

disgrace, qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venoit de me dire, qui ne se seroit pas attendu à l'entendre, pénétré d'une douleur reconnoissante, déclamer contre l'archevêque? Mais c'est à quoi il ne pensoit nullement; au contraire, il devint froid et rêveur, acheva de dîner sans me dire une parole; puis, se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé, et disparut. L'ingrat, ne me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnoit jusqu'à la peine de me cacher ses sentiments. Je ne fis que rire de son ingratitude, et, le regardant avec tout le mépris qu'il méritoit, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu : Holà ho! sage aumônier de religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucène dont vous m'avez fait fête!

CHAPITRE VI.

Gil Blas va voir jouer les comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jeta la vue d'une actrice, et de ce qu'il en arriva.

Garcias n'étoit pas hors de la salle, qu'il y entra deux cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent s'asseoir auprès de moi. Ils commencèrent à s'entretenir des comédiens de la troupe de Grenade, et d'une comédie nouvelle qu'on jouoit alors. Cette pièce, suivant leur discours, faisoit grand bruit dans

la ville. Il me prit envie de l'aller voir représenter dès ce jour-là. Je n'avois point été à la comédie depuis que j'étois à Grenade. Comme j'avois presque toujours demeuré à l'archevêché où ce spectacle étoit frappé d'anathème, je n'avois eu garde de me donner ce plaisir-là. Les homélies avoient fait tout mon amusement.

Je me rendis donc dans la salle des comédiens lorsqu'il en fut temps, et j'y trouvai une nombreuse assemblée. J'entendis faire autour de moi des dissertations sur la pièce avant qu'elle commençât, et je remarquai que tout le monde se mêloit d'en juger. L'un se déclaroit pour, l'autre contre. A-t-on jamais vu un ouvrage mieux écrit? disoit-on à ma droite. Le pitoyable style! s'écrioit-on à ma gauche. En vérité, s'il y a bien de mauvais auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais critiques. Et quand je pense au dégoût que les poëtes dramatiques ont à essuyer, je m'étonne qu'il y en ait d'assez hardis pour braver l'ignorance de la multitude, et la censure dangereuse des demi-savants qui corrompent quelquefois le jugement du public.

Enfin le *Gracioso*[1] se présenta pour ouvrir la scène. Dès qu'il parut, il excita un battement de mains général; ce qui me fit connoître que c'étoit un de ces acteurs gâtés à qui le parterre pardonne tout. Effectivement ce comédien ne disoit pas un

[1] *Gracioso* est, en Espagne, le bouffon de la comédie; mais ici ce mot ne veut dire que l'acteur favori.

mot, ne faisoit pas un geste sans s'attirer des applaudissements. On lui marquoit trop le plaisir qu'on prenoit à le voir: aussi en abusoit-il. Je m'aperçus qu'il s'oublioit quelquefois sur la scène, et mettoit à une trop forte épreuve la prévention où l'on étoit en sa faveur. Si on l'eût sifflé au lieu de l'applaudir, on lui auroit souvent rendu justice.

On battit aussi des mains à la vue de quelques autres acteurs, et particulièrement d'une actrice qui faisoit un rôle de suivante. Je m'attachai à la considérer; et il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut ma surprise, quand je reconnus en elle Laure, ma chère Laure, que je croyois encore à Madrid auprès d'Arsénie. Je ne pouvois douter que ce ne fût elle. Sa taille, ses traits, le son de sa voix, tout m'assuroit que je ne me trompois point. Cependant, comme si je me fusse défié du rapport de mes yeux et de mes oreilles, je demandai son nom à un cavalier qui étoit à côté de moi. Hé! de quel pays venez-vous? me dit-il. Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puisque vous ne connoissez pas la belle Estelle.

La ressemblance étoit trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure, en changeant d'état, avoit aussi changé de nom; et curieux de savoir ses affaires, car le public n'ignore guère celles des personnes de théâtre, je m'informai du même homme si cette Estelle avoit quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avoit à Grenade un grand seigneur portugais,

nommé le marquis de Marialva, qui faisoit beaucoup de dépense pour elle. Il m'en auroit dit davantage, si je n'eusse pas craint de le fatiguer de mes questions. J'étois plus occupé de la nouvelle que ce cavalier venoit de m'apprendre, que de la comédie; et qui m'eût demandé le sujet de la pièce quand je sortis, m'auroit fort embarrassé. Je ne faisois que rêver à Laure, à Estelle, et je me promettois bien d'aller chez cette actrice le jour suivant. Je n'étois pas sans inquiétude sur la réception qu'elle me feroit: j'avois lieu de penser que ma vue ne lui feroit pas grand plaisir dans la situation brillante où étoient ses affaires; je jugeois même qu'une si bonne comédienne, pour se venger d'un homme dont certainement elle avoit sujet d'être mécontente, pourroit bien faire semblant de ne le pas connoître. Tout cela ne me rebuta point. Après un léger repas, car on n'en faisoit pas d'autres dans mon auberge, je me retirai dans ma chambre, très impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, et je me levai à la pointe du jour. Mais, comme il me sembla que la maîtresse d'un grand seigneur ne devoit pas être visible de si bon matin, avant que d'aller chez elle je passai trois ou quatre heures à me parer, à me faire raser, poudrer et parfumer. Je voulois me présenter devant elle dans un état qui ne lui donnât pas lieu de rougir en me revoyant. Je sortis sur les dix heures, et me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'hôtel des comédiens. Elle logeoit dans

une grande maison où elle occupoit le premier appartement. Je dis à une femme de chambre qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme souhaitoit de parler à la dame Estelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, et j'entendis aussitôt sa maîtresse qui lui dit d'un ton de voix fort élevé : Qui est ce jeune homme? que me veut-il? Qu'on le fasse entrer.

Je jugeai par-là que j'avois mal pris mon temps; que son amant Portugais étoit à sa toilette, et qu'elle ne parloit si haut, que pour lui persuader qu'elle n'étoit pas fille à recevoir des messages suspects. Ce que je pensois étoit véritable; le marquis de Marialva passoit avec elle presque toutes les matinées. Ainsi je m'attendois à un mauvais compliment, lorsque cette originale actrice, me voyant paroître, accourut à moi les bras ouverts en s'écriant, comme par enthousiasme : Ah! mon frère, est-ce vous que je vois [1]? A ces mots elle m'embrassa à plusieurs reprises; puis, se tournant vers le Portugais : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez si en votre présence je céde à la force du sang. Après trois ans d'absence, je ne puis revoir un frère que j'aime tendrement, sans lui

[1] Cette exclamation subite, la présence d'esprit de Laure et de Gil Blas, tout ce dialogue impromptu forme, comme le dira Laure, *une plaisante comédie*. La scène est vive et excellente. L'auteur de *Turcaret* et de *Crispin rival* entendoit bien l'art du théâtre. C'est un grand avantage et une préparation pour qui veut faire des romans. Le récit doit être animé, et il l'est d'autant plus qu'il est plus dramatique.

donner des marques de mon amitié. Hé bien! mon cher Gil Blas, continua-t-elle en m'apostrophant de nouveau, dites-moi des nouvelles de la famille: dans quel état l'avez-vous laissée?

Ce discours m'embarrassa d'abord; mais j'y démêlai bientôt les intentions de Laure; et, secondant son artifice, je lui répondis d'un air accommodé à la scène que nous allions jouer tous deux: Grace au ciel, ma sœur, nos parents sont en bonne santé. Je ne doute pas, reprit-elle, que vous ne soyez étonné de me voir comédienne à Grenade; mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Il y a trois années, comme vous savez, que mon père crut m'établir avantageusement en me donnant au capitaine don Antonio Cœllo, qui m'amena des Asturies à Madrid où il avoit pris naissance. Six mois après que nous y fûmes arrivés, il eut une affaire d'honneur qu'il s'attira par son humeur violente. Il tua un cavalier qui s'étoit avisé de faire quelque attention à moi. Le cavalier appartenoit à des personnes de qualité qui avoient beaucoup de crédit. Mon mari, qui n'en avoit guère, se sauva en Catalogne avec tout ce qui se trouva au logis, de pierreries et d'argent comptant. Il s'embarque à Barcelone, passe en Italie, se met au service des Vénitiens, et perd enfin la vie dans la Morée en combattant contre les Turcs. Pendant ce temps-là, une terre que nous avions pour tout bien fut confisquée, et je devins une douairière des plus minces. A quoi me résoudre dans une si fâcheuse extrémité? Une jeune veuve qui a de l'hon-

neur se trouve bien embarrassée. Il n'y avoit pas moyen de m'en retourner dans les Asturies. Qu'y aurois-je fait? Je n'aurois reçu de ma famille que des condoléances pour toute consolation. D'un autre côté, j'avois été trop bien élevée pour être capable de me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer? Je me suis faite comédienne pour conserver ma réputation.

Il me prit une si forte envie de rire lorsque j'entendis Laure finir ainsi son roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en vins pourtant à bout, et même je lui dis d'un air grave: Ma sœur, j'approuve votre conduite, et je suis bien aise de vous retrouver à Grenade si honnêtement établie.

Le marquis de Marialva, qui n'avoit pas perdu un mot de tous ces discours, prit au pied de la lettre ce qu'il plut à la veuve de don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien : il me demanda si j'avois quelque emploi à Grenade ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirois; mais, ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étois entré à l'archevêché, et de quelle façon j'en étois sorti; ce qui divertit infiniment le seigneur portugais. Il est vrai que, malgré la promesse faite à Melchior, je m'égayai un peu aux dépens de l'archevêque. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Laure, qui s'imaginoit que je composois une fable à son exemple, faisoit des éclats de rire qu'elle n'auroit pas faits, si elle eût su que je ne mentois point.

Après avoir achevé mon récit, que je finis par la chambre que j'avois louée, on vint avertir qu'on avoit servi. Je voulus aussitôt me retirer pour aller dîner à mon auberge; mais Laure m'arrêta. Quel est votre dessein, mon frère? me dit-elle. Vous dînerez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus long-temps dans une chambre garnie. Je prétends que vous mangiez dans ma maison, et que vous y logiez. Faites apporter vos hardes ce soir; il y a ici un lit pour vous.

Le seigneur portugais, à qui peut-être cette hospitalité ne faisoit pas plaisir, prit alors la parole, et dit à Laure: Non, Estelle, vous n'êtes pas logée ici assez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frère, ajouta-t-il, me paroît un joli garçon; et l'avantage qu'il a de vous toucher de si près, m'intéresse pour lui. Je veux le prendre à mon service. Ce sera celui de mes secrétaires que je chérirai le plus; j'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi: j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cents ducats d'appointements; et si dans la suite j'ai sujet, comme je l'espère, d'être content de lui, je le mettrai en état de se consoler d'avoir été trop sincère avec son archevêque.

Les remerciements que je fis là-dessus au marquis, furent suivis de ceux de Laure, qui enchérirent sur les miens. Ne parlons plus de cela, interrompit-il; c'est une affaire finie. En achevant ces paroles, il salua sa princesse de théâtre, et sortit.

Elle me fit aussitôt passer dans un cabinet, où, se voyant seule avec moi : J'étoufferois, s'écria-t-elle, si je résistois plus long-temps à l'envie que j'ai de rire. Alors elle se renversa dans un fauteuil ; et, se tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple ; et, quand nous nous en fûmes bien donnés : Avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante comédie ! Mais je ne m'attendois pas au dénouement. J'avois dessein seulement de te ménager une table et un logement ; et pour te les offrir avec bienséance, je t'ai fait passer pour mon frère. Je suis ravie que le hasard t'ait présenté un si bon poste. Le marquis de Marialva est un seigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre que moi, poursuivit-elle, n'auroit peut-être pas reçu si gracieusement un homme qui quitte ses amis sans leur dire adieu. Mais je suis de ces bonnes pâtes de filles qui revoient toujours avec plaisir un fripon qu'elles ont aimé.

Je demeurai d'accord de bonne foi de mon impolitesse, et je lui en demandai pardon. Après quoi elle me conduisit dans une salle à manger très propre. Nous nous mîmes à table ; et, comme nous avions pour témoins une femme de chambre et un laquais, nous nous traitâmes de frère et de sœur. Lorsque nous eûmes dîné, nous repassâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là mon incomparable Laure, se livrant à toute sa gaieté

naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Je lui en fis un fidèle rapport; et, quand j'eus satisfait sa curiosité, elle contenta la mienne, en me faisant le récit de son histoire dans ces termes[1].

CHAPITRE VII.

Histoire de Laure.

Je vais te conter, le plus succinctement qu'il me sera possible, par quel hasard j'ai embrassé la profession comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands événements. Arsénie, ma maîtresse, plus fatiguée que dégoûtée du monde, abjura le théâtre, et m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venoit d'acheter auprès de Zamora, en monnoies étrangères[2]. Nous eûmes bientôt fait des connoissances dans cette ville-là. Nous y allions assez souvent; nous y passions un jour ou deux. Nous venions ensuite nous renfermer dans notre château.

[1] L'histoire de Laure, plus courte que celle de don Raphaël, est un modèle de gaieté et de légèreté. C'est une femme qui se peint dans la vivacité de sa narration; elle a beaucoup de verve sans prétention à l'esprit, et c'est là l'esprit véritable.

[2] C'est-à-dire avec de l'argent que lui avoient fourni des amants étrangers.

Dans un de ces petits voyages, don Félix Maldonado, fils unique du corrégidor, me vit par hasard, et je lui plus. Il chercha l'occasion de me parler sans témoins; et, pour ne te rien celer, je contribuai un peu à la lui faire trouver. Le cavalier n'avoit pas vingt ans; il étoit beau comme l'Amour même, fait à peindre, et plus séduisant encore par ses manières galantes et généreuses que par sa figure. Il m'offrit de si bonne grace et avec tant d'instances un gros brillant qu'il avoit au doigt, que je ne pus me défendre de l'accepter. Je ne me sentois pas d'aise d'avoir un galant si aimable. Mais quelle imprudence aux grisettes de s'attacher aux enfants de famille dont les pères ont de l'autorité! Le corrégidor, le plus sévère de ses pareils, averti de notre intelligence, se hâta d'en prévenir les suites. Il me fit enlever par une troupe d'alguazils qui me menèrent, malgré mes cris, à l'hôpital de la Pitié.

Là, sans autre forme de procès, la supérieure me fit ôter ma bague et mes habits, et revêtir d'une longue robe de serge grise, ceinte par le milieu d'une large courroie de cuir noir, d'où pendoit un rosaire à gros grains qui me descendoit jusqu'aux talons. On me conduisit après cela dans une salle, où je trouvai un vieux moine de je ne sais quel ordre, qui se mit à me prêcher la pénitence, à-peu-près comme la dame Léonarde t'exhorta, dans le souterrain, à la patience. Il me dit que j'avois bien de l'obligation aux personnes qui me faisoient enfermer; qu'elles m'avoient rendu un grand service en

me retirant des filets du démon, dans lesquels j'étois malheureusement engagée. J'avouerai franchement mon ingratitude: bien loin de me sentir redevable à ceux qui m'avoient fait ce plaisir-là, je les chargeois d'imprécations.

Je passai huit jours à me désoler; mais le neuvième, car je comptois jusqu'aux minutes, mon sort parut vouloir changer de face. En traversant une petite cour je rencontrai l'économe de la maison, personnage à qui tout étoit soumis; la supérieure même lui obéissoit. Il ne rendoit compte de son économat qu'au corrégidor, de qui seul il dépendoit, et qui avoit une entière confiance en lui. Il se nommoit Pedro Zendono; et le bourg de Salsedon, en Biscaye, l'avoit vu naître. Représente-toi un grand homme pâle et décharné, une figure à servir de modéle pour peindre le bon larron. A peine paroissoit-il regarder les sœurs. Tu n'as jamais vu de face si hypocrite, quoique tu aies demeuré à l'archevêché.

Je rencontrai donc, poursuivit-elle, le seigneur Zendono, qui m'arrêta en me disant: Consolez-vous, ma fille, je suis touché de vos malheurs. Il n'en dit pas davantage, et il continua son chemin, me laissant faire les commentaires qu'il me plairoit sur un texte si laconique. Comme je le croyois un homme de bien, je m'imaginai bonnement qu'il s'étoit donné la peine d'examiner pourquoi j'avois été enfermée; et que, ne me trouvant pas assez coupable pour mériter d'être traitée avec tant d'indignité, il vouloit me servir auprès du corrégidor. Je ne connoissois pas le

Biscayen; il avoit bien d'autres intentions. Il rouloit dans son esprit un projet de voyage, dont il me fit confidence quelques jours après. Ma chère Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'est vouloir me perdre; mais je ne suis plus à moi, et je ne veux vivre que pour vous. La situation où je vous vois me perce l'ame. Je prétends dès demain vous tirer de votre prison, et vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre libérateur.

Je pensai m'évanouir de joie à ces paroles de Zendono, qui, jugeant par mes remerciements que je ne demandois pas mieux que de me sauver, eut l'audace, le jour suivant, de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le rapporter. Il dit à la supérieure qu'il avoit ordre de me mener au corrégidor, qui étoit à une maison de plaisance à deux lieues de la ville, et il me fit effrontément monter avec lui dans une chaise de poste tirée par deux bonnes mules qu'il avoit achetées exprès. Nous n'avions pour tout domestique qu'un valet qui conduisoit la chaise, et qui étoit entièrement dévoué à l'économe. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginois, mais vers les frontières de Portugal, où nous arrivâmes en moins de temps qu'il n'en falloit au corrégidor de Zamora pour apprendre notre fuite, et mettre ses lévriers sur nos traces.

Avant que d'entrer dans Bragance, le Biscayen me

fit prendre un habit de cavalier, dont il avoit eu la précaution de se pourvoir; et, me comptant embarquée avec lui, il me dit dans une hôtellerie où nous allâmes loger: Belle Laure, ne me sachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre patrie, comme deux criminels à qui l'Espagne ne doit point accorder d'asile. Mais, ajouta-t-il, nous pouvons nous mettre à couvert de son ressentiment dans ce royaume étranger, quoiqu'il soit maintenant soumis à la domination espagnole. Nous y serons du moins plus en sûreté que dans notre pays. Laissez-vous persuader, mon ange; suivez un homme qui vous adore. Allons nous établir à Coïmbre. Là je me ferai espion du saint-office; et, à l'ombre de ce tribunal redoutable, nous verrons impunément couler nos jours dans de tranquilles plaisirs.

Une proposition si vive me fit connoître que j'avois affaire à un chevalier qui n'aimoit pas à servir de conducteur aux infantes pour la gloire de la chevalerie. Je compris qu'il comptoit beaucoup sur ma reconnoissance, et plus encore sur ma misère. Cependant, quoique ces deux choses me parlassent en sa faveur, je rejetai fièrement ce qu'il me proposoit. Il est vrai que, de mon côté, j'avois deux fortes raisons pour me montrer si réservée: je ne me sentois point de goût pour lui, et je ne le croyois pas riche. Mais lorsque, revenant à la charge, il s'offrit de m'épouser au préalable, et qu'il me fit voir réellement que son économat l'avoit mis en fonds pour long-temps, je ne

le cèle pas, je commençai à l'écouter. Je fus éblouie de l'or et des pierreries qu'il étala devant moi, et j'éprouvai que l'intérêt sait faire des métamorphoses aussi bien que l'amour. Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yeux. Son grand corps sec prit la forme d'une taille fine; son teint pâle me parut d'un beau blanc; je donnai un nom favorable jusqu'à son air hypocrite. Alors j'acceptai sans répugnance sa main devant le ciel, qu'il prit à témoin de notre engagement. Après cela il n'eut plus de contradiction à essuyer de ma part. Nous nous remîmes à voyager; et Coïmbre vit bientôt dans ses murs un nouveau ménage[1].

Mon mari m'acheta des habits de femme assez propres, et me fit présent de plusieurs diamants, parmi lesquels je reconnus celui de don Félix Maldonado. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner d'où venoient toutes les pierres précieuses que j'avois vues, et pour être persuadée que je n'avois pas

[1] Il y a eu dans tous les temps, chez les moines rentés, des procureurs habiles et très peu scrupuleux, qui ont imité la conduite de l'économe Zendono. Ils se faisoient un jeu de fuir avec les trésors du couvent, et de jeunes beautés qu'ils avoient débauchées. J'ai vu, dans mon enfance, un trait exactement semblable de la part d'un religieux d'une grande et riche abbaye, sur les confins de la Champagne, avec toutes les circonstances du récit de Gil Blas, si ce n'est que les fugitifs se retirèrent en Hollande. Le public ne faisoit que rire de ces pieuses escapades: c'étoit un grand scandale, mais devenu fréquent et tourné presque en habitude. Il faut en garder la mémoire pour adoucir un peu le regret qu'on pourroit avoir de la suppression des ordres monastiques.

épousé un rigide observateur du septième article du Décalogue. Mais, me considérant comme la cause première de ses tours de mains, je les lui pardonnois. Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre. Sans cela, qu'il m'eût paru un méchant homme!

Je fus assez contente de lui pendant deux ou trois mois. Il avoit toujours des manières galantes, et sembloit m'aimer tendrement. Néanmoins les marques d'amitié qu'il me donnoit n'étoient que de fausses apparences: le fourbe me trompoit, et me préparoit le traitement que toute fille séduite par un malhonnête homme doit attendre de lui. Un matin. à mon retour de la messe, je ne trouvai plus au logis que les murailles; les meubles, et jusques à mes hardes, tout avoit été emporté. Zendono et son fidèle valet avoient si bien pris leurs mesures, qu'en moins d'une heure le dépouillement entier de la maison avoit été fait et parfait; de manière qu'avec le seul habit dont j'étois vêtue, et la bague de don Félix qu'heureusement j'avois au doigt, je me vis, comme une autre Ariane, abandonnée par un ingrat. Mais je t'assure que je ne m'amusai point à faire des élégies sur mon infortune. Je bénis plutôt le ciel de m'avoir délivrée d'un scélérat qui ne pouvoit manquer de tomber tôt ou tard entre les mains de la justice. Je regardai le temps que nous avions passé ensemble comme un temps perdu, que je ne tarderois guère à réparer. Si j'eusse voulu demeurer en Portugal, et m'attacher à quelque femme de condition, j'en aurois trouvé de

reste ; mais, soit que j'aimasse mon pays, soit que je fusse entraînée par la force de mon étoile qui m'y préparoit une meilleure fortune, je ne songeai plus qu'à revoir l'Espagne. Je m'adressai à un joaillier, qui me compta la valeur de mon brillant en espéces d'or, et je partis avec une vieille dame espagnole qui alloit à Séville[1] dans une chaise roulante.

Cette dame, qui s'appeloit Dorothée, revenoit de voir une de ses parentes établie à Coïmbre, et s'en retournoit à Séville, où elle faisoit sa résidence. Il se trouva tant de sympathie entre elle et moi, que nous nous attachâmes l'une à l'autre dès la première journée ; et notre liaison se fortifia si bien sur la route, que la dame ne voulut point, à notre arrivée, que je logeasse ailleurs que dans sa maison. Je n'eus pas sujet de me repentir d'avoir fait une pareille connoissance. Je n'ai jamais vu de femme d'un meilleur caractère. On jugeoit encore à ses traits et à la vivacité de ses yeux, qu'elle devoit avoir fait racler bien des

[1] Séville, capitale de l'Andalousie, située dans une contrée fertile, sur le Guadalquivir, autrefois le fleuve Bétis. Un pont de bateaux très hardi est construit sur ce fleuve, et joint la ville à un de ses faubourgs bâti sur l'autre rive. Cette ville renferme 100,000 habitants ; son enceinte est d'environ 14 milles. (Extrait d'une grande note de M. Smollett sur Séville, dans sa traduction de Gil Blas en anglois.) Il pouvoit ajouter que Scipion avoit fondé Italique, près de Séville, et que cette ville a donné trois des meilleurs empereurs romains, Trajan, Adrien, et Théodose. Ce n'est pas un petit honneur pour la péninsule espagnole d'avoir produit de si grands hommes. Séville est aussi la patrie du célèbre Michel Cervantes, sur lequel voyez une note ci-après (chap. XIII).

guitares. Aussi étoit-elle veuve de plusieurs maris de noble race, et vivoit honorablement de ses douaires.

Entre autres excellentes qualités, elle avoit celle d'être très compatissante aux malheurs des filles. Quand je lui fis confidence des miens, elle entra si chaudement dans mes intérêts, qu'elle donna mille malédictions à Zendono. Les chiens d'hommes! dit-elle d'un ton à faire juger qu'elle avoit rencontré en son chemin quelque économe; les misérables! il y a comme cela dans le monde des fripons qui se font un jeu de tromper les femmes. Ce qui me console, ma chère enfant, continua-t-elle, c'est que suivant votre récit vous n'êtes nullement liée au parjure Biscayen. Si votre mariage avec lui est assez bon pour vous servir d'excuse, en récompense il est assez mauvais pour vous permettre d'en contracter un meilleur quand vous en trouverez l'occasion.

Je sortois tous les jours avec Dorothée pour aller à l'église, ou bien en visites d'amis; c'étoit le moyen d'avoir bientôt quelque aventure. Je m'attirai les regards de plusieurs cavaliers. Il y en eut qui voulurent sonder le gué. Ils firent parler à ma vieille hôtesse; mais les uns n'avoient pas de quoi fournir aux frais d'un établissement, et les autres n'avoient pas encore pris la robe virile [1]; ce qui suffisoit pour m'ôter toute envie de les écouter. J'en savois les

[1] Métaphore empruntée des mœurs des anciens Romains, pour dire que ces cavaliers n'étoient pas encore majeurs. Laure avoit été punie de son premier attachement, et ne vouloit plus se risquer avec *des enfants de famille* encore en puissance d'autrui.

conséquences. Un jour il nous vint en fantaisie, à Dorothée et à moi, d'aller voir jouer les comédiens de Séville. Ils avoient affiché qu'ils représenteroient *La famosa Comedia, el Embaxador de si-mismo*[1], composée par Lope de Vega Carpio[2].

Parmi les actrices qui parurent sur la scène, je démêlai une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse réjouie que tu as vue femme de chambre de Florimonde, et avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsénie. Je savois bien que Phénice étoit hors de Madrid depuis plus de deux ans,

[1] La fameuse comédie, *l'Ambassadeur de soi-même*. Les Espagnols, peuple si grave, cultivent peu la tragédie; toutes leurs pièces de théâtre sont intitulées *comédies*.

[2] *Lope Félix de Vega Carpio*, poëte extrêmement fécond, a laissé vingt volumes d'œuvres choisies, et vingt-cinq autres in-4° de pièces de théâtre; chaque volume en contient douze. Il y a seulement cent comédies en vers. Ce poëte étonnant fut marié deux fois, ensuite se fit prêtre, et mourut chevalier de Malte en 1635, à soixante-douze ans. Les Espagnols l'appellent *un prodige de la nature*. Il est pour eux ce que Shakespeare est pour les Anglois, et c'est l'éloge que M. Smollett lui donne dans sa traduction angloise de Gil Blas. Les Espagnols disent que Lope de Vega étoit poëte dès le ventre de sa mère. « Il faisoit ordinairement une pièce de « théâtre par jour; et, quand une comédie lui en coûtoit trois, elle « étoit fort longue, et il falloit que quelque affaire étrangère eût « présenté un obstacle au desir qu'il avoit de donner tous les jours « un plaisir nouveau à ses spectateurs. » (BAILLET, *Jugements des Savants*.) Outre dix-huit cents comédies, il avoit composé quatre cents pièces dramatiques ou *actes sacramentels*, représentés en plein air dans les places publiques de Madrid, à la fête du Saint-Sacrement. Il a fait encore beaucoup de poëmes, une épopée tragique de la *Jérusalem conquise*, et *la Gatomachie*, ou *les Amours et les Combats des Chats*, etc.

mais j'ignorois qu'elle fût comédienne. J'avois une impatience de l'embrasser qui me fit trouver la pièce fort longue. C'étoit peut-être aussi la faute de ceux qui la représentoient, et qui ne jouoient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser. Car pour moi qui suis une rieuse, je t'avouerai qu'un acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

Enfin, le moment que j'attendois étant arrivé, c'est-à-dire la fin de *la famosa Comedia*, nous allâmes, ma veuve et moi, derrière le théâtre, où nous aperçûmes Phénice qui faisoit la tout aimable, et écoutoit en minaudant le doux ramage d'un jeune oiseau qui s'étoit apparemment laissé prendre à la glu de sa déclamation. Sitôt qu'elle m'eut remarquée, elle le quitta d'un air gracieux, vint à moi les bras ouverts, et me fit toutes les amitiés imaginables : de mon côté je l'embrassai de tout mon cœur. Nous nous témoignâmes mutuellement la joie que nous avions de nous revoir : mais le temps et le lieu ne nous permettant pas de nous répandre en de longs discours, nous remîmes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

Le plaisir de parler est une des plus vives passions des femmes, et particulièrement la mienne. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avois d'envie d'être aux prises avec Phénice, et de lui faire questions sur questions. Dieu sait si je fus paresseuse à me lever pour me rendre où elle m'avoit enseigné qu'elle demeuroit! Elle étoit logée avec toute la

troupe dans un grand hôtel garni. Une servante que je rencontrai en entrant, et que je priai de me conduire à l'appartement de Phénice, me fit monter à un corridor, le long duquel régnoient dix à douze petites chambres séparées seulement par des cloisons de sapin, et occupées par la bande joyeuse. Ma conductrice frappa à une porte que Phénice, à qui la langue démangeoit autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le temps de nous asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre. Nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes et les réponses se succédoient avec une volubilité surprenante.

Après avoir raconté nos aventures de part et d'autre, et nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulois prendre, car enfin, me dit-elle, il faut bien faire quelque chose : il n'est pas permis à une personne de ton âge d'être inutile dans la société. Je lui répondis que j'avois résolu, en attendant mieux, de me placer auprès de quelque fille de qualité. Fi donc, s'écria mon amie, tu n'y penses pas. Est-il possible, ma mignonne, que tu ne sois pas encore dégoûtée de la servitude? n'es-tu pas lasse de te voir soumise aux volontés des autres, de respecter leurs caprices, de t'entendre gronder, en un mot d'être esclave? Que n'embrasses-tu plutôt, à mon exemple, la vie comique? Rien n'est plus convenable aux personnes d'esprit qui manquent de bien et de naissance. C'est un état qui tient un milieu entre la noblesse et la bour-

geoisie, une condition libre et affranchie des bienséances les plus incommodes de la vie civile. Nos revenus nous sont payés en espéces par le public qui en posséde le fonds. Nous vivons toujours dans la joie, et dépensons notre argent comme nous le gagnons.

Le théâtre, poursuivit-elle, est favorable sur-tout aux femmes. Dans le temps que je demeurois chez Florimonde, j'en rougis quand j'y pense, j'étois réduite à écouter les gagistes de la troupe du prince; pas un honnête homme ne faisoit attention à ma figure. D'où vient cela? c'est que je n'étois point en vue. Le plus beau tableau qui n'est pas dans son jour ne frappe point. Mais depuis que je suis sur mon piédestal, c'est-à-dire sur la scène, quel changement! Je vois à mes trousses[1] la plus brillante jeunesse des villes par où nous passons. Une comédienne a donc beaucoup d'agrément dans son métier. Si elle est sage, je veux dire que si elle ne favorise qu'un amant à-la-fois, cela lui fait tout l'honneur du monde. On loue sa retenue; et, lorsqu'elle change de galant, on la regarde comme une véritable veuve qui se remarie. Encore voit-on celle-ci avec mépris, quand elle convole en troisièmes noces; on diroit qu'elle blesse la délicatesse des hommes: au lieu que l'autre semble devenir plus précieuse à mesure qu'elle grossit le

[1] *Je vois à mes trousses* pour *je vois à ma suite*, etc. Cette expression triviale se trouve souvent dans Gil Blas, et n'y est pas toujours placée d'une manière convenable. Elle est ici trop familière et peu conforme au ton du reste de la tirade de Phénice.

nombre de ses favoris. Après cent galanteries, c'est un ragoût de seigneur.

A qui dites-vous cela? interrompis-je en cet endroit. Pensez-vous que j'ignore ces avantages? Je me les suis souvent représentés, et, je ne t'en fais pas mystère, ils ne flattent que trop une fille de mon caractère. Je me sens même de l'inclination pour la comédie; mais cela ne suffit pas. Il faut du talent, et je n'en ai point. J'ai quelquefois voulu réciter des tirades de pièces devant Arsénie; elle n'a pas été contente de moi: cela m'a dégoûtée du métier. Tu n'es pas difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne sais-tu pas que ces grandes actrices-là sont ordinairement jalouses? Elles craignent, malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des sujets qui les effacent. Enfin je ne m'en rapporterois pas là-dessus à Arsénie; elle n'a pas été sincère. Je te dirai, moi, sans flatterie, que tu es née pour le théâtre. Tu as du naturel, l'action libre et pleine de graces, le son de la voix doux, une bonne poitrine, et avec cela un minois! Ah! friponne, que tu charmeras de cavaliers si tu te fais comédienne!

Elle me tint encore d'autres discours séduisants, et me fit déclamer quelques vers, seulement pour me faire juger moi-même de la belle disposition que j'avois à débiter du comique. Lorsqu'elle m'eut entendue, ce fut bien autre chose. Elle me donna de grands applaudissements, et me mit au-dessus de toutes les actrices de Madrid. Après cela, je n'aurois pas été excusable de douter de mon mérite. Arsénie

demeura atteinte et convaincue de jalousie et de mauvaise foi. Il me fallut convenir que j'étois un sujet tout admirable. Deux comédiens qui arrivèrent dans le moment, et devant qui Phénice m'obligea de répéter les vers que j'avois déja récités, tombèrent dans une espéce d'extase, d'où ils ne sortirent que pour me combler de louanges. Sérieusement, quand ils se seroient défiés tous trois à qui me loueroit davantage, ils n'auroient pas employé d'expressions plus hyperboliques. Ma modestie ne fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valois quelque chose, et voilà mon esprit tourné du côté de la comédie.

Oh çà, ma chère, dis-je à Phénice, c'en est fait; je veux suivre ton conseil et entrer dans ta troupe, si elle l'a pour agréable. A ces paroles, mon amie, transportée de joie, m'embrassa, et ses deux camarades ne me parurent pas moins ravis qu'elle de me voir ces sentiments. Nous convînmes que le jour suivant je me rendrois au théâtre dans la matinée, et ferois voir à la troupe assemblée le même échantillon que je venois de montrer de mon talent. Si j'avois fait concevoir une opinion avantageuse de moi chez Phénice, tous les comédiens en jugèrent encore plus favorablement lorsque j'eus dit en leur présence une vingtaine de vers seulement. Ils me reçurent volontiers dans leur compagnie; après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus brillant, j'employai tout ce qui me restoit d'argent de ma bague, et, si je n'en eus pas assez pour me

mettre superbement, du moins je trouvai l'art de suppléer à la magnificence par un goût tout galant.

Je parus enfin sur la scène pour la première fois. Quels battements de mains! quels éloges! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudroit avoir été témoin du bruit que je fis dans Séville, pour y ajouter foi. Je devins l'entretien de toute la ville, qui pendant trois semaines entières vint en foule à la comédie; de sorte que la troupe rappela par cette nouveauté le public, qui commençoit à l'abandonner. Je débutai donc d'une manière qui charma tout le monde. Or, débuter ainsi, c'étoit comme si j'eusse fait afficher que j'étois à donner au plus offrant et dernier enchérisseur. Vingt cavaliers de toutes sortes d'âges et de conditions s'offrirent à l'envi de prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurois choisi le plus jeune et le plus joli; mais nous ne devons nous autres consulter que l'intérêt et l'ambition lorsqu'il s'agit de nous établir: c'est une régle de théâtre. C'est pourquoi don Ambrosio de Nisana, homme déja vieux et mal fait, mais riche, généreux, et l'un des plus plus puissants seigneurs d'Andalousie, eut la préférence. Il est vrai que je la lui fis bien acheter. Il me loua une belle maison, la meubla très magnifiquement, me donna un bon cuisinier, deux laquais, une femme de chambre, et mille ducats par mois à dépenser. Il faut ajouter à cela de riches habits, avec une assez grande quantité de pierreries. Jamais Arsénie n'avoit été dans un état plus brillant. Quel

changement dans ma fortune! Mon esprit ne put le soutenir. Je me parus tout-à-coup à moi-même une autre personne. Je ne m'étonne plus s'il y a des filles qui oublient en peu de temps le néant et la misère d'où un caprice de seigneur les a tirées. Je t'en fais un aveu sincère: les applaudissements du public, les discours flatteurs que j'entendois de toutes parts, et la passion de don Ambrosio, m'inspirèrent une vanité qui alla jusqu'à l'extravagance. Je regardai mon talent comme un titre de noblesse. Je pris les airs d'une femme de qualité; et, devenant aussi avare de regards agaçants que j'en avois jusqu'alors été prodigue, je résolus de n'arrêter ma vue que sur des ducs, des comtes, et des marquis.

Le seigneur de Nisana venoit souper chez moi tous les soirs avec quelques uns de ses amis. De mon côté, j'avois soin d'assembler les plus amusantes de nos comédiennes, et nous passions une bonne partie de la nuit à rire et à boire. Je m'accommodois fort d'une vie si agréable; mais elle ne dura que six mois. Les seigneurs sont sujets à changer; sans cela, ils seroient trop aimables. Don Ambrosio me quitta pour une jeune coquette grenadine qui venoit d'arriver à Séville avec des graces et le talent de les mettre à profit. Je n'en fus pourtant affligée que vingt-quatre heures. Je choisis pour remplir sa place un cavalier de vingt-deux ans, don Louis d'Alcacer[1], à qui peu

[1] *Alcacer*, moisson de grains en herbe, orge coupée en vert, dragée pour les bêtes.

d'Espagnols pouvoient être comparés pour la bonne mine.

Tu me demanderas sans doute, et tu auras raison, pourquoi je pris pour amant un si jeune seigneur, moi qui savois que le commerce de cette sorte de galant est dangereux. Mais, outre que don Louis n'avoit plus ni père ni mère, et qu'il jouissoit déja de son bien, je te dirai que ces commerces ne sont à craindre que pour les filles d'une condition servile, ou pour de malheureuses aventurières. Les femmes de notre profession sont des personnes titrées: nous ne sommes point responsables des effets que produisent nos charmes; tant pis pour les familles dont nous plumons les héritiers.

Nous nous attachâmes si fortement l'un à l'autre, d'Alcacer et moi, que jamais aucun amour n'a, je crois, égalé celui dont nous nous laissâmes enflammer tous deux. Nous nous aimions avec tant de fureur, qu'il sembloit qu'on eût jeté un sort sur nous. Ceux qui savoient notre intelligence nous croyoient les plus heureux amants du monde; et nous en étions peut-être les plus malheureux. Si don Louis avoit une figure tout aimable, il étoit en même temps si jaloux, qu'il me désoloit à chaque instant par d'injustes soupçons. Il ne me servoit de rien, pour m'accommoder à sa foiblesse, de me contraindre jusqu'à n'oser envisager un homme; sa défiance, ingénieuse à me trouver des crimes, rendoit ma contrainte inutile. Si j'étois sur la scène, je lui semblois, en jouant, lancer des œillades agaçantes sur quelques

jeunes cavaliers, et il m'accabloit de reproches ; en un mot, nos plus tendres entretiens étoient toujours mêlés de querelles. Il n'y eut pas moyen d'y résister; la patience nous échappa de part et d'autre, et nous rompîmes à l'amiable. Croiras-tu bien que le dernier jour de notre commerce en fut le plus charmant pour nous? Tous deux également fatigués des maux que nous avions soufferts, nous ne fîmes éclater que de la joie dans nos adieux. Nous étions comme deux misérables captifs qui recouvrent leur liberté après un rude esclavage.

Depuis cette aventure je suis bien en garde contre l'amour. Je ne veux plus d'attachement qui trouble mon repos. Il ne nous sied point à nous de soupirer comme les autres. Nous ne devons pas sentir en particulier une passion dont nous faisons voir en public le ridicule.

Je donnois pendant ce temps-là de l'occupation à la renommée ; elle répandoit par-tout que j'étois une actrice inimitable. Sur la foi de cette déesse, les comédiens de Grenade m'écrivirent pour me proposer d'entrer dans leur troupe; et, pour me faire connoître que la proposition n'étoit pas à rejeter, ils m'envoyèrent un état de leurs frais journaliers et de leurs abonnements, par lequel il me parut que c'étoit un parti avantageux pour moi. Aussi je l'acceptai, quoique dans le fond je fusse fâchée de quitter Phénice et Dorothée, que j'aimois autant qu'une femme est capable d'en aimer d'autres. Je laissai la première à Séville, occupée à fondre la vaisselle

d'un petit marchand orfèvre qui vouloit par vanité avoir une comédienne pour maîtresse. J'ai oublié de te dire qu'en m'attachant au théâtre, je changeai par fantaisie le nom de Laure en celui d'Estelle; et c'est sous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

Je n'y débutai pas moins heureusement qu'à Séville, et je me vis bientôt environnée de soupirants. Mais, n'en voulant favoriser aucun qu'à bonnes enseignes, je gardai avec eux une retenue qui leur jeta de la poudre aux yeux. Néanmoins, de peur d'être la dupe d'une conduite qui ne menoit à rien, et qui ne m'étoit pas naturelle, j'allois me déterminer à écouter un jeune Oydor [1] de race bourgeoise, qui fait le seigneur en vertu de sa charge, d'une bonne table et d'un équipage, quand je vis pour la première fois le marquis de Marialva. Ce seigneur portugais, qui voyage en Espagne par curiosité, passant par Grenade, s'y arrêta. Il vint à la comédie. Je ne jouois point ce jour-là. Il regarda fort attentivement les actrices qui s'offrirent à ses yeux. Il en trouva une à son gré. Il fit connoissance avec elle dès le lendemain; et il étoit près de passer bail, lorsque je parus sur le théâtre. Ma vue et mes minauderies firent tout-à-coup tourner la girouette; mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité; comme je n'ignorois pas que ma camarade eût plu à ce seigneur, je n'épargnai rien pour le lui souffler, et j'eus

[1] *Oydor*, auditeur des comptes, conseiller des finances.

le bonheur d'en venir à bout. Je sais bien qu'elle m'en veut du mal; mais je n'y saurois que faire. Elle devroit songer que c'est une chose si naturelle aux femmes, que les meilleures amies ne s'en font pas le moindre scrupule.

CHAPITRE VIII.

De l'accueil que les comédiens de Grenade firent à Gil Blas, et d'une nouvelle reconnoissance qui se fit dans les foyers de la comédie.

Dans le moment que Laure achevoit de raconter son histoire, il arriva une vieille comédienne de ses voisines, qui venoit la prendre en passant pour aller à la comédie. Cette vénérable héroïne de théâtre eût été propre à jouer le personnage de la déesse Cotys[1]. Ma sœur ne manqua pas de présenter son frère à

[1] Cotys ou Cotytto fut, chez les anciens, la déesse de la débauche. Ses mystères infames se célébroient la nuit. Les baptes, qui étoient ses prêtres, noyèrent Eupolis, un poëte comique, pour le punir d'avoir osé les démasquer en plein théâtre; mais je ne conçois pas pourquoi Le Sage fait ici de cette déesse Cotys le symbole de la vieillesse, et je ne sais comment expliquer ce passage, à moins de supposer que la mémoire de Le Sage a pu se tromper sur le nom, et mettre Cotys pour Cybèle, qui, étant la mère des dieux,

Læta deûm partu, centum complexa nepotes,

ne devoit pas être jeune, et pouvoit fournir le vrai type *d'une figure surannée.*

cette figure surannée, et là-dessus grands compliments de part et d'autre.

Je les laissai toutes deux, en disant à la veuve de l'économe que je la rejoindrois au théâtre, aussitôt que j'aurois fait porter mes hardes chez le marquis de Marialva dont elle m'enseigna la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avois louée, d'où, après avoir satisfait mon hôtesse, je me rendis avec un homme chargé de ma valise à un grand hôtel garni où mon nouveau maître étoit logé. Je rencontrai à la porte son intendant qui me demanda si je n'étois point le frère de la dame Estelle. Je répondis qu'oui. Soyez donc le bienvenu, reprit-il, seigneur cavalier. Le marquis de Marialva, dont j'ai l'honneur d'être intendant, m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en apprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maison, et entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire et deux chaises la remplissoient. C'étoit là mon appartement. Vous ne serez pas ici fort au large, me dit mon conducteur, mais en récompense je vous promets qu'à Lisbonne vous serez superbement logé. J'enfermai ma valise dans l'armoire dont j'emportai la clef, et je demandai à quelle heure on soupoit. Il me fut répondu à cela que le seigneur portugais ne faisoit pas d'ordinaire chez lui, et qu'il donnoit à chaque domestique une certaine somme par mois pour se nourrir. Je fis encore d'autres questions, et j'appris que les gens du marquis étoient

d'heureux fainéants. Après un entretien assez court, je quittai l'intendant pour aller trouver Laure, en m'occupant agréablement du présage que je concevois de ma nouvelle condition.

Sitôt que j'arrivai à la porte de la comédie, et que je me dis frère d'Estelle, tout me fut ouvert. Vous eussiez vu les gardes s'empresser à me faire un passage, comme si j'eusse été un des plus considérables seigneurs de Grenade. Tous les gagistes, receveurs de marques et de contre-marques que je rencontrai sur mon chemin, me firent de profondes révérences. Mais ce que je voudrois pouvoir bien peindre au lecteur, c'est la réception sérieuse que l'on me fit comiquement dans les foyers, où je trouvai la troupe tout habillée et prête à commencer. Les comédiens et les comédiennes à qui Laure me présenta, vinrent fondre sur moi. Les hommes m'accablèrent d'embrassades; et les femmes à leur tour, appliquant leurs visages enluminés sur le mien, le couvrirent de rouge et de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire compliment, ils se mirent tous ensemble à me parler. Je ne pouvois suffire à leur répondre; mais ma sœur vint à mon secours, et sa langue exercée ne me laissa en reste avec personne.

Je n'en fus pas quitte pour les accolades des acteurs et des actrices. Il me fallut essuyer les civilités du décorateur, des violons, du souffleur, du moucheur et du sous-moucheur de chandelles, enfin de tous les valets de théâtre, qui sur le bruit de mon

arrivée accoururent pour me considérer. Il sembloit que tous ces gens-là fussent des enfants trouvés qui n'avoient jamais vu de frère.

Cependant on commença la pièce. Alors quelques gentilshommes qui étoient dans les foyers coururent se placer pour l'entendre; et moi, en enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des acteurs qui n'étoient pas sur la scène. Il y en avoit un parmi ces derniers qu'on appela devant moi Melchior. Ce nom me frappa. Je considérai avec attention le personnage qui le portoit, et il me sembla que je l'avois vu quelque part. Je me le remis enfin, et le reconnus pour ce Melchior Zapata, ce pauvre comédien de campagne, qui, comme je l'ai dit dans le premier volume de mon histoire, trempoit des croûtes de pain dans une fontaine.

Je le pris aussitôt en particulier, et je lui dis : Je suis bien trompé, si vous n'êtes pas ce seigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de déjeuner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid et Ségovie. J'étois avec un garçon barbier. Nous portions quelques provisions que nous joignîmes aux vôtres, et nous fîmes tous trois un petit repas qui fut assaisonné de mille agréables discours. Zapata se mit à rêver quelques moments, ensuite il me répondit : Vous me parlez d'une chose que j'ai peu de peine à me rappeler. Je revenois alors de débuter à Madrid, et je retournois à Zamora. Je me souviens même que j'étois fort mal dans mes affaires. Je m'en souviens bien aussi, lui répliquai-je, à telles ensei-

gues que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de comédie. Je n'ai pas oublié non plus que vous vous plaigniez dans ce temps-là d'avoir une femme trop sage. Oh! je ne m'en plains plus à présent, dit avec précipitation Zapata. Vive Dieu! la commère s'est bien corrigée de cela, aussi en ai-je le pourpoint mieux doublé.

J'allois le féliciter sur ce que sa femme étoit devenue raisonnable, lorsqu'il fut obligé de me quitter pour paroître sur la scène. Curieux de connoître sa femme, je m'approchai d'un comédien pour le prier de me la montrer; ce qu'il fit en me disant: Vous la voyez, c'est Narcissa, la plus jolie de nos dames après votre sœur. Je jugeai que cette actrice devoit être celle en faveur de qui le marquis de Marialva s'étoit déclaré avant que d'avoir vu son Estelle, et ma conjecture ne fut que trop vraie. A la fin de la piéce je conduisis Laure à son domicile, où j'aperçus en arrivant plusieurs cuisiniers qui préparoient un grand repas. Tu peux souper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je; le marquis sera peut-être bien aise d'être seul avec vous. Oh que non, reprit-elle; il va venir avec deux de ses amis et un de nos messieurs; il ne tiendra qu'à toi[1] de faire le sixième. Tu

[1] Laure étoit en possession de tutoyer Gil Blas dans leur première intimité, et elle continue de le traiter ainsi depuis qu'elle en a fait son frère. Gil Blas est plus poli, et ne se permet pas de tutoyer sa sœur.

Notandi sunt tibi mores.

sais bien que chez les comédiennes les secrétaires ont le privilége de manger avec leurs maîtres. Il est vrai, lui dis-je; mais ce seroit de trop bonne heure me mettre sur le pied de ces secrétaires favoris. Il faut auparavant que je fasse quelque commission de confident pour mériter ce droit honorifique. En parlant ainsi je sortis de chez Laure, et gagnai mon auberge, où je comptois d'aller[1] tous les jours, puisque mon maître n'avoit point de ménage.

CHAPITRE IX.

Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, et de ce qui se passa entre eux.

Je remarquai dans la salle une espéce de vieux moine vêtu de bure grise, qui soupoit tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui; je le saluai fort civilement, et il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance, que je commençai à expédier avec beaucoup d'appétit. Pendant que je mangeois sans dire mot, je regardois souvent ce personnage, dont je trouvois toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son at-

[1] Encore le verbe *compter* suivi de la préposition *de* et d'un autre verbe à l'infinitif. Cette locution est particulière à Le Sage. Voyez ci-dessus, page 242.

tention opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole : Père, nous serions-nous vus par hasard ailleurs qu'ici? Vous m'observez comme un homme qui ne vous seroit pas entièrement inconnu.

Il me répondit gravement : Si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'aventures qui sont marquées dans les traits de votre visage. A ce que je vois, lui dis-je d'un air railleur, votre révérence donne dans la métoposcopie [1]? Je pourrois me vanter de la posséder, répondit le moine, et d'avoir fait des prédictions que la suite n'a pas démenties. Je ne sais pas moins la chiromancie [2], et j'ose dire que mes oracles sont infaillibles quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage.

Quoique ce vieillard eût toute l'apparence d'un

[1] La métoposcopie est l'art prétendu qui enseigne à connoître le tempérament et les mœurs par l'inspection des traits du visage. Cette folie étoit connue chez les Romains, et Suétone en parle dans la vie de Titus.

[2] La chiromancie est un autre art prétendu de deviner et de prédire par l'inspection de la main.

Le vieillard merveilleux ne parle ici que de deux sortes de divination ; mais il y en a un grand nombre, toutes plus ridicules les unes que les autres. Nous avons vu ressusciter avec un air scientifique la craniomancie, qui est depuis long-temps reçue parmi les Indiens. « Plusieurs entre les brames du royaume de Carnate croient « que tous les hommes ont leur destin écrit chacun sur leur tête ; « et, quand on leur demande où cela est écrit, ils répondent que « les sutures du crâne sont les caractères de cette écriture mystérieuse. » (*Mémoires de Trévoux*, année 1700, p. 464.)

homme sage, je le trouvai si fou, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, et continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa vue dans la salle, et s'être assuré que personne ne nous écoutoit: Je ne m'étonne pas de vous voir si prévenu contre deux sciences qui passent aujourd'hui pour frivoles; l'étude longue et pénible qu'elles demandent décourage tous les savants, qui y renoncent, et qui les décrient de dépit de n'avoir pu les acquérir. Pour moi, je ne me suis point rebuté de l'obscurité qui les enveloppe, non plus que des difficultés qui se succèdent sans cesse dans la recherche des secrets chimiques, et dans l'ar tmerveilleux de transmuer les métaux en or.

Mais je ne pense pas, poursuivit-il en se reprenant, que je parle à un jeune cavalier à qui mes discours doivent en effet paroître des rêveries. Un échantillon de mon savoir-faire vous disposera miuex que tout ce que je pourrois dire à juger de moi plus favorablement. A ces mots il tira de sa poche une fiole remplie d'une liqueur vermeille. Ensuite il me dit: Voici un élixir que j'ai composé ce matin des sucs de certaines plantes distillées à l'alambic; car j'ai employé presque toute ma vie, comme Démocrite, à trouver les propriétés des simples et des minéraux. Vous allez éprouver sa vertu. Le vin que nous buvons à notre souper est très mauvais; il va devenir excellent. En même temps il mit deux gouttes

de son élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui se boivent en Espagne[1].

Le merveilleux frappe l'imagination; et, quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. Charmé d'un si beau secret, et persuadé qu'il falloit être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai plein d'admiration: O mon père! pardonnez-moi, de grace, si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends justice présentement. Je n'ai pas besoin d'en voir davantage pour être assuré que vous feriez, si vous vouliez, tout-à-l'heure un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serois heureux si je possédois cette admirable science!

[1] Cagliostro avoit des élixirs mystérieux et des recettes de ce genre pour exciter l'enthousiasme de ses admirateurs.

J'ai vu à Saint-Domingue des nègres de Guinée opérer des prodiges plus étonnants encore. Le fameux *Makandal*, qui avoit séduit tant de noirs et empoisonné tant de blancs, faisoit remplir publiquement trois cuves d'eau claire et limpide. Il déployoit trois mouchoirs blancs, et les trempoit dans ces trois cuves. Le premier mouchoir qu'il tiroit de la première cuve en sortoit de couleur de chair, et représentoit, selon lui, le règne des blancs, qui passoit. Le deuxième mouchoir sortoit à-peu-près rouge, pour figurer les Caraïbes détruits par les Européens, et dont le règne étoit passé. Le dernier mouchoir blanc sortoit de la cuve tout noir: *et voilà le règne des nègres!* s'écrioit le jongleur. Makandal arboroit ce mouchoir au bout d'une perche: c'étoit le drapeau noir; et l'on peut juger de l'effet qu'il produisoit sur l'assemblée de ces pauvres esclaves. On n'a pas pu savoir par quel escamotage s'opéroit la métamorphose de ce triple mouchoir. Les nègres de Guinée ont beaucoup de secrets pareils, qui ne sont pas tous innocents.

Le ciel vous préserve de l'avoir jamais! interrompit le vieillard en poussant un profond soupir. Vous ne savez pas, mon fils, ce que vous souhaitez. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude. Je crains d'être découvert, et qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de tous mes travaux. Dans cette appréhension, je mène une vie errante, déguisé tantôt en prêtre ou en moine, et tantôt en cavalier ou en paysan. Est-ce donc un avantage de savoir faire de l'or à ce prix-là? et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquillement?

Ce discours me paroît fort sensé, dis-je alors au philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoûtez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver. Très volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déja fait des observations sur vos traits; voyons à présent votre main. Je la lui présentai avec une confiance qui ne me fera guère d'honneur dans l'esprit de quelques lecteurs, qui peut-être à ma place en auroient fait autant[1]. Il l'examina fort attentive-

[1] Juvénal se moquoit déja de la crédulité et de la foiblesse des femmes

Qui vont, d'un faux prophète implorant l'examen,
Lui présenter sans honte et le front et la main.

Frontemque manumque
Præbebit vati.

JUVÉN. Sat. VI, 583.

ment, et dit ensuite avec enthousiasme : Ah ! que de passages de la douleur à la joie, et de la joie à la douleur ! Quelle succession bizarre de disgraces et de prospérités ! Mais vous avez déja éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guère de malheurs à essuyer, et un seigneur vous fera une agréable destinée qui ne sera point sujette au changement.

Après m'avoir assuré que je pouvois compter sur cette prédiction, il me dit adieu, et sortit de l'auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venois d'entendre. Je ne doutois point que le marquis de Marialva ne fût le seigneur en question ; et, par conséquent, rien ne me paroissoit plus possible que l'accomplissement de la prédiction. Mais, quand je n'y aurois pas vu la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au faux moine une entière créance, tant il s'étoit acquis, par son élixir, d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'étoit prédit, je résolus de m'attacher au marquis plus que je n'avois fait à aucun de mes maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre hôtel avec une gaieté que je ne puis exprimer : jamais femme n'est sortie si contente de chez une devineresse [1].

[1] C'est aux femmes sur-tout qu'appartient en effet cette démangeaison d'apprendre leur bonne aventure ; et il y a long-temps qu'elles ont cette maladie. Horace a fait une ode exprès pour détourner Leuconoé de cette curiosité, dont il fait même un crime : *Scire nefas*. (Horat. *Carm.* lib. I, xi.) Thomas Corneille a peint

CHAPITRE X.

De la commission que le marquis de Marialva donna à Gil Blas, et comment ce fidèle secrétaire s'en acquitta.

Le marquis n'étoit pas encore revenu de chez sa comédienne, et je trouvai dans son appartement ses

cette foiblesse du beau sexe dans la pièce de *l'Inconnu*, comédie agréable, jouée en 1675.

VIRGINE, suivante de la comtesse.

Un je ne sais quel bruit a frappé mes oreilles
Que des Bohémiens font ici des merveilles :
Si vous les consultez, peut-être ils vous diront
De quels côtés vos feux à la fin tourneront.
Envoyez-les chercher.

LA COMTESSE.

Sottise toute pure !

VIRGINE.

Ils sont savants, dit-on, sur la bonne aventure.

LA COMTESSE.

Par des Bohémiens éclaircir mon destin !

VIRGINE.

Comment, vous allez bien chez madame Voisin !
En sait-elle plus qu'eux ?

LA COMTESSE.

J'y vais par compagnie.

VIRGINE.

Mon Dieu, comme à beaucoup, c'est là votre manie !
Les femmes ont ce foible, on ne les peut tenir :
Elles courent par-tout où se dit l'avenir ;
Et, pour une réponse ou fausse ou véritable,
J'en sais qui volontiers iroient trouver le diable.

(Acte III, sc. III.)

La *Voisin*, nommée dans ces vers, étoit la sorcière à la mode.

valets de chambre qui jouoient à la prime [1] en attendant son retour. Je fis connoissance avec eux ; et nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit que notre maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, et me dit d'un air de bonté qui me fit juger qu'il revenoit très satisfait de sa soirée : Comment donc, Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché? Je répondis que j'avois voulu savoir auparavant s'il n'avoit rien à m'ordonner. J'aurai peut-être, reprit-il, une commission à vous donner demain matin ; mais il sera temps alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous reposer, et souvenez-vous que je vous dispense de m'attendre le soir ; je n'ai besoin que de mes valets de chambre.

Après cet avertissement, qui dans le fond me faisoit plaisir, puisqu'il m'épargnoit la sujétion que j'aurois quelquefois désagréablement sentie, je laissai le marquis dans son appartement, et me retirai à mon galetas. Je me mis au lit. Mais, ne pouvant dormir, je m'avisai de suivre le conseil que nous donne Pythagore de rappeler le soir ce que nous avons fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions ou pour nous blâmer de nos mauvaises [2].

Thomas Corneille fit encore à son sujet la comédie de *la Devineresse*, en 1679. Un arrêt de la chambre ardente condamna la Voisin à être brûlée vive en 1680.

[1] La prime étoit un jeu de cartes qui a eu une grande vogue, mais abandonné aujourd'hui.

[2] Ausone a consacré ce précepte de Pythagore dans l'idylle de *l'Honnête Homme*. On l'a traduite sous ce titre : *L'Examen de soi-*

Je ne me sentois pas la conscience assez nette pour être content de moi; aussi je me reprochai d'avoir

même; et la pièce revient si bien à ce passage de Gil Blas, que l'on croit pouvoir la transcrire.

Pour être sage, il faut avec un soin extrême
Chercher à se connoître et se juger soi-même:
Ce sage est rare. Athène en ses murs n'en vit qu'un.
Quel mortel dans son cœur ose descendre? aucun.
Mais à cet examen l'honnête homme s'attache;
Il ne sauroit sur lui souffrir la moindre tache.
L'opinion d'autrui ne peut être sa loi:
Il sait qu'il faut d'abord être bien avec soi.
On peut tromper les grands, éblouir le vulgaire;
Mais à sa conscience on ne peut se soustraire.
Soit donc que le cancer préside aux plus longs jours,
Soit que le capricorne ouvre aux nuits un long cours,
Le sage s'interroge: il observe en silence,
Dans la juste rigueur de sa propre balance,
Si de ses actions l'équilibre est réglé,
Si par aucun excès il n'est jamais troublé;
S'il a vers le bien seul dirigé ses études,
Tourné ses sentiments, fléchi ses habitudes;
Sil n'a point pris le change et couru trop souvent,
De chimère en chimère, après l'ombre et le vent.
Pour peu que l'on s'oublie, aisément on s'égare,
Et l'on prévient ses torts mieux qu'on ne les répare;
C'est le soin dont sur-tout le sage est soucieux.
Jamais au doux sommeil il ne livre ses yeux,
Que, mettant devant lui son ame toute nue,
De sa journée entière il n'ait fait la revue.
Il se dit à lui-même: « Eh bien! ce jour de plus
« N'est-il a mettre au rang que des jours superflus?
« Comment en ai-je usé? Qu'ai-je oublié de faire?
« J'ai parlé; qu'ai-je dit qu'il auroit fallu taire?
« Chez moi de quel travail ai-je cueilli le fruit?
« Ou bien hors de chez moi quel motif m'a conduit?
« Ai-je pris le parti qu'il falloit que je prisse?
« Ai-je écouté plutôt l'orgueil ou le caprice?
« Ou par légèreté me suis-je détourné

appuyé l'imposture de Laure. J'avois beau me dire, pour m'excuser, que je n'avois pu honnêtement donner un démenti à une fille qui n'avoit en vue que de me faire plaisir, et qu'en quelque façon je m'étois trouvé dans la nécessité de me rendre complice de la supercherie; peu satisfait de cette excuse, je répondois que je ne devois donc pas pousser les choses plus loin, et qu'il falloit que je fusse bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un seigneur dont je payois si mal la confiance. Enfin, après un sévère examen, je tombai d'accord avec moi-même, que si je n'étois pas un fripon, il ne s'en falloit guère.

De là passant aux conséquences, je me représentai que je jouois gros jeu, en trompant un homme de condition qui, pour mes péchés peut-être, ne tarderoit guère à découvrir la fourberie. Une si judicieuse réflexion jeta quelque terreur dans mon

« Du but que la raison m'avoit déterminé?
« Si j'ai pu soulager le malheur, l'indigence,
« Ai-je à ce saint devoir mis de la négligence?
« Ai-je réglé mes vœux? Ai-je osé préférer
« Ce qu'il eût été mieux de ne pas desirer?
« Ai-je à mon intérêt sacrifié ma gloire?
« Ai-je blessé quelqu'un? Personne a-t-il pu croire
« Que mes discours, mon air, voulussent l'offenser?
« Ai-je d'aucun égard osé me dispenser?
« Pourquoi sur-tout quitter, trop contraire à moi-même,
« La loi que je connois, et la vertu que j'aime,
« Pour me livrer au vice à mon cœur étranger,
« Me repentir sans cesse et ne jamais changer? »
Ainsi donc actions, paroles et pensées,
Du matin jusqu'au soir sont toutes repassées;
Ainsi le sage en tout se scrute, et n'omet rien
Pour se purger du mal et s'animer au bien.

esprit; mais des idées de plaisir et d'intérêt l'eurent bientôt dissipée. D'ailleurs la prophétie de l'homme à l'élixir auroit suffi pour me rassurer. Je me livrai donc à des images tout agréables. Je me mis à faire des régles d'arithmétique, à compter en moi-même la somme que feroient mes gages au bout de dix années de service. J'ajoutois à cela les gratifications que je recevrois de mon maître; et, les mesurant à son humeur libérale, ou plutôt à mes desirs, j'avois une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne mettoit point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à peu m'assoupit, et je m'endormis en bâtissant des châteaux en Espagne.

Je me levai le lendemain sur les huit heures pour aller recevoir les ordres de mon patron; mais comme j'ouvrois ma porte pour sortir, je fus tout étonné de le voir paroître devant moi en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il étoit tout seul. Gil Blas, me dit-il, hier au soir, en quittant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin; mais une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contre-temps, et assurez-la que je souperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en me mettant entre les mains une bourse, avec une petite boîte de chagrin enrichie de pierreries, portez-lui mon portrait, et gardez cette bourse où il y a cinquante pistoles que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déja pour vous. Je pris d'une main le portrait, et de l'autre la bourse que je

méritois si peu. Je courus sur-le-champ chez Laure, en disant dans l'excès de la joie qui me transportoit : « Bon, la prédiction s'accomplit à vue d'œil. Quel « bonheur d'être frère d'une fille belle et galante ! « C'est dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à « cela que de profit et d'agrément. »

Laure, contre l'ordinaire des personnes de sa profession, avoit coutume de se lever matin. Je la surpris à sa toilette, où, en attendant son Portugais, elle joignoit à sa beauté naturelle tous les charmes auxiliaires que l'art des coquettes pouvoit lui prêter. Aimable Estelle, lui dis-je en entrant, l'aimant des étrangers, je puis, à l'heure qu'il est, manger avec mon maître, puisqu'il m'a honoré d'une commission qui me donne cette prérogative, et dont je viens m'acquitter. Il n'aura pas le plaisir de vous entretenir ce matin, comme il se l'étoit proposé ; mais pour vous en consoler, il soupera ce soir avec vous ; et il vous envoie son portrait, qui me paroît avoir quelque chose encore de plus consolant.

Je lui remis aussitôt la boite qui, par le vif éclat des brillants dont elle étoit garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit ; et l'ayant fermée, après avoir considéré la peinture par manière d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, et me dit en souriant : Voilà des copies que les femmes de théâtre aiment mieux que les originaux.

Je lui appris ensuite que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avoit gratifié d'une bourse de cinquante pistoles. Je t'en fais mon com-

pliment, me dit-elle; ce seigneur commence par où même il est rare que les autres finissent. C'est à vous, mon adorable, lui répondis-je, que je dois ce présent; le marquis ne me l'a fait qu'à cause de la fraternité. Je voudrois, répliqua-t-elle, qu'il t'en fît de semblables chaque jour. Je ne puis te dire jusqu'à quel point tu m'es cher. Dès le premier instant que je t'ai vu, je me suis attachée à toi par un lien si fort, que le temps n'a pu le rompre. Lorsque je te perdis à Madrid, je ne désespérai pas de te retrouver; et hier en te revoyant je te reçus comme un homme qui revenoit à moi nécessairement. En un mot, mon ami, le ciel nous a destinés l'un pour l'autre. Tu seras mon mari, mais il faut nous enrichir auparavant. La prudence demande que nous commencions par-là. Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise.

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle vouloit bien prendre pour moi, et nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai, pour aller rendre compte à mon maître de la manière dont on avoit reçu son présent. Quoique Laure ne m'eût point donné d'instruction là-dessus, je ne laissai pas de composer en chemin un beau compliment que je me proposois de faire de sa part; mais ce fut autant de bien perdu; car, lorsque j'arrivai à l'hôtel, on me dit que le marquis venoit de sortir; et il étoit décidé que je ne le reverrois plus, ainsi qu'on le peut lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

De la nouvelle que Gil Blas apprit, et qui fut un coup de foudre pour lui.

Je me rendis à mon auberge, où rencontrant deux hommes d'une agréable conversation, je dînai et demeurai à table avec eux jusqu'à l'heure de la comédie. Alors nous nous séparâmes. Ils allèrent à leurs affaires, et moi je pris le chemin du théâtre. Il faut remarquer en passant que j'avois tout sujet d'être de belle humeur: la joie avoit régné dans l'entretien que je venois d'avoir avec ces cavaliers: la face de ma fortune étoit des plus riantes; et pourtant je me laissois aller à la tristesse, sans pouvoir m'en défendre. Qu'on dise après cela qu'on ne pressent point les malheurs qui nous menacent!

Comme j'entrois dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi, et me dit tout bas de le suivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'hôtel, et me tint ce discours: Seigneur cavalier, je me fais un devoir de vous donner un avis très important. Vous savez que le marquis de Marialva s'étoit d'abord senti du goût pour Narcissa mon épouse; il avoit même déja pris jour pour venir manger de mon aloyau, lorsque l'artificieuse Estelle trouva moyen de rompre la partie, et d'attirer chez elle ce seigneur portugais.

Vous jugez bien qu'une comédienne ne perd pas une si bonne proie sans dépit. Ma femme a cela sur le cœur, et il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger; et par malheur pour vous, elle en a une belle occasion. Hier, si vous vous en souvenez, tous nos gagistes accoururent pour vous voir. Le sous-moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la troupe qu'il vous reconnoissoit, et que vous n'étiez rien moins que le frère d'Estelle.

Ce bruit, ajouta Melchior, est venu aujourd'hui aux oreilles de Narcissa qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur; et ce gagiste le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arsénie dans le temps qu'Estelle, sous le nom de Laure, la servoit à Madrid. Mon épouse, charmée de cette découverte, en fera part au marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la comédie; réglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frère d'Estelle, je vous conseille en ami, et à cause de notre ancienne connoissance, de pourvoir à votre sûreté. Narcissa qui ne demande qu'une victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par une prompte fuite quelque sinistre accident.

Il y auroit eu du superflu à m'en dire davantage. Je rendis grace de cet avertissement à l'histrion, qui vit bien, à mon air effrayé, que je n'étois pas homme à donner un démenti au sous-moucheur de chandelles; comme en effet, je ne me sentois nullement d'humeur à porter jusque-là l'effronterie. Je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à

Laure, de peur qu'elle ne voulût m'engager à payer d'audace. Je concevois bien qu'elle étoit assez bonne comédienne pour se tirer d'un si mauvais pas; mais je ne voyois qu'un châtiment infaillible pour moi, et je n'étois pas assez amoureux pour le braver. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes dieux pénates, je veux dire, avec mes hardes. Je disparus de l'hôtel en un clin d'œil; et je fis en moins de rien enlever et transporter ma valise chez un muletier qui devoit le jour suivant partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurois souhaité d'être déja chez le comte de Polan, dont la maison me paroissoit le seul asile qui fût sûr pour moi. Mais je n'y étois pas encore; et je ne pouvois sans inquiétude penser au temps qui me restoit à passer dans une ville où j'appréhendois qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon auberge, quoique je fusse aussi troublé qu'un débiteur qui sait qu'il y a des alguazils à ses trousses[1]. Ce que je mangeai ce soir-là ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac. Misérable jouet de la crainte, j'examinois toutes les personnes qui entroient dans la salle; et quand par malheur il y venoit des gens de mauvaise mine, ce qui n'est pas rare dans ces endroits-là, je frissonnois de peur. Après avoir soupé dans de continuelles alarmes, je me levai de table, et m'en retournai chez mon mu-

[1] Des alguazils *à ses trousses*.... Ici l'expression, quoique très familière, est naturelle et bien placée.

letier, où je me jetai sur de la paille fraîche jusqu'à l'heure du départ.

On peut dire que ma patience fut bien exercée pendant ce temps-là; mille désagréables pensées vinrent m'assaillir. Si quelquefois je m'assoupissois, je voyois le marquis furieux qui meurtrissoit de coups le beau visage de Laure, et brisoit tout chez elle; ou bien je l'entendois ordonner à ses domestiques de me faire mourir sous le bâton. Je me réveillois là-dessus en sursaut; et le réveil, qui est ordinairement si doux après un songe affreux, me devenoit plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le muletier me retira d'une si grande peine, en venant m'avertir que ses mules étoient prêtes. Je fus aussitôt sur pied, et grace au ciel je partis radicalement guéri de Laure et de la chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenoit sa tranquillité. Je commençai à m'entretenir avec le muletier; je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, et je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubeda, où nous allâmes coucher la première journée, et la quatrième nous arrivâmes à Tolède. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du comte de Polan, et je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffriroit pas que je fusse logé ailleurs que chez lui. Mais je comptois sans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le concierge, qui me dit que son maître étoit parti la veille pour le château de Leyva, d'où on lui avoit

mandé que Séraphine étoit dangereusement malade.

Je ne m'étois point attendu à l'absence du comte : elle diminua la joie que j'avois d'être à Tolède, et fut cause que je pris un autre dessein. Me voyant si près de Madrid, je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrois me pousser à la cour, où un génie supérieur, à ce que j'avois ouï dire, n'étoit pas absolument nécessaire pour s'avancer. Dès le lendemain je me servis de la commodité d'un cheval de retour, pour me conduire à cette capitale de l'Espagne. La fortune m'y conduisoit, pour me faire jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'avoit déja fait faire.

CHAPITRE XII.

Gil Blas va loger dans un hôtel garni. Il y fait connoissance avec le capitaine Chinchilla. Quel homme c'étoit que cet officier, et quelle affaire l'avoit amené à Madrid.

D'abord que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un hôtel garni où demeuroit entre autres personnes un vieux capitaine, qui des extrémités de la Castille nouvelle étoit venu solliciter à la cour une pension, qu'il croyoit n'avoir que trop méritée. Il s'appeloit don Annibal de Chinchilla [1]. Ce ne fut pas sans étonnement que je le vis pour la pre-

[1] *Chinchilla* est le nom d'une petite ville.

mière fois. C'étoit un homme de soixante ans, d'une taille gigantesque, et d'une maigreur extraordinaire. Il portoit une épaisse moustache qui s'élevoit en serpentant des deux côtés jusqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquoit un bras et une jambe, il avoit la place d'un œil couverte d'un large emplâtre de taffetas vert, et son visage en plusieurs endroits paroissoit balafré. A cela près, il étoit fait comme un autre. De plus, il ne manquoit pas d'esprit, et moins encore de gravité. Il poussoit la morale jusqu'au scrupule, et se piquoit sur-tout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je sus bientôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelles occasions il avoit laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, et une jambe dans les Pays-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles et de siéges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échappa aucun trait de fanfaron, pas un mot à sa louange; quoique je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restoit de lui-même, pour se dédommager de la perte de l'autre. Les officiers qui reviennent de la guerre sains et saufs ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit que ce qui lui tenoit le plus au cœur, c'étoit d'avoir dissipé des biens considérables dans ses campagnes, de sorte qu'il n'avoit plus que cent ducats de rente; ce qui suffisoit à peine pour entretenir sa moustache, payer son logement et faire

écrire ses placets. Car enfin, seigneur cavalier, ajouta-t-il en haussant les épaules, j'en présente, dieu merci, tous les jours, sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier ministre et moi; et que c'est à qui de nous deux se lassera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir. J'ai aussi l'honneur d'en présenter souvent au roi; mais le curé ne chante pas mieux que son vicaire; et pendant ce temps-là mon château de Chinchilla tombe en ruine, faute de réparations.

Il ne faut désespérer de rien, dis-je alors au capitaine; vous n'ignorez pas que les graces de la cour se font ordinairement un peu attendre; vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines et vos travaux. Je ne dois pas me flatter de cette espérance, répondit don Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des secrétaires du ministre; et, si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Et que vous a-t-il donc dit, reprisje, seigneur officier? Est-ce que l'état où vous êtes ne lui a pas paru digne d'une récompense? Vous en allez juger, repartit Chinchilla. Ce secrétaire m'a dit tout net: Seigneur gentilhomme, ne vantez pas tant votre zéle et votre fidélité; vous n'avez fait que votre devoir en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paie assez, et doit suffire principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous

sollicitez. Si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grace à la bonté du roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses sujets qui ont bien servi l'état[1]. Vous voyez par-là, poursuivit le capitaine, que j'en dois encore de reste, et que j'ai bien la mine de m'en retourner comme je suis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon; je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, et à le conjurer d'y prendre tout l'argent qu'il voudroit. Mais il n'étoit pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très délicat là-dessus, il me remercia fièrement de ma bonne volonté. Ensuite il me dit que pour n'être à charge à personne, il s'étoit accoutumé peu à peu à vivre avec tant de sobriété, que le moindre aliment suffisoit pour sa subsistance; ce qui n'étoit que trop véritable. Il ne vivoit que de ciboules et d'ognons. Aussi n'avoit-il que la peau et les os. Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais repas, il s'enfermoit ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui, à force de prières, que nous dînerions et souperions ensemble; et, trompant sa fierté par une ingénieuse compas-

[1] Ce discours d'un commis est une satire indirecte des gouvernements absolus, où il n'y a point de loi fixe, et où la récompense des services rendus à l'état et au prince n'est pas une dette publique, mais une faveur arbitraire.

sion, je me fis apporter beaucoup plus de viande et de vin qu'il n'en falloit pour moi. Je l'excitai à boire et à manger. Il voulut d'abord faire des façons; mais enfin il se rendit à mes instances. Après quoi, devenant insensiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net et à vider ma bouteille.

Lorsqu'il eut bu quatre ou cinq coups, et réconcilié son estomac avec une bonne nourriture : En vérité, me dit-il d'un air gai, vous êtes bien séduisant, seigneur Gil Blas; vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Vous avez des manières engageantes, et qui m'ôtent jusqu'à la crainte d'abuser de votre humeur bienfaisante. Mon capitaine me parut alors si défait de sa honte, que si j'eusse voulu saisir ce moment-là pour le presser encore d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'auroit pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve; je me contentai de l'avoir fait mon commensal, et de prendre la peine non seulement d'écrire ses placets, mais de les composer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avois appris à tourner une phrase; j'étois devenu une espèce d'auteur. Le vieil officier, de son côté, se piquoit de savoir bien coucher par écrit[1]. De sorte que travaillant tous deux par émulation,

[1] *Coucher par écrit*, sans régime ou complément du verbe, est une expression qui paroît assez remarquable. Elle a vieilli depuis Le Sage. Boileau l'a employée avec un complément dans l'*Épître à son Jardinier*; mais c'étoit un mot qu'il prêtoit aux gens de son village.

nous faisions des morceaux d'éloquence dignes des plus célèbres régents de Salamanque. Mais nous avions beau l'un et l'autre épuiser notre esprit à semer des fleurs de rhétorique dans ces placets; c'étoit, comme on dit, semer sur le sable. Quelque tour que nous prissions pour faire valoir les services de don Annibal, la cour n'y avoit aucun égard; ce qui n'engageoit pas ce vieil invalide à faire l'éloge des officiers qui se ruinent à la guerre. Dans sa mauvaise humeur il maudissoit son étoile, et donnoit au diable Naples, la Lombardie et les Pays-Bas.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe un poëte produit par le duc d'Albe, ayant récité devant le roi un sonnet sur la naissance d'une infante, fut gratifié d'une pension de cinq cents ducats[1]. Je crois que le capitaine mutilé en

[1] Nous avons quelques traits pareils dans l'histoire de France. L'amiral de Joyeuse, beau-frère du roi Charles IX, donna une abbaye à Desportes pour un sonnet; et Porchères d'Arbaud, élève de Malherbe, obtint de Henri IV, qui n'avoit rien fait pour Malherbe, une assez forte pension, à cause d'un autre sonnet sur les beaux yeux de Gabrielle.

Ce fameux sonnet *sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées* commençoit ainsi :

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux :
Ils ont dessus les rois la puissance abso*lue*.
Dieux, non; ce sont des cieux : ils ont la couleur *bleue*
Et le mouvement prompt, comme celui des cieux.

La rime des vers féminins prouve que l'on prononçoit *bleue* comme s'il y avoit eu *blue*.

La pension qui fut le prix de cette belle pièce fut fixée, en raison

seroit devenu fou, si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez-vous? lui dis-je en le voyant hors de lui-même. Il n'y a rien là-dedans qui doive vous révolter. Depuis un temps immémorial les poëtes ne sont-ils pas en possession de rendre les princes tributaires de leurs muses? Il n'est point de tête couronnée qui n'ait quelques uns de ces messieurs pour pensionnaires. Et entre nous, ces sortes de pensions étant rarement ignorées de l'avenir, consacrent la libéralité des rois, au lieu que les autres qu'ils font sont souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de récompenses, combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connoissance! Mais la postérité la plus reculée saura comme nous, que Virgile a reçu de cet empereur plus de deux cent mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je pusse dire à don Annibal, le fruit du sonnet lui demeura sur l'estomac comme un plomb; et, ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant, pour jouer de son reste, présenter encore un placet au duc de Lerme[1]. Nous allâmes pour cet effet tous

des *quatorze* vers du sonnet, à *quatorze cents* livres par an, cent livres de rente par vers.

[1] Le duc de Lerme (don François de Roxas de Sandoval) est un personnage historique. Nous le retrouverons plusieurs fois ci-après; mais il doit fixer ici l'époque des évènements racontés par Gil Blas au règne de Philippe III, qui commence en 1598, et finit en 1621. A son avènement au trône, Philippe III, âgé de vingt et un

deux chez ce premier ministre. Nous y rencontrâmes un jeune homme qui, après avoir salué le capitaine, lui dit d'un air affectueux : Mon cher et ancien maître, est-ce vous que je vois? Quelle affaire vous améne chez monseigneur? Si vous avez besoin d'une personne qui ait du crédit, ne m'épargnez pas; je vous offre mes services. Comment donc, Pédrille, lui répondit l'officier, à vous entendre il semble que vous occupiez quelque poste important dans cette maison? Du moins, répliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête *Hidalgo* comme vous. Cela étant, reprit le capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, repartit Pédrille. Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, et je promets de vous faire tirer pied ou aile du premier ministre[1].

Nous n'eûmes pas sitôt mis au fait ce garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeuroit don Annibal; puis, nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, il disparut sans nous instruire de ce qu'il prétendoit faire, ni

ans seulement, paruț ne prendre les rênes du gouvernement que pour les faire passer dans les mains de ce favori, qu'il fit d'abord grand d'Espagne, duc de Lerme, et premier ministre. Nous le suivrons ici dans le reste de sa carrière.

[1] *Tirer pied ou aile* d'un ministre n'est pas une façon de parler bien correcte et bien noble; mais elle est dans la bouche de Pédrille.

Intererit multùm Davusne loquatur, an heros.
HORAT. Art. poet. 114.

même nous dire s'il étoit domestique du duc de Lerme. Je fus curieux de savoir ce que c'étoit que ce Pédrille qui me paroissoit si éveillé. C'est un garçon, me dit le capitaine, qui me servoit il y a quelques années, et qui, me voyant dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui sais point mauvais gré de cela; il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, et qui est intrigant comme tous les diables. Mais, malgré tout son savoir-faire, je ne compte pas beaucoup sur le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. Peut-être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il appartenoit, par exemple, à quelqu'un des principaux officiers du duc, il pourroit vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue et par cabale chez les grands; qu'ils ont des domestiques favoris qui les gouvernent, et que ceux-ci à leur tour sont gouvernés par leurs valets[1].

[1] Si l'on en croit le bon Plutarque, Thémistocle disoit que son fils, qui tétoit encore, étoit le plus puissant des Grecs, et il le prouvoit en riant par les inductions suivantes: « Athènes com« mande à la Grèce, je commande aux Athéniens; ma femme me « commande, et mon fils commande à sa mère. Donc mon fils gou« verne la Grèce. » D'après ce ricochet de dominations et ces cascades de pouvoir, le capitaine Chinchilla pourra bientôt conclure que la *segnora Sirena*, chanteuse entretenue, est celle qui règne en Espagne. Il pourra même aller plus loin, ou, si l'on veut, plus bas. L'usurier qui avance *ses espèces à dix pour cent* fournit le moyen sans lequel le crédit du laquais Pédrille n'auroit pas pu déterminer la bonne volonté du rossignol aragonois. Ainsi, en der-

Le lendemain dans la matinée, nous vîmes arriver Pédrille à notre hôtel. Messieurs, nous dit-il, si je ne m'expliquai pas hier sur les moyens que j'avois de servir le capitaine de Chinchilla, c'est que nous n'étions pas dans un endroit qui me permît de vous faire une pareille confidence. De plus, j'étois bien aise de sonder le gué, avant que de m'ouvrir à vous. Sachez donc que je suis le laquais de confiance du seigneur don Rodrigue de Calderone, premier secrétaire du duc de Lerme[1]. Mon maître, qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec un rossignol d'Aragon, qu'il tient en cage dans le quartier de la cour. C'est une jeune fille d'Albarazin, des plus jolies. Elle a de l'esprit, et chante à ravir; aussi se nomme-t-elle la señora Sirena. Comme je lui porte tous les matins un billet doux, je viens de la voir. Je lui ai proposé de faire passer le seigneur don Annibal pour son oncle, et d'engager par cette supposition son galant à le protéger. Elle veut bien

nière analise, *un vieux coquin* qui tient les cordons de la bourse peut se considérer comme le vrai maître du monde. Combien de réflexions naissent de quelques lignes de Gil Blas!

[2] Voyez aussi ci-après (liv. IX, chap. IX) la note sur le crédit de la servante de la nourrice du prince d'Espagne.

[1] Rodrigue Calderon (qu'il ne faut pas confondre avec don Pedro Calderon, très bon poëte dramatique) étoit fils d'un soldat, et avoit tellement gagné la confiance du duc de Lerme, que celui-ci se déchargeoit sur lui des soins d'un gouvernement qui étoit au-dessus de ses forces. Rodrigue Calderon n'avoit pas lui-même des talents bien supérieurs. Il sera question de lui dans la suite de cette histoire : voyez son portrait ci-après (liv. VIII, chap. II).

entreprendre cette affaire. Outre le petit profit qu'elle y envisage, elle sera charmée qu'on la croie niéce d'un brave gentilhomme.

Le seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à se rendre complice d'une espièglerie, et encore plus à souffrir qu'une aventurière le déshonorât en se disant de sa famille. Il n'en étoit pas seulement blessé par rapport à lui; il voyoit pour ainsi dire là-dedans une ignominie rétroactive pour ses aïeux. Cette délicatesse parut hors de saison à Pédrille qui en fut choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là? Voilà comme vous êtes faits, vous autres nobles à chaumière! vous avez une vanité ridicule. Seigneur cavalier, poursuivit-il en m'adressant la parole, n'admirez-vous pas les scrupules qu'il se fait? Vive Dieu! c'est bien à la cour qu'il y faut regarder de si près! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper.

J'applaudis à ce que dit Pédrille; et nous haranguâmes si bien tous deux le capitaine, que nous le fîmes malgré lui devenir oncle de Sirena. Quand nous eûmes gagné cela sur son orgueil, ce qui ne nous fut pas aisé, nous nous mîmes tous trois à faire pour le ministre un nouveau placet, qui fut revu, augmenté et corrigé. Je l'écrivis ensuite proprement, et Pédrille le porta à l'Aragonoise, qui dès le soir même en chargea le seigneur don Rodrigue, à qui

elle parla de façon que ce secrétaire, la croyant véritablement niéce du capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après, nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant. Bonne nouvelle! dit-il à Chinchilla. Le roi fera une distribution de commanderies, de bénéfices et de pensions, où vous ne serez pas oublié; c'est de quoi je suis chargé de vous assurer. Mais j'ai ordre de vous demander en même temps quel présent vous prétendez faire à Sirena. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien; je préfère à tout l'or du monde le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien maître. Il n'en est pas de même de notre nymphe d'Albarazin : elle est un peu juive lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain; elle a ce petit défaut-là, elle prendroit l'argent de son propre père; jugez si elle refusera celui d'un oncle supposé!

Elle n'a qu'à dire ce qu'elle exige de moi, répondit don Annibal. Si elle veut tous les ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets; et cela doit lui suffire, quand il s'agiroit de tous les revenus de sa majesté catholique. Je me fierois bien à votre parole, moi, répliqua le Mercure de don Rodrigue; je sais bien qu'elle vaut le jeu : mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ailleurs elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez, une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. Eh! où diable veut-elle que je

les prenne? interrompit brusquement l'officier ; me croit-elle un contador-mayor [1]? Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi, repartit Pédrille : elle sait bien que vous êtes plus gueux que Job; après ce que je lui ai dit, elle ne sauroit l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine ; je suis un homme fertile en expédients. Je connois un vieux coquin d'oydor qui se plaît à prêter ses espéces à dix pour cent. Vous lui ferez par-devant notaire un transport, avec garantie de la première année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnoîtrez avoir reçue de lui, et que vous toucherez en effet, à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre château de Chinchilla, tel qu'il est : vous n'aurez point de dispute là-dessus.

Le capitaine protesta qu'il accepteroit ces conditions s'il étoit assez heureux pour avoir quelque part aux graces qui seroient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cents pistoles sur une commanderie. Aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il donna toutes les sûretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, et s'en retourna dans la Castille nouvelle avec quelques pistoles de reste [2].

[1] *Contador-mayor*, grand-trésorier.

[2] Ce chapitre, où l'on voit à regret un vieil officier, pour obtenir justice, devenant malgré lui oncle d'une *sirène*, protégé d'un laquais, et victime d'un usurier, donne une juste idée de l'infame trafic que l'on a fait souvent de ce qu'on appeloit les graces de la

CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice. Grande joie de part et d'autre. Où ils allèrent tous deux, et de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.

Je m'étois fait une habitude d'aller tous les matins chez le roi, où je passois deux ou trois heures entières à voir entrer et sortir les grands, qui me paroissoient là sans cet éclat dont ils sont ailleurs environnés.

Un jour que je me promenois et me carrois dans les appartements, y faisant, comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'aperçus Fabrice que j'avois laissé à Valladolid, au service d'un administrateur d'hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenoit familièrement avec le duc de Medina Sido-

cour. C'est un échantillon d'intrigues dont les originaux ont pu à toute force exister à Madrid, mais qui ont eu ailleurs de trop audacieuses et de trop nombreuses copies. Combien de personnes augustes, circonvenues ainsi par la rapacité honteuse de quelques entours subalternes, ont été compromises sans s'en douter, et ont cru semer des bienfaits qui étoient vendus sous leur nom et n'étoient pas toujours placés comme la pension du brave Annibal Chinchilla! Mais nous ne sommes pas au bout, et nous verrons bien autre chose. Les derniers livres de Gil Blas contiennent des leçons hardies, et qui n'ont pu passer que sous le manteau espagnol.

nia et le marquis de Sainte-Croix. Ces deux seigneurs, à ce qu'il me sembloit, prenoient plaisir à l'entendre. Avec cela, il étoit vêtu aussi proprement qu'un noble cavalier.

Ne me tromperois-je point? disois-je en moi-même; est-ce bien là le fils du barbier Nunez? C'est peut-être quelque jeune courtisan qui lui ressemble. Je ne demeurai pas long-temps dans le doute. Les seigneurs s'en allèrent; j'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main; et, après m'avoir fait percer la foule avec lui pour sortir des appartements: Mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid? es-tu encore en condition? as-tu quelque charge à la cour? dans quel état sont tes affaires? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demandes bien des choses à-la-fois, lui répondis-je; et nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des aventures. Tu as raison, reprit-il; nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles; je vis content, et suis heureux, puisque je crois l'être [1].

[1] Ce tableau du bonheur, facile et peu coûteux, qui contente un homme de lettres, avoit grand nombre de modèles à Paris dans le temps où Le Sage écrivoit, à commencer par lui et son ami Danchet. Un revenu plus que modique fit subsister long-temps le géomètre Varignon et l'abbé de Saint-Pierre. Ceux qui ne peuvent soupçonner les jouissances ineffables de l'esprit et de la pensée

J'acceptai le parti, et me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeuroit. Nous traversâmes une cour, où il y avoit d'un côté un grand escalier qui conduisoit à des appartements superbes; et de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avoit été vanté. Il consistoit en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en étoit fait quatre séparées par des cloisons de sapin. La première servoit d'antichambre à la seconde, où il couchoit: il faisoit son cabinet de la troisième, et sa cuisine de la dernière. La chambre et l'antichambre étoient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie, et les meubles répondoient à la tapisserie. C'étoit un grand lit de brocard tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soie de Grenade de la même couleur, une table à pieds dorés, couverte d'un cuir qui paroissoit avoir été rouge, et bordée d'une crépine de faux or devenu noir par le laps de temps, avec une armoire d'ébène ornée de figures grossièrement sculptées. Il avoit

ne concevront jamais comment les gens de lettres travaillent, se tourmentent, pour courir après des chimères et obtenir, au bout d'une carrière si pénible,

L'indigence peut-être, et l'immortalité.

Cependant écoutez Fabrice! Il n'a rien, mais *il vit content; il est heureux, puisqu'il croit l'être.* Ce personnage de Fabrice, qui s'appelle lui-même *un petit Aristippe*, est le pendant inverse de celui de Gil Blas.

pour bureau, dans son cabinet, une petite table; et sa bibliothéque étoit composée de quelques livres, avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyoit sur des ais disposés par étage le long du mur. Sa cuisine, qui ne déparoit pas le reste, contenoit de la poterie et d'autres ustensiles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son appartement, me dit: Que penses-tu de mon ménage et de mon logement? n'en es-tu pas enchanté? Oui, ma foi, lui répondis-je en souriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid, pour y être si bien nippé. Tu as sans doute quelque commission? Le ciel m'en préserve! répliqua-t-il. Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre dont j'ai fait quatre piéces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choses qui me font plaisir, et je ne sens pas la nécessité. Parle-moi plus clairement, interrompis-je: tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais. Eh bien! me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu auteur, je me suis jeté dans le bel esprit; j'écris en vers et en prose; je suis au poil et à la plume.

Toi, favori d'Apollon! m'écriai-je en riant; voilà ce que je n'aurois jamais deviné; je serois moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des poëtes? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, et qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé fi! s'écria-t-il à son tour. Tu me parles de ces misérables

auteurs dont les ouvrages sont le rebut des libraires et des comédiens. Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables écrivains? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde; et je puis dire sans vanité que je suis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je : tu es un garçon plein d'esprit; ce que tu composes ne doit pas être mauvais. Je ne suis en peine que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre; cela me paroît digne de ma curiosité.

Ton étonnement est juste, reprit Nunez. J'étois si content de mon état chez le seigneur Manuel Ordonnez, que je n'en souhaitois pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu, comme celui de Plaute[1], au-dessus de la servitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouoient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas le diable, elle eut un fort grand succès. Je jugeai par-là que le public étoit une bonne vache à lait qui se laissoit aisément traire. Cette réflexion et la fureur de faire de nouvelles pièces me détachèrent de l'hôpital. L'amour de la poésie m'ôta celui des richesses. Je résolus de

[1] Plaute, ruiné par les frais que lui coûtoient les jeux scéniques, fut obligé, dit-on, de se vendre à un boulanger et de travailler à tourner la meule d'un moulin à bras : l'on ne connoissoit pas encore les moulins à eau. Par le même besoin de vivre, Cleanthe, philosophe grec, tiroit de l'eau d'un puits. Homère étoit bâtard, aveugle et mendiant; mais aussi l'on a dit de lui :

Profanes, à genoux! Ce pauvre, c'est Homère.

Voyez, à la page 319, la note sur *Miguel Cervantez*.

me rendre à Madrid, comme au centre des beaux esprits, pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avoit d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, pourquoi veux-tu me quitter? t'aurois-je donné, sans y penser, quelque sujet de mécontentement? Non, lui répondis-je, seigneur; vous êtes le meilleur de tous les maîtres, et je suis pénétré de vos bontés: mais vous savez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit. Quelle folie! me répliqua ce bon bourgeois. Tu as déja pris racine à l'hôpital; tu es du bois dont on fait les économes, et quelquefois même les administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises. Tant pis pour toi, mon enfant.

L'administrateur, voyant qu'il combattoit inutilement mon dessein, me paya mes gages, et me fit présent d'une cinquantaine de ducats pour reconnoître mes services. De manière qu'avec cela et ce que je pouvois avoir grapillé dans les petites commissions dont on avoit chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement; ce que je ne manquai pas de faire, quoique les écrivains de notre nation ne se piquent guère de propreté. Je connus bientôt *Lope de Vega Carpio*[1],

[1] Voyez la note 2 de la page 267 de ce volume, sur cet auteur prodigieux par sa fécondité, qui a fait, entre autres ouvrages, dix-huit cents pièces de théâtre, dont on a trois cents d'imprimées.

Miguel Cervantez de Saavedra[1], et les autres fameux auteurs ; mais, préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon précepteur un jeune bachelier cordouan, l'incomparable *don Louis de Gongora*[2], le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant ; il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il a de particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réussir dans toutes sortes de poésies. Il excelle principalement dans les pièces satiriques : voilà son fort. Ce n'est pas, comme Lucilius[3], un

[1] Auteur incomparable et encore plus malheureux de l'Histoire de Don Quichotte. Il fut dans sa jeunesse un très bon poëte comique. Le duc de Lerme le traita cependant assez mal. Cervantes fit, pour se venger, son chef-d'œuvre de Don Quichotte, satire du premier ministre, ridiculement entêté de la chevalerie. Cervantes fut persécuté, et mourut de misère à Madrid en 1616. C'est assez le sort des grands hommes, et l'on doit remarquer cette fatale destinée des deux premiers génies du Portugal et de l'Espagne.

Lisbonne avec raison se vante
Du Camoëns, qui fut sans pain.
L'Espagne est fière de Cervante,
Qu'elle a laissé mourir de faim.

[2] Gongora, plein d'esprit et avide de gloire, hasarda des ouvrages hérissés d'antithèses. Ces faux brillants gâtèrent le style poétique autant que Gracian défigura la prose par la prétention d'un style énigmatique. Gongora-y-Argora, *le prince des poëtes*, mourut en 1627. Baltazar Gracian mourut en 1658.

[3] Lucilius, auteur de satires latines dont Horace a dit qu'il couloit en effet comme un fleuve bourbeux, mais dont il y avoit pourtant quelque chose à tirer.

Cùm flueret lutulentus, erat quod tollere velles.
HORAT. Sat. lib. I, IV, II.

fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce bachelier, et je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite-là n'ait bien des envieux. Tous les auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enflure, dit l'un, les pointes, les métaphores, et les transpositions. Ses vers, dit un autre, ont l'obscurité de ceux que les prêtres saliens chantoient dans leurs processions, et que personne n'entendoit. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des sonnets ou des romances, tantôt des comédies, des dizains, et des létrilles[1], comme s'il avoit follement entrepris d'effacer les meilleurs écrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalousie ne font que s'émousser contre une muse chérie des grands et de la multitude.

C'est donc sous un si habile maître que j'ai fait mon apprentissage, et j'ose dire sans vanité qu'il y paroit. J'ai si bien pris son esprit, que je compose déja des morceaux abstraits qu'il avoueroit. Je vais, à son exemple, débiter ma marchandise dans les grandes maisons où l'on me reçoit à merveille, et où j'ai affaire à des gens qui ne sont pas fort difficiles. Il est vrai que j'ai le débit séduisant; ce qui ne nuit pas à mes compositions. Enfin je suis aimé de plu-

[1] *Létrille*, mot particulier à la poésie espagnole pour exprimer des madrigaux, de petits compliments, de petites lettres en vers.

sieurs seigneurs, et je vis sur-tout avec le duc de Medina Sidonia comme Horace vivoit avec Mecenas. Voilà, poursuivit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'est à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits!

Alors je pris la parole, et, supprimant toute circonstance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandoit. Après cela il fut question de dîner. Il tira de son armoire d'ébène des serviettes, du pain, un reste d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, et nous nous mîmes à table avec toute la gaieté de deux amis qui se rencontrent après une longue séparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre et indépendante. Si je voulois suivre l'exemple de mes confrères, j'irois tous les jours manger chez les personnes de qualité; mais, outre que l'amour du travail me retient souvent au logis, je suis un petit Aristippe. Je m'accommode également du grand monde et de la retraite, de l'abondance et de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire et le fromage je lui témoignai que je serois bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussitôt il chercha parmi ses papiers un sonnet, qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en aperçut. Ce sonnet, me dit-il, ne te paroît pas fort clair, n'est-ce pas? Je lui avouai que j'y aurois voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. Si ce sonnet, reprit-il,

n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami! Les sonnets, les odes, et les autres ouvrages qui veulent du sublime ne s'accommodent pas du simple et du naturel; c'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. Il suffit que le poëte croie s'y entendre. Tu te moques de moi, interrompis-je. Il faut du bon sens et de la clarté dans toutes les poésies, de quelque nature qu'elles soient; et, si ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabats bien. C'est un poëte qui ne peut tout au plus tromper que son siècle. Voyons présentement de ta prose.

Nunez me fit voir une préface qu'il prétendoit, disoit-il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avoit sous la presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensois. Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux galimatias; et il y a dans ta préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du public, des phrases entortillées, pour ainsi dire. En un mot, ton style est singulier. Les livres de nos bons et anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela. Pauvre ignorant! s'écria Fabrice, tu ne sais pas que tout *prosateur*[1] qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate affecte cette singularité de style, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq

[1] Ce mot, créé par Ménage, étoit encore peu usité du temps de Le Sage; aussi l'a-t-il mis en italique. (*Note communiquée par A. M.*)

ou six novateurs hardis [1] qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir; et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega, de Cervantez, et de tous les autres beaux esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction; nous avons dans notre cabale jusqu'à des théologiens [2].

Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable; et, le préjugé à part, nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela étoit fort bon à Athènes et à Rome, où tout le monde étoit confondu [3];

[1] *Cinq ou six novateurs hardis*, etc. Ceci peut s'appliquer sans doute à la langue espagnole, du temps de Gongora et de Baltazar Gracian; mais Le Sage en vouloit bien plus à MM. de La Motte, de Fontenelle, Marivaux, etc. Il est certain qu'on se plaignoit dans le temps où il écrivoit de la corruption du style et des *néologismes*, dont on fit un dictionnaire. Il y a une épître du père Du Cerceau à M. Joly de Fleury, avocat général, sur *la Décadence du bon goût*, qui date de la même époque, et roule absolument sur le même sujet, comme on le verra tout-à-l'heure.

[2] Autre trait plus direct contre le style recherché et à prétention du père Berruyer, de l'abbé Houteville, etc.

[3] On retrouve le même ton et presque tous les mêmes traits dans les vers marotiques du père Du Cerceau. J'en détacherai ce passage:

> Je vous le dis, seigneur, c'est grand dommage!
> Cette clarté, qui fut une vertu
> Au temps passé, n'est plus du bel usage,
> Et ne voudrois en donner un fétu;
> On la souffroit jadis dans le langage,

et c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître de langue. Mais à Madrid nous avons un bon et un mauvais usage, et nos courtisans s'expriment autrement que nos bourgeois. Tu peux m'en croire. Enfin notre style nouveau l'emporte sur celui de nos antagonistes. Je veux par un seul trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diroient, par exemple, tout uniment: *Les intermèdes* embellissent *une comédie;* et nous, nous disons plus joliment: *Les intermèdes* font beauté *dans une comédie.* Remarque bien ce *font beauté.* En sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon?

Quand on parloit afin d'être entendu :
Mais aujourd'hui que l'on devient plus sage,
Adieu vous dis, son crédit est perdu.
On a raison, tout étoit confondu
Dans ces temps-là; le peuple, la canaille,
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits,
En décidoit souvent vaille que vaille :
Chose indécente, et que nos beaux esprits
N'ont dû souffrir. Ils ont mis si bon ordre
A cet énorme et vicieux abus,
Que leurs écrits sont autant de rébus,
Énigmes même, et n'est aisé d'y mordre...
Je le déclare en tant qu'il est besoin;
Et, s'il le faut, je vous prends à témoin :
J'admire tout sans le pouvoir comprendre;
Pour ces messieurs plus ne puis ni ne dois,
Car de vouloir que je les puisse entendre,
C'en seroit trop, seigneur, et je les crois
Trop gens d'honneur pour vouloir le prétendre;
Tout au contraire, entre eux-mêmes, tout bas,
Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.
Voilà, seigneur, touchant le beau langage,
Sur le Parnasse un grand remu-ménage, etc.

J'interrompis mon novateur par un éclat de rire. Va, Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel. *Allez*, pousuivit-il en m'appliquant ces paroles de l'archevêque de Grenade, *allez trouver mon trésorier, qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite un peu plus de goût.* Je renouvelai mes ris à cette saillie; et Fabrice, me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ses écrits, ne perdit rien de sa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre seconde bouteille; après quoi nous nous levâmes de table tous deux assez bien conditionnés. Nous sortîmes dans le dessein de nous aller promener au Prado; mais, en passant devant la porte d'un marchand de liqueurs[1], il nous prit fantaisie d'entrer chez lui.

Il y avoit ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux salles séparées des cavaliers qui s'amusoient différemment. Dans l'une on jouoit à la prime et aux échecs, et dans l'autre dix à douze personnes étoient fort attentives à écouter deux beaux esprits de profession qui disputoient. Nous n'eûmes pas besoin de nous approcher d'eux pour entendre qu'une proposition de métaphysique

[1] Un marchand de liqueurs ou un limonadier pouvoient exister à Madrid dans le temps où se passoient les scènes de Gil Blas; mais tout-à-l'heure nous verrons la boutique du liquoriste métamorphosée en café, et c'est ce qui n'est pas possible. (Voyez la note ci-après, page 328.)

faisoit le sujet de leur dispute; car ils parloient avec tant de chaleur et d'emportement, qu'ils avoient l'air de deux possédés. Je m'imagine que si on leur eût mis sous le nez l'anneau d'Éléazar [1], on auroit vu sortir des démons par leurs narines. Hé! bon Dieu, dis-je à mon compagnon, quelle vivacité! quels poumons! Ces disputeurs étoient nés pour être des crieurs publics. La plupart des hommes sont déplacés. Oui vraiment, répondit-il: ces gens-ci sont apparemment de la race de Novius, ce banquier romain dont la voix s'élevoit au-dessus du bruit des charretiers [2]. Mais, ajouta-t-il, ce qui me dégoûteroit le plus de leurs discours, c'est qu'on en a les oreilles infructueusement étourdies. Nous nous éloignâmes de ces métaphysiciens bruyants, et par-

[1] Éléazar étoit un fameux magicien qui exorcisoit les démons en attachant au nez du possédé un certain anneau mystique dont le démon n'avoit pas plutôt senti la puissance, qu'il abandonnoit le patient. Un jour qu'il déployoit toute sa science devant l'empereur Vespasien, il ordonna au démon de renverser, en s'échappant, une grande cruche pleine d'eau qui se trouvoit là: ce que le démon exécuta tout de suite, au grand étonnement des spectateurs.

(*Note de M. Smollett.*)

[2] Novius, devenu opulent à force d'usures, avoit été esclave. Horace l'a rendu célèbre. Il lui reproche qu'il n'avoit que son organe de Stentor:

Il peut vaincre, dit-on, par sa terrible voix
Le bruit de deux cents chars, celui de trois convois.
Les trompettes, les cors, font moins de tintamarre:
Voilà, certe, un talent, un mérite bien rare,
Et tout crieur public doit en être jaloux, etc.

HORACE, sat. I, liv. I, 6.

là je fis avorter une migraine qui commençoit à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre salle, d'où, en buvant des liqueurs rafraîchissantes, nous nous mîmes à examiner les cavaliers qui entroient et ceux qui sortoient. Nunez les connoissoit presque tous. Vive Dieu! s'écria-t-il, la dispute de nos philosophes ne finira pas si tôt; voici des troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont se mettre de la partie. Mais vois-tu ces deux originaux qui sortent? Ce petit personnage bazanné, sec, et dont les cheveux plats et longs lui descendent par égale portion par-devant et par-derrière, s'appelle don Julien de Villanuno. C'est un jeune oydor qui tranche du petit-maître. Nous allâmes un de mes amis et moi dîner chez lui l'autre jour. Nous le surprîmes dans une occupation assez singulière. Il se divertissoit dans son cabinet à jeter et à se faire apporter par un grand levrier les sacs d'un procès dont il est rapporteur, et que le chien déchiroit à belles dents. Ce licencié qui l'accompagne, cette face rubiconde, se nomme don Chérubin Tonto[1]. C'est un chanoine de l'église de Tolède, le plus imbécile mortel qu'il y ait au monde. Cependant, à son air riant et spirituel, vous lui donneriez beaucoup d'esprit. Il a des yeux brillants, avec un rire fin et malicieux. On diroit qu'il pense très finement. Lit-on devant lui un ouvrage délicat, il l'écoute avec une attention que vous croyez pleine d'intelli-

[1] *Tonto*, lourdaut, idiot, benêt.

gence, et toutefois il n'y comprend rien. Il étoit du repas chez l'oydor. On y dit mille jolies choses, une infinité de bons mots. Don Chérubin ne parla pas; mais il applaudissoit avec des grimaces et des démonstrations qui paroissoient supérieures aux saillies mêmes qui nous échappoient.

Connois-tu, dis-je à Nunez, ces deux malpeignés qui, les coudes appuyés sur une table, s'entretiennent tout bas dans ce coin, en se soufflant au nez leurs haleines? Non, me répondit-il; ces visages-là me sont inconnus. Mais, selon toutes les apparences, ce sont des politiques de cafés[1] qui censurent le gouvernement. Considère ce gentil cavalier qui siffle en se promenant dans cette salle, et en se soutenant tantôt sur un pied et tantôt sur un autre. C'est don Augustin Moreto, un jeune poëte qui n'est pas né sans talent, mais que les flatteurs et les ignorants ont rendu presque fou. L'homme que tu vois

[1] On doit noter ici l'anachronisme le plus fort que Le Sage ait pu se permettre. Il parle de café dans un temps où l'on ignoroit en Espagne et en France qu'il y eût du café, et où, par conséquent, l'on ne pouvoit connoitre les maisons où l'on se rassemble pour boire la décoction de cette fève d'Arabie introduite en Europe au dix-septième siècle, plus de cent ans après l'époque à laquelle se rattache l'action de Gil Blas. Le Sage vivoit à Paris, et voyoit qu'un café étoit le rendez-vous des gens de lettres de son temps (rendez-vous malheureusement trop célèbre par les couplets qui causèrent la perte et l'exil de Rousseau). Le Sage ne peignit que ce qu'il avoit sous les yeux; mais il fit une erreur de date en mettant des cafés à Madrid au quinzième ou au seizième siècle. Boursault a fait la même faute et plus grossière encore dans *Ésope à la ville*, où Ésope déjeune et trinque avec du café. (*Les Fables d'Ésope*, acte I, sc. IV.)

qu'il aborde est un de ses confrères qui fait de la prose rimée, et que Diane[1] a aussi frappé.

Encore des auteurs! s'écria-t-il en me montrant deux hommes d'épée qui entroient. Il semble qu'ils se soient tous donné le mot pour venir ici passer en revue devant toi. Tu vois don Bernard Deslenguado[2] et don Sébastien de Villa Viciosa. Le premier est un esprit plein de fiel, un auteur né sous l'étoile de Saturne, un auteur malfaisant qui se plaît à haïr tout le monde, et qui n'est aimé de personne. Pour don Sébastien, c'est un garçon de bonne foi, un auteur qui ne veut rien avoir sur la conscience. Il a depuis peu mis au théâtre une pièce qui a eu une réussite extraordinaire, et il la fait imprimer pour n'abuser pas plus long-temps de l'estime du public.

Le charitable éléve de Gongora se préparoit à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux[3], lorsqu'un gentilhomme du duc de Medina Sidonia vint l'interrompre en lui disant: Seigneur don Fabricio, je vous

[1] Diane est ici pour la lune.

[2] *Deslenguado*, qui donne carrière à sa langue, médisant, mal embouché.

[3] Nous ne pouvons plus aujourd'hui mettre les noms *à ces figures;* et il n'est pas douteux que leur *tableau changeant,* placé sous les yeux du lecteur, n'ait offert des allusions extrêmement piquantes dans le temps où Le Sage publia ce roman pour la première fois. Mais ces portraits sont si bien peints, et toutes les nuances en sont si naturelles, que l'on n'a pas besoin d'en revoir les originaux pour juger de leur ressemblance. Ils conservent un air de fraîcheur et de vérité que le temps n'effacera pas.

cherchois pour vous avertir que monsieur le duc voudroit bien vous parler. Il vous attend chez lui. Nunez, qui savoit qu'on ne peut satisfaire assez tôt un grand seigneur qui souhaite quelque chose, me quitta dans le moment même pour aller trouver son Mecenas, me laissant fort étonné de l'avoir entendu traiter de don, et de le voir ainsi devenu noble, en dépit de maître Chrysostôme le barbier son père.

CHAPITRE XIV.

Fabrice place Gil Blas auprès du comte Galiano, seigneur sicilien.

J'avois trop d'envie de revoir Fabrice, pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bon jour, dis-je en entrant, au seigneur don Fabricio, la fleur ou plutôt le champignon de la noblesse asturienne. A ces paroles il se mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de don? Oui, mon gentilhomme, lui répondis-je; et vous me permettrez de vous dire qu'hier, en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes le meilleur. D'accord, répliqua-t-il; mais en vérité si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connois les Espagnols; ils ne font aucun cas d'un honnête

homme, s'il a le malheur de manquer de bien et de naissance. Je te dirai de plus que je vois tant de gens, et Dieu sait quelles sortes de gens, qui se font appeler don François, don Gabriel, don Pédre, ou don comme tu voudras, qu'il faut convenir que la noblesse est une chose bien commune, et qu'un roturier qui a du mérite, lui fait honneur quand il veut bien s'y agréger.

Mais changeons de matière, ajouta-t-il. Hier au soir, au souper du duc de Medina Sidonia, où, entre autres convives, étoit le comte Galiano, grand seigneur sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'amour-propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-dessus, je la régalai de l'histoire des homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, et qu'on en a donné de toutes les façons à ton archevêque; ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi, car on t'a plaint; et le comte Galiano, après m'avoir fait force questions sur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il falloit, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher tout-à-l'heure pour t'y conduire. Il veut apparemment te proposer d'être un de ses secrétaires. Je ne te conseille pas de rejeter ce parti: tu seras parfaitement bien chez ce seigneur; il est riche, et fait à Madrid une dépense d'ambassadeur. On dit qu'il est venu à la cour pour conférer avec le duc de Lerme, sur des biens royaux que ce ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin, le comte Galiano, quoique Sicilien, paroît généreux, plein de droiture et de franchise.

Tu ne saurois mieux faire que de t'attacher à ce seigneur-là. C'est lui probablement qui doit t'enrichir, suivant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

J'avois résolu, dis-je à Nunez, de battre un peu le pavé et de me donner du bon temps avant de me remettre à servir; mais tu me parles du comte sicilien d'une manière qui me fait changer de résolution. Je voudrois déja être auprès de lui. Tu y seras bientôt, reprit-il, ou je suis fort trompé. Nous sortîmes en même temps tous deux pour aller chez le comte, qui occupoit la maison de don Sanche d'Avila son ami, qui étoit alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour je ne sais combien de pages et de laquais qui portoient une livrée aussi riche que galante, et dans l'antichambre plusieurs écuyers, gentilshommes et autres officiers. Ils avoient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces si baroques, que je crus voir une troupe de singes vêtus à l'espagnole. Il faut avouer qu'il y a des mines d'hommes et de femmes pour qui l'art ne peut rien.

On annonça don Fabricio qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le suivis. Le comte en robe de chambre étoit assis sur un sopha, et prenoit son chocolat. Nous le saluâmes avec toutes les démonstrations d'un profond respect; et il nous fit de son côté une inclination de tête, accompagnée de regards si gracieux, que je me sentis d'abord gagner l'ame. Effet admirable, et pourtant ordinaire, que fait sur nous l'accueil favorable des grands! Il

faut qu'ils nous reçoivent bien mal, quand ils nous déplaisent.

Après avoir pris son chocolat[1], il s'amusa quelque temps à badiner avec un gros singe qu'il avoit auprès de lui, et qu'il appeloit Cupidon. Je ne sais pourquoi on avoit donné le nom de ce dieu à cet animal, si ce n'est à cause qu'il en avoit toute la malice; car il ne lui ressembloit nullement d'ailleurs. Il ne laissoit pas, tel qu'il étoit, de faire les délices de son maître, qui étoit si charmé de ses gentillesses, qu'il le tenoit sans cesse dans ses bras. Nunez et moi, quoique peu divertis des gambades du singe, nous fîmes semblant d'en être enchantés. Cela plut fort au Sicilien, qui suspendit le plaisir qu'il prenoit à ce passe-temps, pour me dire : Mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes secrétaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cents pistoles tous les ans. Il suffit que don Fabricio vous présente et réponde de vous. Oui, seigneur, s'écria Nunez, je suis plus hardi que Platon qui n'osoit répondre d'un de ses amis qu'il envoyoit à Denis-le-Tyran[2]. Je ne crains pas de m'attirer des reproches.

[1] Le chocolat est bien placé, même à l'époque de Gil Blas. Ce sont les Espagnols qui l'ont fait connoître à l'Europe. Le cacao, qui sert de base au chocolat, fut un des fruits qu'ils remportèrent de la conquête du Mexique en l'an 1520.

[2] Le poëte Nunez s'annonce toujours par un trait d'esprit et d'érudition. La première fois qu'il retrouve Gil Blas, son condisciple, il l'encourage par un trait tiré de Cicéron (liv. I, chap. XVII).

Je remerciai par une révérence le poëte des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis m'adressant au patron, je l'assurai de mon zéle et de ma fidélité. Ce seigneur ne vit pas plus tôt que sa proposition m'étoit agréable, qu'il fit appeler son intendant à qui il parla tout bas; ensuite il me dit: Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je prétends vous employer. Vous n'avez en attendant qu'à suivre mon homme d'affaires; il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. J'obéis, laissant Fabrice avec le comte et Cupidon.

L'intendant, qui étoit un Messinois des plus fins, me conduisit à son appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le tailleur qui avoit habillé toute la maison, et lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux officiers. Le tailleur prit ma mesure et se retira. Pour votre logement, me dit le Messinois, je sais une chambre qui vous conviendra. Eh! avez-vous déjeuné? poursuivit-il. Je répondis que non. Ah! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous? Vous êtes ici dans une maison où il n'y a qu'à dire ce qu'on souhaite pour l'avoir. Venez, je vais vous mener dans un endroit où, graces au ciel, rien ne manque.

A ces mots il me fit descendre à l'office, où nous

Ici c'est au nom de Platon qu'il fait valoir son témoignage en faveur de Gil Blas.

Notandi sunt tibi mores!

HORAT. Art. poet.

trouvâmes le maître-d'hôtel, qui étoit un Napolitain qui valoit bien un Messinois. On pouvoit dire de lui et de l'intendant : Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean. Cet honnête maître-d'hôtel étoit avec cinq ou six de ses amis qui s'empiffroient de jambons, de langues de bœuf et d'autres viandes salées qui les obligeoient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces vivants, et les aidâmes à fesser les meilleurs vins de monsieur le comte. Pendant que ces choses se passoient à l'office, il s'en passoit d'autres à la cuisine. Le cuisinier régaloit aussi trois ou quatre bourgeois de sa connoissance qui n'épargnoient pas plus que nous le vin, et qui se remplissoient l'estomac de pâtés de lapins et de perdrix : il n'y avoit pas jusqu'aux marmitons qui ne se donnassent au cœur joie de tout ce qu'ils pouvoient escamoter. Je me crus dans une maison abandonnée au pillage ; cependant ce n'étoit rien que cela. Je ne voyois que des bagatelles, en comparaison de ce que je ne voyois pas.

CHAPITRE XV.

Des emplois que le comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.

Je sortis pour aller chercher mes hardes, et les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je

revins, le comte étoit à table avec plusieurs seigneurs et le poëte Nunez, lequel d'un air aisé se faisoit servir et se mêloit à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disoit pas un mot qui ne fît plaisir à la compagnie. Vive l'esprit! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi je dînai avec les officiers qui furent traités, à peu de chose près, comme le patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre où je me mis à réfléchir sur ma condition. Hé bien! me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un comte sicilien dont tu ne connois pas le caractère! A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut juger de rien, et tu dois te défier de ton étoile, dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires et un intendant; quels services veut-il donc que tu lui rendes? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter le caducée. A la bonne heure: on ne sauroit être sur un meilleur pied chez un seigneur pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnêtes services, on ne marche que pas à pas, et encore n'arrive-t-on pas toujours à son but.

Tandis que je faisois de si belles réflexions, un laquais vint me dire que tous les cavaliers qui avoient dîné à l'hôtel venoient de sortir pour s'en retourner chez eux, et que monsieur le comte me demandoit. Je volai aussitôt à son appartement où je le trouvai cou-

ché sur un sopha, et prêt à faire la *sieste*[1] avec son singe qui étoit à côté de lui.

Approchez, Gil Blas, me dit-il, prenez un siége et m'écoutez. Je fis ce qu'il m'ordonnoit, et il me parla dans ces termes : Don Fabricio m'a dit qu'entre autres bonnes qualités vous aviez celle de vous attacher à vos maîtres, et que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné qui épouse mes intérêts, et mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche, à la vérité; mais ma dépense va tous les ans fort au-delà de mes revenus. Et pourquoi? c'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon maître-d'hôtel et mon intendant de s'entendre ensemble; et si je ne me trompe point, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que, si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon? Il faut donc que je me contente de les faire observer l'un et l'autre par un homme qui aura droit d'inspection sur leur conduite; et c'est vous que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'au-

[1] Faire la *sieste*, dormir après dîner. Ce mot, en espagnol, vient de la sixième heure. Nous disons en françois, *faire la méridienne*. Il en sera encore question ci-après (liv. X, chap. III et IV).

rai soin de vous établir en Sicile très avantageusement.

Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya; et dès le soir même, devant tous les domestiques, je fus proclamé surintendant de la maison. Le Messinois et le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parceque je leur paroissois un gaillard de bonne composition, et qu'ils comptoient qu'en partageant avec moi le gâteau ils iroient toujours leur train. Mais ils se trouvèrent bien sots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étois un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au maître-d'hôtel un état des provisions. Je visitai la cave. Je pris connoissance de tout ce qu'il y avoit dans l'office, je veux dire de l'argenterie et du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du patron, à user d'épargne dans la dépense; et je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirois ce seigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrois faire chez lui.

Je n'en demeurai pas là. Je voulus avoir un espion pour découvrir s'il y avoit de l'intelligence entre eux. Je jetai les yeux sur un marmiton qui, s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvois mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passoit au logis; que le maître-d'hôtel et l'intendant étoient d'accord ensemble, et brûloient la chandelle par les deux bouts; qu'ils détournoient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetoit pour la maison; que le Napolitain avoit soin

d'une dame qui demeuroit vis-à-vis le collége de Saint-Thomas, et que le Messinois en entretenoit une autre à la porte du Soleil; que ces deux messieurs faisoient porter tous les matins, chez leurs nymphes, toutes sortes de provisions; que le cuisinier, de son côté, envoyoit de bons plats à une veuve qu'il connoissoit dans le voisinage, et qu'en faveur des services qu'il rendoit aux deux autres, à qui il étoit tout dévoué, il disposoit comme eux des vins de la cave; enfin, que ces trois domestiques étoient cause qu'il se faisoit une dépense horrible chez M. le comte. Si vous doutez de mon rapport, ajouta le marmiton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin sur les sept heures auprès du collége de Saint-Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte qui changera votre doute en certitude. Tu es donc, lui dis-je, commissionnaire de ces galants pourvoyeurs? Je suis, répondit-il, employé par le maître-d'hôtel, et un de mes camarades fait les messages de l'intendant.

Ce rapport me parut valoir la peine d'être vérifié. J'eus la curiosité le lendemain de me rendre à l'heure marquée auprès du collége de Saint-Thomas. Je n'attendis pas long-temps mon espion. Je le vis bientôt arriver avec une grande hotte toute pleine de viande de boucherie, de volaille, et de gibier. Je fis l'inventaire des piéces, et j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal que j'allai montrer à mon maître, après avoir dit au fouille-au-pot qu'il pouvoit, comme à son ordinaire, s'acquitter de sa commission.

Le seigneur sicilien, qui étoit fort vif de son naturel, voulut, dans son premier mouvement, chasser le Napolitain et le Messinois; mais, après y avoir fait réflexion, il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma charge de surintendant fut supprimée peu de temps après sa création, et franchement je n'y eus point de regret. Ce n'étoit, à proprement parler, qu'un emploi honorable d'espion, qu'un poste qui n'avoit rien de solide; au lieu qu'en devenant M. l'intendant, je me voyois maître du coffre-fort, et c'est là le principal. C'est toujours ce domestique-là qui tient le premier rang dans une grande maison; et il y a tant de petits bénéfices attachés à son administration, qu'il s'enrichiroit infailliblement, quand même il seroit honnête homme.

Mon Napolitain, qui n'étoit pas au bout de ses finesses, remarquant que j'avois un zéle brutal, et que je me mettois sur le pied de voir tous les matins les viandes qu'il achetoit et d'en tenir registre, cessa d'en détourner; mais le bourreau continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruse, augmentant le profit qu'il tiroit de la desserte de la table qui lui appartenoit de droit, il se mit en état d'envoyer du moins de la viande cuite à sa mignonne, s'il ne pouvoit plus lui en fournir de crue. Le diable n'y perdoit rien, et le comte n'étoit guère plus avancé d'avoir le phénix des intendants. L'abondance excessive que je vis alors régner dans les repas me fit deviner ce nouveau tour; et j'y mis bon ordre aussitôt

en retranchant le superflu de chaque service : ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y aperçut point un air d'épargne. On eût dit que c'étoit toujours la même profusion ; et néanmoins, par cette économie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voilà ce que le patron demandoit ; il vouloit ménager sans paroître moins magnifique. Son avarice étoit subordonnée à son ostentation.

Je n'en demeurai point là ; je réformai un autre abus : trouvant que le vin alloit bien vite, je soupçonnai qu'il y avoit encore de la tricherie de ce côté-là. Effectivement, s'il y avoit, par exemple, douze cavaliers à la table du seigneur, il se buvoit cinquante et quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Cela m'étonnoit ; je consultai là-dessus mon oracle, c'est-à-dire mon marmiton, avec qui j'avois des entretiens secrets, et qui me rapportoit fidèlement tout ce qui se disoit et se faisoit dans la cuisine, où il n'étoit suspect à personne. Il m'apprit que le dégât dont je me plaignois venoit d'une nouvelle ligue faite entre le maître-d'hôtel, le cuisinier et les laquais qui versoient à boire ; que ceux-ci remportoient les bouteilles à demi pleines, qui se partageoient ensuite entre les confédérés. Je parlai aux laquais ; je les menaçai de les mettre à la porte s'ils s'avisoient de récidiver, et il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon maître, que j'avois grand soin d'informer des moindres choses que je faisois pour son bien, me combloit de louanges,

et prenoit de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le marmiton qui me rendoit de si bons offices, je le fis aide de cuisine. C'est ainsi que dans les bonnes maisons un fidéle domestique fait son chemin.

Le Napolitain enrageoit de me rencontrer partout; et ce qui le mortifioit cruellement, c'étoient les contradictions qu'il avoit à essuyer de ma part toutes les fois qu'il s'agissoit de me rendre ses comptes; car, pour mieux lui rogner les ongles, je me donnois la peine d'aller dans les marchés pour savoir le prix des denrées. De sorte que je le voyois venir après cela; et, comme il ne manquoit pas de vouloir ferrer la mule, je le relançois vigoureusement. J'étois bien persuadé qu'il me maudissoit cent fois le jour; mais le sujet de ses malédictions m'empêchoit de craindre qu'elles ne fussent exaucées. Je ne sais comment il pouvoit résister à mes persécutions et ne pas quitter le service du seigneur sicilien. Sans doute que, malgré tout cela, il y trouvoit son compte[1].

Fabrice, que je voyois de temps en temps, et à qui je contois toutes mes prouesses d'intendant jusqu'alors inouïes, étoit plus disposé à blâmer ma conduite qu'à l'approuver. Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton désintéressement soit

[1] Ces déprédations, ces vols et ces friponneries sont l'histoire naïve du désordre qui régne dans les grandes maisons, et qui se répète en petit dans les classes inférieures, quand les maitres ne surveillent pas exactement leurs domestiques; et encore la vigilance des meilleurs économes est-elle souvent en défaut.

bien récompensé! Mais entre nous, si tu n'étois pas si roide avec le maître-d'hôtel, je crois que tu n'en ferois pas plus mal. Hé quoi! lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément, dans un état de dépense, à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, et tu veux que je lui passe cet article? Pourquoi non? répliqua-t-il froidement: il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, et il fera les choses dans les régles. Sur ma foi, notre ami, continua-t-il en branlant la tête, pour un homme d'esprit, vous vous y prenez bien mal; vous êtes un vrai gâte-maison, et vous avez bien la mine de servir long-temps, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez. Apprenez que la fortune ressemble à ces coquettes vives et légères qui échappent aux galants qui ne les brusquent pas.

Je ne fis que rire des discours de Nunez; il en rit lui-même à son tour, et voulut me persuader qu'il ne me les avoit pas tenus sérieusement. Il avoit honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle et zélé. Je ne me démentis point, et j'ose dire qu'en quatre mois, par mon épargne, je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.

CHAPITRE XVI.

De l'accident qui arriva au singe du comte de Galiano; du chagrin qu'en eut ce seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, et quelle fut la suite de sa maladie.

Au bout de ce temps-là, le repos qui régnoit à l'hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paroîtra qu'une bagatelle au lecteur, et qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les domestiques et sur-tout pour moi. Cupidon, ce singe dont j'ai parlé, cet animal si chéri du patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal, qu'il tomba dans la cour, et se démit une jambe. Le comte ne sut pas sitôt ce malheur, qu'il poussa des cris comme une femme; et dans l'excès de sa douleur, s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallut qu'il ne fit maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre négligence, et à nous apostropher sans ménager les termes. Il envoya chercher sur-le-champ les chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures et dislocations des os. Ils visitèrent la jambe du blessé, la lui remirent, et la bandèrent. Mais, quoiqu'ils assurassent tous que ce n'étoit rien, cela n'empêcha pas que mon maître ne retînt un d'entre eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurois tort de passer sous silence les peines et les inquiétudes qu'eut le seigneur sicilien pendant tout ce temps-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittoit point son cher Cupidon? il étoit présent quand on le pansoit, et la nuit il se levoit deux ou trois fois pour le voir. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il falloit que tous les domestiques, et moi principalement, nous fussions toujours sur pied pour être prêts à courir où l'on jugeroit à propos de nous envoyer pour le service du singe. En un mot, nous n'eûmes aucun repos dans l'hôtel, jusqu'à ce que la maudite bête, ne se ressentant plus de sa chute, se remît à faire ses bonds et ses culbutes ordinaires. Après cela refuserons-nous d'ajouter foi au rapport de Suétone, lorsqu'il dit que Caligula aimoit tant son cheval, qu'il lui donna une maison richement meublée avec des officiers pour le servir, et qu'il en vouloit même faire un consul? Mon patron n'étoit pas moins charmé de son singe; il en auroit volontiers fait un corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avois enchéri sur tous les valets pour mieux faire ma cour au seigneur, et je m'étois donné de si grands mouvements pour son Cupidon, que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, et mon mal devint tel, que je perdis toute connoissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie et la mort. Je sais seulement que ma jeunesse lutta si bien contre la fièvre, et peut-être contre les remèdes qu'on me donna, que je repris

enfin mes sens. Le premier usage que j'en fis fut de m'apercevoir que j'étois dans une autre chambre que la mienne. Je voulus savoir pourquoi; je le demandai à une vieille femme qui me gardoit: mais elle me répondit qu'il ne falloit pas que je parlasse, que le médecin l'avoit expressément défendu. Quand on se porte bien, on se moque ordinairement de ces docteurs; est-on malade, on se soumet docilement à leurs ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'eusse de m'entretenir avec ma garde. Je faisois des réflexions là-dessus, lorsqu'il entra deux manières de petits-maîtres fort lestes. Ils avoient des habits de velours, avec de très beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étoient des seigneurs amis de mon maître, lesquels par considération pour lui me venoient voir. Dans cette pensée je fis un effort pour me mettre en mon séant, et j'ôtai par respect mon bonnet; mais ma garde me recoucha tout de mon long, en me disant que ces seigneurs étoient mon médecin et mon apothicaire[1].

Le docteur s'approcha de moi, me tâta le pouls, observa mon visage; et remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un air de triomphe,

[1] Nous ne sommes plus en province : les docteurs de Valladolid ont gardé le costume antique; ceux de la capitale ont secoué ce joug, et semblent des *seigneurs*, des *manières de petits-maîtres*. Si cela n'étoit pas exactement vrai à Madrid, cela devenoit très commun à Paris dès le temps où Le Sage écrivoit. On ne sauroit trop répéter qu'il n'a peint que ce qu'il a vu.

comme s'il y eût mis beaucoup du sien, et dit qu'il ne falloit plus qu'une médecine pour achever son ouvrage; qu'après cela il pourroit se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'apothicaire une ordonnance qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, et en faisant des grimaces dont je ne pouvois m'empêcher de rire malgré l'état où j'étois. Ensuite il me salua de la tête fort cavalièrement, et sortit plus occupé de sa figure que des drogues qu'il avoit ordonnées.

Après son départ, l'apothicaire, qui n'étoit pas venu chez moi pour rien, se prépara, on juge bien à quoi faire. Soit qu'il craignît que la vieille ne s'en acquittât pas adroitement, soit pour mieux faire valoir la marchandise, il voulut opérer lui-même; mais avec toute son adresse, je ne sais comment cela se fit, l'opération fut à peine achevée, que, rendant à l'opérant ce qu'il m'avoit donné, je mis son habit de velours dans un bel état. Il regarda cet accident comme un malheur attaché à la pharmacie. Il prit une serviette, s'essuya sans dire un mot, et s'en alla bien résolu de me faire payer le dégraisseur à qui sans doute il fut obligé d'envoyer son habit.

Il revint le lendemain matin vêtu plus modestement, quoiqu'il n'eût rien à risquer ce jour-là, m'apporter la médecine que le docteur avoit ordonnée la veille. Outre que je me sentois mieux de moment en moment, j'avois tant d'aversion, depuis le jour

précédent, pour les médecins et les apothicaires, que je maudissois jusqu'aux universités où ces messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette disposition, je déclarai en jurant que je ne voulois plus de remédes, et que je donnois au diable Hippocrate et sa séquelle. L'apothicaire, qui ne se soucioit nullement de ce que je ferois de sa composition, pourvu qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, et se retira sans me dire une syllabe.

Je fis sur-le-champ jeter par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étois si fort prévenu, que j'aurois cru être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de désobéissance j'en ajoutai un autre; je rompis le silence, et dis d'un ton ferme à ma garde que je prétendois absolument qu'elle m'apprît des nouvelles de mon maître. La vieille, qui appréhendoit d'exciter en moi une émotion dangereuse en me satisfaisant, ou qui peut-être aussi ne m'obstinoit que pour irriter mon mal, hésitoit à me parler; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin: Seigneur cavalier, vous n'avez plus d'autre maître que vous-même. Le comte Galiano s'en est retourné en Sicile.

Je ne pouvois croire ce que j'entendois; il n'y avoit pourtant rien de plus véritable. Ce seigneur dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avoit eu la bonté de me faire transporter avec mes petits effets dans une chambre garnie, où il m'avoit abandonné sans façon à la Pro-

vidence et aux soins d'une garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la cour qui l'obligeoit à repasser en Sicile, il étoit parti avec tant de précipitation qu'il n'avoit plus songé à moi, soit qu'il me comptât déja parmi les morts, soit que les personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire[1].

Ma garde me fit ce détail, et m'apprit que c'étoit elle qui avoit été chercher un médecin et un apothicaire, afin que je ne périsse pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile! adieu mes plus douces espérances! Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un pape, examinez-vous bien, et vous verrez qu'il y aura toujours de votre faute[2]. N'en déplaise à ce saint père, je ne vois pas comment dans cette occasion je contribuai à mon infortune.

[1] C'est ce qui fait dire à Voltaire :

> Je connais trop les grands, dans le malheur amis,
> Ingrats dans la fortune et bientôt ennemis;
> Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
> Rejeté par dédain quand il n'est plus utile,
> Et brisé sans pitié s'il devient dangereux.

Le grand Corneille a dit des rois :

> On n'a jamais de droit à leur reconnoissance.

[2] La maxime est sévère ; mais le plus souvent elle est juste. Gil Blas convient lui-même qu'il s'étoit trop flatté, et n'avoit calculé que les chances avantageuses de son nouvel état. A la fin du chapitre il paroîtra sentir le prix de l'avertissement que le malheur lui donne. C'est à la suite de l'histoire à nous montrer jusqu'à quel point il aura pu en profiter.

Lorsque je vis évanouir les flatteuses chimères dont je m'étois rempli la tête, la première chose dont je m'embarrassai l'esprit fut ma valise que je fis apporter sur mon lit pour la visiter. Je soupirai en m'apercevant qu'elle étoit oûverte. Hélas! ma chère valise, m'écriai-je, mon unique consolation! vous avez été, à ce que je vois, à la merci des mains étrangères. Non, non, seigneur Gil Blas, me dit alors la vieille, rassurez-vous; on ne vous a rien volé. J'ai conservé votre malle comme mon honneur.

J'y trouvai l'habit que j'avois en entrant au service du comte; mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois m'avoit fait faire. Mon maître n'avoit pas jugé à propos de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'étoit approprié. Toutes mes autres hardes y étoient, et même une grande bourse de cuir qui renfermoit mes espéces; je les comptai deux fois, ne pouvant croire la première qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cent soixante qu'il y avoit dedans avant ma maladie. Que signifie ceci, ma bonne mère? dis-je à ma garde. Voilà mes finances bien diminuées. Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, et je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup; il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajouta cette bonne ménagère, en tirant de sa poche un paquet de papiers, voici un état de dépense qui est juste comme l'or, et qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal-à-propos.

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenoit bien quinze ou vingt pages. Miséricorde, que de volaille achetée pendant que j'avois été sans connoissance! Il falloit qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondoient à celui-là. On ne sauroit dire combien elle avoit dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balais, *et cætera*. Cependant, quelque enflé que fût son mémoire, toute la somme alloit à peine à trente pistoles, et par conséquent il devoit y en avoir encore cent quatre-vingts de reste. Je lui représentai cela; mais la vieille, d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avoit dans la bourse que quatre-vingts pistoles, lorsque le maître-d'hôtel du comte lui avoit confié ma valise. Que dites-vous, ma bonne? interrompis-je avec précipitation. C'est le maître-d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains? Sans doute, répondit-elle, c'est lui; à telles enseignes qu'en me les donnant il me dit : Tenez, bonne mère, quand le seigneur Gil Blas sera frit à l'huile[1], ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement; il y a dans cette valise de quoi en faire les frais.

Ah! maudit Napolitain! m'écriai-je alors. Je ne suis plus en peine de savoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez raflé pour récompenser une partie des vols que je vous ai empêché

[1] *Frit à l'huile*, pour dire *mort;* métaphore un peu basse, mais qui est dans le style de ce maudit *Napolitain* autant que dans celui de la vieille garde-malade.

de faire. Après cette apostrophe, je rendis graces au ciel de ce que le fripon n'avoit pas tout emporté. Quelque sujet pourtant que j'eusse d'accuser le maître-d'hôtel de m'avoir volé, je ne laissai pas de penser que ma garde pouvoit fort bien être la voleuse. Mes soupçons tomboient tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre; mais c'étoit toujours la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille; je ne la chicanai pas même sur les articles de son beau mémoire. Je n'aurois rien gagné à cela, et il faut bien que chacun fasse son métier. Je bornai mon ressentiment à la payer et à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en sortant de chez moi elle alla donner avis à l'apothicaire qu'elle venoit de me quitter, et que je me portois assez bien pour prendre la clef des champs sans compter avec lui; car un moment après je le vis arriver tout essoufflé. Il me présenta son mémoire, dans lequel, sous des noms qui m'étoient inconnus, quoique j'eusse été médecin, il avoit écrit tous les prétendus remédes qu'il m'avoit fournis dans le temps que j'étois sans sentiment. On pouvoit appeler ce mémoire-là de vraies parties d'apothicaire. Aussi nous eûmes une dispute lorsqu'il fut question du paiement. Je prétendois qu'il rabattît la moitié de la somme qu'il demandoit. Il jura qu'il n'en rabattroit pas même une obole. Considérant toutefois qu'il avoit affaire à un jeune homme qui dès ce jour-là pouvoit s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrois, c'est-à-dire de trois fois au-delà de ce que valoient ses dro-

gues, que de s'exposer à perdre tout. Je lui lâchai des espéces à mon grand regret, et il se retira bien vengé du petit chagrin que je lui avois causé le jour du lavement.

Le médecin parut presque aussitôt; car ces animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre. J'escomptai ses visites qui avoient été très fréquentes, et je le renvoyai content. Mais avant que de me quitter, pour me prouver qu'il avoit bien gagné son argent, il me détailla les inconvénients mortels qu'il avoit prévenus dans ma maladie. Ce qu'il fit en fort beaux termes et d'un air agréable; mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les ministres des Parques. Je me trompois; il entra un chirurgien que je n'avois vu de ma vie. Il me salua fort civilement, et me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avois couru; ce qu'il attribuoit, disoit-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avoit faites, et aux ventouses qu'il avoit eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aile. Il me fallut aussi cracher au bassin du chirurgien. Après tant d'évacuations, ma bourse se trouva si débile, qu'on pouvoit dire que c'étoit un corps confisqué, tant il y restoit peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étois, chez mes derniers maîtres, trop affectionné aux commodités de la vie; je ne pouvois plus, comme autrefois, envisager l'indigence en philosophe cynique. J'a-

vouerai pourtant que j'avois tort de me laisser aller à la tristesse, après avoir tant de fois éprouvé que la fortune ne m'avoit pas plus tôt renversé qu'elle me relevoit; je n'aurois dû regarder l'état fâcheux où j'étois, que comme une occasion prochaine de prospérité[1].

[1] Gil Blas n'a plus la force d'affronter l'indigence; il s'est trop *affectionné aux commodités de la vie*. Voilà le tort secret qu'il se déguisoit tout-à-l'heure; mais il ne cède point au chagrin de son dénuement. Il espère s'en relever; et, s'il ne montre pas le courage d'un philosophe, il n'a pas perdu l'attitude d'un homme raisonnable. Cette fin du livre est morale, et dispose bien le lecteur à suivre de nouveau Gil Blas dans le reste de sa carrière. Heureux s'il se ressouvenoit de cette fameuse maxime de Publius Syrus, que l'on perd trop souvent de vue!

Le sort te rabaisse ou t'élève,
Suivant que sa roue a tourné.
Mais enfin qu'est-ce qu'il t'enlève?
Rien que ce qu'il t'avoit donné.

Nil eripit fortuna, nisi quod et dedit.
PUBL. SYRUS.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE VIII.

CHAPITRE I.

Gil Blas fait une bonne connoissance, et trouve un poste qui le console de l'ingratitude du comte de Galiano. Histoire de don Valerio de Luna.

J'étois si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunez pendant tout ce temps-là, que je jugeai qu'il devoit être à la campagne. Je sortis pour aller chez lui dès que je pus marcher, et j'appris en effet qu'il étoit depuis trois semaines en Andalousie avec le duc de Médina Sidonia.

Un matin à mon réveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit; et me ressouvenant que je lui avois promis à Grenade d'aller voir son neveu, si jamais je retournois à Madrid, je m'avisai de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'informai de l'hôtel de don Baltazar de Zuniga, et je m'y rendis. Je demandai le seigneur Joseph Navarro qui parut un moment après. Je le saluai, et il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'eusse décliné mon nom. Je ne pouvois concilier cet accueil glacé avec le portrait qu'on m'avoit fait de ce chef d'office. J'allois me retirer dans la résolution de ne lui pas faire une seconde visite, lorsque prenant tout-à-coup

un air ouvert et riant, il me dit avec beaucoup de vivacité : Ah ! seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi de grace la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire a trahi la disposition où je suis à votre égard. J'avois oublié votre nom, et je ne pensois plus à ce cavalier dont il est fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade il y a plus de quatre mois.

Que je vous embrasse ! ajouta-t-il en se jetant à mon cou avec transport. Mon oncle Melchior, que j'aime et que j'honore comme mon propre père, me mande que si par hasard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferois à son fils, et d'employer, s'il le faut, pour vous, mon crédit et celui de mes amis. Il me fait l'éloge de votre cœur et de votre esprit dans des termes qui m'intéresseroient à vous servir, quand sa recommandation ne m'y engageroit pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentiments qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié ; ne me refusez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnoissance que je devois à la politesse de Joseph ; et tous deux en gens vifs et sincères, nous formâmes à l'heure même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas sitôt fait, qu'il me dit : Je me charge du soin de vous placer ; et en attendant ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à

votre auberge. L'offre flattoit trop un convalescent mal en espéces et accoutumé aux bons morceaux, pour être rejetée. Je l'acceptai, et je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avois déja une face de bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faisoit là ses orges à merveille. Mais comment ne les auroit-il pas faites? il avoit trois cordes à son arc, il étoit à-la-fois sommelier, chef d'office et maître-d'hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'intendant du logis et lui s'accordoient fort bien ensemble[1].

J'étois parfaitement rétabli, lorsque mon ami Joseph, me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga pour y dîner, selon ma coutume, vint au-devant de moi, et me dit d'un air gai : Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer. Vous saurez que le duc de Lerme, premier ministre de la couronne d'Espagne, pour se donner entièrement à l'administration des affaires de l'état, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus don Diégue de Monteser, et il fait faire la dépense de sa maison par don Rodrigue de Calderone. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité ab-

[1] Ce petit trait de plume contre son bienfaiteur est tout-à-fait dans la mesure de l'esprit d'observation et de causticité que Le Sage prête à Gil Blas. Il convient que Joseph l'oblige, et ne peut s'empêcher d'en médire en passant. C'est pourtant *son ami Joseph!* Nous le retrouverons bien plus maltraité par Gil Blas (chap. x de ce livre).

solue et sans dépendre l'un de l'autre. Don Diégue a d'ordinaire sous lui deux intendants qui font la recette; et, comme j'ai appris ce matin qu'il en avoit chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le seigneur de Monteser, qui me connoît, et dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée, sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs et de votre capacité. Nous irons chez lui cette après-dînée.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très gracieusement, et installé dans l'emploi de l'intendant qui avoit été congédié. Cet emploi consistoit à visiter nos fermes [1], à y faire faire les réparations, à toucher l'argent des fermiers; en un mot, je me mêlois des biens de la campagne, et tous les mois je rendois mes comptes à don Diégue, qui, malgré tout le bien que mon chef d'office lui avoit dit de moi, les épluchoit avec beaucoup d'attention. C'étoit ce que je demandois. Quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon dernier maître, j'avois résolu de la conserver toujours.

Un jour nous apprimes que le feu avoit pris au château de Lerme, et que plus de la moitié étoit réduite en cendres. Je me transportai aussitôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation que Monteser

[1] *Nos fermes!*... Gil Blas prend de suite le ton d'un valet qui regarde les propriétés de son maître comme des biens communs entre son maître et lui.

fit voir au duc de Lerme. Ce ministre, malgré le chagrin qu'il avoit d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation, et ne put s'empêcher de demander qui en étoit auteur. Don Diégue ne se contenta pas de le lui dire; il lui parla de moi si avantageusement, que son excellence s'en ressouvint six mois après, à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, et sans laquelle peut-être je n'aurois jamais été employé à la cour. La voici.

Il demeuroit alors dans la rue des Infantes une vieille dame appelée Inésile de Cantarilla[1]. On ne savoit pas certainement de quelle naissance elle étoit. Les uns la disoient fille d'un faiseur de luths, et les autres d'un commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Quoi qu'il en soit, c'étoit une personne prodigieuse. La nature lui avoit donné le privilége singulier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie, qui duroit encore après quinze lustres

[1] *Cantarilla* veut dire une petite cruche; mais Le Sage n'a-t-il pas eu plutôt en vue ce fameux poison d'Italie qu'on appeloit *cantarella?* (VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs*, seizième siècle.) Quoi qu'il en soit, cette *Inésile* prétendue est notre Ninon de Lenclos, dont on raconte absolument ce que Gil Blas va dire des charmes qu'Inésile gardoit dans sa vieillesse, et de la passion de son malheureux fils: cette anecdote est si connue, qu'on ne sauroit disconvenir que Le Sage n'a pu la prendre dans aucun auteur espagnol. Il en seroit de même de tous les autres incidents et de tous les autres portraits contenus dans Gil Blas, si nous avions la clef que l'auteur seul en possédoit. Il auroit pu la confier à M. de Tressan, qui se contenta d'en causer plusieurs fois avec lui, et qui n'eut pas à temps l'idée de mettre par écrit le résultat de ces curieux entretiens. L'abbé de Voisenon a fait le même oubli.

accomplis. Elle avoit été l'idole des seigneurs de la vieille cour, et elle se voyoit adorée de ceux de la nouvelle. Le temps, qui n'épargne pas la beauté, s'exerçoit en vain sur la sienne; il la flétrissoit sans lui ôter le pouvoir de plaire. Un air de noblesse, un esprit enchanteur et des graces naturelles lui faisoient faire des passions jusque dans sa vieillesse.

Un cavalier de vingt-cinq ans, don Valerio de Luna, un des secrétaires du duc de Lerme, voyoit Inésile; il en devint amoureux. Il se déclara, fit le passionné, et poursuivit sa proie avec toute la fureur que l'amour et la jeunesse sont capables d'inspirer. La dame, qui avoit ses raisons pour ne vouloir pas se rendre à ses desirs, ne savoit que faire pour les modérer. Elle crut pourtant un jour en avoir trouvé le moyen: elle fit passer le jeune homme dans son cabinet; et là, lui montrant une pendule qui étoit sur une table: Voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il est! Il y a aujourd'hui soixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. En bonne foi, me siéroit-il d'avoir des galanteries à mon âge? Rentrez en vous-même, mon enfant; étouffez des sentiments qui ne conviennent ni à vous ni à moi. A ce discours sensé, le cavalier, qui ne reconnoissoit plus l'autorité de la raison, répondit à la dame avec toute l'impétuosité d'un homme possédé des mouvements qui l'agitoient: Cruelle Inésile, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses? pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux? Ne vous flattez pas d'une si fausse espérance. Que vous soyez telle que je vous

vois, ou qu'un charme trompe ma vue, je ne cesserai point de vous aimer. Eh bien, reprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins, ma maison désormais ne sera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis, et vous défends de paroître jamais devant moi.

Vous croyez peut-être, après cela, que don Valerio, déconcerté de ce qu'il venoit d'entendre, fit une honnête retraite. Au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amants le même effet que le vin dans les ivrognes. Le cavalier pria, gémit; et, passant tout-à-coup des prières aux emportements, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement. Mais la dame, le repoussant avec courage, lui dit d'un air irrité: Arrêtez, téméraire; je vais mettre un frein à votre folle ardeur. Apprenez que vous êtes mon fils.

Don Valerio fut étourdi de ces paroles; il suspendit sa violence. Mais, s'imaginant qu'Inésile ne parloit ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit: Vous inventez cette fable pour vous dérober à mes desirs. Non, non, interrompit-elle, je vous révéle un mystère que je vous aurois toujours caché, si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-six ans que j'aimois don Pédre de Luna, votre père, qui étoit alors gouverneur de Ségovie; vous devîntes le fruit de nos amours: il vous reconnut, vous fit élever avec soin; et, outre qu'il n'avoit point d'autre enfant, vos bonnes

qualités le déterminèrent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai pas abandonné : sitôt que je vous ai vu entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi, pour vous inspirer ces manières polies qui sont si nécessaires à un galant homme, et que les femmes seules peuvent donner aux jeunes cavaliers. J'ai plus fait : j'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le premier ministre. Enfin je me suis intéressée pour vous comme je le devois pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous pouvez épurer vos sentiments et ne regarder en moi qu'une mère, je ne vous bannis point de ma présence, et j'aurai pour vous toute la tendresse que j'ai eue jusqu'ici. Mais, si vous n'êtes pas capable de cet effort que la nature et la raison exigent de vous, fuyez dès ce moment, et me délivrez de l'horreur de vous voir.

Inésile parla de cette sorte. Pendant ce temps-là don Valerio gardoit un morne silence : on eût dit qu'il rappeloit sa vertu, et qu'il alloit se vaincre lui-même. C'est à quoi il ne pensoit nullement. Il méditoit un autre dessein, et préparoit à sa mère un spectacle bien différent. Ne pouvant se consoler de l'obstacle qui s'opposoit à son bonheur, il céda lâchement à son désespoir. Il tira son épée, et se l'enfonça dans le sein. Il se punit comme un autre Œdipe, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, et qu'au contraire le Castillan se perça de douleur de ne le pouvoir commettre.

Le malheureux don Valerio ne mourut pas sur-le-champ du coup qu'il s'étoit porté. Il eut le temps de se reconnoître et de demander pardon au ciel de s'être lui-même ôté la vie. Comme il laissa par sa mort un poste de secrétaire vacant chez le duc de Lerme, ce ministre, qui n'avoit pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avoit fait de moi, me choisit pour remplacer ce jeune homme.

CHAPITRE II.

Gil Blas est présenté au duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ses secrétaires; ce ministre le fait travailler, et est content de son travail.

Ce fut Monteser qui m'annonça cette agréable nouvelle, et me dit: Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous succédiez à don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner: le premier, c'est de paroître tellement attaché à son excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué; et le second, c'est de bien faire votre cour au seigneur don Rodrigue de Calderone: car cet homme-là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bon-

heur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de temps; c'est une chose dont j'ose hardiment vous répondre.

Seigneur, dis-je à don Diègue après lui avoir rendu graces de ses bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractère est don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un assez mauvais sujet; mais je me défie des portraits que le peuple fait des personnes qui sont en place à la cour, quoiqu'il en juge sainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du seigneur Calderone. Vous me demandez une chose délicate, répondit le surintendant avec un souris malin. Je dirois à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très honnête gentilhomme, et qu'on n'en sauroit dire que du bien; mais je veux avoir de la franchise avec vous. Outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je vous dois parler à cœur ouvert de don Rodrigue, puisque je vous ai conseillé de le bien ménager; autrement ce ne seroit vous obliger qu'à demi.

Vous saurez donc, poursuivit-il, que de simple domestique qu'il étoit de son excellence lorsqu'elle ne portoit encore que le nom de don François de Sandoval, il est parvenu par degrés au poste de premier secrétaire. On n'a jamais vu d'homme plus fier. Il ne répond guère aux politesses qu'on lui fait, à moins que de fortes raisons ne l'y obligent. En un mot, il se regarde comme un collégue du duc de

Lerme; et, dans le fond, on diroit qu'il partage avec lui l'autorité de premier ministre, puisqu'il fait donner des charges et des gouvernements à qui bon lui semble. Le public en murmure souvent; mais c'est de quoi il ne se met guère en peine: pourvu qu'il tire des paraguantes d'une affaire [1], il se soucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajouta don Diègue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh! qu'oui, lui dis-je; laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connoît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien maladroit pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Monteser, je vais vous présenter tout-à-l'heure au duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce ministre, que nous trouvâmes dans une grande salle, occupé à donner audience. Il y avoit là plus de monde que chez le roi. Je vis des commandeurs et des chevaliers de Saint-Jacques [2] et de Calatrava [3] qui sollicitoient

[1] *Paraguantes*, pour les gants, parcequ'on ne donnoit d'abord pour un présent honnête qu'une paire de gants. C'est ce que l'on appelle ailleurs le pot-de-vin, le pour-boire.

[2] *Saint-Iago* ou Saint-Jacques est l'ordre de chevalerie le plus important de l'Espagne. Il fut institué dans le douzième siècle, et devint si puissant qu'il put, comme les Templiers, inquiéter souvent la puissance royale; mais la grande-maitrise fut réunie à la couronne, sous Ferdinand et Isabelle, en 1493. Ce fut un trait de politique. La devise des chevaliers est: *Sanguis Arabum.*

[3] Autre ordre militaire dépendant primitivement de l'ordre de Cîteaux. Les chevaliers portèrent d'abord un scapulaire blanc avec

des gouvernements et des vice-royautés ; des évêques qui, ne se portant pas bien dans leurs diocèses, vouloient, seulement pour changer d'air, devenir archevêques; et de bons pères de Saint-Dominique et de Saint-François qui demandoient humblement des évêchés. Je remarquai aussi des officiers réformés qui faisoient le même rôle qu'y avoit fait ci-devant le capitaine Chinchilla, c'est-à-dire qui se morfondoient dans l'attente d'une pension. Si le duc ne satisfaisoit pas leurs desirs, il recevoit du moins leurs placets d'un air affable; et je m'aperçus qu'il répondoit fort poliment aux personnes qui lui parloient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces suppliants. Alors don Diègue lui dit: Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont votre excellence a fait choix pour remplir la place de don Valerio. A ces mots le duc jeta les yeux sur moi, en disant obligeamment que je l'avois déja méritée par les services que je lui avois rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. D'abord il voulut savoir qui j'étois, et la vie que j'avois menée jusque-là. Il exigea même de moi là-dessus une narration sincère. Quel détail c'étoit me demander! De mentir devant un premier ministre d'Espagne, il n'y

un petit capuchon qui leur tomboit sur les épaules. En 1397 ils prirent pour habit un large manteau blanc, orné d'une croix rouge, que terminent des fleurs de lis.

avoit pas d'apparence. D'une autre part, j'avois tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvois me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle auroit fait peur toute nue. Mais il ne laissa pas de la démêler malgré tout mon art. Monsieur de Santillane, me dit-il en souriant à la fin de mon récit, à ce que je vois, vous avez été tant soit peu *picaro*[1]. Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, votre excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité; je lui ai obéi. Je t'en sais bon gré, répliqua-t-il. Va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché: je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendroient de grands fripons si la fortune les mettoit aux mêmes épreuves[2]!

Ami Santillane, continua le ministre, ne te souviens plus du passé; songe que tu es présentement au roi, et que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. A ces mots le duc me mena dans un petit cabinet qui joignoit le sien, et où il y avoit sur des tablettes une vingtaine de registres

[1] *Picaro*, fripon, coquin, vaurien. *Picarello*, petit fripon. *Picaron*, *picaronazo* (augmentatif), très dangereux.

[2] Ce n'est pas une excuse; mais la réflexion est juste, et il la falloit tout au moins pour qu'un premier ministre se décidât à employer et fît travailler près de lui un sujet qu'il savoit avoir été tant soit peu *picaro*.

in-folio fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces registres que tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes et principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient, par ordre alphabétique, l'histoire abrégée de tous les gentilshommes d'un royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux et leurs ancêtres ont rendus à l'état, aussi bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs, en un mot, de toutes leurs bonnes et mauvaises qualités[1]; en sorte que, lorsqu'ils viennent demander des graces à la cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour savoir exactement toutes ces choses, j'ai par-tout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer, et de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoient; mais, comme ces mémoires sont diffus et remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger et en polir la diction, parceque le roi se fait lire quelquefois ces registres. C'est à ce travail, qui demande un style

[1] Cette *vingtaine de registres in-folio et fort épais*, qui contiennent l'histoire des familles nobles d'Espagne, reviennent aux nombreux volumes manuscrits du même format que tous les intendants des provinces de France avoient composés par ordre du duc de Bourgogne, en 1698. Les informations qu'on leur avoit prescrit d'envoyer à ce prince rouloient particulièrement sur l'histoire des gentilshommes de chaque généralité. Le comte de Boulainvilliers en a donné l'extrait dans l'*État de la France*, où l'on voit que plusieurs de ces mémoires historiques avoient été mal rédigés, et ressembloient beaucoup à ceux dont parle ici le duc de Lerme.

net et concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainsi, il tira d'un grand portefeuille plein de papiers un mémoire qu'il me mit entre les mains; puis il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non seulement farci de termes barbares, mais même trop passionné. C'étoit pourtant un moine de la ville de Solsonne qui l'avoit composé[1]. Sa révérence, en affectant le style d'un homme de bien, y déchiroit impitoyablement une bonne famille catalane, et Dieu sait s'il disoit la vérité! Je crus lire un libelle diffamatoire, et je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela; je craignois de me rendre complice d'une calomnie: néanmoins, tout neuf que j'étois à la cour, je passai outre, aux périls et fortune de l'ame du bon religieux; et, mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avoit, je commençai à déshonorer en belles phrases castillanes deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avois déja fait quatre ou cinq pages, quand le

[1] L'influence publique ou secrète des moines a été très grande en Espagne et dans tous les pays où on les a soufferts. Du sein de leurs cellules ils remuoient le monde, auquel ils avoient renoncé. Nous verrons ci-après le père d'Aliago, confesseur de Philippe III, jouer un plus grand rôle (liv. IX, chap. VII). Il ne s'agit point des jésuites, qui ne vouloient pas être moines, et qui se mettoient en colère quand on s'avisoit d'appeler leurs maisons des couvents. Le Sage avoit fait ses études chez les pères jésuites, et il ne les a point compris au nombre des originaux qu'il s'amusoit à peindre.

duc, impatient de savoir comment je m'y prenois, revint et me dit: Santillane, montre-moi ce que tu as fait; je suis curieux de le voir. En même temps, jetant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étois en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je desirois, je trouve encore ton style léger et enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, et tu me consoles de la perte de ton prédécesseur. Le ministre n'auroit pas borné là mon éloge, si le comte de Lemos, son neveu, ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son excellence l'embrassa plusieurs fois, et le reçut d'une manière qui me fit connoître qu'elle l'aimoit tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille, dont je parlerai dans la suite, et dont le duc étoit alors plus occupé que de celles du roi.

Pendant qu'ils étoient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je savois que les secrétaires et les commis quittoient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaisoit, je laissai là mon chef-d'œuvre, et sortis pour me rendre, non chez Monteser, parcequ'il m'avoit payé mes appointements, et que j'avois pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire ne me convenoit plus. *Songe que tu es présentement au roi:* ces paroles que le duc m'a-

voit dites s'offroient sans cesse à ma mémoire, et devenoient des semences d'ambition qui germoient d'instant en instant dans mon esprit.

CHAPITRE III.

Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, et de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'eus grand soin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étois un secrétaire du premier ministre; et, en cette qualité, je ne savois que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avois peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, et je lui dis de me donner ce qu'il lui plairoit. Il me régala bien, et l'on me servit avec des marques de considération qui me faisoient encore plus de plaisir que la bonne chère. Quand il fut question de payer, je jetai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avoit de reste à me rendre. Après quoi je sortis de chez le traiteur en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avoit à vingt pas de là un grand hôtel garni, où logeoient d'ordinaire des seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq ou six pièces bien meublées. Il sembloit que j'eusse déja deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier

mois d'avance. Après cela je retournai au travail, et je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avois commencé le matin. Il y avoit dans un cabinet voisin du mien deux autres secrétaires; mais ceux-ci ne faisoient que mettre au net ce que le duc leur portoit lui-même à copier. Je fis connoissance avec eux dès ce soir-là même en nous retirant; et, pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon traiteur, où j'ordonnai les meilleures viandes pour la saison, avec les vins les plus délicats et les plus estimés en Espagne.

Nous nous mîmes à table, et nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gaieté que d'esprit; car, pour rendre justice à mes convives, je m'aperçus bientôt qu'ils ne devoient pas à leur génie les places qu'ils remplissoient dans leur bureau. Ils se connoissoient, à la vérité, en belles lettres rondes et bâtardes; mais ils n'avoient pas la moindre teinture de celles qu'on enseigne dans les universités.

En récompense ils entendoient à merveille leurs petits intérêts, et ils me firent connoître qu'ils n'étoient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le premier ministre, qu'ils ne se plaignissent de leur condition. Il y a, disoit l'un, déja cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas nos appointements; et, qui pis est, nos appointements ne sont pas réglés. Nous ne savons sur quel pied nous sommes. Pour moi, disoit l'autre, je voudrois avoir reçu vingt coups d'étrivières pour appointements, et qu'on me laissât la liberté de

prendre un parti ailleurs; car je n'oserois me retirer de moi-même ni demander mon congé, après les choses secrètes que j'ai écrites. Je pourrois bien aller voir la tour de Ségovie ou le château d'Alicante.

Comment faites-vous donc pour vivre? leur dis-je. Vous avez du bien apparemment? Ils me répondirent qu'ils en avoient fort peu, mais qu'heureusement pour eux ils étoient logés chez une honnête veuve qui leur faisoit crédit, et les nourrissoit pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaissèrent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'auroit pas sans doute plus d'attention pour moi que pour les autres; que par conséquent je ne devois pas être si charmé de mon poste; qu'il étoit moins solide que je ne l'avois cru, et qu'enfin je ne pouvois assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guérirent de la rage de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces secrétaires, à souhaiter la fin du repas; et, lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes confrères et moi, parceque je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allèrent chez leur veuve, et je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageois pour lors d'avoir loué, et que je me promettois bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit, mon inquiétude en écarta le som-

meil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le roi généreusement. Je m'en tins là-dessus aux conseils de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à don Rodrigue de Calderone. J'étois dans une disposition très propre à paroître devant un homme si fier; car je sentois que j'avois besoin de lui. Je me rendis donc chez ce secrétaire.

Son logement communiquoit à celui du duc de Lerme, et l'égaloit en magnificence. On auroit eu de la peine à distinguer par les ameublements le maître du valet. Je me fis annoncer comme successeur de don Valerio, ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fît attendre plus d'une heure dans l'antichambre. Monsieur le nouveau secrétaire, me disois-je pendant ce temps-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez bien le marmot, avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, et m'avançai vers don Rodrigue, qui, venant d'écrire un billet doux à sa charmante Sirène, le donnoit à Pédrille dans ce moment-là. Je n'avois pas paru devant l'archevêque de Grenade, ni devant le comte de Galiano, ni même devant le premier ministre, si respectueusement que je me présentai aux yeux du seigneur de Calderone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, et lui demandant sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étoient pleins de soumission. Ma bassesse auroit tourné contre moi dans

l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manières rampantes, et me dit d'un air même assez honnête qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zéle des sentiments favorables qu'il me marquoit, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite, de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'avois interrompu dans ses importantes occupations. Sitôt que j'eus fait une si indigne démarche, je me retirai plein de confusion, et je gagnai mon bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avoit chargé de faire. Le duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail qu'il l'avoit été du commencement, et il me dit: Voilà qui est bien. Écris toi-même, le mieux que tu pourras, cette histoire abrégée sur le registre de Catalogne. Après quoi, tu prendras dans le portefeuille un autre mémoire, que tu rédigeras de la même manière. J'eus une assez longue conversation avec son excellence, dont l'air doux et familier me charmoit. Quelle différence il y avoit d'elle à Calderone! C'étoient deux figures bien contrastées.

Je dinai ce jour-là dans une auberge où l'on mangeoit à juste prix, et je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances et mes souplesses produiroient. J'avois de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me

prescrivis ce temps-là pour travailler aux dépens de qui il appartiendroit, me proposant, les plus courtes folies étant les meilleures, d'abandonner après cela la cour et son clinquant, si je n'en recevois aucun salaire. Je fis donc ainsi mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone : mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisois pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout[1]. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour; et je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les moments d'entretien que j'avois avec le duc.

CHAPITRE IV.

Gil Blas gagne la faveur du duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

Quoique monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paroître et disparoître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son excellence, qu'elle me dit une après-dînée : Écoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, et j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon

[1] Calderone sera bientôt plus accessible lorsque Gil Blas sera en faveur (chap. v de ce livre); il ira même jusqu'aux embrassements et aux caresses, quand il s'apprêtera à perdre Gil Blas (liv. IX, chap. II).

zélé, fidèle, plein d'intelligence et de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance en la donnant à un pareil sujet. Je me jetai à ses genoux, lorsque j'eus entendu ces paroles; et, après avoir baisé respectueusement une de ses mains qu'il me tendoit pour me relever, je lui répondis : Est-il bien possible que votre excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets! Mais il n'y a qu'un homme dont je redoute la haine: c'est don Rodrigue de Calderone.

Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le duc. Je connois Calderone; il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentiments sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. Je compris par-là que le seigneur don Rodrigue étoit un fin matois; qu'il s'étoit emparé de l'esprit de son excellence, et que je ne pouvois trop garder de mesures avec lui.

Pour commencer, poursuivit le duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit, pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déja long-temps que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, et que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernements, des vice-royautés et des béné-

fices. Je règne, si j'ose le dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin. Mais je voudrois la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer; et, pour cet effet, je souhaiterois d'avoir pour successeur au ministère le comte de Lemos, mon neveu.

Le ministre, en cet endroit de son discours, remarquant que j'étois extrêmement surpris de ce que j'entendois, me dit : Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfère mon neveu au duc d'Uzède, mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, et que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi, qui en veut faire son favori; et c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore; c'est un bonheur dont on est si jaloux qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un rival, quelque uni qu'on soit avec lui par le sang ou par l'amitié.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déja tenté de détruire le duc d'Uzède dans l'esprit du roi; et, comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le comte de Lemos, de son côté, s'insinue dans les bonnes graces du prince d'Espagne. Étant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure; et, outre qu'il a de l'esprit, je sais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagème, j'opposerai mon neveu à mon fils. Je ferai

naître entre ces cousins une division qui les obligera tous deux à rechercher mon appui, et le besoin qu'ils auront de moi me les rendra soumis l'un et l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il; ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrètement au comte de Lemos, et qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire savoir[1].

Après cette confidence, que je regardai comme de

[1] Ce plan du duc de Lerme, qui veut sacrifier son fils et lui opposer son neveu, ne vient pas de l'invention de l'auteur du roman; c'est un fait historique et généralement connu. Voici ce qu'en dit l'*Histoire universelle* imprimée en Hollande (tome XXIX, in-4°):

« On convient généralement que le duc de Lerme se distinguoit « plus par sa prudence consommée que par la capacité de son « génie. Ce fut par-là qu'il rendit son ministère pacifique et durable, « et ce fut néanmoins ce qui fut à la fin cause de sa disgrace. Il « s'aperçut bien que le comte d'Uzède, son fils, avoit moins de « capacité que lui; mais ce fils avoit les manières et la politesse de « la cour: le duc forma donc le dessein d'en faire son successeur « dans la faveur du roi. Son but étoit que son fils gouvernât la « cour; pour le cabinet il jeta les yeux sur le comte de Lemos, fils « de sa sœur, qui avoit de grands talents: mais, comme le duc lui-« même n'étoit pas pressé de quitter le ministère, il plaça le comte « de Lemos auprès du prince d'Espagne, afin qu'il pût voir le soleil « levant et s'élever avec lui. Le comte réussit, et gagna l'amitié de « son jeune maître au plus haut point. La prévoyance du duc alla « plus loin encore; il choisit pour confesseur du roi le père Louis « d'Aliaga, religieux, de la vertu duquel il avoit une haute opinion. « Tout le fruit qu'il recueillit de ses soins et de son habileté, ce fut « que son fils et le confesseur conspirèrent contre lui, et devinrent « ses plus grands ennemis. Le comte d'Uzède ne pouvoit pardonner « à son père le peu de cas qu'il avoit fait de ses talents et de sa « capacité, et le confesseur comptoit qu'il avoit plus à espérer d'un « ministre qui lui devroit son élévation que de celui qui l'avoit « élevé lui-même. »

l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, disois-je, me voici sous la gouttière; une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme qui gouverne la monarchie d'Espagne ne soit pas bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyois d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

CHAPITRE V.

Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'honneur et de misère.

On s'aperçut bientôt à la cour de l'affection que le ministre avoit pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement en me chargeant de son portefeuille, qu'il avoit coutume de porter lui-même lorsqu'il alloit au conseil. Cette nouveauté, me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, et fut cause que je reçus de l'eau bénite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, et ils m'invitèrent à souper chez leur veuve, moins par représailles que dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisoit fête de toutes parts. Le fier don Rodrigue même changea de manières avec moi. Il ne m'appela plus que *seigneur de Santillane*[1], lui qui

[1] Le nom de Santillane est celui d'une ville et d'une ancienne

jusqu'alors ne m'avoit traité que de *vous*, sans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accabloit de civilités, sur-tout lorsqu'il jugeoit que notre patron pouvoit le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avoit pas affaire à un sot. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment que j'avois plus de haine pour lui: un vieux courtisan ne s'en seroit pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnois aussi le duc mon seigneur lorsqu'il alloit chez le roi, et il y alloit ordinairement trois fois le jour. Il entroit le matin dans la chambre de sa majesté lorsqu'elle étoit éveillée. Il se mettoit à genoux au chevet de son lit, l'entretenoit des choses qu'elle avoit à faire dans la journée, et lui dictoit celles qu'elle avoit à dire. Ensuite il se retiroit. Il y retournoit aussitôt qu'elle avoit dîné, non pour lui parler d'affaires; il ne lui tenoit alors que des discours réjouissants. Il la régaloit de toutes les aventures plaisantes qui arrivoient dans Madrid,

famille qui a donné un homme illustre à la poésie espagnole. C'est un marquis de Santillane, florissant vers l'an 1500, qui tient le premier rang sur le Parnasse castillan. « Il imita Pétrarque; mais « le prix de ses vers vient d'être sortis de la plume d'un grand « seigneur, et dans un temps où c'étoit un mérite que de savoir « lire. » (*Abrégé de l'Histoire d'Espagne.*)

L'anonyme qui a donné la suite de Gil Blas sous le nom de Le Sage auroit dû préférer ce nom de Santillane à celui qu'il prétend que Gil Blas finit par porter, parcequ'il étoit né, sans s'en douter, du sang de *Ximenez;* mais nous aurons occasion de reparler ailleurs de cette suite de Gil Blas, qui n'est pas digne de Le Sage, et ne vient pas de lui, quoiqu'il en ait eu le projet.

et dont il étoit toujours le premier instruit par des personnes pensionnées pour cet effet. Et enfin, le soir, il revoyoit le roi pour la troisième fois, lui rendoit compte, comme il lui plaisoit, de ce qu'il avoit fait ce jour-là, et lui demandoit, par manière d'acquit, ses ordres pour le lendemain. Tandis qu'il étoit avec le roi, je me tenois dans l'antichambre, où je voyois des personnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma conversation et s'applaudir de ce que je voulois bien me prêter à la leur. Comment aurois-je pu, après cela, ne me pas croire un homme de conséquence? Il y a bien des gens à la cour qui ont encore pour moins cette opinion-là d'eux.

Un jour j'eus un plus grand sujet de vanité. Le roi, à qui le duc avoit parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son excellence me fit prendre le registre de Catalogne, me mena devant ce monarque, et me dit de lire le premier mémoire que j'avois rédigé. Si la présence du prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bientôt; et je fis la lecture de mon ouvrage, que sa majesté n'entendit pas sans plaisir. Elle eut la bonté de témoigner qu'elle étoit contente de moi, et de recommander même à son ministre d'avoir soin de ma fortune. Cela ne diminua rien de l'orgueil que j'avois déja; et l'entretien que j'eus peu de jours après avec le comte de Lemos acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce seigneur, de la part de son oncle, chez le prince d'Espagne; et je lui présentai une

lettre de créance, par laquelle le duc lui mandoit qu'il pouvoit s'ouvrir à moi comme à un homme qui avoit une entière connoissance de leur dessein, et qui étoit choisi pour être leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux, et là ce jeune seigneur me tint ce discours : Puisque vous avez la confiance du duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, et je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous saurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le prince d'Espagne[1] me distingue de tous les seigneurs qui sont attachés à sa personne, et qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particulière avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir, par l'avarice du roi, hors d'état de suivre les mouvements de son cœur généreux, et même de faire une dépense convenable à un prince. Sur cela je n'ai pas manqué de le plaindre ; et, profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse ; et je suis bien sûr

[1] Le fils du roi Philippe III et de Marguerite d'Autriche, qui fut depuis Philippe IV, étoit né en 1605. A quel moment de sa jeunesse se rapportent les faits racontés ici par Gil Blas ? Seroit-ce en 1620 ? le prince n'auroit eu que quinze ans. Il monta sur le trône à seize. Il n'est encore ici que le prince d'Espagne, et on lui suppose des goûts et des passions bien précoces. Nous verrons ci-après l'époque de 1618 fixée par une suite du récit de Gil Blas (livre XI, chap. 1).

de captiver sa bienveillance si je lui tiens parole. Allez dire, ajouta-t-il, toutes ces circonstances à mon oncle, et revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le comte de Lemos dès qu'il m'eut parlé de cette sorte, et je rejoignis le duc de Lerme, qui, sur mon rapport, envoya demander à Calderone mille pistoles, dont on me chargea le soir, et que j'allai remettre au comte, en disant en moi-même: Ho! ho! je vois bien à présent quel est l'infaillible moyen qu'a le ministre pour réussir dans son entreprise! Il a parbleu raison; et, selon toutes les apparences, ces prodigalités ne le ruineront point. Je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles: mais, après tout, n'est-il pas juste que ce soit le père qui entretienne le fils? Le comte de Lemos, lorsque je me séparai de lui, me dit tout bas: Adieu, notre cher confident! Le prince d'Espagne aime un peu les dames; il faudra que nous ayons, vous et moi, au premier jour une conférence là-dessus: je prévois que j'aurai bientôt besoin de votre ministère. Je m'en retournai en rêvant à ces mots, qui n'étoient nullement ambigus, et qui me remplissoient de joie. Comment diable, disois-je, me voilà prêt à devenir le Mercure de l'héritier de la monarchie! Je n'examinois point si cela étoit bon ou mauvais; la qualité du galant étourdissoit ma morale. Quelle gloire pour moi d'être ministre des plaisirs d'un grand prince! Oh! tout beau, monsieur Gil Blas, me dira-t-on: il ne s'agissoit pour vous que

d'être ministre en second. J'en demeure d'accord: mais, dans le fond, ces deux postes font autant d'honneur l'un que l'autre; le profit seul en est différent.

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes graces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim! Il y avoit plus de deux mois que je m'étois défait de mon magnifique appartement, et que j'occupois une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fit de la peine, comme j'en sortois de bon matin et que je n'y rentrois que la nuit pour y coucher, je prenois patience. J'étois toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc. J'y jouois un rôle de seigneur. Mais, quand j'étois retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissoit; et il ne restoit que le pauvre Gil Blas, sans argent, et, qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étois trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connoissois personne qui pût m'aider que don Navarro, que j'avois trop négligé depuis que j'étois à la cour, pour oser m'adresser à lui. J'avois été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avois plus que celles dont je ne pouvois absolument me passer. Je n'allois plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisois-je donc pour subsister? Je vais vous le dire. Tous les matins, dans nos bureaux, on nous apportoit pour déjeuner un

petit pain et un doigt de vin; c'étoit tout ce que le ministre nous faisoit donner. Je ne mangeois que cela dans la journée, et le soir le plus souvent je me couchois sans souper.

Telle étoit la situation d'un homme qui brilloit à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir au duc de Lerme, si j'en trouvois l'occasion. Par bonheur elle s'offrit à l'Escurial[1], où le roi et le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

CHAPITRE VI.

Comment Gil Blas fit connoître sa misère au duc de Lerme, et de quelle façon en usa ce ministre avec lui.

Lorsque le roi étoit à l'Escurial, il y défrayoit tout le monde, de manière que je ne sentois point là où le bât me blessoit. Je couchois dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire,

[1] L'Escurial, palais des rois d'Espagne, est situé dans un pays sec et aride, au milieu des montagnes; ce qui ne l'empêche pas de présenter l'aspect imposant d'une ville. M. Smollett en a fait l'objet d'une grande note, mais que nous ne croyons pas devoir copier, parceque cela n'a aucun trait à l'histoire de Gil Blas.

et me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau; et lui, il tenoit à la main un papier qu'il faisoit semblant de lire. Nous paroissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois nous ne parlions que de bagatelles, car son excellence ne les haïssoit pas.

Il y avoit plus d'une heure que je la réjouissois par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissoit, quand deux pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvroient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serois assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay ou dans un autre auteur fabuliste. Le ministre me demanda quelle étoit cette fable, et je la lui racontai dans ces termes:

Il régnoit autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses états, en laissoit le soin à son grand-visir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avoit un génie supérieur. Il soutenoit le poids de cette vaste monarchie, sans en être accablé. Il la maintenoit dans une paix profonde. Il avoit même l'art de rendre aimable l'autorité royale en la faisant respecter, et les sujets avoient un père affectionné dans un

visir fidèle au prince. Atalmuc avoit parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimoit plus que les autres. Il prenoit plaisir à son entretien, le menoit avec lui à la chasse, et lui découvroit jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassoient ensemble dans un bois, le visir, voyant deux corbeaux qui croassoient sur un arbre, dit à son secrétaire : Je voudrois bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. Eh, comment cela? reprit Atalmuc. C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répéterai mot pour mot ce que je leur aurai entendu dire.

Le visir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible, s'écria le ministre persan. Eh, que disent-ils de nous? Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : Le voilà lui-même, ce grand-visir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans cesse à sa conservation! Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui! Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement, ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachemirien! Atal-

muc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner quelque jour un emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand-visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires; et, content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à la pauvreté[1].

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avoit faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce grand-visir ne s'étoit point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux; il y a des ministres qui ne trouveroient pas bon qu'on

[1] Cette érudition dans les fables orientales ne doit pas étonner. Le Sage avoit été à la source de la science dans ce genre assez peu commun. Son ami Petis de Lacroix, interprète des langues, et craignant de ne pas bien écrire dans la sienne, emprunta en 1710 la plume de Le Sage, pour corriger le style de sa traduction des *Mille et un Jours*. « Le Sage profita des richesses qui lui furent « confiées, et trouva bientôt l'occasion de mettre sur la scène plu- « sieurs contes persans : *Arlequin, roi de Sérendib*, en 1713, « etc., etc., etc. » (*Biographie universelle*, article de Le Sage, par M. Audiffret.)

leur fit des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller; mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots il marcha vers le palais à grands pas sans me parler davantage, et très mal affecté, à ce qu'il me sembloit, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de sa majesté, après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étois chargé à l'endroit où je les avois pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travailloient, car ils étoient aussi du voyage. Qu'avez-vous, seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant. Vous êtes bien ému! Vous seroit-il arrivé quelque désagréable accident?

J'étois trop plein du mauvais succès de mon apologue, pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avois dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monseigneur, quelquefois, prend les choses de travers; cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa[1]! Ce secrétaire, las de

[1] Le cardinal d'Espinosa, mort en 1572, avoit été long-temps le principal ministre du fameux Philippe II, *le démon du midi*, qui l'estimoit beaucoup, et qui l'employoit sans l'aimer.

Ce cardinal fut la victime d'une catalepsie dans laquelle il passa pour mort. Un chirurgien fut chargé d'ouvrir son corps pour l'embaumer. Le cardinal poussa un cri, et porta la main au scalpel qui ne le rendoit à la vie que pour la lui ôter d'une manière plus

ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il étoit occupé par son éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal; mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se seroit consolé d'être congédié s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs : mais en sortant de chez le cardinal il fut arrêté par un alguazil, et conduit à la tour de Ségovie, où il a été long-temps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu; et, ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas! disois-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable qui a déplu au ministre? Il étoit peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable; peut-être même allois-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie! Je devois bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'ai-

affreuse. On ne sauroit trop répéter les traits d'histoire de ce genre, ni trop se pénétrer du sens de ces vers de Molière :

Qui tôt ensevelit bien souvent assassine;
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.
(*L'Étourdi*, acte II, sc. III.)

ment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des graces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc; je devois même me laisser mourir de faim pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurois encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout; ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement : le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'état, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avoit à la main, prends cette ordonnance.... Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : O ciel! voici le cardinal Spinosa; la voiture est prête pour Ségovie. La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle, que j'interrompis le ministre, et, me jetant à ses pieds, Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très humblement votre excellence de me pardonner ma hardiesse; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où

il me voyoit. Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute! Quoiqu'en me découvrant tes besoins, ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivois. Mais, pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur; mais je ne pus passer si subitement de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grace au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avoit affecté de me paroître refroidi, pour voir si je serois bien sensible à ce changement; qu'il jugeoit par-là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimoit davantage.

CHAPITRE VII.

Du bon usage qu'il fit de ses quinze cents ducats; de la première affaire dont il se méla, et quel profit il lui en revint.

Le roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au trésor royal, où je touchai sur-le-champ la somme contenue dans mon ordonnance. Il est rare que la tête ne tourne pas à un gueux qui passe subitement de la misère à l'opulence. Je changeai tout-à-coup avec la fortune. Je n'écoutai plus que mon ambition et ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux secrétaires qui ne savoient pas encore la langue des oiseaux, et je louai pour la seconde fois mon bel appartement, qui par bonheur ne se trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux tailleur qui habilloit presque tous les petits-maîtres. Il prit ma mesure, et me mena chez un marchand où il leva cinq aunes de drap qu'il falloit, disoit-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'espagnole! juste ciel!... Mais n'épiloguons pas là-dessus; les tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge dont j'avois grand besoin, des bas de soie, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai Vincent Forero [1] mon hôte de m'en donner un de sa main. La plupart des étrangers qui venoient loger chez lui avoient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets espagnols, ce qui ne manquoit pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvoient hors de condition. Le premier qui se présenta étoit un garçon d'une mine si douce et si dévote, que je n'en voulus point; je crus voir Ambroise de Lamela. Je n'aime pas, dis-je à Forero, les valets qui ont un air si vertueux; j'y ai été attrapé.

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paroissoit fort éveillé, plus hardi qu'un page de cour, et avec cela un peu fripon. Il me plut. Je lui fis des questions : il y répondit avec esprit; il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un sujet qui me convenoit; je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir; je m'aperçus bientôt que j'avois fait une admirable acquisition. Comme le duc m'avoit permis de lui parler en faveur des personnes à qui je voudrois rendre service, et que j'étois dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me falloit un chien de chasse pour découvrir le gibier, c'est-à-dire un drôle qui eût de l'industrie, et fût propre à déterrer et à m'amener des gens qui auroient des graces à demander au pre-

[1] *Forero*, droit légal, conforme à la justice. Gil Blas donne ce nom à l'hôte de Madrid, pour l'opposer à d'autres qui l'avoient friponné.

mier ministre. C'étoit justement le fort de Scipion : ainsi se nommoit mon laquais. Il sortoit de chez dona Anna de Guevara, nourrice du prince d'Espagne, où il avoit bien exercé ce talent-là ; cette dame étant de celles qui, se voyant du crédit à la cour, aiment à le mettre à profit.

Aussitôt que je fis savoir à Scipion que je pouvois obtenir des graces du roi, il se mit en campagne, et dès le même jour il me dit : Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune gentilhomme grenadin, appelé don Roger de Rada[1]. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du duc de Lerme, et il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avoit envie de s'adresser à don Rodrigue de Calderone, dont on lui a vanté le pouvoir ; mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce secrétaire vendoit ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marque de reconnoissance ; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse et désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de manière que vous verrez demain matin ce gentilhomme à votre lever. Comment donc, lui dis-je, monsieur Scipion, vous avez déja fait bien de la besogne ! Je m'aperçois que vous n'êtes pas neuf en matière d'intrigues. Je m'étonne que vous n'en soyez

[1] *De Rada*, de la Rade.

pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il : j'aime à faire circuler les espéces; je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux savoir l'affaire d'honneur qui vous améne à la cour; car elle pourroit être telle, que je n'oserois parler pour vous au premier ministre. Faites-m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidéle, et soyez persuadé que j'entrerai vivement dans vos intérêts, si un galant homme peut les épouser. Très volontiers, me répondit le jeune Grenadin, je vais vous conter sincèrement mon histoire[1]. En même temps il m'en fit le récit de cette sorte.

CHAPITRE VIII.

Histoire de don Roger de Rada.

Don Anastasio de Rada, gentilhomme grenadin, vivoit heureux dans la ville d'Antequerre avec dona

[1] Cette histoire tragique mérite attention. Elle rappelle une anecdote qui a fait grand bruit à Paris, sous le régne de Louis V. Elle doit faire faire bien des réflexions au sujet de l'usage atroce des combats singuliers, reste des mœurs gothiques et de l'anarchie féodale.

Estephania son épouse, qui joignoit à une vertu solide un esprit doux et une extrême beauté. Si elle aimoit tendrement son mari, elle en étoit aimée éperdument. Il étoit de son naturel fort porté à la jalousie; et quoiqu'il n'eût aucun sujet de douter de la fidélité de sa femme, il ne laissoit pas d'avoir de l'inquiétude. Il appréhendoit que quelque secret ennemi de son repos n'attentât à son honneur. Il se défioit de tous ses amis, excepté de don Huberto de Hordalès, qui venoit librement dans sa maison en qualité de cousin d'Estéphanie, et qui étoit le seul homme dont il dût se défier.

Effectivement don Huberto devint amoureux de sa cousine, et osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissoit, ni à l'amitié particulière que don Anastasio avoit pour lui. La dame, qui étoit prudente, au lieu de faire un éclat qui auroit eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui représenta jusqu'à quel point il étoit coupable de vouloir la séduire et déshonorer son mari, et lui dit fort sérieusement qu'il ne devoit point se flatter de l'espérance d'y réussir.

Cette modération ne servit qu'à enflammer davantage le cavalier, qui, s'imaginant qu'il falloit pousser à bout une femme de ce caractère-là, commença d'avoir avec elle des manières peu respectueuses, et eut l'audace un jour de la presser de satisfaire ses desirs. Elle le repoussa d'un air sévère, et le menaça de faire punir sa témérité par don Anastasio. Le galant, effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'a-

mour; et sur la foi de cette promesse, Estéphanie lui pardonna le passé.

Don Huberto, qui naturellement étoit un très méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connoissoit don Anastasio pour un jaloux susceptible de toutes les impressions qu'il voudroit lui donner. Il n'eut besoin que de cette connoissance pour former le dessein le plus noir dont un scélérat puisse être capable. Un soir qu'il se promenoit seul avec ce foible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus longtemps sans vous révéler un secret que je n'aurois garde de vous découvrir, si votre honneur ne vous étoit pas plus cher que votre repos. Votre délicatesse et la mienne en matière d'offenses ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de surprise. Je vais vous frapper par l'endroit le plus sensible.

Je vous entends, interrompit don Anastasio déja tout troublé, votre cousine m'est infidèle. Je ne la reconnois plus pour ma cousine, reprit Hordalès d'un air emporté ; je la désavoue, et elle est indigne de vous avoir pour mari. C'est trop me faire languir, s'écria don Anastasio : parlez, qu'a fait Estéphanie? Elle vous a trahi, repartit don Huberto. Vous avez un rival qu'elle écoute en secret, mais que je ne puis vous nommer : car l'adultère, à la faveur d'une épaisse nuit, s'est dérobé aux yeux qui l'observoient.

Tout ce que je sais, c'est qu'on vous trompe : c'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

Il est inutile, continua-t-il en remarquant que ses discours faisoient l'effet qu'il en attendoit, il est inutile de vous en dire davantage. Je m'aperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on ose payer votre amour, et que vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y opposerai point. N'examinez pas quelle est la victime que vous allez frapper; montrez à toute la ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à votre honneur.

Le traître animoit ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente; et il lui peignit avec de si vives couleurs l'infamie dont il demeureroit couvert s'il laissoit l'affront impuni, qu'il le mit enfin en fureur. Voilà don Anastasio qui perd le jugement; il semble que les furies l'agitent. Il retourne chez lui dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse. Elle étoit prête à se mettre au lit quand il arriva. Il se contraignit d'abord, et attendit que les domestiques fussent retirés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colère céleste, ni par le déshonneur qui alloit rejaillir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devoit avoir d'un enfant de six mois que sa femme portoit dans ses flancs, il s'approcha de sa victime, et lui dit d'un ton

furieux : Il faut périr, misérable ! et tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laisse pour prier le ciel de te pardonner l'outrage que tu m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton ame comme tu as perdu ton honneur.

En disant cela il tira son poignard. Son action et son discours épouvantèrent Estéphanie, qui, se jetant à ses genoux, lui dit les mains jointes et tout éperdue : Qu'avez-vous, seigneur? Quel sujet de mécontentement ai-je eu le malheur de vous donner, pour vous porter à cette extrémité? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèle, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le jaloux; je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto.... Ah! seigneur, interrompit-elle avec précipitation, vous devez vous défier de don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infame que vous êtes! répliqua don Anastasio. En voulant me prévenir contre Hordalès, vous justifiez mes soupçons au lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parcequ'il est instruit de votre mauvaise conduite. Vous voudriez bien affoiblir son témoignage; mais cet artifice est inutile, et redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Estéphanie en pleurant amèrement, crai-

gnez votre aveugle colère. Si vous en suivez les mouvements, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous consoler quand vous en aurez reconnu l'injustice. Au nom de Dieu, calmez vos transports! Donnez-vous du moins le temps d'éclaircir vos soupçons; vous rendrez plus de justice à une femme qui n'a rien à se reprocher.

Tout autre que don Anastasio auroit été touché de ces paroles, et encore plus de l'affliction de la personne qui venoit de les prononcer; mais le cruel, loin d'en paroître attendri, dit à la dame, une seconde fois, de se recommander promptement à Dieu, et leva même le bras pour la frapper. Arrête, barbare! lui cria-t-elle. Si l'amour que tu as eu pour moi est entièrement éteint, si les marques de tendresse que je t'ai prodiguées sont effacées de ton souvenir, si mes larmes ne sauroient te détourner de ton exécrable dessein, respecte ton propre sang; n'arme pas ta main furieuse contre un innocent qui n'a point encore vu la lumière! Tu ne peux devenir son bourreau sans offenser le ciel et la terre. Pour moi, je te pardonne ma mort; mais, n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait!

Quelque déterminé que fût don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourroit lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affreuses que ces derniers mots présentèrent à son esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahît son ressentiment, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restoit, et plongea son poignard

dans le côté droit de sa femme. Elle tomba dans le moment. Il la crut morte; il sortit aussitôt de sa maison, et disparut d'Antequerre.

Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avoit reçu, qu'elle demeura quelques instants à terre comme une personne sans vie. Ensuite, reprenant ses esprits, elle fit des plaintes et des lamentations qui attirèrent auprès d'elle une vieille femme qui la servoit. Dès que cette bonne vieille vit sa maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris qui dissipèrent le sommeil des autres domestiques, et même des plus proches voisins. La chambre fut bientôt remplie de monde. On appela des chirurgiens. Ils visitèrent la plaie, et n'en eurent pas mauvaise opinion. Ils ne se trompèrent point dans leur conjecture; ils guérirent même en assez peu de temps Estéphanie, qui accoucha fort heureusement d'un fils trois mois après cette cruelle aventure: et c'est ce fils, seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi; je suis le fruit de ce triste enfantement.

Quoique la médisance n'épargne guère la vertu des femmes, elle respecta pourtant celle de ma mère; et cette scène sanglante ne passa dans la ville que pour le transport d'un mari jaloux. Il est vrai que mon père y étoit connu pour un homme violent et fort sujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalès jugea bien que sa parente le soupçonnoit d'avoir troublé par des fables l'esprit de don Anastasio; et, satisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il

cessa de la voir. De peur d'ennuyer votre seigneurie, je ne m'étendrai point sur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai seulement que ma mère s'est principalement attachée à me faire apprendre l'escrime, et que j'ai long-temps fait des armes dans les plus célébres salles de Grenade et de Séville. Elle attendoit avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de don Huberto, pour m'instruire du sujet qu'elle avoit de se plaindre de lui; et, me voyant enfin dans ma dix-huitième année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paroître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mère en cet état sur un fils qui a du courage et du sentiment? J'allai sur-le-champ trouver Hordalès; je l'attirai dans un endroit écarté, où, après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, et le jetai sur le carreau[1].

Don Huberto, se sentant mortellement blessé,

[1] Une aventure de ce genre s'est passée à Paris, et dans une famille illustre. Une femme de qualité, dont le mari avoit été tué par un prince brutal, restée veuve avec deux garçons, éleva ces enfants dans le dessein de se venger. Elle leur fit apprendre avec soin l'art de faire des armes; et, quand ils eurent l'âge et la force convenable, elle leur présenta la chemise sanglante de leur malheureux père : le lendemain matin le prince tomba sous leurs coups, et le roi leur fit grace. Ce fait est bien connu; Le Sage ne l'a point puisé dans une anecdote espagnole. Mais que la scène soit en Espagne ou en France, de telles aventures ne peuvent avoir lieu que là où il n'y a aucune espèce de justice. Quels pays, en effet, que ceux où il faut que des fils se fassent spadassins pour tuer à

attacha sur moi ses derniers regards, et me dit qu'il recevoit la mort que je lui donnois comme une juste punition du crime qu'il avoit commis contre l'honneur de ma mère. Il confessa que c'étoit pour se venger de ses rigueurs qu'il s'étoit résolu à la perdre. Puis il expira en demandant pardon de sa faute au ciel, à don Anastasio, à Estéphanie, et à moi. Je ne jugeai point à propos de retourner au logis pour informer ma mère de cet événement; j'en laissai le soin à la renommée. Je passai les montagnes, et me rendis à la ville de Malaga, où je m'embarquai avec un armateur qui sortoit du port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur; il consentit volontiers que je me joignisse aux enfants de bonne volonté qu'il avoit sur son bord.

Nous ne tardâmes guère à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes, aux environs de l'île d'Albouran[1], un corsaire de Melilla[2] qui retournoit vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment espagnol qu'il avoit pris à la hauteur de Carthagène[3],

leur tour l'assassin de leur père! Ainsi le meurtre est donc impuni d'un côté, pour être autorisé de l'autre! On dit donc, comme dans *le Cid* :

> Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage :
> Meurs, ou tue....

Et les lois!... Il est clair qu'il y a absence de lois. Et nous nous flattons d'être des nations civilisées!

[1] Petite île dans la Méditerranée, sur les côtes du royaume de Fez.

[2] Melilla, petite ville du même royaume.

[3] Carthagène, ou la nouvelle Carthage, ville du royaume de Murcie, sur les côtes de la Méditerranée.

et qui étoit richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Africain, et nous nous rendîmes maîtres de ses deux vaisseaux, où il y avoit quatre-vingts chrétiens qu'il emmenoit esclaves en Barbarie. Alors, profitant d'un vent qui s'éleva, et qui nous étoit favorable pour gagner la côte de Grenade, nous arrivâmes en peu de temps à Punta de Helena.

Comme nous demandions aux esclaves que nous avions délivrés de quel endroit ils étoient, je fis cette question à un homme de très bonne mine, et qui pouvoit bien avoir cinquante ans. Il me répondit en soupirant qu'il étoit d'Antequerre. Je me sentis ému de sa réponse sans savoir pourquoi; et mon émotion, dont il s'aperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. Je suis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille? Hélas! me répondit-il, vous renouvelez ma douleur en exigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le séjour d'Antequerre, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-être vous-même que trop entendu parler de moi. Je me nomme don Anastasio de Rada. Juste ciel! m'écriai-je, dois-je croire ce que j'entends? Quoi! vous seriez don Anastasio; seroit-ce mon père que je verrois? Que dites-vous, jeune homme? s'écria-t-il à son tour, en me considérant avec surprise. Seroit-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui étoit encore dans les flancs de sa mère quand je la sacrifiai à ma fureur? Oui, mon père, lui dis-je; c'est moi que la vertueuse Estéphanie a mis

au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles pour se jeter à mon cou. Il me serra entre ses bras, et nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre nos soupirs et nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvements qu'une pareille reconnoissance ne pouvoit manquer d'exciter en nous, mon père leva les yeux au ciel, pour le remercier d'avoir sauvé la vie à Estéphanie; mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre graces mal-à-propos, il m'adressa la parole, et me demanda de quelle manière on avoit reconnu l'innocence de sa femme. Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous désabuse. Sachez que c'est don Huberto qui vous a trompé. En même temps je lui contai toute la perfidie de ce parent, quelle vengeance j'en avois tirée, et ce qu'il m'avoit avoué en mourant.

Mon père fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré sa liberté qu'à celui d'entendre les nouvelles que je lui annonçois. Il recommença, dans l'excès de la joie qui le transportoit, à m'embrasser tendrement. Il ne pouvoit se lasser de me témoigner combien il étoit content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vite le chemin d'Antequerre! Je brûle d'impatience de me jeter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait

connoître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avois trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étoient si chères, pour en retarder le doux moment. Je quittai l'armateur; et, de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux mules, mon père ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir sur la route de me raconter ses aventures, que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le prince d'Ithaque au récit de celles du roi son père[1]. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antequerre, et nous fîmes halte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrètement au logis, nous n'entrâmes dans la ville qu'au milieu de la nuit.

Je vous laisse à imaginer la surprise où fut ma mère de revoir un mari qu'elle croyoit avoir perdu pour jamais; et la manière, pour ainsi dire, miraculeuse dont il lui étoit rendu devenoit encore pour elle un autre sujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de sa barbarie avec des marques si vives de repentir, qu'elle ne put se défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un assassin, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le ciel l'avoit soumise, tant le nom d'époux est sacré pour une

[1] L'impression qu'avoit laissée le chef-d'œuvre de Télémaque étoit toute récente lorsque Le Sage composoit le roman de Gil Blas; il en reproduisit souvent les traits et les images.

femme qui a de la vertu! Estéphanie avoit été si en peine de moi, qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en ressentit pas toutefois une joie pure. Une sœur de Hordalès procédoit criminellement contre le meurtrier de son frère; elle me faisoit chercher par-tout: de sorte que ma mère, ne me voyant pas en sûreté dans notre maison, n'étoit pas sans inquiétude. Cela m'obligea dès cette nuit-là même de partir pour la cour, où je viens, seigneur, solliciter ma grace, que j'espère obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au premier ministre, et m'appuyer de tout votre crédit.

Le vaillant fils de don Anastasio finit là son récit; après quoi je lui dis d'un air important: C'est assez, seigneur don Roger; le cas me paroît graciable. Je me charge de détailler votre affaire à son excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin, sur cela, se répandit en remerciements qui ne m'auroient fait qu'entrer par une oreille et sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnoissance suivroit de près le service que je lui rendrois. Mais, d'abord qu'il eut touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même je contai cette histoire au duc, qui, m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit: Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la cour; Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquille: vous n'avez rien fait qui ne soit excusable; et c'est particulièrement aux gentilshommes qui vengent leur honneur offensé que sa majesté aime à

faire grace[1]. Il faut, pour la forme, vous mettre en prison; mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas long-temps. Vous avez dans Santillane un bon ami qui se chargera du reste; il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au ministre, sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grace furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse et sa Pénélope; au lieu que, s'il n'eût pas eu de protecteur et d'argent, il n'en auroit peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai pourtant de ce service rendu que cent pistoles. Ce n'étoit point là un grand coup de filet; mais je n'étois pas encore un Calderone pour mépriser les petits.

[1] Ainsi donc chaque *gentilhomme*, dès qu'il s'agit de son honneur, ne connoit plus de tribunaux; il est de droit juge et partie! Voilà donc des *guerres privées*, de citoyen à citoyen, reconnues légitimes par l'autorité souveraine, comme dans ces temps déplorables où la force étoit seule la mesure de la justice!

. . . . Mensuraque juris
Vis erat.

LUCANUS.

CHAPITRE IX.

Par quels moyens Gil Blas fit en peu de temps une fortune considérable, et des grands airs qu'il se donna.

Cette affaire me mit en goût, et dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage, l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déja vanté ses talents là-dessus; on auroit pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon sens[1]. Cet imprimeur avoit contrefait un ouvrage d'un de ses confrères, et son édition avoit été saisie. Pour trois cents ducats je lui fis avoir main-levée de ses exemplaires, et lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le premier ministre, son excellence voulut bien à ma prière interposer son autorité. Après l'imprimeur, il me passa par les mains un négociant; et voici de quoi il s'agissoit. Un vaisseau portugais avoit été pris par un corsaire de Barbarie, et repris ensuite par un armateur de Cadix. Les deux tiers des marchandises dont il étoit chargé

[1] Les livres de chevalerie ont été fort long-temps les plus à la mode en Espagne. Cette *momerie honorable* de la chevalerie, comme l'a appelée Voltaire, étoit du goût des Espagnols, et surtout chère au duc de Lerme, qui ne put pardonner à Miguel Cervantez de l'avoir rendue ridicule.

appartenoient à un marchand de Lisbonne, qui, les ayant inutilement revendiquées, venoit à la cour d'Espagne chercher un protecteur qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, et il rattrapa ses effets moyennant la somme de quatre cents pistoles dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un lecteur qui me crie en cet endroit : Courage, monsieur de Santillane! mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin; poussez votre fortune. Oh! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Écoutons-le. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux opérateur. Il demande un privilége pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous autres, c'est-à-dire qu'il soit défendu aux personnes de sa profession de s'établir dans les lieux où il sera. Par reconnoissance il comptera deux cents pistoles à celui qui lui remettra le privilége expédié. Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur : Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des patentes qui lui permettoient de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne[1].

[1] En France, ces *permissions de tromper* tout le monde par des

J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant; mais outre que je me sentois plus avide à mesure que je devenois plus riche, j'avois obtenu de son excellence si facilement les quatre graces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'étoit le gouvernement de la ville de Vera, sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrava qui m'en offroit mille pistoles. Le ministre se prit à rire en me voyant si âpre à la curée. Vive Dieu! ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Écoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près; mais quand vous voudrez des gouvernements ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit; vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste; car, malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Réglez-vous sur cela [1].

drogues secrètes se vendoient jadis au profit du premier médecin du roi.

[1] Ce n'est pas seulement à la cour de Madrid que les premiers ministres ont spéculé à leur profit sur les graces et les faveurs qui passoient par leurs mains. On sait ce qu'on a dit en France de l'énorme fortune que laissa Mazarin. « Il amassa plus de 200 mil-

Mon maître, par ce discours, m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étois auparavant. J'aurois alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitoient obtenir des graces de la cour n'avoient qu'à s'adresser à moi. J'allois d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchois qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrava eut le gouvernement de Vera pour ses mille pistoles; et j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de Saint-Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de chevalerie, je convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes par d'excellentes lettres de noblesse. Je voulus aussi que le clergé se ressentît de mes bienfaits. Je conférai de petits bénéfices, des canonicats, et quelques dignités ecclésiastiques. A l'égard des évêchés et des archevêchés, c'étoit don Rodrigue de Calderone qui en étoit le collateur. Il nommoit encore aux magistratures, aux commanderies et aux vice-royautés; ce qui suppose que les grandes places

« lions, et par des moyens non seulement indignes d'un ministre, « mais d'un honnête homme; il partageoit, dit-on, avec les arma-« teurs le produit de leurs courses; il traitoit en son nom et à son « profit des provisions des armées, etc., etc. »

Voltaire dit aussi: « Le cardinal Mazarin achetoit à vil prix de « vieux billets décriés, et se faisoit payer la somme entière; ce fut « ce qui perdit Fouquet. (*Siècle de Louis XIV*.) Aussi le cardinal de Retz accuse Mazarin d'avoir introduit *la filouterie dans le ministère*.

n'étoient pas mieux remplies que les petites; car les sujets que nous choisissions pour occuper les postes dont nous faisions un si honnête trafic, n'étoient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus réglés. Nous savions bien que, dans Madrid, les railleurs s'égayoient là-dessus à nos dépens; mais nous ressemblions aux avares, qui se consolent des huées du peuple en revoyant leur or[1].

Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie, les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, et en état d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident de premier ministre. Je louai un hôtel entier que je fis meubler proprement. J'achetai le carrosse d'un *escrivano*[2] qui se l'étoit donné par ostentation, et qui cherchoit à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais; et, comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire et mon intendant. Mais ce qui mit le

[1] Le Sage est plein de son Horace. C'est ce poëte qui fait dire à un ladre d'Athènes, habitué à mépriser l'opinion publique :

Le peuple, dites-vous, et me siffle et me hue;
Mais, de mon coffre-fort quand je fais la revue,
Je m'applaudis moi-même, et suis en fonds, je croi,
Pour me moquer de ceux qui se moquent de moi.

Sic solitus : Populus me sibilat, at mihi plaudo
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.
Satir. L. I, 1.

[2] *Escribano*, notaire ou greffier.

comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restoit de jugement. Je n'étois guère moins fou que les disciples de Porcius Latro[1], qui, lorsqu'à force d'avoir bu du cumin ils s'étoient rendus aussi pâles que leur maître, s'imaginoient être aussi savants que lui; peu s'en falloit que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je passerois pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards; ce qui me flattoit infiniment[2].

Ajoutez à cela qu'à l'exemple de son excellence qui tenoit table ouverte, je résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile cuisinier, et il m'en trouva un qui étoit comparable peut-être à celui du romain Nomentanus[3], de friande mémoire. Je remplis ma

[1] Orateur romain celèbre, qui se tua dans un accès de fièvre, l'an de Rome 730.

[2] Remarquez ce trait de bassesse! Dans *les Plaideurs*, on voit l'Intimé rechercher ce genre d'illustration pour se recommander au juge:

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

[3] Lucius Cassius Nomentanus mangea un riche patrimoine. Les satires d'Horace ont immortalisé les profusions et le luxe de cet épicurien, et sa gourmandise savante. Dans la satire du repas, Nomentanus,

Marquant du doigt les plus friands morceaux,
Vantoit, la bouche pleine, et poissons et perdreaux;
Chaque chose, à l'entendre, étoit incomparable.
En effet, point de plat qui ne fût remarquable,
Par un goût tout nouveau que les plus délicats,

cave de vins délicieux; et, après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venoit souper chez moi tous les soirs quelques uns des principaux commis du bureau du ministre, qui prenoient fièrement la qualité de secrétaires d'état. Je leur faisois très bonne chère, et les renvoyois toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion (car tel maître tel valet) avoit aussi sa table dans l'office, où il régaloit à mes dépens les personnes de sa connoissance. Mais outre que j'aimois ce garçon-là, comme il contribuoit à me faire gagner du bien, il me paroissoit en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs je regardois ces dissipations en jeune homme, je ne voyois pas le tort qu'elles me faisoient; je ne considérois que l'honneur qui m'en revenoit. Une autre raison encore m'empêchoit d'y prendre garde: les bénéfices et les emplois ne cessoient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyois mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la fortune.

Il ne manquoit plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutois pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie; et, pour

Avant ce grand dîner, ne lui connoissoient pas.
Il m'offrit dans du miel une carpe bouillie :
Je n'ai jamais mangé rien de tel en ma vie.
Ensuite il m'enseigna qu'au retour du croissant
La lune vient dorer l'abricot jaunissant.
Voulez-vous la raison de cette différence,
Adressez-vous à lui, etc.

(*Traduction de* M. DARU, sat. VIII, liv. II.)

me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonyme, par lequel je lui mandois qu'un seigneur sicilien de ses amis l'attendoit à souper : je lui marquois le jour, l'heure et le lieu où il falloit qu'il se trouvât. Le rendez-vous étoit chez moi. Nunez y vint, et fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étois le seigneur étranger qui l'avoit invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel! J'ai un équipage, une bonne table, et de plus un coffre-fort. Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence? Que je me sais bon gré de t'avoir placé auprès du comte Galiano! Je te disois bien que c'étoit un seigneur généreux, et qu'il ne tarderoit guère à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajouta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avois donné de lâcher un peu la bride au maître-d'hôtel; je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant cette prudente conduite que les intendants deviennent si gras dans les grandes maisons.

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentoit de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnoissance dont ce seigneur avoit payé mes services. Mais, m'apercevant que mon poëte, pendant que je lui faisois ce détail, chantoit en lui-même la palinodie, je lui dis : Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le comte n'en

eût pas mal usé avec moi, je l'aurois suivi en Sicile, où je le servirois encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serois pas confident du duc de Lerme.

Nunez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instants sans pouvoir proférer une parole. Puis, rompant tout-à-coup le silence : L'ai-je bien entendu? me dit-il. Quoi! vous avez la confiance du premier ministre? Je la partage, lui répondis-je, avec don Rodrigue de Calderone; et, selon toutes les apparences, j'irai loin. En vérité, seigneur de Santillane, répliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talents vous réunissez en vous! ou plutôt pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'*outil universel*, c'est-à-dire vous êtes propre à tout. Au reste, seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de votre seigneurie. Oh que diable! interrompis-je, monsieur Nunez, tréve de seigneur et de seigneurie! Bannissons ces termes-là, et vivons toujours ensemble familièrement. Tu as raison, reprit-il; je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche; mais, ajouta-t-il, je t'avouerai ma foiblesse; en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui; par bonheur mon éblouissement se passe, et je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq commis qui arrivèrent. Messieurs, leur dis-je en leur montrant Nunez, vous souperez avec le seigneur

don Fabricio, qui fait des vers dignes du roi Numa [1], et qui écrit en prose comme on n'écrit point. Par malheur je parlois à des gens qui faisoient si peu de cas de la poésie, que le poëte en pâlit. A peine daignèrent-ils jeter les yeux sur lui. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très spirituelles; ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poétique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, et disparut. Nos commis ne s'aperçurent pas de sa retraite, et se mirent à table sans même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Comme j'achevois de m'habiller le lendemain matin, et me disposois à sortir, le poëte des Asturies entra dans ma chambre. Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai hier au soir rompu en visière à tes commis; mais, franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant et empesé! Je ne comprends pas comment, toi qui as l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui t'en amener de plus légers. Tu me feras plaisir, lui répondis-je, et je m'en

[1] Les vers obscurs que chantoient les prêtres saliens dans les processions avoient été composés par Numa.

(Le Sage a employé ce trait dans plusieurs endroits de Gil Blas; et ce qu'il met ici en note, il l'a inséré dans le texte en parlant de l'obscurité des vers de don Louis de Gongora (ci-dessus, liv. VII, chap. XIII). Les prêtres saliens avoient sans doute leurs raisons pour ne faire chanter dans leurs cérémonies que des vers inintelligibles: c'est de ce qu'il ne comprend pas que le peuple se paie le plus facilement.)

fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, répliqua-t-il. Je te promets des génies supérieurs et des plus amusants. Je vais de ce pas chez un marchand de liqueurs, où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai, de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissants.

A ces paroles il me quitta; et le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassoient ceux de la Grèce et de l'Italie; et leurs ouvrages, disoit-il, méritoient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces messieurs très poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetés; car la nation des auteurs est un peu vaine et glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il savoit quelle sorte de gens je devois ce jour-là régaler, il avoit fait renforcer les services.

Enfin nous nous mîmes à table fort gaiement. Mes poëtes commencèrent à s'entretenir d'eux-mêmes et à se louer. Celui-ci, d'un air fier, citoit les grands seigneurs et les femmes de qualité dont sa muse faisoit les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venoit de faire de deux sujets, disoit modestement que c'étoit lui qu'elle auroit dû choisir. Il n'y avoit pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de vers et de

prose. Ils se mettent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scène tragique, et un autre lit la critique d'une comédie. Un quatrième, voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses confrères, qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement; de là naît une dispute dans laquelle tous les beaux esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent; ils en viennent aux invectives: passe encore pour cela; mais ces furieux se lèvent de table, et se battent à coups de poing. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais et moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunez, sur la parole de qui je m'étois fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure. Eh bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos convives? Par ma foi, vous m'avez amené là de vilaines gens! Je m'en tiens à mes commis; ne me parlez plus d'auteurs. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres; tu viens de voir les plus raisonnables[1].

[1] Si Le Sage a prétendu peindre les gens de lettres de son temps, l'on ne peut concevoir où il a cherché ses modèles. En général, il ne traitoit guère mieux les auteurs que les comédiens. On peut voir, par exemple, dans le *Diable boiteux*, le combat ridicule qu'il

CHAPITRE X.

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la cour. De la commission dont le chargea le comte de Lemos, et de l'intrigue dans laquelle ce seigneur et lui s'engagèrent.

Lorsque je fus connu pour un homme chéri du duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins mon antichambre se trouvoit pleine de monde, et je donnois mes audiences à mon lever. Il venoit chez moi deux sortes de gens; les uns pour m'engager, en payant, à demander des graces au ministre, et les autres pour m'exciter par des supplications à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitoient. Les premiers étoient sûrs d'être écoutés et bien servis; à l'égard des seconds, je m'en débarrassois sur-le-champ par des défaites, ou bien je les amusois si long-temps que je leur faisois perdre patience. Avant que je fusse à la cour, j'étois compatissant et chari-

établit entre un poëte tragique et un poëte comique. Ici ses auteurs furieux s'acharnent les uns sur les autres, *et se battent à coups de poing;* et Fabrice ne veut pas en présenter d'autres, car ceux-là *sont les plus raisonnables.* Quelle amère satire!

Le Sage n'a point introduit de journalistes sur la scène. Il n'y avoit point de journaux en Espagne du temps où est censé vivre Gil Blas, et il n'y avoit pas encore de gazetiers quotidiens à Paris, même dans le temps où Le Sage écrivoit. S'il eût vécu plus tard, il auroit trouvé là de quoi exercer ses pinceaux.

table de mon naturel ; mais on n'a plus là de foiblesse humaine, et j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis ; je me dépouillai de toute affection pour eux. La manière dont j'en usai avec Joseph Navarro, dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro, à qui j'avois tant d'obligation, et qui, pour tout dire en un mot, étoit la cause première de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avoit coutume de faire quand il me voyoit, il me pria de demander pour un de ses amis certain emploi au duc de Lerme, en me disant que le cavalier pour lequel il me sollicitoit étoit un garçon fort aimable et d'un grand mérite, mais qu'il avoit besoin d'un poste pour subsister. Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon et obligeant comme je vous connois, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche ; son indigence est un titre pour mériter votre appui : je suis sûr que vous me savez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante. C'étoit me dire nettement qu'on attendoit de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût guère de mon goût, je ne laissai pas de paroître fort disposé à faire ce qu'on desiroit. Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnoissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer

à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous souhaitez qu'il ait, comptez là-dessus; ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne.

Sur cette assurance, Joseph s'en alla très satisfait de moi; néanmoins la personne qu'il m'avoit recommandée n'eut pas le poste en question. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats, que je mis dans mon coffre-fort. Je préférai cette somme aux remerciements que m'auroit faits mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié quand nous nous revîmes: Ah! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu; il a fait donner l'emploi que vous savez. Je suis au désespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne foi, et nous nous quittâmes plus amis que jamais; mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité, car il ne revint plus chez moi. Au lieu de sentir quelques remords d'en avoir usé de la sorte avec un ami véritable, et à qui j'avois tant d'obligation, j'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avoit rendus me pesoient, il me sembloit que, dans la passe où j'étois alors à la cour, il ne me convenoit plus de fréquenter des maîtres d'hôtels.

Il y a long-temps que je n'ai parlé du comte de Lemos; venons présentement à ce seigneur. Je le voyois quelquefois; je lui avois porté mille pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, et je lui en portai mille autres encore par ordre du duc son oncle, de l'argent

que j'avois à son excellence. Le comte de Lemos ce jour-là voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il étoit enfin parvenu à son but, et qu'il possédoit entièrement les bonnes graces du prince d'Espagne, dont il étoit l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable[1], et à laquelle il m'avoit déja préparé. Ami Santillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez rien pour découvrir quelque jeune beauté qui soit digne d'amuser ce prince galant. Vous avez de l'esprit; je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez; et, quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir. Je promis au comte de ne rien négliger pour bien m'acquitter de cet emploi, qui ne doit pas être fort difficile à exercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avois pas un grand usage de ces sortes de recherches; mais je ne doutois point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appelai et lui dis en particulier: Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la fortune je sens qu'il me manque quelque chose? Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il sans me donner le temps d'achever ce que je voulois lui dire; vous avez besoin d'une nymphe agréable pour vous dissiper un peu et vous égayer. Et en effet il est étonnant que vous n'en ayez pas dans le printemps de vos jours, pendant

[1] *Fort honorable!* Quel sarcasme!

que de graves barbons ne sauroient s'en passer. J'admire ta pénétration, repris-je en souriant. Oui, mon ami, c'est une maîtresse qu'il me faut, et je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je suis très délicat sur la matière : je te demande une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs. Ce que vous souhaitez, repartit Scipion en souriant, est un peu rare. Cependant nous sommes, dieu merci, dans une ville où il y a de tout ; et j'espère que j'aurai bientôt trouvé votre fait.

Véritablement trois jours après il me dit : J'ai découvert un trésor. Une jeune dame nommée Catalina[1], de bonne famille et d'une beauté ravissante, demeure, sous la conduite de sa tante, dans une petite maison, où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien, qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une soubrette que je connois, et qui vient de m'assurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourroit s'ouvrir à un galant riche et libéral, pourvu qu'il voulût bien, de peur de scandale, n'entrer chez elles que la nuit et sans faire aucun éclat. Là-dessus, je vous ai peint comme un cavalier qui méritoit de trouver l'huis ouvert, et j'ai prié la soubrette de vous proposer aux deux dames. Elle m'a promis de le faire, et de me rapporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus. Cela est bon, lui répon-

[1] *Catalina* : ce nom semble choisi exprès. *Catalina*, en espagnol, est le nom de la maladie sœur de la petite-vérole.

dis-je; mais je crains que la femme de chambre, à qui tu viens de parler, ne t'en ait fait accroire. Non, non, répliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder : j'ai déja interrogé les voisins; et je conclus de tout ce qu'ils m'ont dit que la señora Catalina est telle que vous pouvez la desirer, c'est-à-dire une Danaé chez laquelle il vous sera permis d'aller faire le Jupiter, à la faveur d'une grêle de pistoles que vous y laisserez tomber.

Tout prévenu que j'étois contre ces sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-là; et, comme la femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses maîtresses, je m'y glissai entre onze heures et minuit. La soubrette me reçut sans lumière, et me prit par la main pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai les deux dames galamment habillées et assises sur des carreaux de satin. Aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles se levèrent et me saluèrent d'une manière toute gracieuse; je crus voir deux personnes de qualité. La tante, qu'on appeloit la señora Mencia, quoique belle encore, n'attiroit pas moins mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvoit regarder que la nièce, qui me parut une déesse. A l'examiner pourtant à la rigueur, on auroit pu dire que ce n'étoit pas une beauté parfaite; mais elle avoit des graces, avec un air piquant et voluptueux qui ne permettoit guère aux yeux des hommes de remarquer ses défauts.

Aussi sa vue troubla mes sens. J'oubliai que je ne venois là que pour faire l'office de procureur; je parlai en mon propre et privé nom, et tins tous les discours d'un homme passionné. La petite fille, à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avoit, tant elle me paroissoit aimable, acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençois à ne me plus posséder, lorsque la tante, pour modérer mes transports, prit la parole, et me dit: Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge que l'on m'a fait de votre seigneurie, je vous ai permis d'entrer chez moi, sans affecter, par des façons, de vous faire valoir cette faveur: mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé; j'ai jusqu'ici élevé ma nièce dans la retraite, et vous êtes, pour ainsi dire, le premier cavalier aux regards de qui je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre épouse, je serai ravie qu'elle ait cet honneur: voyez si elle vous convient à ce prix-là; vous ne l'aurez point à meilleur marché.

Ce coup tiré à bout portant effaroucha l'Amour, qui m'alloit décocher une flèche. Pour parler sans métaphore, un mariage proposé si crûment me fit rentrer en moi-même: je redevins tout-à-coup l'agent fidèle du comte de Lemos; et, changeant de ton, je répondis à la señora Mencia: Madame, votre franchise me plaît, et je veux l'imiter. Quelque figure que je fasse à la cour, je ne vaux pas l'incomparable Catalina; j'ai pour elle en main un parti plus brillant, je lui destine le prince d'Espagne. Il suffisoit

de refuser ma nièce, reprit la tante froidement : ce refus, ce me semble, étoit assez désobligeant ; il n'étoit pas nécessaire de l'accompagner d'un trait railleur. Je ne raille point, madame, m'écriai-je ; rien n'est plus sérieux : j'ai ordre de chercher une personne qui mérite d'être honorée des visites secrétes du prince d'Espagne ; je la trouve dans votre maison, je vous marque à la craie [1].

La señora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles ; et je m'aperçus qu'elles ne lui déplurent point. Néanmoins, croyant devoir faire la réservée, elle me répliqua de cette manière : Quand je prendrois au pied de la lettre ce que vous me dites, apprenez que je ne suis pas d'un caractère à m'applaudir de l'infame honneur de voir ma nièce maitresse d'un prince. Ma vertu se révolte contre l'idée... Que vous êtes bonne, interrompis-je, avec votre vertu ! Vous pensez comme une sotte bourgeoise. Vous moquez-vous de considérer ces choses-là dans un point de vue moral ? C'est leur ôter tout ce qu'elles ont de beau ; il faut les regarder d'un œil charmé. Envisagez l'héritier de la monarchie aux pieds de l'heureuse Catalina ; représentez-vous qu'il l'adore et la comble de présents, et songez enfin qu'il naîtra d'elle peut-être un héros qui rendra le nom de sa mère immortel avec le sien.

Quoique la tante ne demandât pas mieux que d'ac-

[1] Le maréchal-des-logis, les fourriers de la cour, marquent ainsi les logements du roi et de sa suite quand il voyage.

cepter ce que je proposois, elle feignit de ne savoir à quoi se résoudre; et Catalina, qui auroit déja voulu tenir le prince d'Espagne, affecta une grande indifférence: ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'enfin la señora Mencia, me voyant rebuté et prêt à lever le siége, battit la chamade, et nous dressâmes une capitulation qui contenoit les deux articles suivants. *Primo*, que si le prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui feroit des agréments de Catalina, prenoit feu et se déterminoit à lui faire une visite nocturne, j'aurois soin d'en informer les dames, comme aussi de la nuit qui seroit choisie pour cet effet. *Secundo*, que le prince ne pourroit s'introduire chez lesdites dames qu'en galant ordinaire, et accompagné seulement de moi et de son Mercure en chef.

Après cette convention, la tante et la niéce me firent toutes les amitiés du monde; elles prirent avec moi un air de familiarité, à la faveur duquel je hasardai quelques accolades qui ne furent pas trop mal reçues; et lorsque nous nous séparâmes, elles m'embrassèrent d'elles-mêmes en me faisant toutes les caresses imaginables. C'est une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle il se forme une liaison entre les courtiers de galanterie et les femmes qui ont besoin d'eux. On auroit dit, en me voyant sortir de là si favorisé, que j'eusse été plus heureux que je ne l'étois.

Le comte de Lemos sentit une extrême joie quand je lui annonçai que j'avois fait une découverte telle

qu'il la pouvoit souhaiter. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnèrent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante, et il m'avoua que j'avois fort bien rencontré. Il dit aux dames qu'il ne doutoit nullement que le prince d'Espagne ne fût fort satisfait de la maîtresse que je lui avois choisie, et qu'elle de son côté auroit sujet d'être contente d'un tel amant; que ce jeune prince étoit généreux, plein de douceur et de bonté; enfin il les assura que dans quelques jours il le leur amèneroit de la façon qu'elles le desiroient, c'est-à-dire sans suite et sans bruit. Ce seigneur prit là-dessus congé d'elles, et je me retirai avec lui. Nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, et qui nous attendoit au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, en me chargeant d'instruire le lendemain son oncle de cette aventure ébauchée, et de le prier de sa part de lui envoyer un millier de pistoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas le jour suivant d'aller rendre au duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'étoit passé. Je ne lui cachai qu'une chose. Je ne lui parlai point de Scipion; je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina : car on se fait honneur de tout auprès des grands.

Je m'attirai par-là des compliments à mi-sucre. Monsieur Gil Blas, me dit le ministre d'un air railleur, je suis ravi qu'avec tous vos autres talents vous ayez encore celui de déterrer les beautés obligeantes! quand j'en voudrai quelques unes, vous trouverez

bon que je m'adresse à vous. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je vous remercie de la préférence; mais vous me permettrez de vous dire que je me ferois un scrupule de procurer ces sortes de plaisirs à votre excellence. Il y a si long-temps que le seigneur don Rodrigue est en possession de cet emploi-là, qu'il y auroit de l'injustice à l'en dépouiller. Le duc sourit de ma réponse; puis, changeant de discours, il me demanda si son neveu n'avoit pas besoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille pistoles. Eh bien! reprit le ministre, tu n'as qu'à les lui porter; dis-lui qu'il ne les ménage point, et qu'il applaudisse à toutes les dépenses que le prince souhaitera de faire.

CHAPITRE XI.

De la visite secrète et des présents que le prince d'Espagne fit à Catalina.

J'allai porter à l'heure même cinq cents doubles pistoles au comte de Lemos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce seigneur. J'ai parlé au prince; il a mordu à la grappe; il brûle d'impatience de voir Catalina. Dès la nuit prochaine il veut se dérober secrètement de son palais pour se rendre chez elle, c'est une chose résolue; nos mesures sont

déja prises pour cela. Avertissez-en les dames, et leur donnez l'argent que vous m'apportez; il est bon de leur faire connoître que ce n'est point un amant ordinaire qu'elles ont à recevoir; d'ailleurs les bienfaits des princes doivent devancer leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher; il faudra de plus que votre carrosse, car je juge à propos de nous en servir, nous attende à minuit aux environs du palais.

Je me rendis aussitôt chez les dames. Je ne vis point Catalina; on me dit qu'elle reposoit. Je ne parlai qu'à la señora Mencia. Madame, lui dis-je, excusez-moi de grace si je parois dans votre maison pendant le jour; mais je ne puis faire autrement; il faut bien que je vous avertisse que le prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit; et voici, ajoutai-je en lui mettant entre les mains un sac où étoient les espéces, voici une offrande qu'il envoie au temple de Cythère pour s'en rendre les divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagée dans une mauvaise affaire. Je vous en suis redevable, répondit-elle; mais apprenez-moi, seigneur de Santillane, si le prince aime la musique. Il l'aime, repris-je, à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché délicatement. Tant mieux! s'écria-t-elle toute transportée de joie; vous me charmez en me disant cela, car ma niéce a un gosier de rossignol et joue du luth à ravir: elle danse même parfaitement. Vive Dieu! m'écriai-je à

mon tour, voilà bien des perfections, ma tante : il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune; un seul de ces talents lui suffit pour cela.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher, et je rejoignis le comte de Lemos, qui me dit que le prince, pour se défaire plus tôt de tout le monde, alloit feindre une légère indisposition, et même se mettre au lit pour mieux persuader qu'il étoit malade; mais qu'il se relèveroit une heure après, et gagneroit par une porte secréte un escalier dérobé qui conduisoit dans les cours.

Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avoient concerté tous deux, il me posta dans un endroit par où il m'assura qu'ils passeroient. J'y gardai si longtemps le mulet, que je commençai à croire que notre galant avoit pris par un autre chemin ou perdu l'envie de voir Catalina; comme si les princes perdoient ces sortes de fantaisies avant que de les avoir satisfaites! Enfin je m'imaginois qu'on m'avoit oublié, quand il parut deux hommes qui m'abordèrent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendois, je les menai à mon carrosse, dans lequel ils montèrent l'un et l'autre; pour moi, je me mis auprès du cocher pour lui servir de guide, et je le fis arrêter à cinquante pas de chez les dames. Je donnai la main au prince d'Espagne et à son compagnon, pour les aider à descendre, et nous marchâmes vers la maison où nous voulions nous introduire. La porte s'ou-

vrit à notre approche, et se referma dès que nous fûmes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans les mêmes ténèbres où je m'étois trouvé la première fois, quoiqu'on eût pourtant par distinction attaché une petite lampe à un mur. La lumière qu'elle répandoit étoit si sombre, que nous l'apercevions seulement sans en être éclairés. Tout cela ne servoit qu'à rendre l'aventure plus agréable à son héros, qui fut vivement frappé de la vue des dames lorsqu'elles le reçurent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensoit l'obscurité qui régnoit dans la cour. La tante et la niéce étoient dans un déshabillé galant, où il y avoit une intelligence de coquetterie qui ne les laissoit pas regarder impunément. Notre prince se seroit fort bien contenté de la señora Mencia, s'il n'eût pas eu à choisir; mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raison, eurent la préférence.

Eh bien! mon prince, lui dit le comte de Lemos, pouvions-nous vous procurer le plaisir de voir deux personnes plus jolies? Je les trouve toutes deux ravissantes, répondit le prince; et je n'ai garde de remporter d'ici mon cœur, puisqu'il n'échapperoit point à la tante, si la niéce le pouvoit manquer.

Après un compliment si gracieux pour une tante, il dit mille choses flatteuses à Catalina, qui lui répondit très spirituellement. Comme il est permis aux honnêtes gens qui font le personnage que je

faisois dans cette occasion, de se mêler à l'entretien des amants, pourvu que ce soit pour attiser le feu, je dis au galant que sa nymphe chantoit et jouoit du luth à merveille. Il fut ravi d'apprendre qu'elle eût ces talents; il la pressa de lui en montrer un échantillon. Elle se rendit de bonne grace à ses instances, prit un luth tout accordé, joua quelques airs tendres, et chanta d'une manière si touchante, que le prince se laissa tomber à ses genoux tout transporté d'amour et de plaisir. Mais finissons là ce tableau, et disons seulement que, dans la douce ivresse où l'héritier de la monarchie espagnole étoit plongé, les heures s'écoulèrent comme des moments, et qu'il nous fallut l'arracher de cette dangereuse maison à cause du jour qui s'approchoit. Messieurs les entrepreneurs le ramenèrent promptement au palais et le remirent dans son appartement. Ils se retirèrent ensuite chez eux, aussi contents de l'avoir appareillé avec une aventurière, que s'ils eussent fait son mariage avec une princesse.

Je contai le lendemain matin cette aventure au duc de Lerme, car il vouloit tout savoir. Dans le temps que je lui en achevois le récit, le comte de Lemos arriva et nous dit: Le prince d'Espagne est si occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent et de s'y attacher. Il voudroit lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le sou. Il s'est adressé à moi. Mon cher Lemos, m'a-t-il

dit, il faut que vous me trouviez tout-à-l'heure cette somme-là. Je sais bien que je vous incommode, que je vous épuise; aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte; et si jamais je me vois en état de reconnoître d'une autre manière que par le sentiment, tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon prince, lui ai-je répondu en le quittant sur-le-champ, j'ai des amis et du crédit, je vais vous chercher ce que vous souhaitez.

Il n'est pas difficile de le satisfaire, dit alors le duc à son neveu. Santillane va vous porter cet argent; ou bien, si vous voulez, il achètera lui-même les pierreries, car il s'y connoît parfaitement, et surtout en rubis. N'est-il pas vrai, Gil Blas? ajouta-t-il en me regardant d'un air malin. Que vous êtes malicieux, monseigneur! lui répondis-je. Je vois bien que vous avez envie de faire rire monsieur le comte à mes dépens. Cela ne manqua pas d'arriver. Le neveu demanda quel mystère il y avoit là-dessous. Ce n'est rien, répliqua l'oncle en riant. C'est qu'un jour Santillane s'avisa de troquer un diamant contre un rubis, et que ce troc ne tourna ni à son honneur ni à son profit.

J'aurois été trop heureux si le ministre n'en eût pas dit davantage; mais il prit la peine de conter le tour que Camille et don Raphaël m'avoient joué dans un hôtel garni, et de s'étendre particulièrement sur les circonstances les plus désagréables pour moi. Son excellence, après s'être bien égayée,

m'ordonna d'accompagner le comte de Lemos, qui me mena chez un joaillier où nous choisîmes des pierreries que nous allâmes montrer au prince d'Espagne; après quoi elles me furent confiées pour être remises à Catalina. J'allai ensuite prendre chez moi deux mille pistoles de l'argent du duc, pour payer le marchand.

On ne doit pas demander si la nuit suivante je fus gracieusement reçu des dames, lorsque j'exhibai les présents de mon ambassade, lesquels consistoient en une belle paire de boucles d'oreilles avec les pendants pour la nièce. Charmées l'une et l'autre de ces marques de l'amour et de la générosité du prince, elles se mirent à jaser comme deux commères, et à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connoissance. Elles s'oublièrent dans l'excès de leur joie. Il leur échappa quelques paroles qui me firent soupçonner que je n'avois produit qu'une friponne au fils de notre grand monarque. Pour savoir précisément si j'avois fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.

CHAPITRE XII.

Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, et quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

En rentrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'étoit Scipion qui ce soir-là donnoit à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantoient à gorge déployée et faisoient de longs éclats de rire. Ce repas n'étoit assurément pas le banquet des sept sages.

Le maître du festin, averti de mon arrivée, dit à sa compagnie: Messieurs, ce n'est rien, c'est le patron qui revient; que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjouir; je vais lui dire deux mots; je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots il vint me trouver. Quel tintamarre! lui dis-je. Quelle sorte de personnes régalez-vous donc là-bas? Sont-ce des poëtes? Non pas, s'il vous plaît, me répondit-il. Ce seroit dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là; j'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très riche qui veut obtenir un emploi par votre crédit et pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Je veux le faire boire

jusqu'au jour. Sur ce pied-là, repris-je, va te remettre à table, et ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina; mais le lendemain, à mon lever, je lui parlai de cette sorte : Ami Scipion, tu sais de quelle manière nous vivons ensemble. Je te traite plutôt en camarade qu'en domestique : tu aurois tort par conséquent de me tromper comme un maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre. Je vais t'apprendre une chose qui te surprendra; et toi, de ton côté, tu me diras ce que tu penses des femmes que tu m'as fait connoître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le prince d'Espagne n'a pas grand sujet de se louer de moi; car, je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé une maîtresse. Je l'ai mené chez Catalina, et il en est devenu amoureux. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la suivante de ces deux princesses; elle m'a conté leur histoire, qui m'a paru divertissante : je vais vous en faire succinctement le récit, que vous ne serez pas fâché d'avoir écouté.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit gentilhomme aragonois. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux commandeur, qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir plus servi de

père que d'époux. Elle recueillit sa succession, qui consistoit en quelques nippes et en trois cents pistoles d'argent comptant; puis elle se joignit à la señora Mencia, qui étoit encore à la mode, quoiqu'elle fût déja sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurèrent ensemble, et commencèrent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connoissance. Cela déplut aux dames, qui, de dépit ou autrement, abandonnèrent brusquement Tolède pour venir s'établir à Madrid, où, depuis environ deux ans, elles vivent sans fréquenter aucune dame du voisinage. Mais écoutez le meilleur: elles ont loué deux petites maisons, séparées seulement par un mur; on peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La señora Mencia demeure avec une jeune soubrette dans l'une de ces maisons, et la douairière du commandeur occupe l'autre avec une vieille duègne qu'elle fait passer pour sa grand'mère; de façon que notre Aragonoise est tantôt une nièce élevée par sa tante, et tantôt une pupille sous l'aile de son aïeule. Quand elle fait la nièce, elle s'appelle Catalina; et, lorsqu'elle fait la petite-fille, elle se nomme Sirena.

Au nom de Sirena, j'interrompis en pâlissant Scipion. Que m'apprends-tu? lui dis-je; tu me fais trembler: hélas! j'ai bien peur que cette maudite Aragonoise ne soit la maîtresse de Calderone. Hé vraiment, répondit-il, c'est elle-même! Je croyois vous réjouir en vous annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas,

lui répliquai-je. Elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joie; n'en vois-tu pas bien les conséquences? Non, ma foi, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver? Il n'est pas sûr que don Rodrigue découvre ce qui se passe; et, si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le premier ministre. Contez-lui la chose tout naturellement: il verra votre bonne foi; et, si après cela Calderone veut vous rendre quelques mauvais offices auprès de son excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis ce conseil. J'avertis le duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étois mortifié d'avoir innocemment livré au prince la maîtresse de don Rodrigue; mais le ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Ensuite il me dit d'aller toujours mon train; et qu'après tout il étoit glorieux pour Calderone d'aimer la même dame que le prince d'Espagne, et de n'en être pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le comte de Lemos, qui m'assura de sa protection si le premier secrétaire venoit à découvrir l'intrigue, et qu'il entreprît de me perdre dans l'esprit du duc.

Croyant avoir par cette manœuvre délivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le prince chez Catalina, autrement la belle Sirène qui avoit l'art

de trouver des défaites pour écarter de sa maison don Rodrigue, et lui dérober les nuits qu'elle étoit obligée de donner à son illustre rival.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas continue de faire le seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille : quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.

J'ai déja dit que le matin il y avoit ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venoient me faire des propositions : mais je ne voulois pas qu'on me les fît de vive voix ; et suivant l'usage de la cour, ou plutôt pour faire l'important, je disois à chaque solliciteur : Donnez-moi un mémoire. Je m'étois si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au propriétaire de mon hôtel, qui vint me faire souvenir que je lui devois une année de loyer[1]. Pour mon boucher et mon boulanger, ils m'épargnoient la peine de leur demander des mémoires, tant ils étoient exacts à m'en apporter tous les mois. Scipion, qui me copioit si bien qu'on pou-

[1] C'est un trait connu de Bontemps, valet de chambre de Louis XIV. A tout ce qu'on lui demandoit, il répondoit d'abord : *J'en parlerai au roi*. Quelqu'un voulant savoir de lui l'époque à laquelle il croyoit que devoit accoucher sa femme qui étoit enceinte, Bontemps ne manqua pas de dire : *J'en parlerai au roi*.

voit dire que la copie approchoit fort de l'original, n'en usoit pas autrement avec les personnes qui s'adressoient à lui pour le prier de m'engager à les servir.

J'avois encore un autre ridicule dont je ne prétends point me faire grace: j'étois assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avois, par exemple, à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossone, ou le duc de Medina Sidonia, je disois sans façon, d'Albe, d'Ossone, et Medina Sidonia. En un mot j'étois devenu si fier et si vain, que je n'étois plus le fils de mon père et de ma mère. Hélas! pauvre duégne et pauvre écuyer, je ne m'informois pas si vous viviez heureux ou misérable dans les Asturies! c'est à quoi je ne pensois point du tout! je ne songeois pas seulement à vous! La cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parents et nos amis quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenois donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitoit de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parcequ'il me paroissoit un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me vouloit. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi, vous ne me remettez point? J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étoient tout-à-fait inconnus. Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviedo même, et fils de

Bertrand Muscada, l'épicier voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnois bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *gallina ciega*[1].

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très confuse des amusements de mon enfance; les soins dont j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la mémoire. Je suis venu, dit-il, à Madrid pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, et déja riche comme un Juif. Je vous en fais mes compliments; et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle.

Je ne pouvois honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avoit laissé mon père, ma mère, et mon oncle; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connoître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avois pour des personnes qui me devoient être si chères; et, comme c'étoit un garçon franc et grossier: Je vous croyois, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte? Il semble que vous les ayez mis en oubli. Savez-vous quelle est leur situation? Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service, et que le bon chanoine

[1] C'est le jeu de colin-maillard. (*Gallina ciega*, à la lettre, la poule aveugle: c'est peut-être plutôt le jeu de la main chaude que celui de colin-maillard.)

Gil Perès, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il; et, puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parents, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ce secours, vous leur procurerez une vie douce et heureuse sans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisoit de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenoit de me conseiller sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse peut-être m'auroit-il persuadé; mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardai; et, continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. Oh! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Muscada; ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le correspondant de votre père, et compter avec lui. Il vous convient bien de me dicter mon devoir! je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. En achevant ces mots je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviedo vendre du poivre et du girofle.

Ce qu'il venoit de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit; et, me reprochant moi-même que j'étois un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avoit eus de mon enfance et de mon éducation; je me représentai ce que je devois à mes parents; et mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnoissance, qui pourtant

n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, et leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfants[1].

L'avarice et l'ambition, qui me possédoient, changèrent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaieté ; je devins triste et rêveur, en un mot, un sot animal. Fabrice, me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune, et fort détaché de lui, ne venoit plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : En vérité, Gil Blas, je ne te reconnois plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avois toujours l'esprit tranquille. A présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet, pour t'enrichir ; et plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je? tu n'as plus avec moi ces épanchements de cœur, ces manières libres, qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes, et me caches le fond de ton ame. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement.

[1] La réflexion de Gil Blas est d'autant plus fondée, que la faute dont il s'accuse étoit ce qu'on avoit reproché le plus vivement à Rodrigue Calderone. « Dans les commencements de sa fortune, « Calderone eut honte de sa naissance, et renia son père ; mais il « effaça bientôt sa faute en le recevant chez lui et le traitant avec « tout le respect possible. » (*Histoire universelle*, tome XXIX, in-4°, page 106.)

Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter; ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle: vivons-nous ensemble comme autrefois? Quand j'allois le matin frapper à ta porte, tu venois m'ouvrir toi-même encore tout endormi le plus souvent, et j'entrois dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui quelle différence! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre, et il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu? avec une politesse glacée et en tranchant du seigneur. On diroit que mes visites commencent à te peser. Crois-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade? Non, Santillane, non; elle ne me convient nullement. Adieu, séparons-nous à l'amiable; défaisons-nous tous deux, toi d'un censeur de tes actions, et moi d'un nouveau riche qui se méconnoît.

Je me sentis plus aigri que touché de ses reproches, et je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où étoit mon esprit, l'amitié d'un poëte ne me paroissoit pas une chose assez précieuse pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvois de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, auxquels un rapport d'humeur me lioit depuis peu étroitement. Ces nouvelles connoissances étoient des hommes dont la plupart venoient de je ne sais où, et que leur heureuse étoile avoit fait parvenir à leurs

postes. Ils étoient déja tous à leur aise ; et ces misérables, n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du roi les avoit comblés, s'oublioient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages bien respectables. O fortune ! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent. Le stoïcien Épictéte n'a pas tort de te comparer à une fille de condition qui s'abandonne à des valets [1].

[1] Je suis étonné qu'on n'ait pas songé à mettre sur la scène un Gil Blas ou un Calderone, abusant, comme ici, de la confiance d'un grand, et se méconnoissant eux-mêmes dans l'ivresse de leur crédit. Cette indication pourroit transporter au théâtre les grandes leçons qui résultent des tableaux que contient ce livre de Gil Blas.

Goldoni a saisi la plupart de ces traits dans *l'Adulatore*, dont il a fait le secrétaire d'une espéce de vice-roi. Sa pièce est bien supérieure au *Flatteur* de Rousseau. *Le Flatteur* n'a que le mérite d'être une pièce régulière et bien versifiée ; mais elle n'est pas gaie, et le but moral n'en est pas aussi intéressant que celui de *l'Adulatore*, tel qu'il est peint par Goldoni.

Il est bien vrai que Goldoni, écrivant à Venise, avoit sur certaines matières plus de liberté qu'on n'en laisse à nos auteurs comiques.

Un des meilleurs mots de Piron roule sur ces entraves imposées chez nous à Thalie. Il a dit que ce qu'il y a de plus admirable dans a comédie du *Tartuffe*, c'est que, si ce chef-d'œuvre n'avoit pas été fait justement sous Louis XIV, il n'auroit jamais été fait (car on ne l'auroit plus osé).

Cette saillie originale étoit une pensée profonde. Plus on voudra y réfléchir, plus on en sera convaincu.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE.







